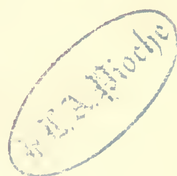




LES

PEAUX NOIRES



Lagny. — Imprimerie de Vialat.

LES

PEAUX NOIRES

SCÈNES DE LA VIE DES ESCLAVES

PAR

XAVIER EYMA



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1857



Ce volume est le quatrième d'une série de travaux que j'ai entrepris sur la vie domestique et politique du Nouveau-Monde.

Mes précédents ouvrages sur ce sujet sont : *les Femmes du Nouveau-Monde ; — les Deux Amériques ; — les Peaux-Rouges, scènes de la vie des Indiens.* — Au volume que voici, succéderont : — *Les Peaux-Blanches; — les Portraits des hommes d'État américains ; — les Chroniques du Nouveau-Monde.*

Je ne mets aucune complaisance vaniteuse à rappeler ici les titres d'ouvrages, sans doute oubliés, et à énumérer ceux que je me propose de publier ; mon but est d'éclairer le lecteur sur l'intention de ces livres qui constituent une œuvre de patience et de conscience à la fois. Je m'attends à ce que le public n'y trouve rien de plus.

Le lien qui existe entre les ouvrages déjà publiés et qui les unira tous est plus réel qu'apparent peut-être.

La société du Nouveau-Monde est multiple et multicolore ; les races qui la composent ne sont pas seulement soumises aux influences d'un état politique variable selon les latitudes, elles subissent en même temps et avant tout les influences de la couleur de la peau.

La vie politique et la vie domestique des pays d'outre-

mer se ressent donc profondément de cette étrange différence entre des visages plus ou moins foncés. Du nord au sud, de l'ouest à l'est de ce vaste hémisphère, par quelque côté qu'on y aborde, île ou terre ferme, le premier spectacle qui frappe l'esprit est cette délimitation entre les races, ayant chacune ses mœurs, ses habitudes, ses antipathies, ses préjugés, ses superstitions, et vivant isolément dans le même milieu ; c'est à la longue qu'on aperçoit les chaînes qui les rattachent, et qu'on reconnaît le point où leur existence se confond et devient une.

C'est ce qui explique comment, tout en voulant peindre dans des ouvrages séparés ces mœurs diverses, j'ai mêlé forcément en des actions communes ces deux races antipathiques l'une à l'autre : la race des blancs et celle des noirs, destinées à vivre côte à côte, en haine et en guerre, et se donnant cependant, chaque jour, des témoignages réciproques d'affection et de dévouement.

Dans le volume intitulé *les Femmes du Nouveau-Monde*, à part quelques récits que je rétablirai plus tard dans leur cadre véritable, j'ai indiqué les bases exactes de la société américaine ; le thème choisi me permettait de pénétrer plus avant dans les délicatesses de la vie privée, et de mettre davantage en lumière les éléments qui rapprochent les deux races par l'éducation et par des sentiments nés de leur antagonisme même.

Ces causes de sympathie et de discorde se retrouvent plus développées et plus indiquées dans les *Peaux-Noires* et dans les *Peaux-Blanches*. Les luttes de la vie domestique américaine se produisent là sous la forme du drame. J'y ai tâché du moins.

Ces trois ouvrages se lient aux autres par des points que je dois indiquer. La politique des États du Nouveau-Monde se compose de deux éléments essentiellement contradictoires : — la Liberté, — l'Esclavage, —

et qui pourtant s'allient merveilleusement dans cette société qu'on ne connaît et qu'on n'apprécie bien qu'après l'avoir longtemps pratiquée, et y avoir vécu, en dehors de tous préjugés et de tout parti pris.

Les *Deux Amériques* sont le tableau et l'histoire de la vie politique de ceux des peuples du Nouveau-Monde qui se sont élevés au rang de nations, plus particulièrement les Américains du Nord. J'ai exposé dans ce livre tous les faits qui ont contribué à assurer la liberté aux États-Unis, et à rendre ce pays, même avec les écarts et les extravagances qu'on lui reproche, un des plus grands pays du monde, et peut-être le plus heureux de tous, politiquement parlant. C'est ce que le lecteur saisira plus clairement encore dans le volume consacré aux *hommes d'État américains*. — Je n'ai pas omis de signaler dans les *Deux Amériques* les ambitieux empiètements du peuple des États-Unis sur le vaste continent qui l'entoure, et ses convoitises que justifie en quelque sorte le monopole parfois inintelligent des États européens à l'endroit de leurs possessions coloniales.

La première conquête territoriale que les Américains du Nord ont dû entreprendre et qu'ils ont poursuivie au nom de la civilisation, c'est la conquête sur les Indiens de vastes et riches contrées incultes entre les mains de ces Sauvages, sillonnées aujourd'hui de railways et de canaux, parées de villes splendides et de plaines florissantes. On a poétisé les Indiens pour accuser les Américains; afin de justifier ceux-ci, j'ai esquissé les mœurs des Indiens dans le volume des *Peaux-Rouges*.

Mais au milieu même de la très-grande et très-riche civilisation qui règne dans ces pays, on constate d'étranges anomalies. Elles datent de l'origine des populations; elles remontent aux premiers temps de la colonisation qui a été une œuvre plus laborieuse et plus épique qu'on ne peut croire. Il fallait expliquer ces ano-

malies : de là les volumes qui contiendront les *Chroniques du Nouveau-Monde.*

Je reviens au livre que je publie aujourd'hui.

Au moment où je corrige les dernières épreuves de cet ouvrage, composé sans passion, sans parti pris haineux contre l'esclavage, des nouvelles arrivent d'Amérique annonçant une levée de bouclier de la part des esclaves.

Dans les premiers chapitres de ce volume (chapitres écrits et publiés dans une Revue, il y a plus de deux ans), j'entrevois l'émancipation définitive des nègres en Amérique, comme une victoire que leur donnera seulement la révolte à main armée. C'est là un grand malheur.

Ayant vu l'esclavage de près, l'ayant pratiqué moi-même dans des conditions de bonté et d'humanité qui ne laissent aucun regret à ma conscience, je l'ai toujours considéré comme un état de transition utile à l'esclave lui-même. J'ai toujours pensé qu'au bout de tout esclavage, de tout asservissement, devait venir nécessairement la liberté. Les pays qui ne le comprennent pas et qui ne voient pas que l'esclavage, sous quelque forme que ce soit, est fini dans le siècle où nous sommes, se préparent de dures calamités.

Que les fureurs de la liberté conquise par les armes épargnent donc les États-Unis !

C'est le souhait que je forme pour un pays que j'aime et que j'admire sincèrement.

X. E.

L'ÉPITAPHE DE L'ESCLAVAGE

L'ÉPITAPHE DE L'ESCLAVAGE



I

Les récits qui font la matière de ce volume n'ont aucunement la prétention de renouveler d'inutiles et peut-être de dangereuses discussions, à propos d'une question épuisée aujourd'hui : — l'*Esclavage*.

A quoi bon songer à prendre parti pour ou contre l'esclavage? Il n'existe plus dans les colonies anglaises, ni dans les colonies françaises; ébranlé dans les possessions espagnoles, où il est à la veille peut-être de disparaître, il a été aboli par une moitié des républiques de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud. Quant aux États qui le maintiennent encore, ils le défendent en désespérés, derrière des remparts battus en brêche par l'opinion publique, par les nécessités de la politique, par les accidents des révolutions qui, à des époques quasi périodiques, secouent quelques-uns de ces pays, comme on secoue un arbre pour en faire tomber les feuilles mortes et les fruits trop mûrs. Ces derniers défenseurs de l'eslavage semblent

résolus, par exemple, à brûler jusqu'à leur suprême cartouche avant que de se rendre. Ce n'est point par métaphore que je m'exprime ainsi, car il est certain, aujourd'hui, que c'est plutôt une affaire de coups de fusil que de raisonnement.

Sur ce sujet, on a écrit d'ailleurs bien assez de livres de toutes sortes : romans, brochures, pamphlets, réquisitoires, où la passion, les sophismes, le sacrilége, la calomnie, l'ignorance, ont toujours tenu la plus large place; où la vérité, pour ou contre, a été reléguée en de si petits coins, qu'on l'aperçoit à peine.

La bonne foi a manqué aux défenseurs entêtés comme aux antagonistes de l'esclavage.

Ces mensonges, en partie double, ont été incontestablement la principale cause à laquelle il faut attribuer la lente dissolution de l'esclavage. Et, en ce moment même encore, les croisades qui se prêchent dans l'Amérique du Nord contre cette institution, les assauts énergiques que lui donne l'armée des pamphlétaires, des romanciers, des polémistes, des législateurs, des journalistes, des sectes religieuses et des associations négrophiles, sont autant de maladresses, de calomnies, d'injustices, d'hypocrisies qui enveniment la question, prolongent la lutte, la rendent plus redoutable, et, finalement, ajournent la solution totale du problème.

Prendre parti, dans cette mêlée, pour ou contre, c'est s'exposer aux reproches de partialité que je viens de dire.

A quoi bon? alors surtout que de pareilles expéditions sont sans but. On aura beau vouloir résister à l'entraînement, l'esclavage est une institution condamnée par la civilisation et par l'humanité. C'est un mot à rayer du dictionnaire de la langue des sociétés modernes. Malheureusement, ce qu'il en reste ne disparaîtra que devant les coups de fusil de la révolte, de la guerre civile ou des ré-

volutions. C'est une affaire de temps et d'accident; la plume et la pensée n'ont plus rien à y voir, plus rien à y faire.

Bien d'autres questions de philosophie sont à résoudre et appellent l'attention des esprits studieux de ce côté-ci du globe. Le rôle de ceux qui, comme moi, ont vu l'esclavage de près, et même l'ont pratiqué, doit se borner à en raconter les étranges mœurs.

Il y a là matière à bien des drames émouvants.

Au risque de paraître sortir de la réserve que je me suis imposée, je crois pouvoir, moi qui ai applaudi à la chute de l'esclavage, inscrire cette opinion, comme épitaphe sur sa tombe : — que le rôle réservé à cette institution n'a été malheureusement compris, ni de ceux qui l'ont appliquée, ni de ceux qui ont gémi sous ses lois, ni de ceux qui ont travaillé à sa destruction.

Ce rôle pouvait être et devait être fécond au point de vue de la civilisation et de l'humanité; tandis que l'on a réduit l'esclavage aux proportions odieuses d'un fait de propriété brutale, de spéculation et de travail obligé, sous la menace de châtiments corporels. De là l'excuse des attaques dont l'esclavage a été l'objet.

De là aussi la source des calomnies dramatisées qui ont poursuivi les propriétaires d'esclaves. Aujourd'hui que c'est là le thème d'une propagande très-active dans une partie des États-Unis, qui en a le monopole, je ne lis jamais ces romans, ces pamphlets, ces récits, que publient les journaux abolitionnistes, d'imaginaires cruautés contre les esclaves, sans être prêt à crier au mensonge, me faisant fort de démontrer la fausseté de pareilles accusations, l'impossibilité de pareils actes.

Est-ce à dire que l'esclavage n'a jamais engendré d'odieux abus? Est-ce à dire que la morale n'a pas eu à s'indigner et la justice à sévir contre les monstruosités com-

mises par le fort sur le faible, par le maître sur l'esclave? Vingt procès sont là qui l'attestent, au contraire. Mais il suffit, ce me semble, de constater l'intervention de la loi en de si graves et si déplorables occurrences, pour établir que la personne de l'esclave a toujours été protégée, comme les droits de la morale ont toujours été sauvegardés. J'ajoute que l'indignation publique n'a jamais manqué de sanctionner les sévérités des tribunaux, en flétrissant les auteurs de ces crimes, qui ont toujours été obligés de prendre la fuite.

Ces odieux abus de pouvoir remontent d'ailleurs à des temps éloignés, et je ne vois pas la nécessité de les rajeunir, sous forme de mensonge, pour combattre les derniers vestiges de l'esclavage.

II

J'ai dit que les mœurs résultant de l'esclavage ont un côté curieux et intéressant à étudier et à raconter, en les ramenant aux proportions du drame et du roman. Par leur originalité, par la nature des rapports étranges existant entre les maîtres et les esclaves, ces mœurs, ces habitudes sont incontestablement une source féconde d'émotions, de péripéties, de combinaisons dramatiques, neuves à coup sûr.

Le malheur des pays à esclaves est de n'avoir pas eu de romancier à proprement dire. Ceux qui ont tenté de décrire cette société ont eu, jusqu'à présent, ce désavantage sur moi, de s'être crus obligés à faire cause commune, soit avec les défenseurs, soit avec les détracteurs de l'escla-

vage. Ils ont été des pamphlétaires, plus ou moins intéressants; voilà tout.

L'esclavage a imposé à la société du Nouveau Monde, notamment dans les îles où les éléments d'activité ont manqué à l'esprit, une empreinte qui ne s'effacera jamais, pas même après que l'eslavage n'existera plus nulle part.

En étudiant et en racontant quelques détails de cette société, j'ai pris le nègre pour ce qu'il est, — un homme, au bout du compte, et ressemblant au reste des hommes. Il n'est pas du tout le vase d'élection où Dieu a concentré toutes les vertus, ainsi que l'ont prétendu certains romans; son cœur n'est pas non plus l'antre de tous les vices et de toutes les perversités de ce monde. Le nègre a reçu sa part de bon et de mauvais, de vertus et de vices. Il a, comme les autres créatures humaines, des passions dont toutes les gammes sont indiquées sur le clavier de son âme et de son intelligence. Seulement, les passions du nègre se produisent à l'extrême; la modération lui est un sentiment impossible. C'est le fruit de sa nature et de son origine première, — c'est-à-dire l'état de barbarie, — comme c'est aussi la faute du climat sous lequel germent et se développent ces passions.

Comment et pourquoi s'en étonner, lorsque la civilisation elle-même a, sous les latitudes de ces contrées exceptionnelles, un caractère exceptionnel?

A côté de ses raffinements les plus exquis, il faut lui faire sa part de l'inattendu et des surprises; c'est de la civilisation en ébullition. La race blanche, qui la représente dans toute sa supériorité, n'échappe pas plus que le nègre à ces conditions. Les hommes du Nouveau Monde, quelle que soit la couleur de leur peau, semblent se séparer de la grande famille humaine par bien des points. Ils sont comme les avant-postes et les tirailleurs d'une armée, s'éparpillant sur les ailes, un peu au caprice et au hasard

des rencontres, s'aventurant, sans souci des règles et des lois de la guerre, en des routes où la masse des troupes ne pourrait pas aller sans compromettre le sort commun.

La civilisation dans le Nouveau Monde est une sorte d'aventurière toujours placée aux extrémités de la grande ligne de l'armée humaine, faisant des coups de main, battant la campagne et maraudant au besoin. Elle est indisciplinée. Dans les conditions étranges où elle se dessine, elle ne pouvait pas manquer d'imprimer un cachet particulier au troupeau qui la conduit plus qu'elle ne le règle.

L'esclavage a été et est resté un des résultats lugubres de cette civilisation en dehors, ébauchée par des aventuriers, continuée par des soldats, par de grands seigneurs et par des spéculateurs, tous gens peu philosophes par nature ou par calcul.

Dans les rapports entre ceux qui ont infligé et ceux qui ont subi l'esclavage, il a donc existé, dès l'origine, des liens tout particuliers, des mœurs et des habitudes tout à fait exceptionnelles, à côté desquels les siècles ont passé sans paraître y avoir touché. Cet état social est venu jusqu'à nous tout d'un bloc. C'est un vieux monument que le temps et le progrès ont respecté; — à peine y manque-t-il quelques pierres.

C'est là ce qui m'a fait dire que cette existence à part, complétement ignorée en Europe, défigurée par des romanciers doctrinaires ou systématiques, renferme des sujets d'étonnement et un intérêt exceptionnel.

L'opinion la plus généralement répandue sur nos colonies d'outre-mer, est que ce sont là de tristes pays inhabitables; que la vie qu'on y mène est une vie complétement d'exil et de privations de toutes sortes, sans joie ni jouissances; où la race blanche est en lutte continuelle

avec la race noire, le maître défendant ses jours contre l'esclave sans cesse armé et sans cesse en révolte.

On y a ajouté le fantôme des maladies pestilentielles moissonnant les Européens et peuplant les cimetières.

S'il y a un peu d'exactitude dans certaines de ces assertions, je puis dire aussi qu'il y a exagération, et qu'on a trop fait de l'exception la règle exclusive. On n'a pas assez compté avec la splendeur de ce climat, avec l'ancienne richesse des colons qui a laissé aux héritiers, appauvris aujourd'hui, de ces véritablement grands seigneurs d'autrefois, des habitudes de luxe et de vie féconde en plaisirs ne le cédant en rien à ceux des grandes capitales de l'Europe.

Ces préjugés, populaires de ce côté-ci de l'Atlantique, ont été une des causes qui ont le plus contribué à arrêter l'élan des émigrations vers les colonies de l'Amérique.

Il faut bien dire que les colons ont vu de jour en jour s'éteindre les plus beaux côtés de leur existence, que la misère les a gagnés comme une lèpre affreuse, et qu'on voit en ce moment couler en ces pays plus de larmes qu'on n'y peut compter de sourires sur les lèvres. Les causes qui ont amené ces changements dans la vie coloniale ne sont pas sans remède. En tout cas, ce que la misère même n'a pu enlever à l'existence de ces prétendus exilés, c'est son côté pittoresque et exceptionnel, bien fait pour séduire à la fois l'observateur et le poëte; c'est son originalité et les impressions que le voyageur rapporte de ces belles îles, auxquelles la nature a été si prodigue de ses plus grandes faveurs.

Ce qui y séduit surtout, ce sont les contrastes. Ces luttes dont je parlais plus haut, entre le maître et l'esclave, ne sont pas, cependant, sans exemple, et se présentent sous des aspects tout divers. Tantôt la générosité y brille de tout son éclat, tantôt la vengeance y mêle le poison, cette arme formidable dont les esclaves ont abusé.

Quoi qu'il en soit, on rencontre dans les scènes de la vie coloniale des oppositions étranges de grandeur, de simplicité, d'abnégation, de colère sourde et de dévouement, tant de la part des maîtres que de la part des esclaves.

Je vais essayer d'en esquisser quelques tableaux aux yeux de mes lecteurs.

MADELEINE JÉRÉMIE

MADELEINE JÉRÉMIE

I

Dans la partie nord de la Martinique, au pied d'un des plus vastes et des plus riches plateaux de cette belle colonie, se trouve un petit bourg nommé la Basse-Pointe, plus considérable qu'un gros village de France. Ce bourg touche à la mer, toujours violente le long de cette côte, depuis la Table-au-Diable jusqu'à la Pointe-du-Souffleur, où elle jette en toute saison des lames massives qui, en se brisant sur la plage, l'écorchent à de très-grandes profondeurs. L'azur et l'écume mousseuse de ces lames assombries par un sable fin et noir comme du charbon pilé qu'elles enroulent dans leurs larges replis, ajoutent à ce spectacle quelque chose de sinistre.

Cet emportement perpétuel est, si j'osais le dire, le fond naturel du caractère de cette mer; aussi quand les fureurs de quelque raz-de-marée ou de quelque coup de vent viennent se mêler à cette houle imposante, ce sont des déchaînements effroyables. Le hurlement des lames qui,

en temps ordinaire, s'entend déjà à un kilomètre de distance, devient un rugissement dont le concert de cent pièces de canon pourrait à peu près donner une idée. Elles sont alors si hautes, qu'en les voyant accourir de loin avec la rapidité d'un cheval emporté, il semble qu'elles vont engloutir la moitié de l'île. Quand certaines de ces lames s'abattent sur le rivage ou vont se défoncer contre quelque rocher géant qu'elles frappent insolemment jusqu'au front, le cœur en est ébranlé.

En ces moments-là, il est tout simplement impossible aux longues et robustes pirogues en usage pour les communications dans cette partie de l'île de prendre la mer et surtout de la tenir. C'est à peine si, par les jours de calme houleux, que j'ai dit être l'état normal de ces parages, l'embarquement est praticable pour tous autres que certains nègres, spécialemeut voués à ce service, et qui y ont été élevés. Ces gens-là ont une expérience toute particulière des jeux, des caprices et des secrets de ces flots. Ils savent, par exemple, après quelle succession rapide d'un nombre déterminé de lames survient un répit de quelques secondes. — « C'est le moment où la mer prend haleine, » disent-ils. — Eux seuls ont l'habitude et l'habileté de profiter de ce répit, soit pour pousser un canot au large, soit pour accoster le rivage.

Aussi les Caraïbes, au fur et à mesure que la civilisation les chassait de leur domaine, s'étaient-ils retranchés dans le nord de l'île, ayant ainsi pour remparts, d'un côté, des montagnes inaccessibles encore, de l'autre cette mer furieuse sur laquelle les Européens n'osaient pas s'aventurer. Ce sont les Caraïbes, d'ailleurs, qui, par tradition, ont formé les marins aptes à cette navigation côtière; ils en ont même conservé le monopole dans celles des îles où il reste des débris de leur race.

II

Un soir de l'année 1820, après une forte bourrasque qui, pendant trois jours, avait soufflé du nord-ouest, on pouvait voir, à deux milles au large de la Basse-Pointe, une piroge armée de six vigoureux nègres nus jusqu'à la ceinture. Les plus habiles manœuvriers eussent admiré les héroïques efforts, le courage et la précision avec lesquels ces nègres conduisaient leur embarcation pour se ménager un accostage devant le débarcadère du bourg. Mais, tout à coup, la lame creusa tellement de chaque côté du canot que les avirons rencontrèrent le vide; avant que les nages-rameurs aient eu le temps de reprendre leur équilibre, la pirogue fut ramassée par le travers, roulée dans les replis de la vague, submergée; elle alla ensuite piquer du nez dans le sable du rivage où elle s'enfonça jusqu'aux trois quarts, comme si une fosse y eût été creusée à l'avance pour la recevoir. La portion qui sortait du sable fut emportée en deux coups de mer. Des six nègres qui montaient la pirogue, pas un seul ne reparut; mais du milieu d'une lame, dans cet intervalle où « la mer prend haleine, » une septième personne qui se trouvait à bord apparut, tentant un suprême effort pour gagner le rivage où elle fut miraculeusement jetée saine et sauve.

— Béni soit Dieu ! murmura le naufragé.

Et regardant autour de lui, il aperçut l'arrière brisé de la pirogue qu'une lame remportait à sa cime élevée, comme une dépouille triomphale.

— Les malheureux, ajouta-t-il, ils ont péri à coup sûr!

Il s'appuya contre un bloc de rocher pour recueillir un peu de ses forces qu'il venait de dépenser toutes dans cette lutte contre la mort, étudia d'un regard inquiet la plage, espérant d'y découvrir au moins quelqu'un des nègres de son équipage; mais il ne vit que les planches broyées et hachées de la pirogue.

Il se leva, après un instant de repos, et se mit en marche vers le bourg qui se développait sur sa gauche. Du point où il était, et pour y arriver, il lui fallait traverser l'extrémité d'une magnifique savane dépendant d'une des plus riches habitations de la colonie. Les dernières herbes de cette savane entouraient un vaste étang, et formaient la limite où commençait le bourg auquel on arrivait de là par un chemin ombreux, couvert de hautes et larges branches de tamariniers.

Au haut de cette longue savane on apercevait, sur un demi-monticule, la maison de maître, dont mon aïeul paternel avait fait une résidence quasi seigneuriale. A droite de la maison, vers le milieu de la savane, s'élevait l'hôpital où les esclaves recevaient non-seulement les soins du médecin, mais étaient l'objet d'une sollicitude paternelle. En face se trouvaient les bâtiments de l'exploitation, et à cent pas de la maison, également sur la gauche, se développait toute une petite ville composée de maisonnettes propres, entourées de jardins en pleine culture, et couvertes d'ombre. C'étaient ce qu'on appelle les *cases à nègres;* quatre cents esclaves environ peuplaient cette petite ville.

Notre jeune naufragé, Firmin de Lansac, allait passer au bas de la savane et entrer dans le chemin du bourg, lorsqu'il aperçut une petite négresse *revenant des herbes*, c'est-à-dire rapportant la provision que les esclaves au-dessous d'un certain âge étaient tenus de fournir, chaque soir, pour la nourriture des bestiaux. Les extrémités du

paquet d'herbes retombaient devant le visage de la jeune négresse et le couvraient comme eût fait un voile. Sa jupe en étoffe de gingat bleu, à moitié retroussée, laissait à découvert ses jambes jusqu'au-dessus du genou ; sa chemise de grosse toile était, selon l'usage du pays, à peine nouée et retombait sur une des épaules de manière à n'habiller qu'à peine la poitrine. Elle s'en allait les deux poings sur les hanches, les bras arrondis et fredonnant une chanson monotone improvisée dans le patois du pays. Elle passa tout près de Firmin sans prendre garde à lui autrement que pour lui jeter ces mots qui sont le salut des nègres et qu'ils adressent à tous les blancs :

— Bonsoir, maître.

Elle continua sa route. Firmin l'appela alors. La jeune négresse s'arrêta, et se retournant vers lui :

— Qu'y a-t-il pour votre service ? demanda-t-elle en écartant de la main les herbes vertes qui l'aveuglaient.

Voyant devant elle un jeune homme dont la toilette, malgré l'état pitoyable où elle se trouvait, trahissait quelqu'un de supérieur, elle jeta son paquet, et, sans attendre que Firmin lui adressât la parole :

— Pas possible ! s'écria-t-elle en joignant les mains et avec une intonation expressive qui peint au suprême degré l'étonnement chez les nègres, — pas possible ! vous êtes donc tombé dans l'étang, Monsieur ?

— Non, mon enfant, répondit Firmin, je reviens du fond de la mer.

— Jésus Maria ! murmura la jeune négresse.

Cette exclamation, qui est familière à toutes les races du pays, traduit aussi bien la stupeur que l'admiration.

— Et d'abord où suis-je ici ? demanda Firmin.

— A la Basse-Pointe.

— Trouverai-je dans le bourg une auberge et un cheval ?

— Je ne connais d'autre auberge que celle-là, fit la jeune

esclave en montrant la maison de son maître. Quant au cheval, si vous en avez besoin d'un, ce sera encore ici...

S'imaginant avoir affaire à un *étranger*, ainsi que les nègres appellent volontiers tout ce qui n'est pas créole, puisque son interlocuteur pouvait supposer qu'en passant si près d'une habitation il dût s'inquiéter de demander ailleurs l'hospitalité, la jeune négresse remit sur sa tête son paquet d'herbes avec un certain dédain et se disposait à reprendre sa course.

— Ainsi, lui dit Firmin en l'arrêtant par le bras, je puis m'adresser à la maison?...

— Singulière question! répliqua la négresse en haussant les épaules; est-ce que la porte de mon maître n'est pas toujours ouverte à tout le monde? Seulement, reprit-elle, vous la trouverez fermée aujourd'hui, parce que mon maître est parti hier pour Saint-Pierre avec toute sa famille; mais vous pouvez vous adresser à *papa* Jérémie...: c'est la même chose.

Les esclaves donnent ce titre de *papa* à tout nègre ou homme de couleur qui exerce une autorité sur eux, ou des bienfaits duquel ils ont à se louer. C'est une épithète de reconnaissance et de soumission en même temps.

— Qu'est-ce *papa* Jérémie?

— L'économe de l'habitation. Sa case est à côté de l'hôpital; si vous le désirez, je vais vous y conduire.

— Volontiers.

La jeune négresse partit en avant, en reprenant sur un autre air une nouvelle chanson qu'elle improvisa... sans aucun doute sur l'*étranger*.

— Voici la porte de *papa* Jérémie, dit-elle à Firmin, vous pouvez entrer.

Firmin, au lieu d'entrer, car la porte était ouverte, se donna la peine de frapper, ce qui surprit tellement Jérémie que celui-ci arriva tout effaré. Firmin lui raconta

brièvement son naufrage, et le besoin très-pressant qu'il éprouvait d'avoir un cheval pour pouvoir se mettre en route aussitôt après qu'il aurait fait sécher ses vêtements.

Jérémie s'excusa sur l'absence des propriétaires qui avaient emmené jusqu'au plus mauvais *portorico* de l'écurie.

Les chevaux importés de l'île de Porto-Rico sont d'un usage très-commun aux Antilles. Petits, maigres, chétifs d'apparence, ils sont néanmoins d'excellentes montures de route, à cause de leur douceur, de leurs allures, de la solidité de leurs jarrets et de leur énergie à supporter la fatigue. Mais le manque d'éclat extérieur leur a valu d'injurieuses épithètes; et il est rare qu'on parle d'un cheval de Porto-Rico aux colonies sans dire, comme Jerémie : un *mauvais portorico*.

— Mais, reprit l'économe, je vous trouverai un cheval au bourg, chez un voisin, n'importe où.

— En le payant, au besoin, le prix qu'on voudra. Car je suis horriblement pressé, ajouta Firmin; il faut que je parte dans deux heures au plus tard.

— Ne vous inquiétez pas, je ferai de mon mieux; mais, en attendant, ne souperez-vous pas ?

— De grand appétit.

— Eh bien ! je vais charger ma fille de vous ordonner le repas, pendant que je cours à la recherche du cheval.

Firmin s'assit devant la porte où arrivait un dernier rayon du soleil couchant, pendant que Jérémie allait d'un bout à l'autre de sa case, faisant les plus vives recommandations pour que rien ne manquât à son hôte, entre les mains duquel il remit un paquet de *bouts de nègres* (longs cigares minces), et disparut dans la direction du bourg.

III

Jérémie, il n'y avait pas à s'y tromper, était un vieux mulâtre. Son teint cuivré, ce qui lui restait de cheveux crépus sur le bord des tempes, l'agilité de ses doigts, l'exagération de ses mouvements, tout trahissait son origine dont le brave homme, d'ailleurs, ne se défendait pas. Son empressement vis-à-vis de son hôte était l'exacte traduction de ce qu'eussent fait ses maîtres s'ils avaient été présents. Je dis les maîtres de Jérémie, encore que le vieux mulâtre fût libre et n'eût même jamais appartenu aux propriétaires de l'habitation sur laquelle il remplissait un poste de confiance; mais il avait pris l'habitude de les appeler « ses maîtres, » autant par respect que par affection. Cela ne tirait point à conséquence.

Firmin alluma un des *bouts* que Jérémie avait mis à sa disposition, coucha sa tête dans une de ses mains, et, en aspirant la fumée du tabac, il se laissa aller à une profonde rêverie. Disons quelques mots de plus sur Firmin, et expliquons son voyage à travers la tempête où il avait failli périr.

Firmin avait vingt-cinq à vingt-six ans, et pourtant ses traits fins et délicats, la blancheur de son teint, son visage encore imberbe en accusaient à peine dix-huit. Il était de taille moyenne, mince, élégant, créole et gentilhomme de la tête aux pieds. Fils d'une des plus riches et des plus nobles familles de la Martinique, il avait été élevé en France, et était revenu dans la colonie depuis trois semaines, dans le but de régler une succession.

Firmin s'était retiré, dès son arrivée à la Martinique, sur une des habitations de feu son père, à la Caravelle, dans la partie nord de la colonie. Là, au milieu des béatitudes matérielles de la vie d'un riche colon, il avait laissé tomber à la mer, un à un, tous les souvenirs de Paris, sans que l'idée lui vînt d'aller les repêcher. Cette existence, composé monotone de rêverie, de nonchalante oisiveté, de privations dans l'abondance ; cette existence, dis-je, a en effet un charme si puissant, que quiconque l'a goûtée la regrette en présence même de plaisirs plus réels, plus variés.

Au nombre des souvenirs qui auraient pu lui être les plus chers, il en était un que Firmin avait laissé se noyer comme les autres, sans que son cœur s'en fût ému. Il s'agit, on le devine, d'une femme, créole comme lui, jeune et belle, et qui avait fait grand bruit dans les salons de Paris par son luxe, par sa vie élégante et par ses grâces exceptionnelles. Madame de Mortagne, ainsi elle se nommait, s'était mariée à Paris. Quoiqu'elle possédât de vastes propriétés dans la colonie, elle semblait ne devoir jamais y revenir : aussi Firmin avait-il été très-étonné, en apprenant tout à coup l'arrivée à Saint-Pierre de madame de Mortagne. Il y avait là évidemment un mystère dont il se préoccupa bien pendant deux ou trois heures, puis il n'y songea plus.

Un matin, cependant, Firmin fut éveillé par un billet satiné qui lui annonçait que madame de Mortagne devait s'arrêter, le lendemain, sur une petite habitation *vivrière**, située à la Calebasse, espèce de col désert et montueux ouvert en pleine forêt, et qui est le passage obligé pour se

* On appelle habitations vivrières aux Antilles, les propriétés sur lesquelles on cultive les légumes et les fruits. Les habitants *vivriers* sont pauvres pour la plupart, et un grand nombre d'entre eux appartient à la classe des gens de couleur libres, hommes et femmes.

rendre de Saint-Pierre dans presque toutes les localités du nord de la Martinique.

Firmin, en lisant ce billet, crut sentir d'abord comme un parfum des jours passés embaumer son âme. Il ferma les yeux pour évoquer dans le mystère de sa pensée l'image de madame de Mortagne, jadis adorée ; mais, hélas! il ne put entrevoir qu'une forme vague, incertaine, fugitive, mal ébauchée, laquelle s'évanouit au moment où l'imagination chercha à lui donner les chairs d'une statue animée. Son cœur qui, au temps rappelé par la lettre, eût brisé sa poitrine à la seule lecture des fins hiéroglyphes courant sur le papier, son cœur palpita à peine.

— C'est singulier, murmura Firmin, ne l'aimé-je donc plus? ne l'ai-je donc jamais aimée, qu'un si délicat souvenir ne me fasse pas bondir d'ici à la Calebasse ?

Il évoqua de nouveau l'image, elle ne revint plus; il mit la main sur son cœur, et le trouva aussi calme qu'à la minute d'auparavant. Tous les sentiers qui pouvaient le ramener vers le passé étaient évidemment fermés.

— Cependant, reprit Firmin après un moment de réflexion, il n'est pas possible que le souvenir de madame de Mortagne se soit éteint complétement, et qu'il ne reste plus que des cendres froides d'un si beau feu. J'irai à sa rencontre ; oui, j'irai. Si je ne l'aime plus, la galanterie exige que je sois là, sur son passage, à ce rendez-vous, le dernier qu'elle me donne peut-être !

IV

Firmin ordonna de seller son cheval et se mit en route, malgré le temps qui lui présageait un voyage tout au moins périlleux. Ceci se passait la surveille du jour où nous l'avons vu jeter sur la plage de la Basse-Pointe par une lame miséricordieuse dans sa fureur. D'après son calcul, il avait espéré de pouvoir faire une halte en chemin et de se trouver le lendemain, dans l'après-midi, à la Calebasse.

L'état de la mer, qu'il avait pu apprécier à la Caravelle, lui avait fait présumer qu'il rencontrerait de mauvaises routes et surtout les rivières débordées; cela ne manqua pas. Arrivé à la rivière Sainte-Marie, qu'on traverse ordinairement à gué, il s'aperçut qu'il lui serait difficile de gagner l'autre bord. Un moment il hésita pour savoir s'il ne retournerait pas sur ses pas.

— Allons, se dit-il, une femme ne croit jamais qu'on ne puisse braver un danger pour arriver jusqu'à elle! Madame de Mortagne se rirait de moi, si je lui donnais une pareille excuse.

Firmin lança bravement son cheval à travers le torrent. La pauvre bête ne tarda pas à perdre pied, et tous deux, cheval et cavalier, devant l'imminence du danger, se mirent à lutter héroïquement contre la violence du courant, un peu chacun pour soi, et assourdis en outre par le bruit des roches que la rivière charriait dans ses eaux troublées. Une trentaine de pas tout au plus les séparaient du bord, lorsqu'une roche du fond sur laquelle

le cheval venait de poser ses sabots de derrière, se déracina, et la pauvre bête perdit l'équilibre, livrée à la merci du courant. Firmin s'accrocha heureusement à un paletuvier, qui projetait ses branches jusque vers le milieu de la rivière, et abandonna le cheval, dont le corps surnagea un peu plus loin pour s'enfoncer de nouveau dans les flots qui le roulèrent jusqu'à la mer. A l'endroit où il s'était suspendu à la branche du paletuvier, Firmin sentant une roche sous ses pieds s'y posa, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Grâce au secours que lui prêta cet arbre providentiel, il parvint à gagner la rive.

Les accidents de cette nature sont très-fréquents à la Martinique. Les rivières n'y avaient, à l'époque où se passe ce récit, et n'y ont encore, dans beaucoup de localités, d'autres ponts que les larges pierres noires du fond, qui, en certains endroits, diminuent notablement la profondeur. Les nègres connaissent, devinent plutôt merveilleusement ces gués que les débordements déplacent souvent. Comme si elle avait prévu la négligence des colons, la Providence a heureusement donné à toutes ces rivières des eaux d'une transparence de cristal. Leur limpidité excite à la soif; les nègres s'y couchent volontiers tout ruisselants de sueur, et les chevaux ne manquent pas d'y faire de longues stations, le naseau barbottant jusqu'aux yeux.

C'est au mieux par les jours sereins ; mais, quand les orages s'en mêlent, ces ruisseaux deviennent torrents, leur limpidité se mélange de sable et de boue, et ces roches du fond, la veille si charitables, emportées par des courants formidables, roulent avec un horrible fracas, broyant tout sur leur passage.

Firmin, parvenu sur la rive sain et sauf, se vit dans un cruel embarras. Plus de cheval d'abord, puis, en perspective, deux autres rivières bien plus dangereuses encore que la rivière Sainte-Marie à traverser : le Lorrain et la

Capotte. Il se dirigea vers la mer, et découvrit une *ajoupa*, sorte de hangar, dont les murailles sont faites de minces troncs, de branches d'arbres ou de gros bambous alignés et liés les uns aux autres. Dans cette *ajoupa* il trouva un nègre occupé à goudronner une belle pirogue fraîchement calfatée.

— Veux-tu, lui demanda Firmin, me conduire jusqu'à la Basse-Pointe ?

Le nègre fixa sur le jeune homme deux grands yeux stupéfaits.

— Quel jour ? dit-il après un moment de réflexion.

— Mais à l'instant même.

Le nègre sortit, regarda la mer, et, secouant la tête :

— Impossible, maître, répondit-il, impossible !

— En te payant le prix que tu voudras.

— Vous me donneriez la Martinique tout entière que je ne me mettrais pas à la mer. Il faudrait pour cela être fou ou *quimboisé* *.

— Je suis *quimboisé*, affirma le jeune créole, qui savait quelle puissance ce mot exerce sur l'esprit des nègres.

— Quel sorcier vous a donné le *piaille?*

— Turc.

— Le raffineur de Spoutourne ?

— Lui-même.

— C'est bien, alors ; votre *quimboix* doit être bon. Je consentirai à partir avec vous, mais demain au matin, s'il plaît à Dieu. Et vous donnerez un demi-doublon (43 fr. 20 c.) à chaque homme de mon équipage : nous sommes six.

— C'est entendu.

* Ensorcelé. Le *quimboix* ou *piaille* est une amulette qui doit vous garantir, quand elle vient d'un bon sorcier ou d'une bonne sorcière, de tous les dangers possibles. Les nègres y ont une foi aveugle et beaucoup de blancs également.

Le lendemain, à six heures, la pirogue avait été hâlée au bord de la mer. Firmin s'y embarqua et les six vigoureux nègres qui la montaient, profitant du moment où « la mer prenait haleine, » la posèrent pour ainsi dire sur le dos de la lame, puis, avec une rapidité merveilleuse, ils s'élancèrent, tous les six en même temps, sur leur banc de nage et gagnèrent le large, après avoir trempé leur main droite dans les flots pour se signer, ce que n'omet jamais de faire un nègre quand il s'approche de l'eau. Une fois au large, grâce à la précision et à l'habileté des manœuvres, le danger était moindre ; le sang-froid et le calme que montra Firmin achevèrent de confirmer l'équipage de la pirogue dans l'idée qu'il était véritablement *quimboisé.*

Nous avons raconté le tragique dénouement de cette traversée.

C'était à quoi Firmin rêvait en fumant son *bout de nègre,* à la porte de la case de Jérémie. Puis, peu à peu, il essaya de donner un autre tour à sa pensée, et de la reporter sur madame de Mortagne, pour laquelle il venait de risquer sa vie et de faire noyer six malheureux.

— Il est vrai que c'étaient des nègres, aurait répondu quelque *créole à tous crins,* comme on nomme les créoles imbus de tous les préjugés coloniaux. Ce sont des hommes tout d'une pièce.

A ce point de son aventure, Firmin se demanda encore si c'était bien la peine d'avoir couru un si grand danger. Il voulut de nouveau feuilleter le poëme déjà poudreux de ses amours. Hélas ! ses yeux n'y retrouvaient plus une seule de ces strophes triomphantes que jadis son cœur chantait si bien !

— Allons, murmura-t-il tout à coup, ces choses n'ont comme les autres qu'un temps, à ce qu'il paraît ! L'amour a son occident ainsi que le soleil ; une fois couché

comme Phœbus, c'est la nuit qui vient! Plus rien décidément, plus une émotion, plus un battement là!... Ah! une vraie nuit, terriblement sombre. Ma foi! il faut avouer que ce n'eût pas été la peine de me donner en pâture aux poissons!...

Firmin secoua la cendre de son *bout de nègre*, et retomba si avant dans sa rêverie que rien n'avait pu l'en distraire, ni le bruit des préparatifs de son souper, ni le va-et-vient continuel de Madeleine, la fille de Jérémie, qu'il n'avait pas même songé à regarder.

Aussi, quand la jeune fille s'approcha timidement et lui dit que le souper était servi, Firmin leva brusquement la tête comme un homme qu'on réveille en sursaut.

V

Le timbre doux et mélodieux de la voix de Madeleine avait supris d'abord l'oreille du jeune créole; puis il resta charmé et comme ébloui devant la beauté de la fille de l'économe.

Madeleine était, en effet, une de ces femmes qui, de la pointe des cheveux au bout des pieds, fascinent et séduisent. Grands yeux bruns d'une langueur et d'une mélancolie exquises, et ombragés de longs cils recourbés; cheveux d'un noir d'ébène et si plantureux, que leur poids à l'arrière forçait la jeune fille à redresser la tête, en prêtant au mouvement de son cou des ondulations mesurées et harmonieuses. Le galbe du visage avait quelque chose d'antique; le nez était fin et long, les ailes des narines un peu ouvertes et relevées, ce qui donnait aux cartilages

une transparence sanguine et rosée, à toute la physionomie un caractère ardent; les lèvres bien dessinées et un peu grasses; la taille svelte, élancée, mais sans maigreur.

Sous la peau satinée du cou on voyait circuler le sang dans un réseau de veines bleuâtres. Les mains et les pieds semblaient ceux d'un enfant de douze ans, véritables pieds de créole.

Madeleine, ce qui était très-rare à cette époque-là, ne portait point le costume des femmes de sa caste; elle était vêtue à l'*européenne*, comme on dit là-bas. Mais elle était si blanche de peau, qu'en vérité cette anomalie frappait moins. Jérémie avait constamment refusé de s'expliquer sur le compte de ce costume, contre lequel quelques dames blanches avaient protesté, le dénonçant comme une usurpation. Des plaintes avaient même été portées au propriétaire de l'habitation, qui avait dû céder devant les énergiques supplications de Jérémie. Plusieurs de ses amis l'en avaient blâmé sérieusement.

A voir Madeleine dans sa simple toilette de ménagère, toujours très-propre et un peu coquette d'ailleurs, on eût juré d'une grande dame de la meilleure race, déguisée en villageoise d'opéra-comique. On pouvait rencontrer beaucoup de femmes réunissant, même à un degré supérieur, les signes de beauté que nous venons d'attribuer à Madeleine, mais il en était peu qui possédassent ce charme extérieur et cette séduction indéfinissable qui, après avoir captivé les yeux, faisaient frissonner le cœur.

Madeleine, se sentant couvée par le regard de Firmin, baissa la tête et recula d'un pas, timidement mais sans gaucherie.

— Peste! murmura le jeune créole en s'attablant, voilà des yeux qui ôtent l'appétit, une taille qui donne des démangeaisons au bout des doigts, et une voix qui défierait toutes les musiques de ce monde!

A chaque trait qu'il détaillait de la personne de Madeleine, Firmin poussait des exclamations d'admiration.

— Ah çà! mon enfant, lui dit-il tout à coup, êtes-vous bien vous?

— Et qui donc, Monsieur, veut-il que je sois? répondit Madeleine.

— Je ne sais, ma foi! une duchesse, une marquise tout au moins, à coup sûr; mais certes, non pas la fille d'un mulâtre, économe sur une habitation.

— C'est pourtant ainsi, Monsieur, répondit Madeleine en rougissant légèrement.

— Votre mère vit-elle?

— Je ne l'ai jamais connue; elle mourut en me mettant au monde... Mais, pardon, Monsieur; je réponds à vos questions et je ne songe pas à aller chercher la fin de votre souper.

— Rien ne presse, dit Firmin, en faisant un geste pour arrêter la jeune fille, rien ne presse, mon enfant, et je trouve un charme très-grand à causer avec vous...

— Monsieur est bien bon...

— Et qui vous a élevée? Est-ce Jérémie? Je lui en ferai mon compliment.

— Mon père m'a enseigné ce qu'il savait : à aimer le bon Dieu et *notre maître*, à lire un peu, et à écrire aussi bien qu'il a pu; le reste je l'ai appris de moi-même.

— Et qu'avez-vous appris ainsi de plus que ce que vous dites là?

— A broder, à coudre... pour l'avoir vu faire par ces dames... Il fallait bien remplir le temps, puisque mon père n'a jamais voulu souffrir que je m'occupasse des travaux de la case.

Madeleine avait soutenu ce dialogue sans trop de niaise timidité, mais en observant toujours la distance que les

lois sociales du pays lui commandaient de mettre entre elle et le jeune créole ; elle avait même refusé de s'asseoir comme celui-ci l'y avait engagée à deux reprises. Firmin s'était écarté de la table, et, la serviette sur ses genoux croisés, le coude nonchalamment appuyé, il n'avait pas détaché les yeux de dessus Madeleine, qu'il contemplait avec une vive admiration.

Un court moment de silence se fit. Madeleine avait baissé la tête devant le regard de Firmin ; elle demeura un instant intimidée et indécise sur la manière dont elle devait s'y prendre pour se retirer.

— Quel âge avez-vous, mon enfant ? demanda tout à coup le jeune homme. On peut sans indiscrétion vous faire cette question-là, ajouta-t-il, et vous ne devez pas avoir peur d'y répondre.

— J'aurai dix-sept ans bientôt.

— Et votre nom, que je ne sais pas encore ?

— Je me nomme Madeleine, pour vous servir.

— Pour me servir ! non pas ! s'écria Firmin avec une sorte d'enthousiasme ; je rougirais de me laisser verser un verre de vin par vous, ou de vous voir me changer une de mes assiettes. Vous êtes faite pour être servie, au contraire, charmante Madeleine. Et d'ailleurs, vous m'avez dit que ce n'était point vous qui vous occupiez des travaux de la case. Parbleu ! si ce n'était l'occasion que cela m'a procuré de vous connaître, je serais furieux que vous ayez dressé cette table et ce couvert.

— Cela s'est trouvé ainsi aujourd'hui, répliqua la jeune fille, parce que notre ménagère est à l'hôpital depuis hier. Jusqu'à ce que nous en prenions une autre, il faut bien que je tienne la case.

— Mais à cet affreux métier, vous allez endommager vos fines et blanches mains, *Mademoiselle* Madeleine ; elles sont véritablement faites pour chiffonner la soie et tra-

vailler l'or, non point pour manier les casseroles et raccommoder les torchons.

Madeleine avait, en rougissant, caché ses mains dans les poches de son tablier, autant par modestie que par précaution contre une tentative réitérée de Firmin pour s'en emparer.

— Oh! oh! si vous vous avisez de vouloir dérober aux regards tout ce qu'on vous accusera d'avoir de charmant, vous aurez fort à faire, s'écria Firmin, — par exemple, vos yeux... que, Dieu merci! vous ne pouvez cacher en aucune poche...

La pauvre enfant devint rouge comme une grenade, et sortit vivement de la pièce en disant :

— Je vais chercher la fin du souper de Monsieur.

VI

Firmin eût voulu pouvoir percer de ses regards la cloison qui le séparait de Madeleine; car, après le départ de la jeune fille, il lui sembla que la salle était devenue déserte, et ses yeux accoutumés déjà à l'éblouissement passionné que leur causait la présence de cette merveilleuse beauté, s'attristèrent de ne la plus voir. Ils cherchaient Madeleine, et restèrent un moment fixés sur la porte par où ce rêve ou cette apparition venait de s'échapper. Firmin se leva tout à coup, jeta avec dépit sa serviette sur la table, et se prit à arpenter la pièce, écoutant les pas qui se faisaient entendre au dehors, rougissant et pâlissant d'émotion alternativement, selon que ces pas se dirigeaient vers la chambre ou s'en éloignaient.

Tout à coup la porte s'ouvrit, Firmin sentit les battements de son cœur s'arrêter subitement, puis reprendre avec une vitesse et une violence extraordinaires. Jérémie passa discrètement la tête.

— Voyons, qu'y a-t-il? demanda Firmin de la voix brève et brusque d'un homme trompé dans son attente; et il s'assit en poussant sa chaise avec colère.

— Monsieur n'a donc pas été satisfait de son souper? murmura Jérémie qui ne savait à quoi attribuer cette impatience de son jeune hôte. Je gronderais bien Madeleine, mais, voyez-vous, c'est la première fois que...

— Ne grondez personne, mon brave Jérémie, interrompit Firmin tout à fait radouci, mon souper était excellent, et Madeleine a été pleine de prévenance pour moi.

— Mais je m'aperçois qu'elle ne vous a point servi une grasse pintade que je lui avais recommandée tout particulièrement... Vous l'attendez, sans doute? je vais appeler Madeleine.

— La pintade viendra à temps, maître Jérémie, et, si elle n'a pas été servie plus tôt, c'est que j'ai fait causer Madeleine. Si donc il y a du retard, prenez-vous en moi, et pas à d'autre...

— C'est au mieux alors, répondit l'économe en se grattant l'oreille avec une certaine préoccupation, à l'idée du tête à tête qui avait eu lieu entre Madeleine et le créole. Et il ne put se défendre même d'un petit mouvement de mauvaise humeur.

— Voyons, reprit Firmin après un moment de silence, l'affaire de la pintade étant réglée dans les meilleurs termes, Jérémie, passons outre. Vous aviez quelque chose à me dire, sans doute?

— C'est vrai, Monsieur, je venais vous annoncer qu'à force de chercher, j'ai fini par trouver un cheval; je

l'ai ramené, il est à l'écurie; je le sellerai et briderai pour l'heure que vous voudrez.

On le pense bien, Firmim avait tourné le dos, depuis un moment, à son voyage à la Calebasse, il l'avait même complétement oublié. La nouvelle que venait de lui apporter Jérémie l'avait précipité du sommet du plus charmant des rêves dans la plus prosaïque des réalités.

— Eh bien! dit-il en se levant vivement, j'ai changé d'idée, je ne partirai pas ce soir; j'achèverai paisiblement mon souper, et vous me donnerez à coucher.

Le tête à tête entre Firmin et Madeleine revint alors à la pensée de l'économe, compliqué de circonstances aggravantes. Il éprouva comme un serrement de cœur.

— Cela vous contrarie que je vous demande à m'héberger pour cette nuit?

— Seigneur Dieu! s'écria Jérémie, ce serait pour la première fois que l'hospitalité aurait fait défaut à quelqu'un sur cette habitation! Ce qui me contrarie, Monsieur, c'est que je suis à l'étroit ici, et...

— Qu'à cela ne tienne, mon cher, je *cabanerai* (coucher par terre sur un matelas) dans cette salle; ou plutôt donnez-moi un hamac, c'est tout ce qu'il me faudra.

— Mais le cheval? hasarda Jérémie.

— Il me servira demain aussi bien que ce soir.

— C'est que...

— Quoi encore?

— On ne pourra vous le prêter que pour vous conduire jusqu'à l'habitation voisine.

— Eh bien! soit; vous me ferez suivre par un négrillon qui vous ramènera le cheval dès que j'en aurai trouvé un autre. — Et puisque nous voilà d'accord sur tous les points, en attendant que Madeleine m'apporte ma pintade, je bois à la santé du propriétaire de cette habitation... Vous le lui direz, Jérémie.

Le vieil économe s'associant du fond du cœur au toast de Firmin, s'inclina.

— Allons ! videz aussi ce verre, Jérémie, continua le créole. Au diable le préjugé qui m'empêcherait de trinquer, sous prétexte qu'il est mulâtre, avec un brave homme qui me fait si bon accueil !

Jérémie se rapprocha, choqua timidement son verre contre celui de Firmin et le vida d'un trait.

— C'est beaucoup d'honneur que vous me faites là, Monsieur, dit l'économe en posant le verre sur la table; vous pouvez compter sur ma discrétion, je n'en parlerai à personne.

Avoir trinqué avec un mulâtre, c'était de quoi perdre, à tout jamais, un blanc. La promesse de Jérémie de ne point révéler cet accroc au préjugé colonial avait donc une grande signification.

Firmin s'attabla de nouveau. Quant à Jérémie, il avait réfléchi qu'au lieu d'envoyer Madeleine servir son hôte, il était plus prudent qu'il se chargeât lui-même de ce soin.

VII

Au moment où Firmin étalait sa serviette sur ses genoux, et que Jérémie mettait la main sur le loquet de la porte pour sortir, un grand cri de détresse et de douleur retentit dans la cuisine. Ils se regardèrent en pâlissant. L'un et l'autre avaient reconnu la voix de Madeleine; en même temps un bruit de casseroles, de chaises, de meubles renversés arriva jusqu'à eux. Ils s'élancèrent dans la direc-

tion de la cuisine, et virent Madeleine luttant contre le feu qui avait pris à sa robe. Déjà la flamme avait promené ses dents aiguës sur les beaux bras de la jeune fille, et, au milieu d'un nuage de fumée, menaçait de mordre son visage qu'elle cachait avec épouvante sous le bouclier de ses deux mains.

— Au secours ! au secours ! cria-t-elle, en apercevant son père et Firmin.

Jérémie, effrayé du spectacle qu'il avait sous les yeux, perdit la tête tout d'abord, ne put que répéter, comme un écho stupide, le cri que poussait Madeleine, et tomba anéanti sur une chaise renversée. Le jeune créole, lui, avait conservé son sang-froid. Il arracha d'un lit dressé dans la cuisine, — sans doute celui où couchait la vieille ménagère, — une couverture dont il enveloppa Madeleine, et, saisissant la jeune fille dans ses bras, il l'étreignit de manière à étouffer les flammes. Pendant qu'il la tenait ainsi à moitié évanouie de peur, il cria à Jérémie :

— Jetez, jetez de l'eau sur nous !

Après avoir ainsi tenu Madeleine durant quatre ou cinq minutes entre ses bras, son cœur contre son cœur, son visage effleurant les joues pâles et froides de la jeune fille, Firmin la fit asseoir sur le lit, lui frotta les tempes d'eau fraîche, la rappela à la vie. En rouvrant les yeux, Madeleine se prit à sangloter, et tendit la main à Firmin :

— Merci ! dit-elle, merci mille fois ! Sans vous, j'étais brûlée vive, Monsieur !...

Firmin baisa cette main que la flamme avait respectée.

— Ce n'est rien, mon enfant, lui dit-il, vous en êtes quitte pour la peur.

Quant à Jérémie, il était agenouillé devant le lit où sa fille venait de s'asseoir les jambes pendantes et légèrement meurtries par les morsures du feu. Le pauvre homme pleurait comme un enfant en prodiguant à Madeleine

toutes les caresses de son cœur et de ses lèvres. Puis, se levant tout à coup, il alla droit à Firmin qui s'était retiré dans un coin de la cuisine :

— Moi aussi, Monsieur, je dois vous remercier, et du fond de l'âme. Ah ! si j'osais...

— Quoi ? lui demanda Firmin, vous me tendriez la main, n'est-ce pas ?

— Oui, bien qu'elle ne soit ni aussi douce ni aussi fine que celle de cette enfant-là.

— Eh bien ! soit, mon brave Jérémie, voici la mienne.

— Mais pourquoi ne me donnez-vous pas les deux mains? fit l'économe en voyant que Firmin en tenait une obstinément cachée sous ses habits. Vous êtes blessé de celle-là ?

— Blessé ! s'écria Madeleine en sautant vivement à bas du lit, blessé !...

— Ce n'est rien, répondit Firmin, une caresse de cette flamme à laquelle je suis trop heureux de vous avoir arrachée, Madeleine; ne parlons plus de cela... mais vous, n'avez-vous pas quelque atteinte ?...

Madeleine, heureusement préservée, n'avait eu que les jambes et les bras un peu endoloris; mais le feu n'avait pas mordu assez profondément dans la chair pour occasionner ni plaie, ni blessure sérieuse.

Pendant que Firmin couvrait de bandelettes humectées d'eau froide sa main et l'enveloppait soigneusement, Madeleine, debout devant lui, attachait sur ce jeune et beau créole qu'elle avait à peine osé regarder jusqu'alors, un œil humide de larmes à travers lesquelles perçait un sentiment de franche admiration et de pieuse reconnaissance.

Elle sentit tout à coup le sang lui monter du cœur au visage, lorsque le regard de Firmin se croisa avec le sien : elle éprouva une hésitation gauche et une timidité qu'elle n'avait point encore montrées en sa présence, alors même qu'il lui tendait les piéges de ses fades compliments.

— Ne souffrez-vous point? demanda-t-elle d'une voix brisée et en baissant les yeux.

—Nous vous soignerons de notre mieux, Monsieur, murmura Jérémie; quant à la reconnaissance, voyez-vous, Madeleine et moi nous n'en aurons jamais assez dans le cœur. Ce que de pauvres gens comme nous peuvent faire n'est pas grand'chose; mais voyez-vous...

— Qui sait, interrompit le créole, si je ne puis avoir, un jour, besoin de vous demander quelque service?

— Ça ne paraît pas probable, répliqua le mulâtre; mais enfin, que l'occasion se présente, et, quoi que ce soit, je le ferai, pourvu que mon honnêteté et ma religion me le permettent.

En disant cela, Jérémie avait entouré de ses bras et ramené contre son cœur le visage pâle de Madeleine. Dans sa pensée, il avait voulu par là protester contre tout arrière projet résultant de ce tête à tête du souper, qui l'avait si vivement préoccupé.

— Mais enfin, demanda Firmin, comment cet accident est-il arrivé, Madeleine?

— En voulant retirer de la broche la pintade qui vous était destinée, Monsieur... je ne sais... ma main a tremblé... j'ai été maladroite... j'ai renversé le feu... et le feu a pris à mes vêtements...

— Je vous l'avais bien dit, s'écria Firmin, que vous n'étiez point faite pour un pareil métier, et que d'aussi jolis doigts ne pouvaient pas remuer des ustensiles de cuisine...

Firmin prit une des mains de la jeune fille et la porta à ses lèvres, ce que Madeleine toléra, mais en rougissant jusqu'aux yeux et en sentant faiblir ses jambes.

VIII

Madeleine avait mis sur le compte du seul hasard l'accident dont elle avait failli devenir la victime. C'était son droit et son rôle de parler ainsi; mais elle avait un peu menti : elle avait oublié de dire que, rentrée à la cuisine, et tout émue des paroles que Firmin venait de lui adresser, elle s'était assise, rêveuse, la tête appuyée sur son coude devant la broche, et n'avait pas pris garde à un tison qui, en roulant, avait communiqué le feu à ses jupes.

Le désordre intérieur causé par cet accident une fois calmé, Madeleine et Jérémie se retirèrent, Firmin resta seul dans la pièce où il avait si incomplétement soupé. Il s'accouda contre le rebord de la croisée, et laissa son cœur courir, bride abattue, à travers le champ des rêves dorés et des émotions mélancoliques.

Ce n'était pas impunément que Firmin avait tenu enlacée dans ses bras cette belle jeune fille dont les joues avaient effleuré les siennes, qu'il avait vu cette tête pâle et brisée par la peur se renverser sur sa poitrine frémissante ! Puis il se sentait fier d'avoir arraché ce corps charmant aux morsures immondes d'un incendie, d'avoir conservé à Madeleine tout autant que la vie peut-être, c'est-à-dire la beauté, la pureté de ses grâces. Tous ces souvenirs, toutes ces impressions se coloraient encore devant le cœur du créole de l'affectueuse sympathie que lui avait témoigné la jeune fille, et du regard si plein de reconnaissance qu'elle lui avait adressé.

Est-il besoin de dire que Firmin était amoureux ? Mais

j'ajouterai que le sentiment qu'il éprouvait se révélait comme enveloppé d'une sorte de nuage romanesque, et bien différent du trouble qu'avait excité en lui la première vue de Madeleine.

Il se laissait aller au courant de ses tendres ardeurs, qui lui montaient comme des bouffées de parfum, lorsque Jérémie entra dans la pièce, un flambeau à la main.

— Monsieur, dit-il à son hôte, votre lit est prêt; je vous demande bien pardon pour ma mauvaise hospitalité, mais c'est du meilleur cœur que j'ai fait tout mon possible pour la rendre digne de vous.

— Merci, Jérémie; je sais tenir compte aux gens de leurs bonnes intentions et de leur bonne volonté. Mais comment se trouve Madeleine?

— Elle est couchée et endormie. Elle a un peu pleuré... affaire de nerfs, voilà tout; demain, il n'y paraîtra plus.

Le mulâtre conduisit Firmin dans une chambre au rez-de-chaussée de la maison, et, déposant le flambeau sur une table :

— Je vous offre ma propre chambre, Monsieur. Grâce à Madeleine, elle est assez bien tenue, comme vous voyez. Allons, bonne nuit, et, de nouveau, merci.

— Et où donc allez-vous coucher, vous, Jérémie, puisque vous me donnez ainsi votre chambre?

— Moi? Oh! n'importe où, là où je trouverai un coin où pouvoir m'étendre tout de mon long, sans me cogner le crâne et sans trop me raccourcir les genoux. A part, le mulâtre murmura : Je vais me coucher au travers de la porte de Madeleine.

Ce tête à tête du souper inquiétait évidemment le vieux mulâtre, fort préoccupé de surveiller les relations de Firmin et de Madeleine; puis, il ne manquait pas de finesse et d'observation, le père Jérémie. D'ailleurs il n'était pas besoin d'être un psychologue gradué pour comprendre que

les petites émotions de l'incendie avaient dû laisser de profondes traces dans le cœur des deux jeunes gens.

— Dame! s'était-il dit, ce serait comme ça chez moi, s'il m'en était arrivé autant. A la place de M. Firmin, je me serais enflammé; à la place de Madeleine, j'aurais un brin de reconnaissance un peu tendre pour un si beau service...

Ce n'était pas que Madeleine eût jamais donné occasion à Jérémie de suspecter sa chasteté et sa pureté angélique. Mais il se rattachait à cette surveillance exagérée un mystère qu'il n'est pas nécessaire que nous dévoilions encore. La responsabilité de Jérémie avait, à ses propres yeux, un caractère bien plus grave encore que la responsabilité ordinaire d'un père. Quant à ses doutes sur les sentiments de Firmin, il n'éprouvait, par exemple, aucun scrupule à se les avouer. En un pays où les jeunes filles de la classe de Madeleine étaient, à tout prendre, du gibier de créole, comme on dit, excès de précaution, de ce côté-là, ne pouvait pas nuire.

En quittant donc Firmin, Jérémie s'en alla tout doucement, en marchant sur la pointe de ses pieds nus, s'étendre sur le pas de la porte de Madeleine, et il s'endormit bientôt de ce sommeil que procurent toujours les fatigues d'une laborieuse journée.

IX

Jérémie avait glissé dans l'oreille du jeune créole un subtil poison, en lui disant que la bonne tenue de la chambre où il se trouvait enfermé était l'ouvrage de Ma-

deleine. Déjà absorbé par l'image de la jeune fille, toujours flottante devant ses yeux, il s'enivra plus encore à l'idée que tous les objets qu'il touchait avaient été touchés par Madeleine. Partout il s'efforçait de trouver les traces de sa présence dans cette pièce. Cette chaise n'était-elle pas celle où elle s'asseyait? Cette table ainsi rangée n'avait-elle pas été transportée là par Madeleine? Firmin ouvrit ses poumons plus larges, comme pour aspirer avec délices l'atmosphère de cette chambre.

Dix fois Firmin se jeta sur le lit, essayant d'appeler un sommeil réparateur qui le fuyait impitoyablement. Il ouvrit la croisée de sa chambre, alluma un *bout*, et laissa courir son imagination à travers cette vaste savane, respirant l'air embaumé des herbes et des fleurs, écoutant mugir tout près de lui cette mer formidable où il avait failli périr le matin. Firmin vit bientôt un nègre, armé d'un large coutelas, traverser la savane et se diriger du côté de la case de Jérémie. C'était le nègre de garde qui faisait sa ronde. En passant devant la croisée où était accoudé Firmin, il retira son bonnet.

— Vous plaît-il, maître, demanda le nègre, de me donner un *bout?*

Firmin lui offrit la moitié du paquet qu'il avait sous la main.

— Merci, maître, fit le nègre en saluant jusqu'à terre. Puis, après avoir coupé avec ses dents le *bout* par le milieu :

— Voulez-vous me permettre de l'allumer? lui demanda-t-il.

Chose singulière! Jamais, pendant le jour, un nègre n'oserait faire une pareille demande à un blanc. Autant les nègres sont respectueux et craintifs en plein jour, autant ils deviennent familiers pendant la nuit, se permettant mille petites privautés de cette sorte. Ceci m'avait

longtemps intrigué; j'en ai demandé la raison à un nègre. Bonne ou mauvaise, il m'a donné celle-ci : ce qui l'effrayait le plus dans un blanc, c'était la domination du regard, et, dans les ténèbres, par conséquent, cette influence magnétique disparaissant, il se sentait plus à l'aise.

Après donc avoir allumé son cigare, le nègre de garde dit à Firmin :

— C'est vous qui avez sauvé mam'zelle Madeleine du feu, maître, c'est bien; c'est une bonne action que vous avez faite là. Le bon Dieu vous le rendra.

— Vous aimez donc Madeleine, vous autres?

— Si nous aimons mam'zelle Madeleine! s'écria le nègre; mais, après notre maîtresse, c'est la providence de l'habitation; et puis *papa* Jérémie est un brave homme aussi. Pour un mulâtre, il n'est pas très-dur à l'égard des nègres.

Firmin venait de saisir dans les paroles du nègre deux nuances qui étaient pour lui, à peu près au courant des mœurs et du langage des esclaves, des indices certains. L'expression de *papa*, accolée au nom du vieux mulâtre, impliquait l'idée d'une sympathie très-marquée pour Jérémie. En effet, quand les nègres appellent quelqu'un *papa*, tout est dit.

Ensuite, Firmin avait remarqué que son interlocuteur n'avait pas prononcé le nom de Madeleine tout court, et avait eu soin de l'appeler *mam'zelle*. Cela eût été tout naturel partout ailleurs que dans ce pays, où sa qualité de mulâtresse autorisait tout le monde, depuis le blanc le plus huppé jusqu'au dernier nègre, à se dispenser de cette précaution de politesse envers la jeune fille. Firmin en conclut que Madeleine était en grande vénération parmi ce petit peuple de l'habitation; mais ce n'était pas encore une raison suffisante : il voulut tout savoir, et pressa le

nègre de questions. Ce qu'il en apprit, nous pouvons le résumer ainsi :

X

Selon l'expression du nègre, Madeleine n'était qu'une *demi-mulâtresse;* toute autre expression lui aurait manqué pour désigner bien exactement la caste à laquelle elle appartenait, attendu que, si elle avait un mulâtre pour père, elle était fille d'une blanche, croisement monstrueux dans les colonies, inadmissible, et qui, quand il a existé, a toujours été étouffé dans les mystères de la famille.

Jérémie avait fait un voyage en France, et y avait épousé une femme blanche, de condition vulgaire. Il l'avait ensuite amenée à la Martinique, non point dans le but de faire la guerre à la société coloniale, car il avait modestement enfoui sa femme dans l'humble position d'ouvrier forgeron, qu'il exerçait dans un des bourgs de la colonie avant d'être appelé aux fonctions d'économe sur l'habitation où il était placé depuis une dixaine d'années.

Madeleine, aux yeux des nègres, était donc quelque chose de supérieur aux mulâtresses ordinaires, pour lesquelles ils professent peu de sympathie. Élevée pour ainsi dire dans la maison des maîtres de l'habitation, Madeleine y avait acquis ces dehors d'éducation que Firmin avait surpris en elle; et Jérémie, sérieusement préoccupé de l'arracher au sort réservé aux femmes de sa classe, avait tenu à ce qu'elle ne prît aucune des habitudes des filles de couleur, pas même leur élégant costume. Au sur-

plus, Madeleine n'avait, en fait de signes extérieurs qui pussent laisser croire qu'elle avait dans les veines du sang mêlé, que ceux qu'il faut une grande habitude pour reconnaître et constater. Ce que son éducation et les prétentions de Jérémie à son égard pouvaient avoir de peu conforme aux usages du pays, Madeleine par la finesse, par l'élégance de ses manières, par son caractère affable, l'avait fait oublier des gens au milieu desquels elle vivait. Et puis on était disposé à tout pardonner à Jérémie en faveur de sa probité et de l'estime dont les blancs eux-mêmes l'entouraient.

Tels furent, en substance, les renseignements que le nègre donna à Firmin ; après quoi il ramassa sa casaque de nuit et son coutelas qu'il avait déposés à terre, et remonta la savane en sifflotant un air de bamboula.

Cette conversation n'était pas de nature à calmer l'agitation morale de Firmin : elle ajouta au contraire quelques pages plus ardentes encore au roman que son imagination dictait à son cœur. Firmin, étranger par les habitudes de sa vie aux préjugés de cette société qu'on a beaucoup calomniée faute de la bien comprendre, Firmin, dis-je, se laissa prendre à l'intérêt qu'inspirait la position de Madeleine; comme couronnement à l'édifice de sophismes qu'il avait entassés les uns sur les autres, il laissa tomber de ses lèvres ces mots :

—Mon Dieu ! que la pauvre enfant doit souffrir, et combien elle est à plaindre !

Le point du jour le surprit appuyé encore sur le rebord de la croisée, le cou nu, les cheveux en désordre et le visage tout pâli par la fatigue. Cette nuit de rêves accomplis les yeux ouverts avait achevé, dans le cœur du créole, l'œuvre de la veille. Il s'était livré pieds et poings liés, sans combat, à un amour dont la victoire sur lui avait été trop facile. Il n'avait essayé aucune résistance.

Aucune réflexion n'était venue l'en détourner, en lui montrant le danger ou l'irréalisation de ce bonheur plein d'orages.

En même temps que l'aurore si fugitive sous le climat des Antilles commençait à poindre, le fouet du commandeur se fit entendre en sifflant dans l'air, non point comme une menace et comme une exécution sur le dos de quelque esclave, mais comme un appel au travail. Puis, après avoir fatigué l'air de ses sifflements bruyants, le fouet se reposa, et le commandeur souffla dans un coquillage nommé *lambic*, et fit retentir, pendant cinq ou six minutes, un son monotone et sourd.

Peu après, le grand atelier, composé de tous les adultes, femmes et hommes, se rangea sur la savane. Après la prière faite à haute voix, à laquelle Jérémie, pour la première fois, n'assista point, on se mit en marche pour gagner le travail.

Pourquoi Jérémie n'était-il pas présent à la prière de l'atelier? c'est ce que nous allons dire.

XI

Au moment où il avait vu poindre le jour, Firmin avait ouvert doucement la porte de sa chambre, et avait allongé la tête pour écouter.

Tout était encore silencieux dans la maison; les fenêtres fermées n'avaient pas laissé pénétrer le jour dans l'intérieur. Mais, dès le premier coup de fouet du commandeur, Firmin avait entendu le plancher de la galerie craquer sous des pas. Il devina que c'étaient ceux de Jéré-

mie... Il ajusta tant bien que mal sa toilette, et ne tarda pas à rejoindre l'économe qui venait d'avaler un plein verre de tafia. Firmin, à vrai dire, était moins poussé par le désir de rencontrer son hôte, que par l'espérance de voir bientôt Madeleine, matinale sans aucun doute comme on l'est à la campagne dans tous les pays du monde, venir animer et réveiller la maison de ce sommeil qui semble peser sur les objets matériels aussi bien que sur les personnes.

— C'est de bonne heure quitter un lit qui ne devait pas être trop mauvais, s'écria Jérémie en essuyant ses lèvres avec la manche de sa veste de toile ; et comment s'est passée la nuit, Monsieur?...

— Comme se passent, répondit Firmin, toutes les nuits qui suivent un voyage tel que celui d'hier, un souper incomplet et des émotions à coup sûr inespérées. Mais, reprit-il, pouvez-vous me donner des nouvelles de mademoiselle Madeleine?

— Certainement. Je l'ai vue ce matin.

— Ah! elle est éveillée?

— Oui, mais elle ne *descendra* * pas encore, quoiqu'elle soit tout à fait bien, répliqua vivement le mulâtre.

— Et pourqui donc?

— C'est ce que je vais avoir l'honneur de vous expliquer, Monsieur, si vous voulez bien vous retirer avec moi pendant dix minutes sous ce manguier...

— Volontiers.

Jérémie tenant son chapeau de paille à la main, et debout, à dix pas du banc sur lequel Firmin s'était assis, hésita un instant, comme embarrassé sur le début de son

* Aux colonies on se sert de cette expression dans le sens de *venir*, d'*arriver*, de s'*arrêter* chez quelqu'un. On *descend* ainsi, même d'un rez-de-chaussée.

discours, puis prononça tout d'abord cet exorde, d'une voix tremblante :

— Avant tout, Monsieur, je vous demande en grâce de ne point trouver dans mes paroles autre chose que le respect que je vous dois, et l'affection que je porte à ma fille.

Firmin rougit légèrement; regardant le mulâtre avec un étonnement mêlé de curiosité :

— Parlez, lui dit-il.

— Et bien! reprit Jérémie d'une voix plus tremblante encore, mais qui se raffermit peu à peu; eh bien! tenez, je vais tout franchement au but... J'ai peur que vous ne soyez amoureux de Madeleine.

Firmin fit un mouvement qui n'echappa point au mulâtre.

— J'en étais sûr, continua celui-ci; mais ce n'est pas tout. Il est difficile qu'un homme comme vous, jeune, beau, riche, aime longtemps une jeune fille, sans que celle-ci, toute vertueuse et honnête qu'elle soit, ne finisse point par s'enflammer d'amour aussi. Eh bien! Monsieur, dans le cas présent, ce serait un bien plus grand malheur que vous ne sauriez vous l'imaginer. A quoi aboutirait votre passion pour Madeleine? Vous vous diriez que c'est une mulâtresse, qu'il vous sera par conséquent comme permis de la séduire, de la déshonorer. Ce serait affreux, car vous me forceriez à me jeter à la mer, la pierre au cou. Je ne survivrais pas au déshonneur de Madeleine; ce serait ma honte et mon crime!

Jérémie, à bout d'une émotion qu'il avait pu maîtriser jusque-là, sentit son cœur battre violemment, puis les larmes lui montèrent aux yeux. Il s'arrêta un moment, comme pour reprendre haleine, et chercha dans l'arsenal de son éloquence naïve quelqu'argument capable d'ébranler le jeune homme.

Firmin, pensif, avait la tête baissée et le regard fixé à terre.

— Madeleine, reprit le mulâtre, est une si bonne et si belle créature, Monsieur, qu'elle mérite d'inspirer un amour vrai, sincère, délicat, honnête. Franchement, je veux croire, car vous avez, j'en suis sûr, un grand cœur, que vous aimeriez Madeleine dans les conditions que je vous disais. Eh bien! les gens qu'on aime de cette sorte, on ne peut pas vouloir les déshonorer. Vous ne pouvez pas l'épouser, n'est-ce pas? Laissez-la-moi donc pure et chaste comme elle est, pour faire, un jour, le bonheur et la joie de quelque homme de sa classe, à qui il sera permis de lui offrir son cœur, s'il s'en rencontre un qui s'en montre digne.

XII

Firmin avait écouté avec un véritable respect ces paroles de Jérémie, débitées avec une volubilité qui n'enlevait rien à la conviction solennelle de son accent. La lumière venait de se faire en son âme. Plus s'était épuré le sentiment qu'il éprouvait pour Madeleine, mieux il comprenait le sens intime et les secrets de la douleur du mulâtre.

Les réflexions que l'entraînement et la vivacité de sa passion ne lui avaient pas laissé le temps de faire, le plaidoyer de Jérémie les lui dictait; les dangers, il les voyait maintenant. Son cœur se brisa devant ce spectacle d'une jeune fille déshonorée, et d'un père mourant de désespoir et de honte.

Si Firmin n'avait aimé Madeleine que d'une passion

brutale et sensuelle, il eût hésité, il eût discuté avec sa conscience. Il se leva, au contraire, spontanément, alla vers le mulâtre et lui tendit la main.

— Votre conclusion est qu'il faut que je parte, n'est-ce pas? que je quitte votre case au plus tôt? Eh bien, Jérémie, je partirai. Vous m'avez ému, vous avez remis ma raison égarée dans le droit chemin. Vous avez parlé comme un bon père; vos paroles ont frappé sur un cœur honnête et loyal. Il est temps encore que je m'éloigne d'ici sans trop d'effort, je le crois du moins... Je partirai donc, faites seller mon cheval.

— Oh! merci, Monsieur... merci! s'écria l'économe, en portant à ses lèvres attendries les deux mains du créole.

— Mais, reprit Firmin, je désire faire mes adieux à Madeleine; le dernier regard qu'elle m'adressera sera le souvenir que j'emporterai de ce rapide moment d'un bonheur que je garderai toujours pur au fond de mon cœur.

Jérémie parut réfléchir un moment; puis, comme prenant à regret une résolution bien mûrie :

— Franchement, et dans votre intérêt, je dois vous refuser cette entrevue, dit-il; elle gâterait tout.

Cette fois l'orgueil de Firmin parut se raidir contre cet abus d'autorité de la part du mulâtre. Il eut recours aux objections, aux protestations, aux raisonnements les plus subtils, Jérémie demeura inflexible.

— Voyons, dit-il au jeune créole, vous avez reconnu que je raisonnais juste, vous avez approuvé tout ce que ma sollicitude paternelle m'inspirait pour défendre le repos et l'honneur de mon enfant. Eh bien! croyez-moi, mieux vaut que vous partiez sans la voir. Vous avouiez tout à l'heure que l'effort ne serait pas encore trop rude. Qui sait? Après cette entrevue, il vous faudrait peut-être rassembler toutes vos forces à la fois pour briser la chaîne... Réflé-

chissez, Monsieur, et vous verrez que j'ai encore raison.

— Eh bien! faites avancer mon cheval, répondit Firmin avec une décision subite.

Après que Jérémie l'eut quitté pour aller à l'écurie, Firmin se laissa tomber sur le banc, la tête cachée dans les mains.

— Oui, oui, il a raison, murmura-t-il, mieux vaut que je parte tout de suite. J'emporte ainsi dans mon souvenir une fleur fraîche à peine éclose encore; tandis qu'en revoyant Madeleine, à la fleur je joindrais un bouquet d'épines qui me déchireraient le cœur...

Quelques instants après, le cheval de Firmin piaffait devant la porte de la case.

— Allons, dit-il en se mettant en selle, je ne vous oublierai jamais, Jérémie; ni vous, ni Madeleine. Bonne santé, et soyez heureux tous deux!...

— Et vous, Monsieur, répliqua le mulâtre, quoi que vous me demandiez, si l'occasion se présente, je l'exécuterai comme un ordre.

Firmin leva les yeux, et aperçut derrière la jalousie d'une fenêtre le visage de Madeleine; il lui sembla que la jeune fille était pâle et émue. Il salua, fit un signe de tête accompagné d'un sourire triste et s'éloigna de la maison. Arrivé à quelque distance de l'habitation, au lieu de prendre la route qui devait le conduire à la Calebasse, il tourna comme pour revenir du côté de la Caravelle.

— Ce n'est pas le chemin, maître, lui cria le négrillon accroché à la queue du cheval.

— Je le sais, répondit Firmin, mais je ne vais plus à la Calebasse, je rentre sur mon habitation.

Le jeune créole suivit quelques pas encore la direction qu'il avait prise, puis tout à coup il tourna bride et regagna la route de la Calebasse. A la première habitation qu'il rencontra, il rendit au négrillon le cheval que lui

avait prêté Jéremie, et en acheta un qu'il lança à fond de train pour rallier le rendez-vous de Madame de Mortagne.

En remontant dans la chambre de Madeleine après le départ de Firmin, Jéremie trouva sa fille en pleurs. Il la pressa contre son cœur en murmurant tout bas :

— Ah ! j'ai bien fait d'éloigner ce jeune homme !

XIII

Firmin, lancé à fond de train, comme nous l'avons dit, coupa à travers les chemins les plus courts pour arriver sur la route de la Calebasse.

A voir l'ardeur avec laquelle il franchissait l'espace, l'impatience qu'il montrait à la moindre hésitation de sa monture, on l'aurait à coup sûr soupçonné de vouloir rattraper les heures perdues d'un bonheur vivement convoité. Il y avait loin de cet enthousiasme subit à la froide indifférence avec laquelle il avait répondu, d'abord, à l'appel qui lui avait été adressé.

A vrai dire, rien au fond n'était changé dans les sentiments de Firmin. Il avait pris la route de la Calebasse, après une mûre délibération et un long combat intérieur. Toutefois, en se trouvant au bas du morne rocailleux qu'il s'agissait de gravir, il s'arrêta un instant.

— Évidemment, se dit-il, j'arriverai trop tard au rendez-vous. Je ne trouverai pas le remède que je vais chercher au mal dont j'ai pris le germe là-bas. Qu'importe ! puisque me voilà, essayons !

Il fit sentir l'éperon à son cheval, et se hissa le long de ce morne dont le sol, comme le lit desséché de quelque

torrent, est semé de roches rondes et mobiles, et, par endroits, pavé de larges pierres noires.

C'est un véritable défilé tortueux, gardé des deux côtés par de vastes solitudes, des bois épais de lianes enveloppant de leurs replis verts des arbres gigantesques. Un solennel silence y règne toujours, à peine interrompu par le cri monotone de quelqu'oiseau sans voix, ainsi que le sont les plus brillants oiseaux de ce climat. De temps à autre un serpent chauffant son ventre marbré aux rayons du soleil, comme un vrai lazzarone, dérangé dans sa paresse par le bruit des pas du cheval, traverse rapidement le chemin et s'enfonce dans ces abîmes de verdure où quiconque oserait pénétrer serait infailliblement dévoré.

Au sommet de ce morne, le chemin s'élargit, et forme même une espèce de demi-lune très-ombragée par un dôme d'épais feuillage, que le soleil parvient rarement à percer. Arrivés là, chevaux et hommes font d'habitude une halte salutaire, soit pour reprendre haleine après avoir monté le rude morne de la Calebasse, soit pour se préparer à le descendre, selon la direction du voyage. Quelques troncs d'arbres, des blocs de gazon, disposés en manière de bancs, sont placés de distance en distance autour de cet hémicycle dont le sol, jonché de feuilles mortes, est légèrement détrempé. Dans un coin s'élève une *ajoupa*, où une vieille négresse, toujours vieille, j'ignore pourquoi, débite des liqueurs fortes, dont on éprouve instantanément le besoin en entrant sous cette voûte humide.

Au moment où Firmin y arriva, la *Halte* (comme on appelle ce lieu) était complétement déserte. La vieille négresse se présenta aussitôt, tenant d'une main une bouteille de tafia, de l'autre une bouteille de rhum ; de chacune des poches de sa jupe, un paquet de *bouts* sortait à moitié.

La vieille négresse sait son monde (c'était comme cela

en 1820, c'est encore de même aujourd'hui). Selon la qualité et la couleur du voyageur, elle verse à l'avance rhum ou tafia; elle a même des fruits et de l'eau au sucre pour les femmes et les enfants, par-dessus le marché des *quimboix* et des *piailles* pour qui veut bien y croire. Elle ne les délivre qu'avec un profond mystère, en marmottant des mots inintelligibles et en se signant une demi-douzaine de fois. Firmin, qui n'avait nul besoin de *quimboïx*, se contenta d'un verre de rhum. Après s'être reposé, il se fit renseigner par l'hôtesse de l'*ajoupa* de la Halte, sur la route à suivre pour se rendre à la petite habitation vivrière qui lui avait été indiquée pour rendez-vous.

Il continua par le grand chemin pendant une cinquantaine de pas, puis s'enfonça dans un petit sentier couvert, bordé d'arbres fruitiers, au bout duquel il aperçut une case assez proprette.

A peine le pas du cheval avait-il été entendu qu'une vieille mulâtresse s'avança sur le seuil de la porte, et, après avoir crié en se tournant vers le fond de la maison : *Mi li!* (le voilà) elle courut au-devant de Firmin.

— Allons donc! dit-elle en prenant le cheval par la bride, vous vous faites attendre, maître.

— Je ne me trompe point, n'est-ce pas? demanda Firmin. Vous êtes bien Adélaïde?

— Comme vous êtes M. Firmin.

Il est très-rare que les nègres donnent aux jeunes gens leur nom de famille; ils s'en tiennent toujours au prénom, comme généralement ils appellent les jeunes filles *tit'mam'zelle* (petite demoiselle).

— Madame de Mortagne n'est point partie? demanda Firmin.

Adélaïde secoua la tête, ramassa un petit négrillon de sept ou huit ans, qui jouait nu devant la porte, le plaça en

selle, et conduisit le cheval à l'écurie, après lui avoir fait faire au pas deux ou trois tours de l'allée.

XIV

Il est ici un point délicat qu'il faut que nous expliquions. Adélaïde était la nourrice de madame de Mortagne. Cette petite habitation lui avait été donnée, avec la liberté, comme cela se pratique généreusement et généralement dans les familles créoles. Ces sortes de bienfaits, joints à l'attachement naturel, enchaînent ordinairement les nourrices à leurs *yches* (enfants nourrissons). Petits, elles se soumettent avec un complet abandon à leurs caprices ; grands, elles obéissent à leurs plus déplorables volontés avec un aveuglement sans égal. Vices ou vertus, crimes ou belles actions, elles prêtent la main à tout et sont de moitié dans tout, non pas sans remontrances et sans conseils d'abord ; mais quand il n'y a plus moyen de faire autrement, elles jettent leur madras par-dessus les moulins, à l'imitation de leurs *yches*. Les nourrices créoles, sous ce rapport, ressemblent, comme deux gouttes de lait, aux nourrices de l'antiquité, témoin Œnone, si bien dépeinte par le chaste Racine !

Ce point que nous tenions à établir comme un trait de mœurs coloniales très-caractéristique une fois dévoilé, on répugnera moins à comprendre comment madame de Mortagne avait choisi ce refuge presque maternel, perdu au milieu des bois, pour y rencontrer Firmin.

Un peu avant l'arrivée de celui-ci, madame de Mortagne était nonchalamment étendue dans un hamac très-bas,

les jambes pendantes, et ses petits pieds effleurant le sol contre lequel ils frappaient de temps en temps pour imprimer un léger balancement au hamac. Elle suivait avec une impatience où la colère commençait à s'infuser, la marche des aiguilles sur le cadran d'une horloge, et déchiquetait nerveusement les dentelles de son mouchoir.

Au cri : *Mi li!* (le voilà) jeté par Adélaïde, madame de Mortagne sauta hors du hamac, jeta un coup d'œil sur le miroir, et s'assit gravement devant une croisée de la salle, contre un guéridon, où elle prit vivement un livre qu'elle entr'ouvrit au hasard. Firmin traversa une petite galerie toute en lames de jalousie, et pénétra dans la seconde pièce, où il aperçut madame de Mortagne les yeux fixés sur son livre.

Si Firmin fût entré le bras en écharpe, le crâne fendu, ou avec une jambe cassée, madame de Mortagne, n'obéissant qu'aux bondissements de son cœur, se fût élancée vers lui, les lèvres et les yeux souriants. Mais comme rien dans l'aspect du jeune créole ne révélait le moindre accident qui pût excuser son long retard, madame de Mortagne se leva, salua poliment, et fit signe à Firmin de s'asseoir.

Il y avait lutte, chez elle, entre le cœur et la tête. La tête, c'était la coquetterie, le dépit, l'amour-propre froissé; le cœur, c'était la tendresse, l'élan spontané, la joie et l'abandon. Dans des cas pareils, un homme obéit au cœur; chez une femme, la tête l'emporte toujours d'abord.

Firmin ne laissa pas d'être surpris de cet accueil glacial et cérémonieux. En toute autre occasion, il eût protesté. Il se résigna cette fois, s'assit, comme on l'y invitait, et attendit. Le jeune créole avait dans sa nature cela de bon et de rare, qu'il était franc comme l'or. Ce que ses lèvres disaient, sa conscience le pensait, il ne lui était jamais arrivé jusque-là de la fausser. Il était parti de la Caravelle

pour ce rendez-vous par pure politesse; on a vu que son cœur questionné n'avait poussé aucun cri d'amour.

Nul retour vers le passé ne pouvait donc provoquer chez lui un entraînement qui eût été un mensonge. Après sa séparation d'avec Madeleine, il avait résolu de venir à la Calebasse, risquant de n'y plus rencontrer madame de Mortagne, mais avec l'espérance et avec l'arrière-pensée de retrouver peut-être dans l'éclat de ses yeux une étincelle capable de rallumer un feu éteint qui lui fît oublier une passion qu'il était obligé de nourrir à l'état de rêve.

Eh bien! malgré lui, le rêve dominait dans son âme en présence même de madame de Mortagne. Il resta froid et comme interdit devant elle, causant avec négligence de ce retour simultané à la Martinique : on eût dit deux personnes inconnues l'une à l'autre, se rencontrant par hasard, et essayant de tuer le temps.

Madame de Mortagne fut plus froissée encore qu'étonnée de cette réserve de Firmin. Elle se mordit les lèvres jusqu'au sang; puis, s'accusant ensuite, pensa que sa tactique avait été peut-être malhabile. Elle fit un retour sur soi-même, et mettant un piége dans ses yeux, sur ses lèvres et au bout de ses doigts, elle tendit au créole une main affectueuse, en lui disant :

— Vous ai-je fait quelque chose qui vous blesse, Firmin?

M. de Lansac baisa respectueusement la main de madame de Mortagne.

— Vous n'avez jamais été que bonne et affectueuse pour moi, Madame, lui répondit-il.

— Eh bien! alors, reprit-elle, quittons l'un et l'autre ce ton boudeur et maussade qui nous messied également; puisque nous voilà réunis, dites-moi que vous êtes heureux, comme je vous dis que je suis heureuse de cette rencontre.

Elle se leva alors, et alla reprendre sa place dans le ha-

mac. Depuis un mois qu'elle était de retour à la Martinique, sa nature créole était revenue au galop. Elle se fit un oreiller de son beau bras chargé de bracelets, et y appuya sa joue.

— Maintenant, continua-t-elle en enveloppant Firmin de ses regards, maintenant vous allez me raconter à quelle cause il faut que j'attribue votre retard.

S'il n'avait dû obéir qu'au premier mouvement de sa conscience, Firmin eût raconté franchement à madame de Mortagne son aventure de la veille; mais deux motifs retinrent aux bords de ses lèvres l'aveu prêt à s'en échapper : d'abord, la pensée de commettre un crime odieux de lèse-galanterie, en confessant en face à une femme charmante qu'il ne l'aimait plus, à une grande dame qu'il la sacrifiait, à qui? à la fille d'un pauvre économe d'habitation, moins que cela, à une fille de couleur!

La seconde raison, c'est qu'en fait, Firmin n'était venu à la Calebasse que pour y chercher l'oubli de cette passion insensée. Or, il avait à portée du regard les épaules de satin et les bras de marbre sur lesquels il comptait comme remède souverain. Il fut bien forcé de recourir à la dissimulation dont il avait une si profonde horreur : tout en rougissant légèrement, il répondit d'une voix mal assurée à la question de madame de Mortagne.

Il raconta sa lutte contre les flots de la rivière Sainte-Marie, son naufrage devant la Basse-Pointe, la mort des six nègres, la difficulté de trouver un cheval.

— Et, dit-il pour finir, je cours depuis ce matin à toute bride. Le triste état dans lequel se trouve ma pauvre monture en peut faire foi.

— Je m'en rapporte plus à vous qu'à votre cheval, fit madame de Mortagne en souriant; je n'irai point vérifier s'il est fourbu.

XV

Firmin dévorait tous les traits de madame de Mortagne. Les yeux ardemment fixés sur ces mains fines et aristocratiques, sur ces belles épaules, sur ces bras que l'éclat des bijoux faisait ressortir davantage, sur ces sourires pleins de piéges. La passion du regard, l'animation du visage de Firmin pouvaient satisfaire la vanité de la jeune femme et faire battre son cœur de joie. Hélas ! cette contemplation à laquelle le jeune créole se livrait n'était qu'un travail de comparaison, si je puis m'exprimer ainsi. Malgré lui, sa pensée avait fait un retour vers Madeleine ; il cherchait dans la jeune femme blanche quelque chose qui pût effacer la beauté de la fille du mulâtre.

— Ah ! se disait-il dans les mystères sonores de son cœur, qu'on donne à la pauvre enfant la moitié de ces dentelles, de ces bijoux, de ces diamants, et qu'on affuble cette Parisienne luxueuse de la robe d'indienne, du tablier de ménagère que portait Madeleine, oh ! comme l'une serait bien plus belle encore, et comme l'éclat de l'autre s'éteindrait !

On aura beau dire, il n'en est pas moins vrai que l'homme vit plus de réalité que de rêve, et le dicton du pays : « Un oiseau sur le doigt vaut mieux que deux oiseaux sur la branche, » se reproduit dans le monde sous toutes les formes et dans toutes les occasions. Il eut encore raison ici. Quelque effort que fît M. de Lansac pour amener madame de Mortagne dans l'ombre de Madeleine, il ne put résister à l'éblouissement que la première jetait

autour d'elle, et peu à peu le fantôme de l'image de Madeleine s'effaça de ses yeux.

Le but que cherchait Firmin était atteint ; du moins le croyait-il, l'espérait-il.

Le lendemain, madame de Mortagne songea à se mettre en route pour se rendre au Macoubac, sur une de ses habitations.

Firmin accompagna madame de Mortagne à cheval, jusqu'au bas de la Calebasse, et à la limite d'une habitation où elle devait rencontrer l'*attelage* de nègres envoyés à sa rencontre pour la porter en hamac jusqu'au Macoubac.

— Allons, murmura Firmin en pressant les flancs de son cheval, regagnons mon habitation. Ah ! c'est étrange, ajouta-t-il, comme le *recto* et le *verso* de chaque feuillet du livre de la vie se contredisent ! Et le mot interrompu au bas de la page ne se continue même pas quand on la tourne. On croit avoir perdu le sens de la phrase, on le retrouve à deux cents lignes plus loin, au moment où l'on n'y songeait plus ! Qui m'eût dit, il y a six mois à peine, qu'un matin je serais resté froid et indifférent devant un billet de madame de Mortagne ? que, me mettant en route pour la rejoindre cependant, je devrais l'oublier complétement dans un amour découvert, au sortir d'un naufrage, dans la case d'un mulâtre, et que, la recherchant enfin pour guérir cet amour devenu dangereux, je trouverais en effet à ses pieds et dans son regard l'oubli de celle-là même qui me l'avait fait oublier ? Ma foi ! si toutes les organisations ressemblent à la mienne ; si, pour tout le monde, les événements de la vie se déroulent comme les miens s'accomplissent, je plains les philosophes qui se donnent tant de mal à démêler ce chaos.

Lancé sur cette pente, l'esprit du jeune créole ne s'arrêta plus. Je me garderai bien de vous entraîner avec lui dans toutes les divagations philosophiques auxquelles il

se laissa aller. Heureusement le cheval de Firmin avait meilleures jambes que son maître n'avait bonne tête; grâce à la sûreté du terrain sur lequel il galoppait, les panaches onduleux des cannes à sucre de l'habitation de la Caravelle se découpèrent finement à l'horizon, au sommet d'un petit morne qu'il fallait gravir.

Firmin mit son cheval au petit pas pour escalader ce morne. Pour clore le chapitre de ses divagations philosophiques, il ne put se défendre de comparer cette rude montée au chemin qui conduit au bon sens et à la raison, logés si haut que, par paresse, on passe sa vie à remettre au lendemain d'aller les visiter et leur demander conseil.

— C'est ce qui fait, ajouta-t-il en manière d'épilogue, que l'on quitte son toit en sifflant des fanfares de chasse, et que l'on y rentre le cœur inquiet, troublé, en deuil des plaisirs goûtés et qui ont dû finir, et des désirs qui ont altéré les lèvres sans qu'il leur fût permis de s'en approcher.

Ces réflexions vinrent à Firmin au moment où il rentra dans son logis, glacé par une semaine d'absence, et qui lui parut désert, plein d'échos sinistres comme en a un sépulcre. Cette solitude, à laquelle il n'était plus accoutumé, lui fit peur; il se hâta d'aller se joindre à quelques voisins, qui se réunissaient tous les soirs pour risquer au passe-dix ou à la *marseillaise* (jeu fort en honneur aux colonies) leurs fortunes entières.

— D'où viens-tu? lui cria, en lui sautant au cou, un sien cousin, un enfant de seize ans que les émotions du jeu avaient pris au berceau pour ainsi dire, comme elles y prennent trop souvent les jeunes créoles.

— Je reviens de l'enfer! répondit Firmin avec un accent sérieux, et en jetant dix doublons sur une carte.

— Est-il vrai que le diable ait des griffes et des cornes? demanda l'enfant en souriant malicieusement.

— Non, répliqua de Lansac, en risquant vingt dou-

blons sur une autre carte, non, il a des cheveux noirs, des mains fines, des ongles rosés, des yeux langoureux, et il a ton âge, Adrien !

XVI

L'isolement qui avait d'abord tant effrayé Firmin, lui devint cher et sympathique. Il avait peuplé son appartement des souvenirs dont son cœur était plein. Ce n'était que dans le silence de la solitude qu'il pouvait évoquer les deux images de Madeleine et de madame de Mortagne, et toutes deux lui apparaissaient gracieuses et souriantes.

Peu à peu, cependant, le portrait de la dernière se couvrit de voiles; l'oubli, qui une fois déjà l'avait effacé de ses yeux, l'en fit de nouveau disparaître tout à fait. Quelque effort qu'il tentât pour ramener ce visage charmant, ce corps souple, ce bras qui avait frémi sous ses baisers, c'était toujours le visage, les bras, toute la personne de Madeleine qui lui apparaissaient dans le calme de sa pureté et de sa candeur. Maintenant que madame de Mortagne n'était plus là, visible et palpable, l'imagination dominait les sens, l'amour sincère et vrai prenait sa revanche : la victoire lui restait, une victoire, en fin de compte, désastreuse pour le cœur du pauvre Firmin.

Firmin n'avait pas trop résisté à cet entraînement. Le chemin détourné où il venait d'entrer était bordé de fleurs qu'il moissonna pendant les premiers jours à pleines mains. Puis il sentit les épines qui jonchaient le terrain, et que cachaient ces beaux bouquets, lacérer ses pieds et ses doigts. Il était trop tard pour revenir sur ses pas. Il avait trempé

ses lèvres à la coupe d'un poison enivrant; il lui fallut vider la coupe tout entière. Firmin s'étant aperçu que madame de Mortagne était tout à fait oubliée et impuissante à arrêter l'envahissement de son cœur par l'amour de Madeleine, il chercha des distractions dans le jeu et dans tous les faciles plaisirs de la vie coloniale; inutiles efforts.

Bientôt ce ne fut plus seulement son âme qui était malade et brisée; mais son corps lui-même. Après une nuit de délire et d'hallucinations, Firmin se réveilla calme et résolu.

— Il faut que je revoie Madeleine, se dit-il, ou que je meure ! Mon projet est fou, insensé, absurde, qu'importe ! pourvu que je la revoie, rien ne me doit coûter.

Il écrivit une lettre, s'habilla des vêtements les plus grossiers qu'il put trouver dans la garde-robe de l'économe de son habitation, paysan picard arrivé depuis un an dans la colonie; pour comble, je n'oserais l'écrire en vérité, si j'étais seulement romancier, et si je ne racontais ici une aventure parfaitement historique, pour comble, dis-je, il se colla aux joues des favoris postiches et à la lèvre des moustaches d'emprunt.

Ainsi déguisé, il plaça la lettre dans la poche de sa veste de drap grossier, la lettre qu'il venait d'écrire, enfourcha un cheval et se mit en route pour la Basse-Pointe. Il s'arrangea pour arriver au bourg à la nuit tombante, logea son cheval dans la première écurie qu'il rencontra, et se dirigea, en remontant la savane que nous connaissons, vers la case de Jérémie.

En approchant de ce toit qui lui avait été si hospitalier, où il avait rencontré les germes du plus complet de ses bonheurs et aussi de son malheur le plus grand, Firmin se sentit vivement ému.

Comme cela arrive quelquefois aux Antilles, même après les journées du soleil le plus lourd, la soirée était

presque froide, en sorte que les habitants de la case en avaient fermé la porte, et les lames des jalousies avaient été à moitié relevées pour atténuer la vivacité de l'air. A travers quelques lames mal jointes, Firmin glissa un regard qui embrassa tout l'intérieur de la pièce où il avait vu de la lumière. C'était la salle où il avait soupé la première fois. Jérémie était couché dans un hamac, immobile, preuve que le vieux mulâtre sommeillait.

Madeleine, la tête enveloppée dans un madras coquettement noué, tournait le dos à la croisée. Elle était accoudée sur la table, le front penché sur un livre. Firmin demeura un peu de temps dans sa position d'observation, il ne vit point que la jeune fille tournât les feuillets du livre.

Elle pensait donc au lieu de lire !

Firmin, qui sentait son cœur battre violemment, hésita un peu avant d'oser frapper à la porte. Enfin, il s'y décida; mais il avait frappé si doucement, que, dans l'intérieur, on avait à peine entendu.

Cependant Madeleine avait dressé vivement sa tête pâle et avait montré à Firmin son beau profil.

— Père, dit-elle d'une voix douce, je crois qu'on a *cogné* à la porte.

— Eh bien ! vas y voir, répondit le vieux mulâtre en grommelant un peu d'avoir été éveillé.

Madeleine se leva pendant que Jérémie s'accoudait dans son hamac pour voir qui allait entrer. La jeune fille s'approcha très-près de la porte en y collant son oreille, et, avant de faire tourner la barre de bois qui la fermait intérieurement et sur laquelle elle avait la main posée, elle demanda :

— Qui est là ?

Le son de cette voix frappa Firmin en plein cœur. Il chancela, et sa langue resta collée à son palais.



— Qui est donc là ? réitéra Madeleine.

Comme sa question restait encore sans réponse, elle vint se rasseoir en disant :

— Il paraît que je me suis trompée, père.

XVII

Jérémie, qui voulait en avoir le cœur net, descendit lestement de son hamac, prit sur la table le flambeau où brûlait une chandelle, et se dirigea vers la porte dont il tourna la barre.

Malgré le peu de secours que pouvait lui prêter la chandelle, dont la flamme vacillait, chassée en arrière par le vent, il put apercevoir Firmin assis sur un petit banc de bois, à gauche de la porte, et la tête enfoncée dans ses deux mains.

— Est-ce vous qui avez frappé tout à l'heure ? demanda-t-il.

Firmin se dressa alors vivement; se rappelant son rôle, il répondit, mais d'une voix mal assurée :

— Oui, c'est moi.

— Que voulez-vous ?

— Est-ce à monsieur Jérémie que j'ai le plaisir de parler ?

— C'est à lui-même. Que puis-je pour votre service ?

— Beaucoup.

— Et de la part de qui venez-vous ?

— Ce billet vous le dira.

— Un billet pour moi ?

— Pour vous-même.

— Voyons, entrez, fit le mulâtre, d'un ton un peu brusque qui ne lui était pas habituel.

Puis il examina le nouveau venu avec une attention bien marquée. Ce n'était pas défiance de sa part; mais Jérémie, comme tous les gens de sa classe, et comme beaucoup de blancs aussi, croyait fermement aux *zombis* (revenants, esprits), et un visiteur nocturne, qui s'annonçait de cette façon, lui inspirait des doutes sérieux.

Aux premières paroles que Firmin avait prononcées à la porte, Madeleine s'était levée vivement et avait senti tout son sang refluer à son cœur. Il lui avait semblé reconnaître la voix du jeune créole; au moment où il entra, elle fixa sur lui un regard profondément scrutateur, tout en rendant à Firmin le salut moitié gauche, moitié élégant que lui adressa celui-ci.

— Asseyez-vous, lui dit Jérémie en s'approchant de la chandelle pour lire le billet.

Firmin ne se fit pas répéter deux fois cette invitation; ses jambes fléchissaient sous lui. Madeleine, en fille discrète, se disposa à sortir de la salle, ne sachant s'il ne s'agissait pas d'affaires entre le nouveau venu et son père.

En se retirant, elle passa tout contre Firmin pour arriver à la porte. Elle le regarda à peine et lui rendit une petite révérence. Firmin, en sentant la robe de Madeleine frôler ses genoux, éprouva un tressaillement qui lui fit monter une sueur froide au front.

La première pensée de Jérémie, après avoir décacheté la lettre, fut de chercher des yeux la signature. En apercevant le nom de Firmin de Lansac, il poussa un cri... Madeleine était alors sur le pas de la porte et allait sortir. Elle revint vivement en arrière, et d'une voix inquiète :

— Qu'il y a-t-il, père? demanda-t-elle au mulâtre.

Celui-ci, par un brusque mouvement, avait éloigné le pa-

pier de la chandelle, assez pour que Madeleine ne pût pas lire la signature.

— Rien ! dit Jérémie, rien ; c'est que cette lettre est signée d'un ami dont je n'avais pas de nouvelles depuis plus de vingt ans ;... elle m'a causé une surprise et une joie...

— Je vous laisse alors...

— Oui... oui... répondit très-vite l'économe ; j'ai à causer d'affaires avec Monsieur.

Madeleine remarqua que son père était ému et que ses mains tremblaient. Elle sortit néanmoins.

Une fois Madeleine partie, Jérémie s'assit pour lire la lettre dans laquelle Firmin, rappelant au mulâtre les offres de service qu'il lui avait faites, lui recommandait de la manière la plus pressante un jeune Européen arrivé tout fraîchement de Bordeaux, et qui désirait se placer sur une habitation.

— M. le comte de Lansac a été bien avisé de vous adresser à moi, Monsieur ; je ne puis rien lui refuser, surtout pour l'aider dans une bonne action.

— Merci, répondit Firmin en baissant la tête.

— Et comment vous nomme-t-on?

— Claudien.

— Que savez-vous faire ?

— Je viens vous demander de m'apprendre votre état, pour lequel je me sens quelque goût. M. le comte de Lansac m'a donné à espérer que vous voudriez bien me garder en apprentissage ici.

— Hum ! murmura l'économe en se grattant la tête, nous verrons cela... nous verrons cela, d'ici à demain ;... nous en causerons... Mais, en attendant, vous devez être fatigué, vous devez avoir appétit et sommeil ; je vais vous faire servir un morceau et dresser un lit ici. Mais, reprit-il après s'être assuré que Madeleine n'écoutait point derrière la porte, mais à une condition...

— Laquelle? demanda Firmin.

— C'est que si vous voyez par hasard ma fille, d'ici à demain, ou plus tard, n'importe, vous ne lui direz point de quelle part vous venez, ni ne prononcerez jamais devant elle le nom de M. le comte de Lansac. Vous me le promettez?

— Est-ce que cette jeune demoiselle qui était là tout à l'heure est mademoiselle Madeleine? demanda le faux Claudien.

— Oui, répondit le mulâtre, c'est ma fille; mais vous n'oublierez point ma recommandation.

— C'est que, reprit Firmin, M. le comte m'a donné justement pour mission de le rappeler au souvenir de mademoiselle Madeleine.

— Voyons, que vous a-t-il chargé de lui dire? demanda Jérémie avec un empressement plein d'inquiétude, confiez-moi cela; je le transmettrai dès ce soir à ma fille, moi-même; cela lui fera plaisir.

— Eh bien! reprit Firmin, M. le comte m'a recommandé de lui faire toutes sortes de compliments bien respectueux, de lui dire qu'il ne l'avait point oubliée, et qu'il faisait des vœux pour son bonheur...

— Et rien de plus?

Jérémie posa cette question en tremblant et en balbutiant.

— Rien de plus, répondit Firmin.

L'économe essuya son front trempé de sueur.

— Eh bien! monsieur Claudien, attendez-moi ici, reprit-il; je vais vous chercher à souper, ma foi! ce que j'aurai de meilleur; un recommandé de M. le comte de Lansac sera reçu dans ma maison comme mon propre enfant.

XVIII

En sortant, Jérémie ferma la porte avec la plus grande précaution. Son premier soin fut de s'assurer où était Madeleine. Elle était rentrée dans sa chambre, où il aperçut une lumière. Il s'occupa lui-même de préparer le souper, composé de morue salée, d'ignames, de bananes et de pois d'angole.

Quant à Firmin, après le départ de Jérémie, il s'était livré à un immense épanchement de joie. Son cœur battait violemment de se retrouver si près de Madeleine. Il l'avait revue, il avait entendu sa douce voix vibrer à son oreille, son regard avait rencontré le sien. Seul dans cette chambre que Madeleine venait de quitter, il en respira l'air à pleins poumons, puis il marqua la chaise sur laquelle elle était assise, et se dit :

— C'est sur cette chaise que ma tête reposera cette nuit.

Il prit le livre qu'elle lisait au moment où il l'avait aperçue à travers la lame de la jalousie, et en baisa la page encore ouverte.

— Ses yeux se sont promenés sur ces lignes, s'écria-t-il, ses larmes les ont peut-être mouillées ; qu'elles me soient sacrées !

Mais tout à coup les recommandations que lui avait faites le mulâtre, les précautions qu'il prendrait peut-être pour le tenir éloigné de Madeleine, lui revinrent à l'esprit. Il entrevit dès lors combien il allait lui être difficile d'approcher la jeune fille.

Quel était le but de Firmin, en fin de compte? Il ne le savait pas lui-même. Qu'espérait-il en prenant ce dé-

guisement? Voir Madeleine, avait-il dit. Il venait de la voir, et déjà il n'était plus satisfait : son cœur avide demandait davantage. Tenterait-il de se faire aimer sous l'enveloppe grossière d'un paysan? Quel profit en tirerait-il? Le lendemain le gentilhomme créole reprendrait la place du manant. Séduite par Firmin ou par le faux Claudien, Madeleine n'en serait pas moins déshonorée, et le mal n'en serait pas plus réparable.

Firmin fut sur le point de renoncer à son projet, et de profiter de l'absence de Jérémie pour s'enfuir, emportant pour consolation souveraine les dix minutes de joie qu'il venait d'éprouver. Mais il se raccrocha tout à coup à une branche non moins fragile que toutes les autres.

— Il manque à mon bonheur une chose, se dit-il, de savoir si Madeleine m'aime, si elle a gardé pour son sauveur un souvenir de reconnaissance. Il n'y a que Claudien qui puisse le savoir ; demeurons Claudien, et je jouerai bien de malheur si je ne trouve pas une occasion d'enfreindre les recommandations de maître Jérémie.

Firmin en était là de ses réflexions et de ses projets stratégiques, lorsqu'un petit négrillon entra, portant le souper auquel M. de Lansac fit honneur comme un manant. Après quoi l'économe vint, à son tour, l'épaule chargée d'un matelas qu'il allongea sur des chaises rapprochées, et souhaita le bonsoir à son hôte Claudien.

Firmin n'en eut pas le démenti ; il défit le lit, échafaudé avec tant de soins par Jérémie, de manière à placer sa tête à la chaise qu'il avait marquée, et il s'endormit jusqu'au lendemain matin.

Il fut éveillé au point du jour, comme il l'avait été la première fois par le fouet du commandeur et les sons du *lambic*.

Comme la première fois aussi, il trouva l'économe sur pied.

— Eh bien ! demanda ce dernier, avez-vous passé une bonne nuit?

— Très-bonne, monsieur Jérémie, vous m'avez traité en enfant gâté.

— Vous l'écrirez à M. de Lansac ?..

— Dès aujourd'hui.

— Par la même occasion, vous lui manderez ce que j'ai fait relativement à votre position.

— Comment, vous y avez déjà songé ?..

— Certes ; le géreur de l'habitation voisine m'a justement confié, il y a deux ou trois jours, qu'il avait besoin d'un second économe.

— Mais... commença Firmin en dissimulant mal son inquiétude.

— Ici, reprit Jérémie, les nègres de l'atelier n'aiment pas les nouveaux visages, surtout ceux des Européens. Si je vous prenais avec moi, savez-vous ce qu'ils feraient? Ils empoisonneraient bœufs, mulets, moutons, et vous en accuseraient. La preuve, diront-ils, que c'est ce *béké-France* (ce blanc venu de France) qui est le coupable, c'est que jusqu'à présent il n'y avait pas encore eu un seul empoisonnement sur l'habitation, et c'est depuis son arrivée que la mortalité a commencé sur les bestiaux. Qu'objecterez-vous à cela? Rien ! On ne pourra nier que les nègres disent vrai. Le maître d'ici ne vous soupçonnera même pas ; mais il sera obligé de vous renvoyer pour conjurer sa ruine. Vous partirez avec une mauvaise réputation. Partout où vous irez ensuite, vous introduirez, sans le vouloir, le poison avec vous ; vous serez congédié de tous les coins de la colonie ; finalement, ne trouvant plus d'emploi, vous mourrez de faim ou serez contraint de repartir pour la France.

Cette théorie des empoisonnements, que Jérémie venait de dérouler devant Firmin, était parfaitement vraie, et

conforme à tous les faits analogues qui s'accomplissent aux colonies [1]. Il s'agissait seulement de savoir si elle était applicable dans l'espèce. Firmin n'avait pas manqué de s'arrêter à cette idée que, de la part de Jérémie, ce pouvait bien être un prétexte pour l'éloigner. Aussi ne se laissa-t-il pas persuader sans objection.

— Ce que vous venez de me dire là est étrange, répliqua le faux Claudien ; il paraît que les choses se passent de la même manière, non-seulement sur l'habitation de M. de Lansac, mais dans tout le quartier ; et c'est pourquoi il m'avait adressé à vous, m'assurant que ce domaine-ci jouissait d'une réputation excellente, grâce à votre bonne administration. Or, comme je suis venu à vous sous le patronage de M. de Lansac, si vous ne pouvez pas me recevoir, je m'en retournerai d'où je suis parti.

Firmin avait tendu ainsi un piége habile au vieux mulâtre, en le mettant, comme on dit, tout à fait au pied du mur.

— Bon Dieu ! s'écria Jérémie, M. de Lansac croirait que je suis un ingrat, oublieux du service qu'il nous a rendu, à moi et à mon enfant... Oh ! non, non ! je ne veux pas qu'il suppose cela ! Eh bien ! essayez pendant un jour ou deux...

— Pas seulement pendant une minute ! s'écria Firmin. Je veux apprendre le métier d'habitant avec vous, ou je m'en retourne.

Jérémie se promena avec agitation.

— M. de Lansac, me disait-il, me recommande de soigner ce jeune homme comme un fils... L'éloigner de chez moi... c'est manquer à l'engagement que j'ai pris... Eh bien ! fit-il tout à coup en s'arrêtant devant Firmin, je ne

[1] Voir la suite du volume.

veux pas vous contrarier, monsieur Claudien, et je suis trop heureux en même temps de payer une dette de cœur à M. le comte de Lansac. Je consens à vous garder ici, mais à deux conditions.

— Voyons? demanda Firmin.

— C'est d'abord qu'au premier mouton empoisonné, vous partirez aussitôt.

— Accepté; et la seconde condition?

— C'est que vous observerez bien scrupuleusement la recommandation que je vous ai faite hier au soir, de ne point dire à Madeleine...

— Eh! s'écria Firmin en interrompant le mulâtre, si ce n'est que cela, soyez donc sans inquiétude. Il ne fallait pas prendre tant de détours, et mieux valait me parler tout net et à cœur ouvert.

— Eh bien, quand nous mettrons-nous à l'ouvrage? fit Jérémie en se mordant les lèvres.

— Dame! répondit Firmin, demain, si vous le désirez. Vous m'accorderez bien encore cette journée pour me reposer.

— Soit! je vais conduire l'atelier au travail; nous déjeunerons au retour. A revoir donc!..

Jérémie s'éloigna de quelques pas, puis revenant subitement, et entraînant Firmin sous le manguier où il lui avait adressé de si pathétiques paroles quelques jours auparavant :

— Tenez, monsieur Claudien, lui dit-il, j'aime mieux tout vous dire; vous comprendrez mieux aussi l'importance de mes recommandations.

— Voyons?..

— Eh bien! reprit le mulâtre, Madeleine va se marier dans dix jours, et je craindrais que le souvenir du comte ne vînt la troubler et n'apportât un nuage dans son bonheur.

Firmin fut comme atterré par la nouvelle que venait de lui annoncer Jérémie. Il eût besoin d'un violent effort pour ne pas se trahir devant l'émotion qu'il éprouvait.

— Elle épouse, continua l'économe, un charpentier du bourg, Huron, un beau métis, un brave garçon libre bien entendu, et...

— Merci !.. interrompit Firmin, des renseignements que vous m'avez donnés et des recommandations que vous m'avez faites. Vous avez raison, la chose est, en effet, assez grave pour que je m'abstienne de prononcer devant votre fille le nom de M. de Lansac.

Sur ces mots, Jérémie rentra dans la case avec Firmin, prit sa *rigoise* (forte cravache), sans laquelle il ne marchait jamais, se dirigea vers le point où l'atelier était au travail, et d'où la brise du matin rapportait un chœur de chants joyeux, entrecoupés de temps à autre par le sifflement du fouet du commandeur.

Firmin, après la sortie de l'économe, se laissa tomber sur une chaise, le visage pâle et baigné de pleurs. Il demeura un moment comme anéanti ; son esprit était en grande confusion. Sa première pensée fut d'accuser Madeleine ; mais de quoi était coupable la pauvre enfant ? Elle obéissait à sa destinée, elle accomplissait sa vie; il la plaignit au contraire. Le jeune créole envisagea toute l'étendue de son propre malheur. Il venait de recevoir en pleine poitrine le coup le plus violent qui pût lui être réservé. Le meilleur parti qui lui restait à prendre était de s'enfuir au plus vite, de gagner son habitation, d'oublier, s'il le pouvait jamais, ce rêve qu'il était parvenu déjà à effacer de son cœur pendant quelques jours.

Firmin se leva donc, essuya les larmes qui sillonnaient ses joues et s'apprêta à sortir. Mais, au moment où il allait franchir le seuil, Madeleine apparut, se dirigeant d'un

pas précipité vers la salle où elle entra vivement en poussant la porte restée entre-bâillée. Firmin recula stupéfait.

XIX

Madeleine s'assit, tremblant d'émotion et de peur. En apercevant là, devant lui, la pauvre enfant pâle et frissonnante, Firmin oublia sa résolution. Il appuya l'une de ses mains sur le rebord d'une table, et porta l'autre à son cœur pour contenir la violence de ses battements.

— Monsieur Claudien, dit tout à coup Madeleine d'une voix faible et saccadée, je sais tout. Mon père a voulu me cacher de quelle part vous êtes venu ici, par qui vous lui êtes recommandé; mais j'ai dérobé cette nuit la lettre de M. le comte de Lansac...

Madeleine ne put achever, elle dut s'arrêter un instant; elle suffoquait. Firmin se rapprocha, inquiet et intrigué en même temps, mais sans qu'il se sentît la force de prendre la parole. La jeune fille continua ainsi :

— De plus, j'ai entendu ce matin tout ce que mon père vous a dit. Je sais qu'il voulait vous écarter de la maison; je sais les recommandations qu'il vous a faites, je sais enfin qu'il vous a parlé de mon mariage... tout cela m'importe peu. Ce que je veux savoir de votre bouche même, c'est si M. de Lansac, en vous envoyant ici, ne vous a rien dit de moi... ne vous a chargé de rien pour moi.

— Oh! si, Mademoiselle! Il m'a recommandé de vous assurer d'un attachement profond, inaltérable, sans égal.

Il m'a recommandé de vous assurer qu'il ne vous avait point oubliée, qu'il ne vous oublierait jamais... Et surtout, a-t-il ajouté, si tu as le bonheur ineffable, Claudien, de te trouver seul avec elle, ne fût-ce qu'une minute, prosterne-toi à ses pieds comme je le ferais, moi ; jure-lui de ma part un amour éternel, et, si elle le permet, dépose sur ses mains un baiser brûlant où toute mon âme tiendra.

Firmin avait joint l'action aux paroles. Il s'était jeté aux genoux de Madeleine, en posant ses lèvres avec enivrement sur les deux mains de la jeune fille.

— Relevez-vous, monsieur Claudien, relevez-vous, de grâce, s'écria Madeleine tout effarée.

Firmin obéit.

— Le comte m'a dit encore, reprit-il après un moment de muette contemplation : Si Madeleine ne m'a pas tout à fait oublié, non plus, demande-lui si elle n'a pas quelque message pour moi, et, dans ce cas, reviens, reviens bien vite m'apporter ma part de bonheur.

Madeleine, la poitrine haletante, le visage caché dans ses deux mains, la tête courbée, paraissait se recueillir dans sa pensée.

— Eh bien ! lui demanda Firmin, après quelques minutes d'attente, que dois-je dire à M. de Lansac ?

Madeleine se leva lentement. Appuyée sur le dossier de sa chaise :

— Monsieur Claudien, murmura-t-elle, je ne saurais trouver de paroles qui fussent aussi expressives que mon émotion dont vous venez d'être témoin, pour traduire ce que j'éprouve. Je dois cependant vous prier de dire au comte que la volonté de mon père s'accomplira ; que, tout en conservant pour lui un souvenir inaltérable, une reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie, il est de mon devoir et de ma condition d'oublier un amour impossible, de ne plus croire même qu'il ait jamais existé. Mon cœur

a eu une heure de grande félicité, en sachant que la pauvre fille du mulâtre n'avait point été méprisée par un créole, par un blanc, qui l'a assez aimée surtout pour la respecter. Si j'avais appris le contraire, je serais peut-être morte de douleur! Maintenant, c'est fini. J'ai été heureuse de plus de bonheur qu'il ne m'était permis d'en espérer ici-bas. C'est tout ce que je pouvais demander au ciel. Désormais, je suis tout entière à l'homme à qui je dois appartenir pour la vie. Adieu, monsieur Claudien.

— Un mot encore, murmura Firmin en voulant retenir Madeleine...

— Ce serait inutile, répondit la jeune fille, laissez-moi sortir; mon père peut revenir, il nous trouverait en faute l'un et l'autre. Ce serait, de votre part, mal le récompenser de son hospitalité, et de la mienne faillir à mon devoir.

— Qu'importe! s'écria M. de Lansac avec une énergie fiévreuse, ce mariage, Mademoiselle, ne peut pas s'acomplir...

— Et pourquoi? demanda Madeleine.

— Parce qu'il tuerait M. Firmin. Qnand je lui aurai répété tout ce que vous venez de me dire, il répondra que si vous l'aviez aimé, vous n'auriez point accepté ce sacrifice.

— Vous lui affirmerez le contraire de ma part... Désormais, je vous le répète, tout est oublié. Dans dix jours, je serai la femme du métis Huron. Ce que vous ne pouvez pas comprendre, vous, M. Claudien, le comte le comprendra en consultant son cœur et sa raison. Adieu, donc; et laissez-moi passer.

— Eh bien! je partirai cette nuit.

— Soit!

— Sans que Jérémie puisse soupçonner mon départ, c'est essentiel...

— S'il faut que je vous aide à fuir, je vous y aiderai.

— J'aurai sans aucun doute besoin de votre secours.

— A minuit, ce soir, je viendrai vous ouvrir la porte.

Madeleine sortit et alla s'enfermer dans sa chambre où elle tomba à genoux devant son lit, en priant Dieu de toute la force de son âme. Lui demanda-t-elle un pardon dont elle croyait avoir besoin, ou le remercia-t-elle de lui avoir accordé le seul bonheur qu'elle eût désiré? Sa prière fut double.

Firmin, lui, était à la fois au comble de l'ivresse et du désespoir. Ce qu'il voulait savoir, il l'avait appris; mais cette certitude qui comblait ses vœux, avait troublé sa raison. Partirait-il comme il l'avait annoncé à Madeleine? Oui, il le devait, sous peine de se mentir à lui-même et de rendre impossible, désormais, une séparation que l'honneur lui commandait, que la pureté même de son amour exigeait. Rester, c'était prétendre à continuer un rôle difficile à soutenir, c'était s'exposer à se trahir.

XX

Quand Jérémie rentra, il trouva Firmin accoudé sur la table et plongé dans une méditation profonde. Aussitôt après l'arrivée de l'économe, le petit négrillon qui était à son service vint dresser le déjeuner; Madeleine apparut quelques instants après pâle et morne. Elle embrassa son père et s'assit à la table en évitant que ses yeux rencontrassent ceux de Firmin. La tristesse des deux jeunes gens influa sur l'économe qui ne prononça pas une parole de tout le repas. Contre son habitude, il se leva prompte-

ment de table, alluma un *bout* et sortit en murmurant.

— Ah çà, qu'y a-t-il donc dans l'air, aujourd'hui ?

Au repas du soir, même silence, même réserve de la part des trois personnages, sans que le vieux mulâtre, habitué au babil de Madeleine, se rendît compte de l'influence qu'il subissait à son insu. Après le souper il resta un moment étendu dans son hamac; pendant ce temps Madeleine, la tête penchée sur une broderie, ne leva pas une fois les yeux.

Firmin s'était retiré sur le petit banc devant la porte, et rêvait en regardant les étoiles qui brillaient au ciel avec l'éclat d'un clair de lune. Jérémie, fatigué de ce silence et de cette tristesse générale, se leva pour gagner sa chambre. Madeleine plia son ouvrage, embrassa son père et se retira aussi.

— J'espère que demain au petit jour, murmura Jérémie en s'adressant à Firmin d'un ton un peu brusque, nous nous mettrons à l'œuvre?

— A demain ! répondit le faux Claudien.

Les portes de la case fermées, tout rentra dans le plus profond silence. A minuit, Madeleine tendit l'oreille et écouta un moment pour s'assurer que son père dormait bien profondément, ce qu'attestait la vigueur de sa respiration ; puis, une lumière à la main, elle se rendit dans la salle, effleurant à peine le plancher.

— Allons venez, monsieur Claudien, dit Madeleine. Nous ne pouvons sortir par cette porte ; nous ferions trop de bruit en ouvrant la barre, prenons par ce côté-ci ; je vous montrerai le chemin, et, en marchant vite, vous serez assez loin demain pour que mon père ne songe point à vous rattraper.

— Votre main pour me guider, répondit Firmin ; je ne connais pas la maison, je pourrais me heurter ou chuter...

Au contact de cette main, Firmin éprouva un éblouissement et comme une ivresse des sens. Il la pressa avec frénésie en la portant à ses lèvres, brûlantes comme le feu.

— Madeleine, Madeleine, dit-il, je ne puis pas, je ne veux plus partir !...

— Êtes-vous donc fou, monsieur Claudien ? murmura la jeune fille en retirant vivement sa main et en reculant d'un pas.

— Ah ! Madeleine, s'écria Firmin, vous m'aimez, vous savez tout mon amour pour vous, et vous n'avez pas compris que Claudien, c'était moi...

— M. de Lansac !

— Silence ! ou nous sommes perdus...

Madeleine s'était collée contre la muraille, où l'on eût dit qu'elle voulait s'enfoncer, les mains tremblantes, les lèvres entr'ouvertes et blanches comme les lèvres d'une morte. A travers la faible lueur que projetaient sur cette scène les rayons vacillants de la chandelle, Firmin vit la décomposition du visage de Madeleine.

— Mon Dieu ! que va-t-il arriver ? pensa-t-il.

Prenant alors l'une des mains glacées de la jeune fille :

— Madeleine, dit-il d'une voix caressante, vous souffrez...

Madeleine ne répondit point. Firmin, qui avait pris la lumière prête à s'échapper de ses doigts, la rapprocha de son visage et fut effrayé de la pâleur de la pauvre enfant. Il suivit de plus près et avec une mortelle inquiétude les émotions qui se traduisaient dans tous les traits de Madeleine. Il vit tout à coup des larmes humecter ses yeux, puis s'échapper en abondance.

— Oh ! fuyez, fuyez... monsieur le comte, dit-elle alors d'une voix coupée par les sanglots. C'est bien mal, ce que vous avez fait là...

— Eh quoi ! où donc est le mal d'être venu moi-même entendre de vos lèvres ce que vous avez cru charger un autre de me dire...

— Assez ! reprit Madeleine. Je ne rougissais pas de parler à Claudien comme je le faisais; devant vous, monsieur le comte, j'ai honte... Je comprends l'énormité de ma faute.. Oh ! laissez-moi.. partez.. oubliez-moi..

En parlant ainsi, Madeleine cacha son visage dans ses deux mains et tourna le dos à Firmin, qui s'était agenouillé devant elle :

— Un mot, un mot de pardon, Madeleine, disait-il, un mot, un regard de vous, et je vous obéis, je pars.

— Que voulez-vous donc savoir de plus que ce que j'ai confié à Claudien ? répéta la pauvre enfant avec une simplicité des plus naïves.

— Vous entendre répéter que vous m'aimez...

— Et que je dois vous oublier... pour commencer ma vie de femme... pour entrer en devoir... comme d'autres entreraient en religion... Eh bien ! oui, monsieur le comte, je consens à vous répéter... ce que vous savez... mais à la condition que vous partirez.

— Mais ce mariage? demanda Firmin.

— Il s'accomplira selon la volonté de mon père, et au jour fixé...

— C'est impossible ! c'est impossible !

— Rien maintenant ne l'empêchera... répliqua Madeleine avec une résolution et une fermeté qu'elle n'avait pas montrées encore.

— Mais c'est ma mort que vous voulez !...

— C'est mon honneur que je sauve... c'est le remords que je vous épargne... Mais, s'écria-t-elle tout à coup, silence !... je crois entendre mon père... fuyez... il vous tuerait !

— Allons donc !... répliqua Firmin en qui se réveillait

le sang du gentilhomme devant une menace, il n'oserait me toucher...

— Vous oubliez que, pour lui, sous ce costume, vous n'êtes pas le comte de Lansac, mais Claudien. Et puis, par grâce... pour moi...

— Pour vous, Madeleine... soit!... mais, avant de partir, donnez moi vos deux mains à baiser...

— Et entre nous, une séparation éternelle?

— Éternelle! affirma le créole.

Il prit les deux mains que lui tendait Madeleine; mais en même temps il l'attira, l'enlaça de ses bras, et déposa sur les épaules frissonnantes de la jeune fille un ardent baiser qui la brûla comme un fer rouge.

— Que ne puis-je, murmura Firmin à son oreille, te laisser de ce premier baiser une empreinte ineffaçable!

Madeleine avait poussé un cri de détresse. En même temps, dans la salle voisine, la voix de Jérémie s'était fait entendre.

— Qu'y a-t-il donc, Madeleine? cria le mulâtre.

Firmin souffla la chandelle et s'enfuit à toutes jambes.

XXI

Quand Jérémie arriva dans le couloir, après avoir allumé une lumière, il trouva Madeleine affaissée sur le carreau, le front caché autour de ses bras et traînant dans la poussière. Jérémie allongea la tête dehors, et vit, sans pouvoir le distinguer, un homme qui courait en gagnant l'extrémité de la savane du côté du bourg.

— Qui donc était là? demanda-t-il d'une voix tonnante

en relevant Madeleine plus morte que vive... Le protégé de M. de Lansac, par hasard?

— Non, répondit la jeune, fille à qui l'imminence du danger rendit un peu de sang-froid. Non! Claudien s'en est allé tout de suite après le souper.

— Qui donc, alors?

— Huron... mon promis...

— Malédiction!... hurla le mulâtre en se tordant les bras... Une enfant si chaste et si bien élevée. Oh! comme les autres! comme les autres! Décidément nous sommes une race maudite!... Est-ce la première fois qu'il vient ainsi? Non... non... je ne veux pas le savoir, reprit Jérémie en se frappant la poitrine, ne me réponds pas... je ne veux pas le savoir.

Dans son exaspération, il ferma la porte à double tour, retira la clé de la serrure, et rentra dans sa chambre sans prendre garde qu'il laissait Madeleine à moitié évanouie sur les dalles froides du corridor.

— Mon père!... mon père!... avait crié la pauvre fille en voyant partir le mulâtre... mon père! ayez pitié de moi!...

Jérémie s'était éloigné sans entendre ou plutôt sans vouloir écouter la voix suppliante de la pauvre enfant.

En rentrant dans sa chambre, il se laissa tomber sur son lit, et, cachant dans son traversin son visage tout baigné de larmes :

— Oh je sentais bien qu'il m'arriverait malheur aujourd'hui!... Qui aurait jamais soupçonné cela? reprit-il après un moment de silence. Après tout, la pauvre innocente, elle ne croit pas avoir mal fait, j'en suis sûr... C'est son promis; dans quelques jours ils seront mariés... Elle aura pensé... supposé... Oh! c'est égal, mon Dieu! c'est affreux! s'écria-t-il en donnant un libre cours à sa douleur...

Madeleine s'était traînée, écrasée d'émotions, jusqu'à

sa chambre, où elle passa le reste de la nuit à prier avec une ferveur qu'elle n'avait pas ressentie encore...

— Pardonnez-moi ce mensonge, mon Dieu! murmurait-elle à chaque instant : d'un crime, j'ai voulu ne faire qu'une faute. Si j'avais dit la vérité, mon pauvre père serait mort de douleur ou m'aurait tuée!...

Le lendemain, Madeleine fut la première à aller trouver Jérémie. Si sévère que celui-ci voulût être, il ne résista pas longtemps aux caresses de sa fille et lui ouvrit ses bras.

— C'est mal, ce que tu as fait là, lui dit-il, mais tu ne le savais pas, n'est-ce pas? Tu as cru...

Jérémie s'arrêta et n'acheva point sa pensée devant le regard calme et chaste de Madeleine.

— Le mal est peut-être moins grand que je ne supposais, se dit-il. Rien qu'à la voir, on se sent désarmé.

— Grondez-moi tant que vous voudrez, père, fit Madeleine; mais tout ce que je vous demande, c'est de ne point parler de tout cela à Huron... Je lui avais promis le secret... Je serai, je vous jure, le modèle des épouses.

— C'est bien, répondit le mulâtre, mettons que je ne sache rien, que je n'aie rien vu.... qu'il n'en soit plus question. Tu es fatiguée, repose-toi... moi, je m'en vais faire couper les cannes.

Il embrassa sa fille et disparut.

XXII

Firmin avait marché toute la nuit. Le lendemain, il alla frapper à la porte hospitalière d'une habitation; après y avoir pris un repos nécessaire il regagna la Caravelle.

Sa dernière entrevue avec Madeleine l'avait perdu. Cet amour, en quelque sorte platonique et poétisé jusque-là, avait changé de nature. De son cœur, où il était resté exalté et pur, il avait passé dans ses sens. Firmin ne raisonnait plus. Madeleine mariée, possédée par un rustre, c'était là une idée à laquelle il ne pouvait pas s'accoutumer. Il se savait aimé; il avait tenu dans ses bras cette jeune fille, ses lèvres s'étaient enflammées au contact d'un baiser volé sur ses chastes épaules; il avait acquis, croyait-il, des droits à ne point sacrifier son amour.

Dans les premiers accès de délire et de fièvre qui suivirent son retour à la Caravelle, Firmin tourna dans ce cercle et dans ce dilemme. L'orgueil et les préjugés du créole avaient disparu. Puis il revint à des sentiments plus calmes. Il se représentait les larmes de Madeleine, sa honte, sa confusion, ses remords peut-être, après l'aveu échappé de ses lèvres, et le serment qu'elle avait fait de combattre cet amour pour l'oublier. Il en résultait, entre la conscience et les ardeurs de Firmin, des luttes terribles où la violence de la passion et les efforts pour la dominer produisaient des chocs à briser le cœur.

Firmin passa quatre jours de la sorte, dévoré par la fièvre. C'est au milieu de ces dispositions que le surprit un événement que nous allons raconter.

Un soir qu'il était étendu dans son hamac suspendu à la porte de sa maison, et sous l'ombrage épais d'un magnifique manguier, rêvant, les yeux collés aux voûtes du ciel, à Madeleine sans aucun doute, on vint le prévenir qu'un vieux nègre arrivant de la Basse-Pointe désirait lui parler.

— Un nègre arrivant de la Basse-Pointe, s'écria Firmin, en sautant vivement à bas du hamac, qu'il vienne, qu'il vienne !

Dès que le vieux noir, les pieds nus et couverts de boue et de poussière, eut paru, le créole le prit par le bras et le conduisit dans l'intérieur de la maison.

— Tu as sans doute quelque message pour moi, Corydon? lui demanda-t-il avec précipitation.

— Non, maître; mais je viens pour causer avec vous.

Une glace tomba sur le cœur du jeune créole. Il se leva avec mauvaise humeur.

— Causer ! et de quoi veux-tu causer avec moi?

— De mam'selle Madeleine, répondit le vieux nègre.

— De Madeleine?... oh ! parle, parle vite.

— Maître, reprit l'esclave, je suis bien vieux, vous voyez, en disant cela il montrait sa tête crépue et blanche; je sais bien des choses que tout le monde ne connaît pas.

— Des choses sur Madeleine?

— Oui, et sur *papa* Jérémie aussi. Mais, si vous le voulez bien, maître, je vais commencer par le commencement pour arriver à la fin tout doucement, s'il plaît à Dieu, ajouta-t-il selon l'exorde habituel aux nègres. Eh bien ! maître, il faut vous dire d'abord que depuis le jour où vous êtes parti de l'habitation, mam'selle Madeleine ne fait que pleurer, gémir et s'étioler. On dirait qu'elle a *le mal d'estomac* *.

* Maladie de langueur.

Firmin sentit frissonner son cœur. Il passa la main sur son front et y essuya de larges gouttes de sueur.

— Ça veut dire, maître, qu'elle vous aime, continua l'esclave ; ce qui le prouve encore, c'est qu'elle est allée, pendant la nuit, demander à la vieille Cora un *quimboix* contre l'amour. J'étais là, j'ai tout entendu. Cora lui a demandé si elle ne voulait donc pas aimer Huron, son mari. Ce n'est pas contre lui que je veux me défendre, a-t-elle répondu, au contraire; mais celui que j'aime et que je voudrais ne plus aimer, est un blanc qui ne m'épousera pas, et qui me respecte trop pour m'avilir. Si je ne me guéris pas, a-t-elle ajouté, j'en mourrai. Cora répondit qu'elle ne croyait pas posséder de *quimboix* assez fort pour protéger une jeune mulâtresse amoureuse contre un blanc aussi riche et aussi puissant que M. de Lansac *. Elle lui fit boire néanmoins un coup de tafia, dans lequel avait trempé un *anoli* **, et lui passa au cou une graine de courbaril et un *œil de bourrique* ***.

— Si ça ne vous guérit pas, lui dit Cora en la congédiant, revenez me voir demain, je *quimboiserai* également Huron.

— J'avais tout entendu, vous ai-je dit, maître, reprit le vieux nègre. J'attendis mam'selle Madeleine au détour de la case; et, malgré qu'elle eût bien peur et bien honte d'avoir été surprise chez la sorcière, je lui promis de lui procurer un *quimboix* plus puissant que tous ceux de la mère Cora. Je la priai de me donner pour cela quatre jours, parce que je suis bien vieux pour marcher, et qu'il

* Tous ces détails sont conformes aux croyances superstitieuses des femmes aux colonies, même de beaucoup de femmes blanches et très-éclairées. (Voir mon volume : *les Femmes du Nouveau-Monde.*)

** Sorte de petit lézard considéré comme un animal bienfaisant.

*** Graine grisâtre très-commune aux Antilles, et qui ressemble, en effet, à un œil d'âne.

me fallait l'aller chercher loin. Où? C'est ce que mam'-zelle Madeleine eût bien désiré de savoir ; mais je n'ai pas voulu lui dire que ce *quimboix* était à la Caravelle.

— A la Caravelle? répéta Firmin avec étonnement.

— Oui, ici même sur votre habitation, dans votre propre maison, maître, et en vous encore!

— Ah çà ! voyons que signifie?...

— Cela signifie, maître, que vous êtes le *quimboix* qui doit mettre fin aux pleurs et aux souffrances de mam'selle Madeleine. Vous allez venir la rejoindre, et elle sera guérie.

— Jamais! s'écria énergiquement Firmin en qui venait de se livrer un violent combat.

Le récit du vieux nègre sur les luttes qu'endurait Madeleine avait, un moment, réveillé toutes les ardeurs de la passion du jeune homme. S'il n'avait écouté que l'élan de son cœur, il serait parti sur la trace lumineuse de ce souvenir évoqué pour aller tomber aux pieds de la pauvre fille; mais la raison l'emporta.

— Jamais ! reprit-il en s'adressant au vieux nègre, et va-t'en, tentateur. Tu as entendu les paroles qui sont sorties des lèvres de Madeleine : « Il ne m'épousera pas, et il me respecte trop pour m'avilir. » C'est la vérité ; Madeleine, et je l'en remercie, connaît bien mon cœur; toi, tu ne peux pas comprendre cela. Tiens, voilà deux *mocos* [1], vas à l'office, bois un verre de tafia, soupe, repose-toi et repars demain au matin pour la Basse-Pointe.

— Je vous ai dit, reprit froidement le vieux Corydon, que je savais bien des choses que tout le monde ignore. Je vous avais dit également que je commencerais par le commencement. Vous serez content, maître, d'entendre la fin à présent.

[1] Le *moco* était une ancienne pièce de monnaie coloniale qui valait 1 fr. 35 c.

XXIII

Firmin, qui se promenait à grands pas dans la longue galerie de sa maison, s'arrêta tout frémissant devant cet étrange augure.

— As-tu donc, lui demanda-t-il, par devers toi le moyen de faire que Madeleine soit une blanche au lieu d'une mulâtresse, et qu'elle ne soit point la fille de Jérémie ?

— C'est cela même, répondit le nègre.

— Grand Dieu ! s'écria Firmin en tombant pâle d'émotion sur une chaise. Parle donc alors, vieux sorcier !

— Il y a dix-sept ans de cela, maître, reprit l'esclave en s'appuyant de tout son poids sur le bâton noueux qu'il tenait à la main, j'étais forgeron à Saint-Pierre, dans la partie du Mouillage qui touche presque au Carbet, où habitait en ce temps-là Jérémie, arrivé de France depuis quinze mois environ, et marié à une blanche, comme vous savez. A cause de cela le pauvre Jérémie était détesté de tout le monde, des blancs, des nègres, des mulâtres ; les uns l'accusaient d'avoir renié sa caste, les autres d'avoir voulu insulter à la race blanche. Jérémie n'avait d'ami que moi. Nous étions *compères*, il avait été parrain d'un de mes enfants * ; en sorte que tous les jours que le bon Dieu faisait, je l'allais voir. Un soir je revenais du Carbet avant le coup de canon de la retraite ; au moment où j'allais arriver au Mouillage, j'aperçus,

* Il s'établit ainsi aux colonies des liens d'étroite amitié entre les parrains et marraines et les parents d'un enfant. Le titre de parrain est sérieusement considéré comme une véritable paternité.

affaissée sur le rebord du chemin et poussant des cris de douleur, une jeune demoiselle de la haute société de Saint-Pierre. — Sauvez-moi! sauvez-moi! cria-t-elle en me voyant approcher. Conduisez-moi dans une case, n'importe laquelle, mais ne m'abandonnez pas sur la route, car je vais être mère.

Je la chargeai sur mes épaules, et je voulus continuer mon chemin du côté de Saint-Pierre.

— Non, non, me dit-elle en joignant les mains, partout où vous voudrez, excepté à Saint-Pierre.

— Il me vint à l'idée de la conduire chez Jérémie; je partis en courant dans cette direction. Tous les deux, Jérémie et la jeune demoiselle, en se rencontrant sur le seuil de la porte, poussèrent un même cri, et celle-ci s'évanouit. Toujours est-il qu'une heure après, elle mettait au monde une petite fille...

— Qui est Madeleine? demanda Firmin ivre de joie.

— Oui, répondit le nègre. En même temps, la femme de Jérémie accouchait d'une fille aussi, mais qui mourut en naissant. D'accord entre eux, Jérémie garda l'enfant de la jeune blanche, et l'éleva comme le sien. Personne, maître, personne dans le pays, si ce n'est moi, n'a su ce qui s'est passé cette nuit-là. Je fis alors à Jérémie le serment de ne jamais révéler ce secret; si je manque aujourd'hui à ce serment, c'est parce que Madaleine souffre, maître, qu'elle peut mourir de douleur, malgré tous les *quimboix* de la mère Cora, et je l'aime trop pour la voir souffrir, pour la voir mourir.

— Oseras-tu me jurer que ce que tu viens de me dire est la vérité? demanda Firmin.

— Oui, maître, répondit le nègre.

Allongeant alors la main, il trempa son index dans une carafe d'eau qui se trouvait sur un meuble, se fit une croix sur le front, et se frappant la cuisse droite :

— Que le tonnerre m'écrase, ajouta-t-il, si je n'ai pas dit la vérité!

Cette expression est la formule la plus énergique d'un serment de nègre, comme les signes extérieurs auxquels s'était livré l'interlocuteur de Firmin en sont le plus complet et le plus solennel accompagnement.

— Sais-tu, demanda Firmin, le nom de la mère de Madeleine?

— Oui, maître.

— Et celui de son père?

— Toute la Martinique l'a connu à cette époque. La mère, c'est mademoiselle Lucie de Jansseigne; le père, c'est un officier de vaisseau, M. de Nozières. Tout Saint-Pierre a su cette histoire dans le temps.

— Peut-être me la rappellerais-je aussi en cherchant bien. Qu'importe! je pars pour la Basse-Pointe.

Dix minutes après, Firmin était en route. De la Caravelle à la Basse-Pointe, où il arriva le lendemain, il avait à peine laissé à son cheval, baigné de sueur et de sang, le temps d'effleurer de ses naseaux brûlants les eaux limpides des rivières qu'il traversait à gué cette fois.

XXIV

En s'arrêtant devant la case de l'économe, Firmin aperçut derrière les jalousies de la petite galerie dont il avait déjà franchi le seuil en deux occasions si différentes, la tête pâle et languissante de Madeleine, qui, surprise par cette arrivée soudaine, et à coup sûr inespérée, poussa un

grand cri en élevant ses mains vers le ciel et tomba évanouie.

Firmin s'élança d'un bond à ses côtés, la saisit dans ses bras, la pressa, froide et inerte, contre son cœur frémissant, l'appelant par son nom, la caressant des yeux, des lèvres, de la parole ; il se sentait soi-même perdre ses forces et son énergie à ce contact passionné.

Madeleine reprit bientôt ses sens. En ouvrant ses yeux languissants et amollis par l'évanouissement, elle parut sortir d'un rêve d'abord. Ses regards étonnés s'arrêtèrent sur Firmin, pendant l'espace d'une seconde au plus, puis elle se souvint tout à coup, et se dégageant de l'étreinte tendre qui la retenait amoureusement prisonnière, elle s'enfuit au bout de la pièce, où, d'une voix suppliante et ferme à la fois :

— Monsieur de Lansac, dit-elle, pourquoi êtes-vous revenu ? Allez-vous-en ; vous avez trompé ma confiance, vous avez trahi votre promesse...

Firmin voulut faire un pas vers elle.

— Vous voyez bien que je suis seule ici, reprit-elle, que mon père est absent. Partez, Monsieur, partez...

— Pourquoi je suis revenu, Madeleine ? répondit Firmin en demeurant à sa place, vous me le demandez ! Ah ! quand je vous l'aurai dit, vous ne m'ordonnerez plus de partir. Madeleine, je suis revenu, malgré ma promesse, malgré mes serments, parce que je vous aime, parce que je vous veux pour ma femme, parce que je viens vous donner mon nom... si vous me jugez toujours digne d'un si grand bonheur !

— Moi, votre femme !.. fit Madeleine en laissant tomber, stupéfaite, ses bras le long de son corps. Y songez-vous bien, monsieur de Lansac ? et ne vous trompez-vous pas ?.. Ah ! continua-t-elle en portant la main à son cœur

qui battait à lui rompre la poitrine, c'est mal à vous de vous jouer ainsi de moi...

— Madeleine ! s'écria Firmin en tombant à ses genoux et en saisissant ses mains avec ivresse, Madeleine, de quoi m'accusez-vous donc là ? Ne vous ai-je pas prouvé que je vous respectais à l'égal d'aucune autre femme ? Vous ai-je trompée, Madeleine ?

La pauvre fille secoua la tête en souriant d'un sourire heureux et triste à la fois, puis elle se rapprocha de Firmin :

— Je ne vous accuse pas, monsieur de Lansac, je m'étonne et je vous questionne, voilà tout.

— Eh bien ! s'écria Firmin avec transport, ne me comprenez-vous pas ? ne m'avez-vous donc pas entendu ? Je vous prends pour ma femme, Madeleine...

— Mais c'est impossible, vous le savez !.. Par quel miracle cela pourrait-il s'opérer ?... Et qui aurait fait ce miracle ?

— Connaissez-vous Corydon, un vieux nègre de cette habitation ?

— Corydon ! murmura Madeleine en rougissant, il m'avait promis un *quimboix*...

— Qui vous rendrait heureuse, n'est-ce pas ? Il l'a trouvé... il me l'a donné. C'est un grand sorcier que ce Corydon, allez !.. Si bien, chère Madeleine, que rien aujourd'hui ne peut plus nous empêcher de nous unir...

— Je ne vous comprends pas encore.

— C'est une histoire que je vous dirai plus tard, chère enfant... Vous voulez bien toujours que j'aspire à vous, Madeleine ?..

Pour toute réponse, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Firmin.

— Où est Jérémie ? demanda le jeune créole.

— Il est aux cannes, et ne reviendra pas avant deux heures d'ici.

— Deux heures que nous pouvons remplir, Madeleine, à causer de nos projets de mariage.

— La fille d'un mulâtre, mariée avec un blanc, murmura Madeleine en s'asseyant à côté de Firmin; c'est étrange, et cela dépasse mon intelligence...

— C'est que vous vous trompez, vous n'êtes point l'enfant d'un mulâtre, vous êtes une blanche, Madeleine.

— Ne serais-je donc pas la fille de Jérémie? demanda la jeune fille en se dressant pâle et froide comme une statue, et elle se prit à trembler de tous ses membres.

— Madeleine, répondit doucement Firmin en la forçant à se rasseoir, vous allez être ma femme ; causons donc de notre bonheur prochain.

XXV

Madeleine n'écoutait plus; son œil, fixé sur la terre à dix pas devant elle, noyé de larmes, suivait une pensée dont le fil se déroulait au fond d'un abîme que son âme sondait en ce moment.

Une double révolution s'opérait tout à coup et simultanément dans l'existence de la jeune fille. C'était son passé qui s'effaçait, c'était un avenir nouveau qui s'ouvrait. Elle s'élevait de l'obscurité et de l'abjection à la dignité et à la grandeur.

Nous nous servons là d'expressions qui pourront paraître étrangement humiliantes. Elles sont loin de notre conscience, mais nous les écrivons sous la dictée des préjugés de la société coloniale, telle surtout qu'elle existait à cette époque. Il faut avoir vécu au milieu de ces haines

et de ces luttes de castes, encore féroces aujourd'hui dans la plus grande partie de l'Amérique, pour se bien figurer comme nous sommes dans le vrai en parlant ainsi, et à quel point une femme se peut éblouir de passer aussi subitement de l'humiliante condition de mulâtresse à l'orgueilleuse conquête de la dignité de femme blanche.

Madeleine, à ses propres yeux, devant son intelligence comme devant son cœur, subissait une transformation ; le baptême de la société venait de la régénérer.

Horribles mœurs ! dira-t-on. Ce cri aura plus d'un écho que nous n'essaierons pas d'étouffer.

Firmin ne voulut point troubler l'agitation et les rêves de Madeleine ; sa main dans la sienne, il contemplait avec un calme souriant la rougeur et la pâleur qui, tour à tour, montaient aux joues de la jeune fille, et trahissaient tantôt son bonheur, tantôt de vagues craintes qu'elle ne pouvait elle-même définir.

Elle détacha tout à coup ses regards du point où ils étaient fixés, les tourna, souriants et lumineux, vers Firmin, qui prit dans ses deux mains la tête de Madeleine et l'embrassa avec une effusion moitié pieuse, moitié amoureuse.

Au même moment, Jérémie, sa rigoise à la main, apparut à l'angle de la case. Madeleine poussa un cri en s'enfuyant, Firmin alla au-devant du vieux mulâtre qui demeurait cloué à sa place.

— Qu'est-ce qui vous amène ici, monsieur le comte ? demanda Jérémie, sans oser lever les yeux sur Firmin. Si, et je le crains trop d'après ce que j'ai vu, vos intentions sont coupables, ce n'est pas généreux à vous, monsieur le comte !

— Jérémie ! s'écria Firmin en serrant violemment le bras du mulâtre.

Au ton de cette simple exclamation et au geste qui l'ac-

compagna, Jérémie comprit que c'était, de la part du jeune créole, une énergique protestation. Il se sentit le courage alors de le regarder en face, puis, d'une voix bien humble et tout émue :

— Alors, Monsieur, que prétendez-vous donc ?

— Jérémie, vous souvenez-vous qu'il y a dix-sept ans, un nègre apporta dans votre maison au Carbet une jeune fille blanche ?..

— Mademoiselle de Jansseigne !..

— Qui mit au monde, sous votre toit, une enfant que vous avez adoptée ?

— Qui vous a dit cela, Monsieur? s'écria Jérémie.

— Cette enfant, reprit Firmin, c'est Madeleine... Madeleine qui n'est pas votre fille, qui n'est point une mulâtresse, par conséquent ; Madeleine que j'aime, et que j'ai choisie pour être ma femme.

— Grand Dieu ! c'est impossible !

Ce cri s'était échappé spontanément de la poitrine du vieux mulâtre. Sommé de s'expliquer, la parole lui manquait. Il se repentit un moment d'avoir été si prompt dans cet élan que lui avait inspiré sa conscience. Maintenant, il n'y avait plus à reculer.

— Impossible ! avez-vous dit, et pourquoi ? Voyons, expliquez-vous ; parlez, mais parlez donc ! lui commanda Firmin.

— Monsieur le comte, répondit le mulâtre, permettez-moi de garder le silence sur les causes qui me font vous dire que Madeleine ne peut pas être votre femme. La même prière que je vous avais adressée la première fois que vous vîntes ici, je vous la renouvelle, Monsieur. Laissez Madeleine pure et respectée ; éloignez-vous d'ici, ne la revoyez jamais.

— Jérémie, fit le comte de Lansac, en saisissant fortement les deux mains de l'économe, il y a dans tout ceci

un mystère étrange ou effroyable. Il faut, il faut, entendez-vous, que vous me le révéliez, à l'instant même. Cette histoire de mademoiselle de Jansseigne, je me la rappelle vaguement, c'est un souvenir d'enfance. Ne fut-elle pas séduite par un monsieur de Nozières, que la guerre appela à mourir sur le pont de son navire, et qui ne put ainsi réparer l'outrage dont il accabla une famille ? N'est-ce pas cela?

— C'est du moins la fable, Monsieur.

— La vérité, quelle est-elle donc, alors?

— Ne me la demandez pas, et partez sans revoir Madeleine.

— Vous parlerez, s'écria Firmin en saisissant Jérémie si vigoureusement par le bras, que le vieux mulâtre poussa un cri horrible et tomba à genoux.

A ce cri, Madeleine était accourue en hâte; son regard étonné se promena de Firmin, pâle de colère, à Jérémie, tremblant, et dont le visage décomposé trahissait à la fois la honte et la terreur.

— Retirez-vous, Madeleine, dit Firmin à la jeune fille avec un ton suppliant ; en même temps il tendit la main au mulâtre pour l'aider à se relever. Vous voyez bien, reprit-il, que je ne lui veux point de mal; retirez-vous donc, et laissez-moi causer seul avec Jérémie : nous allons nous entendre à merveille à présent.

Comme Madeleine, muette et glacée d'effroi, hésitait :

— Laisse-nous seuls, murmura Jérémie.

XXVI

La jeune fille s'en alla lentement, la tête baissée et le cœur inquiet. Un sourire amer effleura la lèvre de Firmin et une larme monta à sa paupière, quand, au moment d'entrer dans la case, Madeleine se retourna vers lui pour lui adresser un regard de supplication et de reproche peut-être.

Lorsqu'il se retrouva seul en face du mulâtre :

— Votre silence et vos hésitations, Jérémie, m'ont fait entrevoir cette vérité que vous n'osez pas m'avouer, et vous avez raison. C'est là un de ces mystères qui, pour l'honneur de nos familles, doit demeurer enseveli dans la conscience d'un honnête homme. Le monde eût flétri mademoiselle de Jansseigne séduite par M. de Nozières, la société coloniale l'eût étranglée, séduite... par... vous, par un mulâtre!...

Jérémie courba la tête. Un long silence se fit. Quand l'économe osa regarder le jeune créole, il demeura frappé de l'altération de ses traits.

Cette révélation, dont en Europe on ne saisira que difficilement la subtile profondeur, avait vivement impressionné Firmin. Dans le premier moment, il n'avait pu se défendre d'un véritable sentiment d'horreur. Au point de vue des mœurs et des conditions sociales du Nouveau-Monde, ce n'était plus seulement la honte qui rejaillissait jusqu'à la mère de Madeleine, c'était comme une dégradation et une souillure, qui, aux yeux du jeune créole, retombaient alors sur la famille entière.

Étrange changement! Au moment où Firmin s'était épris de Madeleine, il n'ignorait pas qu'elle fût l'enfant d'un mulâtre, et la passion qui le dévorait avait reculé cependant devant l'honneur d'une fille appartenant à une classe dont les hommes de sa caste faisaient bon marché, en ce temps-là surtout! En face du mystère qu'il venait de découvrir, il éprouva au fond du cœur une sorte de répulsion et pour Jérémie et pour Madeleine elle-même.

Il faut le dire, Firmin avait entendu la déchéance d'une famille blanche, de la bouche même de l'auteur de cet opprobre. L'honneur de la société coloniale venait de naufrager sous ses yeux.

En aimant noblement Madeleine, fille d'un mulâtre et d'une blanche européenne de basse naissance, en nourrissant au fond de son cœur la pensée de ne la vouloir posséder que par le mariage, il ne froissait qu'un préjugé. Désormais, c'était une sanction qu'il allait donner à l'opprobre dont la société coloniale avait été frappée dans un de ses membres.

Tel était le sentiment qui dominait Firmin en ce moment. Nous ne savons si nos lecteurs saisiront bien parfaitement la nuance, imperceptible pour eux, monstrueuse pour les habitants d'outre-mer, entre ces deux origines de Madeleine; pour M. de Lansac, si robuste d'abord contre un préjugé, c'était la fin d'un rêve adoré.

L'impression qu'éprouvait le jeune créole n'échappa point à Jérémie, qui comprit sa situation. Il ne songea pas à blâmer dans sa conscience le retour défavorable qui se produisit dans l'esprit de Firmin. Le mulâtre cacha son front entre ses deux mains, et murmura d'une voix étranglée ces mots :

— Pauvre Madeleine!

Jérémie et le créole restèrent silencieux pendant un long moment.

La première crise passée, Firmin entendit au fond de son cœur comme un concert de reproches. L'image de Madeleine flottait aussi devant ses yeux dans toute sa grâce et dans toute sa pureté. Il interrogea sa conscience, il la trouva moins raidie; le feu de la passion, peu à peu rallumé, l'avait ramollie et rendue plus accessible aux tendres émotions. Une lutte violente s'engagea entre les divers sentiments qui l'agitaient, car il pâlit tout à coup, comme s'il allait mourir, et porta la main à son front inondé d'une sueur froide.

— Jérémie, dit-il avec calme, racontez-moi comment ce malheur est arrivé.

Jérémie tourna vers Firmin son visage décomposé. Le blanc de ses yeux, un peu jaune naturellement, comme c'est de rigueur chez tous les gens de sa race, avait en ce moment une teinte tout à fait bilieuse, et s'était injecté de sang.

— C'est un bien grand malheur, en effet, Monsieur, répondit le mulâtre, je m'en aperçois aujourd'hui. Le souvenir s'en était assoupi au fond de mon cœur; en s'éveillant, il a fait comme le serpent qu'on arrache à son sommeil, il m'a mordu et déchiré. Vous avez vu, Monsieur, combien j'aimais Madeleine, avec qu'elle sollicitude je veillais à son honneur. C'est en l'entourant de cet amour profond que je parvins à oublier qu'elle était l'enfant d'un crime...

— D'un crime? répéta Firmin.

— Oui, Monsieur, car cette lugubre histoire se résume en ces mots : « Un crime et une vengeance! » Oh! ne me demandez pas tous les détails, toutes les péripéties, surtout le prologue de ce drame... Insulté par le marquis de Jansseigne, qui refusa de m'en rendre raison, parce qu'un blanc ne se bat jamais avec un mulâtre, me dit-il, poussé à la rage, je résolus de me venger, et je me vengeai

cruellement en flétrissant sa famille, en y faisant passer, par la violence, un peu de ce sang mêlé, objet de leur dédain...

— Misérable ! s'écria Firmin en levant ses deux poings sur la tête de Jérémie.

— Misérable en effet, répondit le mulâtre, en se résignant à subir cette explosion de colère de la part du jeune créole. Allez, monsieur Firmin, reprit-il, tout crime est puni tôt ou tard, j'expie le mien en ce moment. A cette époque, continua le mulâtre, M. de Nozières faisait la cour à mademoiselle de Jansseigne, ce fut à lui que la jeune fille imputa ma lâche action. Il fut tué, vous savez, dans un combat sur mer, en sorte que la vérité resta un secret entre ma victime et moi. Plus créole que chrétienne, même à son lit de mort, elle ne se désavoua point.

Après cette confidence, qu'il avait écoutée la pâleur au front, Firmin laissa partir Jérémie, et demeura plongé dans ses rêves, assailli par les nouveaux combats que se livraient sa conscience et son cœur.

XXVII

Au moment où le mulâtre rentra dans sa casse, Madeleine vint au-devant de lui en se jetant à son cou :

— Mon père, dit-elle, que s'est-il donc passé entre vous et M. de Lansac ?

— Pauvre enfant ! murmura Jérémie en pressant la jeune fille contre son cœur, dis adieu à tes illusions et à ton bonheur... Tu ne seras pas, tu ne peux jamais être la femme de M. de Lansac !...

Madeleine se détacha des bras de son père, recula de quelques pas, regarda fixement le vieux mulâtre, et, tombant à genoux, la face contre terre :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle.

Dans cette simple exclamation, toute l'émotion de son âme s'était trahie.

— Madeleine, fit Jérémie en la relevant, écoute-moi...

— C'est de Dieu seul que j'attends un conseil, répondit-elle, en redressant son pauvre corps brisé ; mon père, souffrez que je me retire.

Quelques minutes après, Firmin entra dans la case. Il alla droit à Jérémie qui pleurait dans un coin, la tête cachée dans ses deux mains.

— Où est Madeleine ? demanda le jeune créole d'un ton résolu et vif.

— Dans sa chambre où elle prie Dieu, je crois, répondit le mulâtre.

— Je veux la voir et lui parler.

— A quoi servirait, monsieur le comte, cette entrevue et cette conversation ?

— Je le veux, vous dis-je.

Jérémie se dirigea vers la chambre de Madeleine, attenante à la galerie, puis il en ressortit presque aussitôt en disant :

— Madeleine n'est plus là.

Firmin s'avança vers la chambre, ouvrit la porte, regarda dans l'intérieur pour s'assurer de l'exactitude de la déclaration du mulâtre, et revint dans la galerie, où il se promena à grands pas.

— C'est décidé, disait-il en arpentant l'espace, Madeleine sera ma femme, sous la condition que Jérémie confirmera la déclaration publique de Corydon. J'emmènerai Madeleine avec moi en France ; j'irai cacher mon bonheur dans un autre monde que celui-ci. Et d'ailleurs,

je rends ainsi l'honneur à une famille de ma caste, une famille à laquelle j'appartiens d'ailleurs. Qui sait si cette épouvantable vérité que m'a confessée Jérémie n'est pas soupçonnée ici? Endormie dans quelque mémoire, elle peut se réveiller d'un moment à l'autre, sous le moindre prétexte, terrible comme une vengeance. Étouffons-la à l'avance. On pourra bien gloser de ce que j'épouse une bâtarde; mais personne n'osera murmurer que le comte de Lansac ait pris pour sa femme la fille d'un mulâtre.

Jérémie suivait d'un œil hébété et ahuri l'agitation de Firmin dont il ne cherchait même pas à saisir la cause. Le jeune créole s'arrêta devant lui :

— Appelez, cherchez, trouvez Madeleine, dit-il; son absence m'inquiète. Je vous attends ici tous les deux. A tous les deux, je vous dois un aveu, comme je prétends, de votre part, à un serment solennel d'où dépend mon bonheur et celui de Madeleine.

Jérémie sortit en se dirigeant du côté de l'hôpital, où il savait que sa fille faisait souvent de pieuses et bienfaisantes visites.

Les scènes que nous venons de raconter se passaient à l'heure de midi, moment de repos pour les nègres, habituellement retirés tous dans leurs cases, où on les pouvait trouver couchés et endormis sur le seuil de la porte ou bien accroupis dans un coin et fumant.

Pendant cette halte dans le travail, le plus grand silence et le plus grand calme règnent sur une habitation. Pas une ombre n'erre ni autour des maisons, ni sur la savane, ni aux champs. C'est comme une nuit en plein jour. Ces chants joyeux, ce bruit du fouet qui déchirait l'air, et quelquefois aussi l'épiderme, ce va-et-vient incessant d'hommes, de femmes, d'enfants, de mulets, de bœufs, de chevaux, tout ce tumulte enfin d'une grande et vaste exploitation qui, dix minutes auparavant, emplis-

saient de vie et de mouvement tous les coins de ce domaine, s'est éteint subitement. On dirait maintenant d'un désert et d'une solitude.

Le maître, comme l'esclave, aussi bien les bestiaux que les animaux domestiques, dorment, s'enferment, se cachent à l'ombre des maisons ou des arbres.

Quiconque se hasarde à sortir, peut se promener impunément par toute l'habitation, sans rencontrer âme qui vive, sans crainte qu'un regard l'épie et le surprenne, qu'aucune oreille l'entende, qu'aucune indiscrétion trouble ses pas où qu'ils se portent. Des vols même, assez rares pendant, la nuit, où il y a toujours une garde sur les habitations, sont plus fréquents à ce moment calme et solitaire de la journée.

Jérémie sortit donc à la recherche de Madeleine. Il arriva jusqu'à l'hôpital, où une vingtaine de noirs malades dormaient. La souffrance du corps elle-même s'assoupit quelquefois aussi à cette heure. Les gardiens de l'hôpital, étendus aux pieds des lits des malades, reposaient également. Jérémie parcourut l'hôpital dans tous les sens, Madeleine n'y était point; il alla aux tristes cachots, vides le plus souvent, il faut bien le dire; Madeleine n'était venue consoler aucun prisonnier et promettre à quelques-uns le pardon toujours assuré. Il parcourut toutes les cases à nègres. Personne n'avait vu Madeleine. En vain, il l'appela d'une voix forte et accentuée d'abord; puis, à la seconde fois, sa voix émue et tremblante put à peine se faire entendre; à la troisième, ses lèvres ne purent même pas articuler un nom qu'elles avaient accoutumé à prononcer. Les larmes étouffaient Jérémie lorsqu'il rentra, le visage bouleversé et les yeux égarés dans la galerie, où Firmin attendait avec une impatience fébrile.

— Qu'y a-t-il, Jérémie? demanda-t-il en voyant la décomposition des traits de l'économe.

— Je ne sais pas où est Madeleine ; je ne puis pas la trouver, je l'appelle et elle ne me répond pas, murmura le mulâtre, en s'affaissant sur un siége.

L'inquiétude dont paraissait agité Jérémie, la personne de Madeleine mise en jeu, avaient suffi pour réveiller, comme par miracle, toute cette population noire, et pour la tirer de sa torpeur habituelle. On voyait la vaste savane sillonnée en tous sens par des bandes de nègres, allant, courant, furetant de tous côtés, se questionnant les uns les autres, et indiquant par des signes négatifs l'inutilité de leurs recherches. Les visages, simplement affairés tout à l'heure, se montrèrent bientôt anxieux et terrifiés.

XXVIII

Au plus fort de cette agitation, on vit déboucher par l'allée conduisant au bourg de la Basse-Pointe un hamac porté à dos par quatre vigoureux nègres, le torse nu, le pantalon de toile bleue retroussé jusqu'au genou, et la main armée d'un gros bâton noueux. Quatre autres nègres, sorte de relais ambulant *, suivaient ou marchaient à côté du hamac, chargés de plus légers fardeaux.

Ce hamac, un peu de la famille des palanquins asiatiques, s'arrêta à la porte de la case de Jérémie ; une jeune femme en descendit, étonnée du peu d'empressement de l'économe et des domestiques de la case à venir au-devant d'elle. Cependant l'apparition du cortége voyageur, à l'entrée de l'allée de vieux tamariniers et proche

* On les nomme dans le pays des *rechanges*.

de l'étang qui le bordait, avait attiré de ce côté un groupe d'esclaves qui avaient eu le temps d'échanger quelques mots avec les *porteurs*, et de leur expliquer rapidement la cause du grand brouhaha qui régnait sur l'habitation.

— Est-ce une raison, avait murmuré avec une superbe insolence la jeune créole, parce qu'une fille de couleur disparaît de sa maison, pour qu'on ne me serve pas tout de suite ? Eh, mon Dieu ! elle se sera fait enlever, n'est-ce pas l'habitude et le sort de ces créatures-là !..

Ces mots, exactement créoles, peignent, dans toute leur vérité, l'opinion courante et le dédain de la race blanche à l'endroit des femmes de couleur.

Madame de Mortagne, c'était elle, s'assit frémissante d'impatience, et son petit pied battait la terre de colère. Mais les paroles qu'elle venait de prononcer avaient été entendues par Firmin, qui, retiré dans le fond de la galerie, attendait le résultat des recherches auxquelles se livraient les nègres de l'habitation, avec ce dévouement enthousiaste qui les caractérise dans leur amour pour certaines personnes.

— Ce serait mal en toutes circonstances, Madame, ce que vous venez de dire là ; en celle-ci, c'est odieux et criminel.

Madame de Mortagne fut frappée de la pâleur de Firmin, et son langage ne l'étonna pas moins.

— Oui, Madame, reprit le jeune homme, c'est odieux et criminel ; car cette jeune fille, pour laquelle tant de cœurs sont émus en ce moment, sans compter le mien, est la future comtesse de Lansac.

— Une mulâtresse ! allons donc !

— Et votre nièce, Madame, l'enfant de votre sœur.

Madame de Mortagne devint blanche comme les dentelles qui flottaient à ses manches. Elle se dressa l'œil en feu, et d'une voix frémissante :

— Je ne sais ce que vous voulez dire, Monsieur !..

La jalousie entrait pour moitié dans cette colère de madame de Mortagne.

Du groupe de nègres qui s'étaient réunis aux abords de l'étang, un cri lugubre et terrible s'échappa tout à coup. Firmin et madame de Mortagne s'élançant à la porte aperçurent deux nègres le corps à moitié sorti de l'eau verte et boueuse de l'étang, élevant au-dessus de leur tête le cadavre roidi d'une femme.

— Madeleine ! s'écria Firmin d'une voix qui déchira le cœur de madame de Mortagne.

Et, courant au-devant du cadavre de la jeune fille, il le saisit dans ses bras, l'apporta dans la case et le déposa sur le lit de la chambre.

— Morte ! murmura-t-il après avoir palpé le cœur et le pouls de la pauvre Madeleine, morte ! mon Dieu !

A ce cri, ceux qui étaient dans la chambre et ceux qui étaient dehors tombèrent à genoux. Un sanglot unanime répondit au sanglot que poussa Firmin.

Jérémie, le visage collé à celui de Madeleine, releva tout à coup la tête.

— Monsieur de Lansac, dit-il d'une voix coupée par les larmes, n'oubliez jamais que Madeleine est morte pour rester digne de votre amour !

Il se pencha de nouveau sur ce front glacé par la mort. Firmin appuya ses lèvres sur une des mains de Madeleine, et tous les deux ne quittèrent la chambre que lorsque le dernier clou fut enfoncé dans le couvercle du cercueil.

XXIX

Madame de Mortagne était sortie de la case de l'économe et était remontée dans son hamac, reprenant le chemin du Macoubac.

Sur cette route, il existe un lieu pittoresque et presque solennel, une voie sombre qui serpente entre deux haies de rochers gigantesques et noirs, calcinés par les rayons du soleil, et d'où quelque source d'une eau claire et limpide suinte de loin en loin.

Il est difficile de ne pas se recueillir en traversant ce passage. L'ombre immense que les rochers géants projettent sur le sol sonore et granitique comme les murailles naturelles qui le bordent, le coin de ciel qu'on aperçoit par échappées au-dessus de ces voûtes, le chant monotone des cascades qui se précipitent du sommet de ces rochers couronnés de verdure, emplissent l'âme d'émotion et lui donnent d'étranges frissonnements.

J'ai traversé maintes fois ce défilé en caravanes de voyageurs à cheval, ou de voyageurs en hamacs, c'est-à-dire toujours avec une escorte d'une vingtaine de nègres, plus ou moins. Tous, selon leur habitude, chantaient en marchant, comme pour alléger leur fardeau ou tromper la lassitude de leurs membres. Mais, à l'entrée de ce sombre chemin, ils se taisaient, se signaient quelquefois, et ne reprenaient leurs chants qu'après en être sortis. La majesté du lieu leur imposait toujours.

Il en fut de même de l'escorte de madame de Mortagne.

La jeune et orgueilleuse créole était partie, blessée au

cœur et surtout outragée de ce que, dans sa superbe de race, elle appelait la dégradation de Firmin. Tout le long de la route, elle avait, par une colère lentement distillée, irrité son cœur quelle sentait indifférent au malheur de Madeleine. Pour elle, ce n'était qu'une mulâtresse qui s'était follement suicidée!

Mais à l'entrée de ce défilé que j'ai décrit tout à l'heure, au moment où la voix de ses nègres s'éteignit et quelle se vit au millieu de cette obscurité solennelle que doublaient les approches de la nuit, il lui sembla que le cadavre de Madeleine, qu'elle avait contemplé, lui apparaissait humide et couvert d'herbes; elle se rappela ces paroles étranges de Firmin, dont elle ne se rendait pas compte, ignorant le fait qu'elles lui dénonçaient: « Madame, c'est votre nièce! » Elle éprouva une de ces peurs superstitieuses, si communes en ces pays. Elle ne put retenir un cri déchirant, et, se penchant hors du hamac:

— Retournez à la Basse-Pointe, dit-elle à ses nègres.

Madame de Mortagne rejoignit Firmin et Jérémie qui, courbés sur la tombe de Madeleine, dans le petit cimetière du bourg, élevaient à sa pure et chaste mémoire le plus beau des monuments, un monument de larmes et de prières. Elle s'agenouilla silencieusement à leur côté, et prenant le bras de M. de Lansac en sortant du cimetière:

— Firmin, lui dit-elle, vous avez besoin du dévouement d'une sœur pour vous consoler : je vous offre mon amitié...

— Merci, Madame; l'amitié seule, vous avez raison, pourra me consoler. Madeleine morte, l'amour est mort en moi.

LES BORGIAS NOIRS

LES BORGIAS NOIRS

I

Le poison est entre les mains du nègre une arme qui lui sert à toutes sortes d'usages, ou plutôt il l'emploie sous l'empire de mobiles et de sentiments bien opposés.

Tantôt c'est la vengeance contre le maître qui le guide, tantôt la haine contre tel individu dont l'autorité ou la simple présence dans la maison lui est importune, ou bien encore la jalousie contre tel autre, espérant qu'on soupçonnera celui-ci du crime, tout au moins qu'on l'attribuera à son influence. Une fois, il s'agira de faire mourir un maître détesté; une autre fois, le nègre n'aura d'autre dessein que de le ruiner. Enfin on a vu, et c'est là une chose étrange et incroyable, des esclaves faire usage du poison sur la personne de leur maître, par affection et par tendresse pour ce maître !

Je citerai à l'appui, le trait suivant :

Un propriétaire de la Guadeloupe avait fait part aux nègres de son habitation de la nécessité où il se trouvait

d'entreprendre un voyage d'une année en France. Ces nègres, fort attachés à leur maître, montrèrent tout d'abord un très-vif et très-sincère chagrin; puis ils tinrent conseil et déclarèrent qu'il n'y avait à cette absence aucune cause légitime. Ils cherchaient le moyen de l'empêcher, lorsqu'un des meilleurs esclaves de l'atelier s'écria :

— Rentrez tranquillement dans vos cases, je vous garantis que notre maître ne partira pas.

Aucun de ses camarades ne s'avisa de questionner le nègre sur son secret; on se borna à le soupçonner, mais sans que personne eut l'idée de contrecarrer ce projet odieux.

Dès le lendemain, une dizaine de chevaux moururent, puis vint le tour des mulets, puis des bœufs, puis des moutons; c'était la ruine qui menaçait.

Le départ pour la France devint impossible; l'habitant y renonça donc. Le poison cessa.

La mal fut réparé. Cependant, au bout d'un an, le projet de voyage ayant été repris, le poison recommença avec la même intensité. Cette fois le coupable fut découvert. Comme l'habitant indigné faisait à ce nègre de violents reproches sur ce qu'il croyait pouvoir appeler son ingratitude :

— Non, maître, répondit l'esclave, ce n'est pas cela! Nous éprouvions trop de chagrin de votre départ, nous ne pouvions nous résoudre à vous voir nous quitter; nous avons donc dû chercher le moyen de vous retenir près de nous : celui que j'ai trouvé était bien le meilleur, puisqu'il vous a retiré la possibilité d'effectuer votre voyage.

En parlant ainsi, ce nègre ne cherchait point une vaine excuse; il disait la vérité, il parlait bien selon sa conscience.

II

On a prétendu, avec quelque apparence de raison, que l'esclavage avait faussé les idées et les sentiments du nègre, en lui interdisant d'une façon absolue toute notion du bien et du juste, du mal et de l'injuste. Est-ce bien tout à fait exact? Je ne le pense pas.

Le nègre, tremblant et timide devant son maître, soumis et craintif jusque dans sa révolte, affaibli par la subordination, ne peut pas, n'ose pas lutter ouvertement. Ayant cependant des vengeances à exercer, il a recours forcément à des moyens occultes : le poison et le feu. Ce sont les armes des lâches; mais ce sont aussi les armes des opprimés réduits à agir dans l'ombre. Aussi le bon comme le mauvais nègre est-il toujours approvisionné de poison, ou du moins sait-il où en trouver à l'occasion. C'est affaire de prévoyance.

Tout au plus pourrait-on invoquer, pour refuser à l'esclave le sentiment du bien et du mal, l'exemple du nègre heureux, reconnaissant, attaché à son maître, et lui donnant, par le poison, la preuve épouvantable de cet attachement et de cette reconnaissance. Mais il n'ignore pas les funestes effets de cette arme qu'il manie avec une habileté merveilleuse, puisqu'il calcule les conséquences de son action : d'une part, la mort; de l'autre, la ruine. Il confesse franchement, hautement, le but qu'il poursuit; il l'atteint, il s'en réjouit.

Le nègre sait donc bien qu'il commet un crime. D'ailleurs, en maintes occasions, la loi a frappé sous ses yeux des criminels. S'il ne prévoyait pas les conséquences fa-

tales de son action, il ne chercherait pas les ténèbres pour l'accomplir, il n'attendrait pas d'être pris en flagrant délit pour l'avouer, ce qu'il ne fait, toutefois, que dans les cas d'empoisonnement par *intention honnête;* sinon, il nie presque toujours, en face même du châtiment et de l'expiation.

Pourquoi l'esclavage qui n'a enlevé au nègre ni l'amour passionné pour ses enfants, ni le respect très-grand pour ses parents, ni le dévouement aux vieillards, aux infirmes et aux pauvres d'esprit, ni le sentiment religieux poussé jusqu'à l'exaltation; pourquoi, dis-je, l'esclavage lui aurait-il enlevé la notion du bien et du mal, et l'aurait-il fait imbécile et idiot, seulement en matière de poison?

Il nous paraît plus juste d'imputer au caractère du nègre ce qu'on impute exclusivement à l'esclavage. Alors même qu'il applique le poison dans un *but honnête,* selon lui, le nègre ne voit pas bien le mobile vrai de son action. Il est de bonne foi en confessant ses intentions; mais il fait un peu obscur dans un coin de son esprit; ces ténèbres l'empêchent de discerner qu'il obéit, à ces moments-là, à la colère et à un sentiment de vengeance qui est le fond, non pas de sa nature d'esclave, mais de sa nature *naturelle,* si j'osais dire.

Le nègre est fougueux et fortement impressionnable. Pour une injure, pour une simple contrariété, le sang lui afflue au visage, qui se décompose littéralement. Son épiderme, même sous le noir le plus prononcé, prend une teinte lie de vin; ses yeux s'injectent de filets sanguinolents et de jaune, les artères des tempes lui battent avec violence, il ressent une sorte d'ivresse, sa tête bout.

Ces symptômes sont communs aux hommes coléreux; mais le nègre, dominé par sa condition, est obligé de se contenir et de concentrer sa colère, qui laisse nécessaire-

ment des traces profondes et durables. Il s'ensuit que le nègre est rancuneux, boudeur, qu'il pardonne peu. Emportant sa colère avec soi, il va la couver dans un coin; presque toujours quelque vengeance en éclôt, dont le dessein bien arrêté fermente tant que l'équilibre du sang ne s'est pas rétabli. Si l'occasion fatale s'offre avant ce terme, il en profite; si elle lui manque et que le calme de ses sens soit revenu assez promptement, sans oublier l'injure, il ajourne la vengeance et en atténue même quelquefois les effets.

Prenons pour exemple le cas de ce propriétaire tant aimé de ses esclaves qui, pour le retenir au milieu d'eux, le ruinent par le poison. Eh bien! dans ce fait, il n'y avait pas autre chose, au fond, qu'une violente contrariété, suscitée par la défiance, par la crainte et par une sorte de prévision de l'avenir. Ils étaient heureux avec ce maître; lui parti, qui les conduirait? Seraient-ils gouvernés avec autant de douceur? Qui répondait que le maître, une fois en France, ne serait pas tenté d'y rester, de vendre peut-être sa propriété? Entre quelles mains passeraient-ils? Terribles questions! Les nègres n'ont pas le droit de présenter des observations; d'ailleurs les écouterait-on? Et puis, il est si aisé de les tromper!

Développez ces raisonnements, poussez-les jusqu'à leur extrême limite, vous arrivez à une de ces conclusions brutales qui excitent le faible à s'armer contre le fort. L'arme est toute trouvée; on en use. Le fort est vaincu, il se soumet et courbe la tête avec épouvante devant un crime qui veut se colorer d'une intention *honnête et sentimentale.*

Le grand malheur de l'esclavage, sa faute, est d'avoir donné aux nègres une arme aussi funeste que le poison, qu'ils emploient en toutes occasions, sachant bien, calculant avec exactitude tout le mal qui en résultera.

Le poison est à la fois l'arme offensive et défensive de l'esclave.

Et ici je dois faire observer qu'il s'en sert si habilement, que rarement il l'applique avec violence; c'est toujours par petites doses qu'il procède. La mort ne doit venir que lentement, progressivement, avec des alternatives d'espérance et de suprême agonie. C'est quelquefois un raffinement de cruauté, une atroce joie que se donne l'empoisonneur d'assister aux souffrances et aux langueurs de sa victime. Souvent aussi, c'est un autre sentiment qui le pousse à agir de la sorte. Le nègre considère le poison comme un instrument chargé de manifester son pouvoir; conséquemment, les premières atteintes, dans sa pensée, doivent être un avertissement; il compte sur les symptômes plus ou moins alarmants, pour arrêter telle mesure, pour provoquer telle autre; il garde et veut laisser une espérance. Entre le premier et le second avertissement, il y a toujours une lacune. C'est le temps de la réflexion. Il récidive quand il y a lutte contre lui et contre sa volonté.

Le suicide par le poison est également de sa part la manifestation d'un chagrin, d'une douleur, d'une blessure qu'il dénonce au maître. Là encore, il procède par alternatives. Les symptômes ne sont jamais douteux; c'est donc au maître, à qui ils n'échappent pas, à trouver le remède au mal dont l'esclave est rongé, le beaume à la plaie qu'il ne montre pas toujours, car souvent la cause vient du maître lui-même.

La placidité avec laquelle les créoles vivent au milieu du fléau étonne d'abord vivement les Européens; puis ils s'habituent peu à peu, et tout aussi bien que les créoles eux-mêmes, à avoir incessamment suspendue au-dessus de leur estomac cette coupe de Damoclès.

Est-ce indifférence, insouciance, effet du climat, ou

bien conséquence de la vie coloniale? c'est ce que je ne saurais dire.

Ainsi il n'est pas rare que, sur une habitation ou dans une maison de ville, on conserve dans l'intérieur certains esclaves réputés maîtres empoisonneurs, et même qu'on leur montre une confiance illimitée dans la conduite et les soins du ménage; bien souvent ils ont la garde et la surveillance des enfants. On ne paraît guère s'en préoccuper.

Je fis frémir un de mes amis, nouvellement arrivé aux Antilles, en lui racontant que, sur l'habitation d'un de mes parents où je le conduisais en visite, le cuisinier passait, — ceci sans épigramme, — pour un empoisonneur émérite.

Ce nègre, malgré sa fatale réputation, n'en était pas moins resté à ce poste de confiance près de vingt ans. De rares cas d'empoisonnement attristèrent l'habitation. Des bestiaux seulement furent atteints de loin en loin. On soupçonna toujours ce Vatel crépu, mais sans jamais le pouvoir surprendre en flagrant délit; on ne chercha même pas à le faire. En bonne politique coloniale, c'eût été une imprudence. L'ignorance, au contraire, que l'on affectait sur les talents monstrueux et quelque peu excentriques de ce cuisinier, fut la sauvegarde du maître de l'habitation et de sa famille.

En général, tant que le mal ne s'est pas encore introduit sous le toit intime, autour de la table, le maître a tout intérêt à vivre dans la plus parfaite sécurité. Le moindre doute, le moindre symptôme de crainte ou de défiance qui nécessite l'expulsion violente d'un domestique ou simplement son déplacement de fonctions, si adroitement qu'on s'y prenne, est le signal d'un crime.

Le cuisinier empoisonneur dont je parle n'était pas dangereux devant ses fourneaux, qu'il administrait avec

distinction depuis vingt ans : il fût devenu terrible si on lui eût retiré ses casseroles.

Cette science, toutefois, n'était jamais perdue. Si les bons procédés du maître, si l'affection de ses nègres pour lui et pour sa famille le garantissaient des atteintes de ce poison qui vieillait nuit et jour à son chevet, à sa cuisine, et gardait toutes les avenues de sa maison, l'empoisonneur n'en était pas moins au service de ses voisins. C'était même là souvent une tactique très-ingénieuse de la part d'un atelier mécontent, de cacher sur une habitation voisine la main vengeresse qui décimait une famille et ruinait un propriétaire, quelquefois dans l'espace d'une nuit.

III

Pendant un de mes séjours en Amérique, j'avais reçu mission de présenter à quelques habitants d'une de nos îles un jeune Français que ses fonctions appelaient à résider dans la colonie.

Il n'avait aucune notion, ou plutôt il n'avait guère, comme tous les européens, que des notions fausses sur l'existence coloniale. Il s'était fait, entre autres erreurs, une idée mesquine de la vie de campagne aux colonies. Afin de rectifier tout de suite ses jugements et de l'initier, du premier coup, aux splendeurs de cette végétation qui n'a pas sa pareille dans le monde, au spectacle de l'activité d'une *habitation*, de l'étendue des propriétés, du côté curieux et original des rapports entre le maître et l'esclave, je résolus de le conduire, pour son début, sur une des sucreries les plus considérables de l'île.

C'était précisément à un moment de *coupe* et de *roulai-*

son, le moment de la récolte, dirions-nous ici. C'est alors que le mouvement est le plus énergique sur une habitation.

Un atelier de deux cents nègres enveloppe d'un cercle mouvant et noir la *pièce* (champ) de cannes, avançant pas à pas, uniformément, abattant sous le coutelas la plante juteuse, jusqu'à ce qu'il ne reste plus, au milieu de la *pièce*, qu'un bouquet d'une dizaine de pieds de circonférence. Cette espèce d'îlot de verdure est le repaire des serpents et des rats, chassés en avant et cernés de tous côtés. Il se livre bien certainement, dans les ténèbres de ces lieux, des combats fantastiques. Pendant la nuit, ceux des rats, et ils sont monstrueux, que les serpents n'ont pas dévorés, parviennent à s'évader; mais les serpents un peu imprudents, et surtout rassasiés, se blottissent avec obstination dans ces fourrés où on leur a ménagé de si pantagruéliques festins. Puis, quand la coupe est achevée, on met le feu à l'îlot, en faisant bonne garde autour, pour que ni reptile ni rongeur n'échappe à l'auto-da-fé. Des rats, quelques-uns trouvent à s'enfuir; mais presque tous les serpents sont pris; et comme ils ont dévoré bonne quantité des quadrupèdes, il se trouve que la chasse est tout naturellement double.

La coupe d'une pièce de cannes dure plusieurs jours et s'exécute au carillon de gaies chansons. Dès le second jour, pendant qu'une partie de l'atelier taille en plein dans ces petites forêts de cinq ou six pieds de haut, l'autre moitié rassemble les cannes en paquets ou gerbes, et les charge sur des mulets bâtés ou sur de pesants *cabrouets* (sorte de charrettes) attelés de bœufs mugissants. Les muletiers en croupe partent au galop, faisant claquer leur fouet et à la file les uns des autres. Du champ de cannes au moulin, où mulets et cabrouets viennent jeter leur charge, c'est un va-et-vient continuel, une espèce de chaîne

sans fin, un tumulte incessant, un brouhaha de chants, de cris, de jurons, de claquements de fouets, de hennissements de mulets et de chevaux, de beuglements de bœufs. Les muletiers qui partent apportent au moulin la chanson de l'atelier et rapportent à l'atelier la chanson du moulin ; et qu'elles chansons et quels chœurs ! des notes à casser la voix, des mélodies à briser le tympan, des mesures à mettre en branle tous les danseurs de la terre : c'est une vie nouvelle sur l'habitation, toute pavoisée de rires, de bonheur, de gaieté !

Le nègre qui montre le plus d'insouciance au travail habituel, reprend du nerf ces jours-là; pour les enfants, c'est une joie indicible.

Devant le moulin, les cannes amoncelées en montagne passent de mains en mains pour arriver jusqu'aux cylindres puissants qui les broient et les rendent converties en une matière molle et spongieuse. Cette matière, désignée sous le nom de *bagasse*, est destinée à alimenter le feu sous les chaudières gigantesques où bout le jus de la canne, dont l'odeur enivrante fait dresser les oreilles et ouvrir le naseau aux mulets et aux bœufs devinant, pour le soir, la boisson dont ils sont le plus friands. Les bêtes ont donc également leur part de joie dans cette récolte.

Les nègres et les négresses, nus jusqu'à la ceinture, les épaules et le corps ruisselant et luisant de sueur, la chanson aux lèvres (quant ils ne déchirent pas un morceau de canne à belles dents), se démènent comme des démons, ne laissant chômer ni les cylindres affamés et insatiables, ni les chaudières où, en passant de l'une à l'autre, le jus de la canne se transforme pour aller enfin se cristalliser dans de larges et longs bacs que le propriétaire vient incessamment surveiller. Il suit cette dernière opération surtout avec une sorte d'inquiète préocupation. Là, en effet, est la

question pour lui. Le sucre sera-t-il-beau ou sera-t-il de mauvaise qualité? Autour de ces bacs s'élèvent et s'écroulent bien des illusions, bien des calculs , bien des espérances! Question de fortune ou de ruine; de vie ou de mort souvent.

Quand vient le soir l'atelier rentre, les mulets et les bœufs se reposent, la chaîne électrique est interrompue; toute l'action, toute l'activité se concentre autour du moulin qu'enveloppe une épaisse vapeur, au milieu de laquelle brillent des feux de torches et les flammes des cheminées. Les chants plus serrés, plus nourris, retentissent en chœurs formidables pendant toute la nuit, où les nègres font le quart comme sur les vaisseaux; quelquefois le tambour se joint aux voix.

C'est une fête gigantesque que ce travail de *roulaison*, et qui se termine presque toujours par un immense *bamboula* sur les riches sucreries, et quand la récolte est bonne.

Aucune sorte de travaux en France, dans quelque usine que ce soit, ne peut donner une idée de ce spectacle étourdissant pour un étranger. En France, tout est méthodique, réglé, ordonné. Là, c'est un tohubohu, un mouvement, un pêle-mêle sans nom, un dévergondage de travail, si j'osais dire.

Il en reste une impression profonde, charmante et grandiose à la fois.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, la première opération de la *roulaison* est le broiement de la canne entre les meules dentelées du moulin mû par l'eau, par le vent ou par les animaux. Depuis quelques années, on a introduit aux colonies des moulins à vapeur. Je dois constater que c'est un peu contre la volonté des colons, assez routiniers par tempérament.

Le jus de la canne est conduit, au sortir du moulin, par une gouttière en bois, dans une chaudière où il reçoit la

première cuisson, qui a pour effet principal d'épurer ce jus en le dégageant de l'alumine résultant du broiement actif des cylindres et de l'ébullition. Un nègre, armé d'une longue *gaule* (long bâton) au bout de laquelle est emmanchée une large spatule en bois, écume la surface de cette chaudière avec une certaine délicatesse.

Dès que l'ébullition se produit, le contenu de cette première chaudière, sans cesse alimentée d'ailleurs par le moulin, est transvasé au moyen d'un vase ou *couï*, formé d'une moitié de calebasse, et également emmanché au bout d'un long bâton, dans une seconde chaudière, plus fortement chauffée que la première, et soumise à une ébullition plus intense. Un autre nègre, armé d'un instrument semblable à celui de son voisin, continue l'écumage, tout en opérant une sorte de mixture entre l'alumine qui flotte à la surface et la matière contenue au fond de la chaudière. Cependant, il arrive que l'écume est encore assez considérable dans cette seconde chaudière pour nécessiter une opération semblable à celle qui se pratique dans la première, au moyen de la spatule de bois dont j'ai parlé.

Le jus de la canne soumis à cette seconde cuisson se nomme *vesou;* il exhale, comme je l'ai dit, une odeur délicieuse, alléchante même pour les animaux qui la hument avec une véritable volupté, le naseau au vent.

Le *vesou* passe à son tour dans une troisième chaudière, et quelquefois dans une quatrième; là, dégagé de tous les principes qui s'opposaient à sa concrétion, et abandonné à une complète ébullition, mais non pas sans un travail constant de mixture, il devient *sirop*. Le sirop cuit jusqu'à un degré déterminé, après quoi un nègre le verse dans des conduits en bois aboutissant à ces *bacs* que j'ai désignés plus haut, et où, en se refroidissant, le sirop se transforme en sucre et se cristallise. C'est à partir de la se-

conde chaudière que le propriétaire commence à espérer ou à redouter les résultats de sa récolte ; mais c'est au *bac* que se dit le dernier mot de ce mystère.

Ces trois ou quatre chaudières rangées comme je l'ai décrit, maçonnées dans une sorte de fourneau, se nomment une *batterie*. Sur les grandes et riches habitations, on compte jusqu'à deux ou trois *batteries*.

Rien de plus pittoresque que le spectacle intérieur de la partie des bâtiments d'exploitation où se fait la cuisson, pendant la nuit surtout. Éclairés par des torches accrochées autour de la muraille, ou par des quinquets à réflecteurs, les torses nus des nègres, ruiselant de sueur et confondus, pour ainsi dire, dans l'épaisse et odorante fumée des chaudières, se dessinent vivement au-dessus des *batteries*. De toutes parts, les chants éclatent pendant le jour et bourdonnent à peine, une fois la nuit venue.

Pour en finir avec cette opération de la fabrication du sucre, je dirai que la matière cristallisée dans les bacs est transvasée dans des barriques percées de cinq à six trous à leur partie inférieure et placées sur de larges caillebotis, dans un bâtiment nommé *purgerie*. Là, le sirop qui reste encore dans le sucre s'égoutte et constitue ce qu'on appelle la melasse.

IV

J'avais donc bien choisi en prenant un de ces moments-là pour conduire mon recommandé sur l'habitation que je savais être une des plus propres à lui donner un haut goût de cette sorte de vendanges coloniales.

Mais en arrivant sur la propriété, terme de notre

voyage, je fus tout étonné de ne voir point l'atelier à l'ouvrage. J'aperçus bientôt la pièce de cannes dont la coupe avait été entamée, delaissée ; sur le bord du chemin, quelques coutelas gisaient abandonnés, des cabrouets, dételés et à moitié chargés déjà, barraient la route, le brancard à terre; un peu plus loin, je remarquai le fouet du commandeur, ce sceptre terrible, couché impuissant à l'entrée de la pièce où le sol était foulé sous des trépignements tout frais encore.

Il me parut que ce désordre avait quelque chose de sinistre. Nous avançâmes, ne rencontrant pas l'ombre d'un nègre sur nos pas; plus nous approchions de la maison du maître, plus l'atmosphère, autour de nous, semblait chargée de tristesse et de lugubres symptômes. En entrant sur la vaste savane qui s'étendait à plus d'un kilomètre, et ordinairement peuplée de bestiaux, je comptai deux mulets se traînant lentement à travers les herbes. Un silence solennel planait sur ces solitudes. Partout où nos regards s'arrêtaient, j'observais des traces de ce désordre que j'avais trouvé dans la pièce de cannes. Rien n'était à sa place accoutumée. La cheminée du moulin lançait en spirales les dernières vapeurs d'une fumée pâle et froide.

—Mon Dieu! m'écriai-je tout à coup.

— Qu'est-ce donc? me demanda mon compagnon en voyant mon émotion.

— Je redoute un effroyable malheur, lui répondis-je en mettant mon cheval au galop; suivez-moi.

En longeant le parc aux bestiaux, je le vis désert; toutes les cases à nègres étaient fermées, et pas le plus petit négrillon ne montrait sa tête crépue et son ventre gonflé comme un ballon, au milieu des jardins verts et encore bien cultivés qui entouraient les cases. A cent pas plus loin, je rencontrai une vieille négresse décharnée, dé-

composée, errant comme un spectre. Elle fit la révérence et se signa en nous voyant. Je n'osai pas la questionner, et je continuai ma route au galop du cheval.

—Mais que se passe-t-il donc? me demanda de nouveau mon compagnon qui se sentait ému de mon trouble sans qu'il s'en rendît compte.

Nous arrivâmes sous l'immense arcade de verdure qui ombrageait le seuil de la maison du maître.

Deux jeunes nègres se présentèrent les yeux rougis par les pleurs. Selon l'usage, l'un d'eux prit nos chevaux par la bride qu'il enroula autour de ses bras.

—Maître me dit-il à voix basse, je ne puis donner ni à boire ni à manger à vos chevaux.

— Je m'en doute, lui répondis-je.

L'autre domestique nous introduisit dans l'intérieur de la maison désolée, où s'offrit à nos yeux le plus navrant des spectacles. Au fond d'une longue galerie close en jalousies, trois jeunes enfants entouraient leur mère, deux assis sur ses genoux et la tête penchée sur son sein, le troisième debout devant elle, les bras passés autour de son cou. La pauvre femme priait affaisée sur un lit de repos, le regard fixé au plancher, le front abattu et les mains croisées. Elle priait ainsi depuis deux jours, la malheureuse! Dans un coin se tenaient accroupis et silencieux un groupe de quatre petits nègres, nus, enlacés les uns dans les autres, comme une pelotte de vers. De temps en temps, ils levaient leurs grands yeux jaunes pour regarder leur maîtresse, échangaient quelques mots entre eux, puis retombaient dans leur immobilité. Le chef de cette famille arpentait à grands pas la longue galerie avec une agitation fébrile, le regard sombre, les doigts crispés; son visage était pâle et couvert de larges gouttes de sueur. Il vint au-devant de nous, me tendit la main avec affection, et nous conduisit auprès de sa femme. Mon

compagnon, qui ne comprenait où ne devinait encore rien demeurait atterré.

— Mon pauvre ami, me dit l'habitant, nous voilà ruinés; depuis avant-hier le poison à ravagé l'habitation.

L'Européen dressa la tête et devint blanc comme un sépulcre.

— Cela a commencé, comme toujours, par les mulets et par les bœufs, il y a huit jours. Vous savez que mes nègres m'aiment beaucoup. Je fis appeler le commandeur et lui ordonnai une active surveillance; ce qu'il fit ou ne fit pas, je n'en sais rien : toujours est-il que la nuit suivante je perdis de nouveau trois mulets et quatre bœufs. Au moment de la roulaison, cela devenait inquiétant. La mortalité continua; trois de mes chevaux périrent; quarante-huit heures après, il ne me restait plus que ces deux squelettes que vous avez dû rencontrer dans la savane, et qu'on m'a laissés comme ces ruines qui attestent la place où fut un monument ou une ville. Mais ce n'est pas tout, le vertige a pris mes nègres eux-mêmes, et depuis hier, mon hôpital est comble; ils y meurent comme des mouches, d'une maladie indéfinissable et indéfinie. Comme si ce n'était pas assez, dans le petit bois qui est derrière le moulin, on en a trouvé hier au soir dix, et ce matin cinq de pendus. Je ne sais plus où cela s'arrêtera!...

— Quelle horreur! s'écria le jeune européen.

— Ne soupçonnez-vous personne? demandai-je au pauvre créole.

— Eh! mon Dieu! me répondit-il, je vous le demanderai à vous, qui connaissez les mœurs de ce pays, sait-on jamais qui il faut soupçonner? Tout ce que je puis vous dire, c'est que mon commandeur, mon raffineur et mes deux chefs muletiers son *partis marrons*. Vous avez dû voir qu'on avait commencé à couper des cannes; l'atelier ne veut plus ou plutôt ne peut plus aller au travail. Com-

ment transporterait-on les cannes au moulin? Plus un mulet, plus un bœuf ici! Tous mes voisins *roulent* en ce moment; je n'ai donc aucun secours à attendre d'eux, et d'ailleurs, oserais-je leur emprunter un *quatre-pattes* quelconque! Ma fille aînée est depuis une heure à l'hôpital, où ma pauvre femme elle-même a passé la nuit, occupée à relever le courage des malades et des désespérés; elles ont parcouru ensemble les cases à nègres, prodiguant les caresses, les consolations, la prière, recueillant partout des témoignages de dévouement et d'affection, mais le mal est fait! L'intervention de ma fille a produit une certaine impression sur le moral de ces malheureux; c'est sur elle que je compte pour arrêter le fléau.

— Voulez-vous, dit tout à coup la femme de l'habitant en se réveillant de la torpeur où elle était plongée, que je retourne avec les enfants visiter l'hôpital?

— Allez, chère amie, répondit le planteur, et que Dieu vous inspire!

V

La pauvre dame partit avec ses enfants pour cette mission de paix et de consolation, qui est le lot des femmes et des enfants aux colonies, au milieu de cette population d'esclaves.

Quand elle fut sortie de la galerie:

— Vous accepterez bien de boire un verre de *sang-gris?* nous demanda l'habitant.

Appelant le jeune nègre qui nous avait introduits :

— Pantalon, lui dit-il, prépare vite trois verres de *sang-gris.*

Le *sang-gris* est une boisson composée de madère, de sirop clarifié et de muscade, que l'on mélange au moyen d'un bâton long de six pouces, dont l'extrémité qui plonge dans le liquide est armée de petites ailes; en le tournant vivement entre les deux mains, ce bâton, qu'on appelle dans le pays *bâton lélé*, agite violemment le liquide et hâte la mixture des éléments qui entrent dans le *sang-gris*. C'est la boisson favorite d'un grand nombre de créoles.

Mon compagnon de voyage, en entendant parler de boire quelque chose dans une maison où le poison coulait à flots, nous regarda en pâlissant. L'air calme et indifférent du planteur ne le rassura pas plus que le signe que je lui fis de n'avoir rien à craindre.

— Croyez-vous, dis-je à notre hôte, que votre commandeur et les autres *marrons* soient les coupables?

— Ce sont répondit-il, d'excellents sujets; je n'ai aucune raison de les soupçonner.

— Leur fuite, cependant... hasarda mon ami.

— N'est pas une preuve, Monsieur; ils sont *partis marrons* poussés par ce même vertige qui a fait que les autres se laissent mourir ou se pendent. Dans ces moments-là, voyez-vous, les nègres perdent la tête, la raison, le sens commun. Quand ils voient le fléau exercer ses ravages sur une aussi vaste échelle, il leur semble que c'est la fin du monde. Ils n'attendent pas la mort, ils vont au-devant d'elle.

— Pardon, Monsieur, interrompit le jeune européen, vous avez dit que vos nègres se laissent mourir à l'hôpital...

— Oui, Monsieur; explique qui pourra et comme on voudra ce fait, mais il est certain que le nègre est doué de cette fatale et curieuse faculté qui dénote évidemment dans son organisation une prédominance nerveuse extra-

ordinaire, de se rendre malade à volonté et de se laisser littéralement mourir...

— A volonté?

— Ma foi, oui! ou peu s'en faut, attendu qu'il se guérit en quelque sorte avec une énergie égale à celle qu'il met à se rendre malade; et je suis convaincu que les trois quarts des nègres que j'ai perdus ces jours-ci sont morts de la sorte...

— Mais, demandai-je au planteur, savez-vous à quel motif attribuer le malheur que vous atteint?

— Je crois le connaître.

A ce moment le jeune nègre entra, portant sur un plateau d'argent massif les trois verres de *sang-gris*, et se disposait à les poser sur un buffet.

— Sers d'abord Monsieur, commanda le planteur en désignant mon compagnon.

Celui-ci n'eût pas plus frémi dans la maison des Borgia qu'il ne trembla en allongeant la main vers le plateau. Il se croyait en plein mélodrame, et me regardait d'un air de reproche qui n'échappa point au jeune nègre.

— *Pa ni per* (n'ayez pas peur), murmura celui-ci en souriant d'un sourire triste, vous pouvez boire, Monsieur.

Notre hôte et moi prîmes hardiment nos verres, et sans qu'il nous vînt même à la pensée d'hésiter, nous vidâmes notre *sang-gris* jusqu'à la dernière goutte.

En effet, nous n'avions rien à redouter; ce n'était pas sur les maîtres, c'était sur les animaux que frappait le poison. La confusion même n'était pas à redouter.

Voilà certes, qu'on me permette d'y insister, un des côtés les plus curieux de cette vie des colonies. L'explication du planteur sur la cause présumable du fléau qui venait de le ruiner n'en est pas non plus un des traits les moins bizarres.

— Je vous disais donc, reprit l'habitant, que je croyais savoir la cause de ces empoisonnements. Comme d'habitude, elle est bien futile en apparence. J'ai renvoyé dernièrement mon *économe* pour prendre à mon service celui de l'habitation voisine. Le cammandeur me fit observer que c'était, selon son expression, une mauvaise affaire. Cet homme est très-doux, cependant, très-humain et fort intelligent. Que peuvent-ils lui reprocher? vous le savez, s'il fallait écouter toutes les réclamations et toutes les plaintes, on serait l'esclave de ses nègres; on l'est déjà bien assez sans cela! Je sermonnai mon commandeur de mon mieux et le renvoyai convaincu. Je comptais sur l'affection de mes nègres pour qu'ils eussent pleine confiance en moi; je me suis trompé, voilà tout. Et encore dois-je les accuser? Peut-être est-ce de l'habitation même d'où sort cet économe qu'est parti le coup, car on se perd dans ce mystérieux jeu du poison, où tout est ténèbres...

— En supposant que les nègres voisins en voulussent à ce malheureux économe, objecta l'européen, comment admettre, puisqu'il les avait quittés, que leur haine soit retombée sur vous?

— Oh! ce n'est pas moi qu'ils ont cru frapper, mais lui seul...

— Comment?

— Ils ont pensé que du moment où je verrais les désastres causés sur mon habitation par la présence de cet homme, je me hâterais de le renvoyer, et qu'il se trouverait ainsi sans place. Ils avaient calculé qu'il m'en coûterait un ou deux mulets, et que ce premier avertissement me donnerait l'éveil;... c'était se venger à bon marché.., Je n'ai pas tenu compte de la leçon, j'en suis rudement puni!

— Et persistez-vous à garder cet économe?

— Oh! non, j'ai remercié ce pauvre diable ce matin. Je

l'ai annoncé hautement. Je verrai bien si, grâce à cette mesure, nous sommes au bout de nos afflictions.

VI

Nous avions accepté l'hospitalité que, au milieu même de son malheur, le brave planteur nous avait offerte avec la généreuse cordialité des créoles. Un peu de curiosité m'avait engagé à cette indiscrétion; je voulais savoir le dénoûment de ce lugubre épisode.

Dès le soir, la femme et la fille de l'habitant rapportèrent, en rentrant, de meilleures nouvelles sur l'état moral des nègres, effet évident de l'avis donné du départ de l'économe. Les plaies se cicatrisaient déjà, l'hôpital se désemplissait, les cases se rouvraient enfin devant leurs hôtes. La cause vraie ou supposée de tant de malheurs, je dis vraie ou supposée de la part des nègres eux-mêmes, avait disparu; le courage leur revenait. Puis, le lendemain, les quatre enfants du planteur eurent mission, de la part des femmes ou des concubines des *marrons*, de demander leur grâce, qui fut accordée. Deux jours après, les bras et les cœurs étaient prêts au travail, le calme était rétabli partout sans qu'aucun châtiment soit venu troubler et attrister ce retour à l'ordre.

Ce qui avait frappé le plus mon compagnon de voyage, dans ce drame dont nous n'avions vu que la fin, ce fut, on se le rappelle, l'aisance et l'insouciance de l'habitant à demander et à faire offrir à ses hôtes des verres de *sang-gris*. Dans sa pensée, il me l'avoua plus tard, il n'était pas possible de commettre plus froidement un suicide. Il me con-

fessa encore que, malgré l'assurance avec laquelle il nous vit vider nos verres, ses terreurs n'avaient point diminué, et il avait avalé son *sang-gris*, avec la conviction qu'il venait de boire la mort.

LISA LA CABRESSE

LISA LA CABRESSE

I

Voici un autre épisode emprunté aux lugubres annales des empoisonnements, et qui donnera une idée également exacte des divers emplois que les nègres font de l'arme formidable dont ils ont seuls le secret et le maniement habile.

Un jeune habitant de la Martinique, M. de Lorgerins, avait confié la direction supérieure de sa maison, je puis dire l'administration tout entière de sa propriété, à une cabresse fort intelligente, maîtresse femme et on ne peut plus capable de porter le poids de cette lourde charge.

Lisa commandait à la fois aux domestiques de l'intérieur et aux nègres de l'atelier. Quoiqu'elle fût esclave, les autres esclaves avaient en elle une confiance égale à celle de leur maître, et lui montraient la plus grande déférence jointe à une obéissance aveugle.

Lisa tenait depuis trois ans les rênes de ce petit gouvernement en ministre habile et tout-puissant, lorsque

M. Lorgerins lui annonça son prochain mariage. Craignant, avec raison, que les habitudes d'autorité et de domination que Lisa avait contractées dans la maison ne constituassent une flagrante atteinte aux droits de sa jeune femme, Lorgerins voulut faire comprendre à la cabresse la nécessité pour elle d'abdiquer ses pouvoirs et de déposer son sceptre.

Lisa ne put s'y résoudre ; tout ce qu'elle vit dans l'abdication qui lui était commandée, c'était l'abdication elle-même, sans tenir compte des causes toutes naturelles qui rendaient cette suprême résolution indispensable. Elle se plaignit amèrement en s'écriant que ce n'était pas la récompense que méritaient ses services et sa conduite.

— Je ne méconnais point tes services, lui répondit de Lorgerins; et je sais si bien apprécier ta bonne conduite, Lisa, que je la veux récompenser.

La cabresse haussa les épaules et secoua la tête comme pour signifier à l'avance à son maître qu'elle refusait tout ce qu'il pourrait lui offrir.

— D'abord, reprit de Lorgerins, je te donne ta liberté.

— Je ne veux pas de ma liberté.

— Plus cinquante *doublons* * pour t'élever un magasin au bourg.

— Je ne veux ni de vos doublons ni de votre magasin.

Il fallait que la résolution de Lisa fût bien forte, car elle venait de refuser ce qui est une des grandes ambitions des femmes esclaves de la campagne... la possession d'un magasin et le droit de faire commerce.

Dans un pays où le commerce avait été, pendant bien longtemps, un privilége exclusivement réservé aux blancs, il a été considéré comme le terme de l'ambition de la race noire et des gens de couleur. Devenir négociant, avoir un

* Le doublon est une pièce d'or qui vaut 86 fr. 40 c.

magasin où trôner, c'était toucher au *nec plus ultrà* de la joie et de l'orgueil, bien après même qu'il ne s'agissait plus d'un privilége. Les femmes surtout y ont mis une extrême ardeur.

La liberté n'était rien à côté de cela !... Quelle liberté, d'ailleurs, quelle espérance de fortune pouvaient équivaloir, pour Lisa, à cette toute-puissance dont le mariage de son maître lui imposait le renoncement ?

— Je ne veux, répéta-t-elle avec une énergique obstination, rien de ce que vous m'offrez. Je suis négresse, je suis esclave, je dois retourner au travail.

Lorgerins insista de nouveau sur le bienfait et sur la récompense généreuse qu'il lui octroyait ; mais Lisa persista dans son refus avec une telle hauteur, avec une telle insolence de paroles et de tels mouvements d'épaules (lesquelles jouent toujours un rôle très-important et très-expressif dans la colère des nègres), que Lorgerins put oublier jusqu'à l'indulgence, jusqu'à la reconnaissance qu'il devait à Lisa. Il la condamna à recevoir vingt-neuf coups de fouet de la main du commandeur, en la renvoyant prendre place momentanément dans l'atelier de l'habitation.

Cette fille se résigna en apparence ; mais elle tomba bientôt dans une mélancolie profonde, indice certain d'une tentative de suicide opérée par le poison.

Le suicide est assez commun chez les nègres, et il ne se pratique généralement que par le poison. Il est rare qu'un nègre né sur le sol des Antilles, ce qu'on appelle, dans les colonies françaises seulement, un *nègre créole* (dans les colonies anglaises, on le nomme *nègre anglais*), il est rare, dis-je, qu'un nègre créole se suicide par la strangulation, par le charbon, par l'eau, par le fer ou par les armes à feu. Les *nègres nouveaux* (ceux qui proviennent de la côte d'Afrique), sont les seuls qui se donnent la mort

par la pendaison, et leur conviction, en se suicidant, est qu'ils s'en retournent dans leur patrie.

Le poison des nègres, dans les cas de suicide, n'est pas le même que celui qu'ils appliquent, soit sur les animaux, soit sur les personnes.

Le poison est donc de deux sortes : il y a le poison des vengeances et le poison des afflictions.

Ce dernier n'est autre que la *terre* que le nègre absorbe par petites quantités, particulièrement pendant la nuit, en choisissant de préférence celle où il entre du plâtre ou du salpêtre. Aussi, dans presque toutes les maisons, on constate quelque dégradation aux murailles, dans les coins obscurs et perdus dans l'ombre, ou bien encore sous les nattes. Dans les pièces carrelées ou à sol de marbre, on trouve presque toujours un carreau déchaussé sous lequel l'épiderme de la terre est égratigné par des ongles avides.

Cette étrange absorption détériore les organes digestifs et produit ce qu'on appelle dans le pays le *mal d'estomac*, à la suite duquel vient inévitablement l'hydropisie, presque toujours incurable.

Le premier symptôme de la maladie se révèle chez le nègre par une grande tristesse, une nonchalance invincible de corps et d'esprit; puis les gencives enflent et les dents désertent leur alvéole.

La mort n'est jamais loin ; elle vient même quelquefois plus promptement que le nègre ne la voulait.

Dès qu'on remarque quelque accès de spleen chez un esclave, le premier mouvement est de lui saisir les mains et d'examiner les ongles, sous lesquels on découvre presque certainement la présence de la terre. C'est là un signe infaillible. Souvent il est trop tard pour prévenir la catastrophe.

Lisa, dans son désespoir, eut donc recours à la *terre*.



II

Sa première pensée avait été pour le suicide.

Elle tombait du haut d'un grand rôle, au niveau de l'abjection. C'était une ambition déçue, une autorité brisée. De Lorgerins, absent de l'habitation, ne put assister aux premiers effets du poison sur ce corps qui s'était voué à la mort.

Le désespoir et la rage de Lisa étaient sincères; il lui importait donc peu que l'on s'aperçût ou non des ravages de la *terre* sur sa beauté. Ce n'était plus un avertissement qu'elle donnait, elle cherchait un fatal dénoûment. Si elle y apporta la lenteur que nous avons dite, c'était par habitude plutôt que par calcul. Aussi, quand on annonça l'arrivée prochaine de M. de Lorgerins revenant avec sa jeune femme, Lisa eut la pensée d'en finir tout de suite, pour ne point assister à cette dernière insulte faite à son bonheur passé.

Mais tout à coup elle se sentit mordue au cœur par l'orgueil, qui poursuit toutes les victimes, d'étaler leur agonie aux yeux de leurs bourreaux et de leur léguer ce spectacle des tortures endurées comme une expiation et comme un remords.

Lisa arrêta le travail de la mort; elle se regarda dans un miroir et se fit peur à elle-même, tant la décomposition de son visage était complète. Elle sourit à ce masque hideux, à cette maigreur effrayante, à cette vieillesse qui avaient remplacé sa beauté, ses chairs pleines, sa jeunesse heureuse.

L'atelier tout entier se préparait à recevoir en grande

pompe les nouveaux mariés. Lisa *intrigua* pour être la première à présenter les paniers de fleurs et de fruits que l'on se proposait d'offrir à la *nouvelle madame*. C'était, dans sa pensée, une manière de verser quelques gouttes d'absinthe dans la coupe du jeune ménage. Lisa ne s'était pas trompée.

Au milieu de ce bataillon de nègres endimanchés, joyeux, chantant, chargés de branches d'arbres en guise de drapeaux, Lisa, couverte de ses plus beaux bijoux, de ses madras les plus éclatants, apparut comme un spectre et produisit une impression pénible sur la jeune mariée. Quant à M. de Lorgerins, il avait pâli, un peu par pressentiment.

Selon l'usage, la *nouvelle madame* passa en revue tout l'atelier et distribua à chacun une somme d'argent. Ces largesses, accompagnées d'une permission de *bamboula* pour le soir, furent accueillies par des cris de joie, des bénédictions et des souhaits de bonheur qui éclatèrent de toutes parts.

Quand madame de Lorgerins était arrivée devant Lisa, celle-ci n'avait pu retenir ses larmes. C'étaient, il faut le dire, des larmes de rage...

Lisa ne connaissait pas la femme qu'avait choisie son maître et ne se l'imaginait pas si belle. En la voyant souriante, heureuse, un infernal projet avait germé dans sa tête. Elle ne voulait plus mourir, ou du moins elle demanda à Dieu de vivre assez de temps pour accomplir sa vengeance.

Huit jours après, madame de Lorgerins commença de sentir les atteintes d'un mal inconnu; en six semaines elle était morte, victime du poison.

Qui était l'auteur de ce crime dont il n'existait aucune trace apparente? On pouvait le soupçonner, mais personne n'était en mesure de l'affirmer. Ce fut Lisa elle-

même qui, à son lit de mort, se dénonça comme coupable de cet odieux attentat dont elle expliqua la cause et révéla les moyens employés par elle.

Je ne dois pas passer sous silence un trait caractéristique de cet épisode. La plus jeune sœur de la victime, une enfant de trois ou quatre ans alors, se trouva, par un hasard que l'empoisonneuse elle-même déplora, atteinte par sa vengeance. Les symptômes de la maladie qui ravagea tout à coup cette pauvre enfant donnèrent l'éveil, sinon aux médecins, sinon à la famille, du moins aux domestiques de la maison, qui organisèrent tout aussitôt une sorte de rempart d'affection, de dévouenent, de surveillance, autour des deux victimes de cet attentat.

Pour la plus jeune des deux, il était temps encore... pour l'autre, hélas! ce furent peines perdues.

III

Les nègres ont la divination de ces crimes. Ceux de M. de Lorgerins n'avaient pas douté de la cause, inconnue à tous, du mal dont ils voyaient les rapides progrès; mais, selon l'instinctive alliance, la muette convention qui existe entre tous les esclaves, ceux-ci ne dénoncèrent pas le coupable, qu'ils connaissaient peut-être bien à ne pas se tromper. Ils ne révélèrent même pas le nom de la maladie; ils se contentèrent, comme cela s'est manifesté dans toutes les occasions analogues, de déployer une active surveillance pour arrêter le mal.

Ce dévouement, quelquefois ignoré, des nègres autour d'un maître que la conspiration du poison cherche à atteindre, est fréquent dans les pays à esclaves. Pour peu

qu'ils aient vent de quelque machination de ce genre, ils montent littéralement la garde autour de la victime, évitant avec un soin tout filial qu'elle ne boive ou ne mange que ce qu'ils lui offrent de leurs propres mains. Ils ont pour réussir une infinité de subterfuges et de ruses.

Si les domestiques de la maison sont d'accord avec les auteurs du crime sur le sort de la victime, ils deviennent complices par le *laisser faire*; mais ils enveloppent dans cette même surveillance active, et impossible à prendre en défaut, les autres membres de la famille qu'ils ont résolu d'épargner.

Cette sûreté d'œil et de main, que déploient les nègres dans ces épouvantables occasions, est la cause du silence qu'ils gardent sur le crime. S'il s'accomplit, c'est que tout le monde est complice; mais il suffit quelquefois d'une volonté énergique pour qu'il échoue.

Ce même dévouement se rencontre dans les grandes occasions de révolte à main armée des nuits de Noël, dont le but a toujours été le massacre des blancs. — La nuit de Noël est une date cabalistique pour les nègres. Une sorcière leur avait prédit, dans des temps bien reculés, que c'est ce jour-là qu'ils conquerraient leur liberté.

Presque tous ces complots formidables ont échoué devant l'affection de quelque esclave qui avait un maître à sauver, à épargner, et qui le venait prévenir en secret.

Là il n'y a pas, comme dans les cas d'empoisonnement, de précautions à prendre et de surveillance possible à exercer : les coups sont directs, instantanés; on ne peut les parer qu'en les dénonçant à l'avance. L'esclave fidèle n'hésite pas, alors, à le faire.

Ces dévouements isolés des esclaves, flottant au-dessus de la haine impitoyable que la race noire a vouée à la race blanche, est la sauvegarde de celle-ci. La lutte en nombre,

en ruses, en moyens puissants et cachés de destruction, était impossible.

Il fallait un contre-poids à cette force brutale. Il est dans l'affection partielle de certains nègres pour leurs maîtres.

LES CRÉOLES DES MORNES

LES CRÉOLES DES MORNES

On est si accoutumé, aujourd'hui, à la misère dans les colonies, ou plutôt la misère y est si bien un état général, qu'on ne s'étonne plus guère des chutes des anciennes familles opulentes, lesquelles, de leur côté, prennent leur malheur avec une certaine philosophie qui n'existait pas jadis.

Jadis, en effet, — alors que ces catastrophes devenues fréquentes ne frappaient encore qu'isolément, — c'était un cri de douleur sincère dans le public, quand un riche créole tombait du haut de sa fortune, et pour celui-ci une sorte de honte qu'il allait littéralement cacher dans le fond des bois, au haut des mornes, ou dans quelque coin de terre perdu, loin de tout contact avec les populations blanches du pays. C'était comme un ensevelissement où il se condamnait tout vivant. Il fuyait ainsi les consolations de ses amis, et même les secours qui auraient pu le sauver de ce naufrage.

L'énergie morale n'a jamais été la qualité dominante chez le créole. Il semble né pour la richesse et à la condition qu'elle lui viendra toute faite, en droit héritage, étant hors d'état de la reconquérir si elle a glissé de ses mains prodigues ou malhabiles.

La honte véritable que les créoles ressentaient devant leur ruine trahissait positivement cette incapacité à rebâtir l'édifice écroulé, et le dicton du pays : « que les fortunes y disparaissent comme l'ombre et s'écoulent comme l'eau, » semble avoir été inventé pour justifier ce mol abattement. Peut-on chercher à rattraper ce qui ne peut se saisir : l'ombre qui s'évanouit, l'eau qui s'enfuit? On ne court pas après les chimères.

Il en résultait une défaillance complète de toutes les facultés chez les créoles frappés par les revers de fortune. Hommes et femmes subissaient également l'influence de cette atonie.

Le créole jadis opulent, qui se retirait dans un de ces monastères de Saint-Just, assistait véritablement, comme Charles-Quint, à ses propres funérailles. L'oisiveté s'emparait tout aussitôt de lui, en même temps que le désespoir, et de là à la dégradation il n'y avait qu'un pas presque toujours. Il ne tardait pas à contracter, dans cet isolement, des habitudes d'ivrognerie crapuleuse; c'était le premier signe de sa décomposition morale, et sa vie s'achevait, heureusement très-courte alors, entre un bol de tafia et une négresse concubine. L'âge et l'absence de beauté n'étaient point un obstacle à ces accouplements moitié sauvages ; souvent ces compagnes de la misère, du désespoir et de la dernière étape de la vie ont été tout ce que la race noire peut produire de plus hideusement sale, laid et répugnant. « Tomber dans le tafia et dans la négresse, » est un proverbe du terroir, qui exprime la plus complète dégradation de l'homme.

En certains coins ténébreux de la Martinique, j'ai rencontré des créoles, gens bien nés et d'éducation, réduits à cette extrémité affreuse; on les eût pris pour d'anciens Caraïbes. Leur costume, leur habitation, leurs mœurs, jusqu'à leur langage, tout était à l'avenant. C'est dans cette situation, propre à inspirer le plus profond dégoût, qu'on a retrouvé, il y a quelques années, le dernier rejeton d'un grand nom de France, traînant une misérable existence entre le bol obligé de tafia et une négresse de soixante ans.

Souvent cette concubine est une esclave, débris d'un atelier de trois ou quatre cents nègres, à qui seule est dévolu le soin de cultiver un coin de terre de deux ou trois mètres produisant juste ce qu'il faut d'ignames, de patates et de bananes pour la nourriture de ce triste couple, et un supplément de récolte qui s'échange hebdomadairement contre un morceau de morue ou de viande salée et quelques galons de l'indispensable tafia. Quelquefois aussi, cette concubine, maîtresse et servante, est libre; mais elle reste volontairement attelée à ce malheureux condamné, le faisant vivre à la sueur de son front, pendant que lui subit cette suprême et outrageante dégradation, en philosophe sauvage, étendu toujours à moitié ivre, dans un hamac ou sur un mauvais lit qui sent d'une lieue le grabat d'hôpital.

Cest là une existence comparable à nulle autre, pas même à celle du sauvage, qui a au moins la liberté d'esprit, l'activité, la guerre, la chasse. Le créole des mornes n'a rien de tout cela; il est simplement dégradé, abaissé, mis hors la civilisation dont il conserve encore tous les préjugés et un certain orgueil adhérent à la classe blanche de tous les pays d'outre-mer.

Si la ruine des créoles a pu produire souvent les résultats que je viens de dire, elle a été parfois aussi une oc-

casion pour quelques nègres de montrer un éclatant dévouement à ces victimes du sort. Déjà on a pu le pressentir par l'attachement de ces femmes qui, libres, s'exilent volontairement dans les déserts du pays, consacrant leur vie à de malheureux ivrognes oisifs. L'épisode que je vais raconter est une preuve saisissante des hauts sentiments dont est susceptible la race noire, en même temps qu'il va montrer le caractère de cette race sous un des ses aspects les plus étranges, mélange d'affection, de noblesse, d'atrocité, de lâcheté, — cette fois dans le même individu.

Je n'invente rien dans ce récit, je rapporte un fait connu de tout le monde dans nos colonies.

II

A une lieue à peine de la principale ville d'une de nos Antilles, dans une maison jadis fort belle, alors tombée en masure, s'était retirée madame Mongenis, une sexagénaire à qui la fortune avait tourné le dos tout à coup en 1825, — date si fatale aux colons.

Déjà, quelques années auparavant, les prodigalités et l'imprévoyance de son mari avaient mis cette pauvre femme à deux doigts de sa ruine; mais elle avait pris, avec un courage tout viril, le gouvernement de ses biens; il s'en fallait de peu qu'elle n'eût rétabli l'équilibre de sa fortune, lorsqu'une de ces tempêtes, comme il s'en élève parfois à l'entrée des ports pour déjouer les plus heureuses et les plus habiles manœuvres, lui avait fait faire ce naufrage, d'où elle ne sauva que sa personne, pour la livrer à une pauvreté voisine de la misère.

Comme si madame Mongenis eût dépensé, dans cette lutte de dix années qu'elle venait de soutenir, toute son énergie, elle n'en trouva plus pour résister au coup qui la frappait. Il faut lui tenir compte aussi de son âge et de la plaie qu'avait ouverte en son cœur la mort récente de son fils. Madame Mongenis se retira dans la retraite dont j'ai parlé, machinalement, presque sans conscience de l'avenir.

Cette habitation était tout ce qui restait à madame Mongenis d'une fortune qui avait compté parmi les plus belles de la colonie. Tout indiquait que cette propriété avait pu être une demeure somptueuse. On y arrivait, en partant du bord de la mer, par une longue et large avenue de cocotiers, à l'extrémité de laquelle se dressaient en étages superposés trois terrasses reliées entre elles par de vastes escaliers en briques. La dernière était ombragée d'une magnifique tonnelle qui abritait la façade de la maison et, en faisant équerre, courait le long de bâtiments qui avaient dû être des dépendances très-importantes. Cette tonnelle était couverte en partie de vignes, en partie de *pommes-lianes*. Les treillages regardant la mer étaient ouatés d'épais jasmins et d'un rideau de plantes grimpantes. Le dôme de la tonnelle ployait sous le poids de cette vigoureuse végétation; le soleil, qu'il vint d'en haut ou de face, n'avait jamais pu percer ce bouclier de verdure, à ce point que les dalles de marbre du devant de la maison suintaient d'humidité. On sentait même sous cet abri une fraîcheur plutôt froide que bienfaisante.

Vers le milieu de l'une des terrasses qui eussent pu faire de magnifiques piédestaux de fleurs à la maison, s'ouvrait, à gauche en regardant la mer, un escalier de marbre conduisant à une des plus belles allées d'arbres centenaires que j'aie vue dans ce pays, où la végétation est si luxuriante qu'elle est prodigue en splendeurs de ce genre. Cette allée, placée conséquemment dans un fond, côtoyait

la maison en se prolongeant jusqu'aux limites des terres de la propriété, lesquelles expiraient aux premiers renflements du rude versant d'une montagne dont les gigantesques forêts d'un vert noir projetaient au loin leurs ombres épaisses. L'allée dont je parle était ornée de cinq ou six grands bassins ou fontaines de marbre. Enfin derrière la maison s'étendait un riche et vaste jardin potager.

Une telle habitation en Europe, par le site, par l'horizon qu'embrassait la vue, par le pittoresque de sa situation, eût fait le caprice d'un millionnaire ou d'un grand seigneur.

Mais, hélas! au temps où je connus madame Mongenis, il n'existait plus que des débris et des ruines de cette somptueuse demeure. Ce n'était plus qu'une guenille de pauvre. Ces terrasses, qui auraient pu déborder de fleurs, étaient couvertes de mauvaises herbes où les serpents avaient élu domicile; les briques des escaliers étaient tapissées d'une mousse gluante et terreuse; à peine l'avenue de cocotiers offrait-elle un sentier praticable de dix pouces de large; les bassins de marbre jaspé servaient de corbeilles à des roseaux et à des plantes sauvages; l'eau des fontaines était tarie, et l'escalier qui descendait de la terrasse du milieu à la grande allée se trouvait enseveli sous l'avalanche des terres. Seul le jardin potager montrait, sur une très-petite étendue, quelques traces de culture et de végétation civilisée.

Dans l'intérieur de la maison, où deux ou trois pièces à peine étaient habitables, c'était la misère la plus complète et la plus nue.

Madame Mongenis s'était réfugiée là avec trois esclaves: une vieille négresse épuisée d'âge et de fatigue, un jeune mulâtre, nommé Constant, menuisier de son état, et une petite métive de treize ans, plus maîtresse qu'esclave de la bonne dame.

Francilia était le type de ces jeunes esclaves gâtés, choyés à l'égal des enfants de la maison dans toutes les familles créoles : a quoi il y a toujours une raison. La jeune métive devait cette existence de douceur et d'oisiveté dont elle jouissait, à ce qu'elle était la fille de M. Mongenis. C'est, à coup sûr, là un des traits les plus bizarres des mœurs coloniales que l'indulgence facile des femmes créoles pour des fautes de cette nature. Nos mères, nos femmes, nos sœurs, entourent d'une aveugle tendresse les bâtards que nous introduisons sous leur toit, que nous y procréons même. Leur seule vengeance est de les maintenir esclaves, jusqu'à refuser obstinément tout octroi de liberté en leur faveur. Il reste à savoir, en vérité, si ce n'est pas plutôt pour avoir la certitude de conserver auprès d'elles ces privilégiés de leurs caresses, que pour leur faire expier le malheur de leur naissance. Toujours est-il que ces petits esclaves-là sont élevés comme s'ils étaient appelés à de hautes destinées. Ils vivent dans une oisiveté complète, sous la main, sous le regard et sous les baisers de leur maîtresse, qui pour rien au monde ne les voudrait condamner aux fatigues du moindre travail. Ils ont, de plus, l'impunité de toutes leurs fautes.

Telle était la situation de Francilia. Elle devenait donc une charge, au lieu d'être un secours à madame Mongenis.

III

Pour tirer profit des ressources de la petite habitation qui eût assuré de beaux revenus à un propriétaire industrieux, il eût fallu à madame Mongenis dix ou douze bons nègres habitués aux travaux de la campagne. Constant, malhabile à manier la bêche, parvenait tout au plus à tenir tête, dans un coin du potager, aux envahissements des mauvaises herbes. Les quelques légumes qu'on tirait de ce potager et les fruits qui poussaient au hasard, la vieille négresse allait chaque matin les vendre au marché de la ville, et revenait le soir avec quelques *dix sous* que Francilia gaspillait volontiers en sucrerie et en pâtisserie, sans s'inquiéter si, le lendemain, il y aurait seulement une queue de morue et un *couï* de farine de manioc à manger dans la maison.

Mais il advint qu'un jour la vieille négresse mourut à la peine. Il n'y eut plus personne pour aller vendre au marché les maigres produits du petit jardin ; car il ne fallait pas songer à voir la jeune métive s'élever jusqu'à ce grand acte de courage et de reconnaissance de venir au secours de sa maîtresse. Constant de son côté, prit acte de ces circonstances pour déclarer que ce n'était plus la peine qu'il cultivât la terre. Il jeta sa bêche aux orties du jardin, et, après plusieurs jours d'une oisiveté qui finit par lui peser, il demanda à madame Mongenis qu'elle voulût bien lui *louer son corps*, afin d'aller en ville exercer son état de menuisier.

L'esclave n'a jamais nié qu'il fût la propriété de son

maître; il le reconnaissait formellement, même en son langage. Jusque dans ses tentatives d'affranchissement ou de libération par la fuite, il le constatait encore. Ainsi, dans ce cas, il ne manquait jamais de dire qu'il *volait son corps* au maître.

Constant, en demandant à *louer son corps*, offrait à madame Mongenis l'occasion de tirer parti de lui au moyen d'une industrie quelquefois fort lucrative au maître et à l'esclave en même temps. Cette industrie consistait en une convention passée entre le maître et l'esclave qui garantissait un apport mensuel, hebdomadaire ou quotidien de tant, le surplus de son gain lui restant comme un bien acquis. Presque tous les esclaves des villes, exerçant un état professionnel, inutiles dans les maisons où le nombre des domestiques excédait toujours les besoins du service, pratiquaient ce système. Pour les mauvais sujets, c'était une occasion de se livrer à leurs habitudes vicieuses en toute liberté; les laborieux y amassaient le pécule nécessaire à *racheter leur corps*. Ainsi mis en location, le nègre recevait de son maître un permis de circulation; il logeait où il voulait, vivait comme il l'entendait, et se présentait — ou ne se présentait pas — aux échéances du payement pour acquitter le prix convenu de sa location.

Ces conventions se concluaient aussi bien avec les femmes qu'avec les hommes. Mais comme il était très-difficile de définir exactement tous les métiers que peuvent exercer les premières, il est arrivé, dans bien des cas, que la prostitution,—même ouvertement pratiquée, sous le manteau d'une profession quelconque, — ait fourni l'argent nécessaire pour exécuter les termes du traité... Je n'entends pas dire que tous les maîtres aient spéculé sur cet argent impur; mais la prostitution est si bien l'état normal des femmes de la race noire dans toute l'Amérique, qu'on n'y montre pas de grands scrupules sur ce chapitre délicat.

Dans nos Antilles, ces locations d'esclaves ne rapportaient pas au delà de quatre à six cents francs, en moyenne, par an. A la Nouvelle-Orléans, certains esclaves produisent à leur maître jusqu'à deux et trois mille francs par an; je citerai particulièrement les *coiffeuses*, qui, joignant à l'exercice de leur profession le métier de messagères d'intrigues et d'amour, sont estimées à un très-haut prix de location, en rapport avec les profits du cumul que je viens de dire.

Voilà donc Constant, le jeune mulâtre, en location comme menuisier. Pendant les deux ou trois premières semaines, il fut exact à rapporter le produit de son travail, lequel était loin de pouvoir suffire à l'existence d'une pauvre sexagénaire et d'une enfant gâtée. Puis, peu à peu, Constant se relâcha de ses bonnes habitudes, en contracta de pernicieuses, et, finalement, ne se donna même plus la peine de se présenter chez sa maîtresse pour renouveler son permis de séjour en ville. Le jeune mulâtre était à l'état de vagabondage, sinon encore de *marronnage*.

La détresse était grande dans l'intérieur de madame Mongenis; d'autant plus grande que la situation déplorable de la bonne dame était ignorée de ses amis à qui, depuis la perte de sa fortune, elle avait impitoyablement refusé sa porte. Francilia, devant cette marée montante de la misère, avait pris résolûment son parti; elle s'était réfugiée près du jeune mulâtre, sans souci de l'ingratitude dont elle payait les bontés et les faiblesses de madame Mongenis, et sans pitié pour la douleur profonde que sa fuite lui causait. La pauvre femme, ainsi abandonnée, fût morte de faim et de chagrin, sans la rencontre que fit Constant d'une ancienne esclave de madame Mongenis, nommée Cora.

Le jeune menuisier, un jour qu'il était nonchalamment

assis au milieu de la rue, les pieds trempant dans le ruisseau, fut surpris dans cette posture, indice certain de la fainéantise chez les noirs, par Cora que les révélations de Constant éclairèrent sur la situation de son ancienne maîtresse. Sans s'inquiéter des deux fugitifs, Cora se hâta de rejoindre madame Mongenis, s'installa chez elle, se fit sa servante comme par le passé, et l'aida dans sa détresse, tout en lui témoignant autant de respect que si elle eût été encore son esclave.

Quant au jeune mulâtre et à Francilia, préoccupés de la rencontre de Cora, redoutant qu'on ne les fît arrêter peut-être, ils *partirent marrons.*

Cora, depuis la conquête de sa liberté, vivait du produit d'un commerce ambulant, consistant dans la vente par les rues de la ville de fruits, de riz sucré, de menues pâtisseries et de petits objets de toilette, — chaque chose selon l'heure du jour.

Ce colportage est assez lucratif aux colonies, où il est exercé par une multitude de négresses et de filles de couleur, libres ou esclaves. Ces dernières travaillent presque toujours pour le compte de leurs maîtresses avec qui elles partagent, chaque soir, le bénéfice de la vente. C'est là un moyen dont beaucoup de femmes créoles même très-riches, se servent, les unes du consentement, les autres à l'insu de leurs maris, pour augmenter leurs ressources intérieures et suffire à des dépenses de caprice. Elles s'en cachent le plus souvent, comme de ces petits accrocs à la dignité pour lesquels les convenances du monde exigent le mystère, et que les plus coupables ne pardonnent guère, par esprit de caste, dès que le grand jour les dénonce au public.

Cora redoubla d'activité pour que son commerce suffît à son existence et à celle de madame Mongenis, ne se plaignant jamais du chemin qu'il fallait faire, deux fois par

jour, de la petite habitation à la ville, *et vice versâ*. Cora fut donc pour sa vieille maîtresse une véritable providence. Une fille ou une sœur n'eût pas montré plus de sollicitude et de dévouement que n'en montra à madame Mongenis l'ancienne esclave, notamment pendant deux graves maladies de la pauvre femme.

Il faut que nous le disions bien vite à la louange des deux races antagonistes, à la louange des esclaves et des maîtres, des opprimés et des oppresseurs : ces exemples de dévouement, que les distributeurs de prix Montyon n'ont jamais pu supposer devoir exister là où il était plus naturel de soupçonner la haine et le despotisme outrageant, ces exemples de dévouement, dis-je, étaient si nombreux aux colonies, que la conduite de Cora, quoique connue de toute la population créole, ne souleva aucune admiration publique. Elle lui valut seulement de vives sympathies, qui se traduisaient en un bénéfice très-clair dans son commerce.

IV

Le regret de madame Mongenis, sa préoccupation constante était de ne plus voir Francilia, la petite métive idolâtrée et ingrate. Francilia avait rejoint, comme je l'ai dit, le jeune mulâtre à la ville ; après y avoir traîné avec lui, pendant quelque temps, une vie d'oisiveté et de vice, elle l'avait suivi dans son *marronnage*. Ils s'étaient réfugiés tous deux dans les bois qui servaient de limites aux terres de la petite habitation.

Ici, je dois raconter la plus étrange bizarrerie qu'il soit

possible de constater dans les mœurs et dans les habitudes des nègres, en attendant que nous en présentions le plus monstrueux tableau.

Constant, à qui le travail de la terre était devenu insupportable, Francilia qui se trouvait sans doute *trop blanche*, (comme on dirait ici trop aristocrate), et trop gâtée pour songer à occuper ses dix doigts à autre chose qu'habiller ses poupées, Francilia et Constant n'hésitèrent pas à se tailler sur la portion délaissée de l'habitation, la plus voisine de leur retraite, une part de propriété qu'ils cultivaient parfaitement bien en légumes, en racines du pays et en fruits, aussi paisiblement que si la concession de ce *jardin* (c'est ainsi qu'on nomme les terres tenues en culture par les nègres) leur eût été faite en bonne règle.

Mais il s'agissait de vendre les produits de ce jardin. Ni Francilia, ni son complice, ne pouvait se rendre en ville sous peine de se faire arrêter et mettre à la geôle, faute de l'autorisation que tout esclave non domicilié chez son maître, ou hors de sa circonscription, devait exhiber à la requête de la police.

Les deux coupables ne trouvèrent rien de plus simple et de plus naturel que d'aller demander cette assistance à Cora elle-même, devenant de la sorte la complice d'un délit qui l'avait remise en esclavage, pour ainsi dire, et dont elle supportait les conséquences et tout le poids. Étrange preuve de cette conspiration permanente de la race noire contre la race blanche, et qui se manifeste aussi bien par une coopération active que par l'absolution du silence.

Cora avait bien essayé d'abord, par ses conseils et par ses admonestations, de persuader Francilia et de la ramener au bercail; mais Francilia n'avait rien voulu entendre. — Elle avait la liberté, disait-elle ! comme si l'esclavage où elle avait vécu jusqu'alors n'avait pas été plus

que la liberté. — Cora accepta donc généreusement la mission que lui confiaient les fugitifs. Toutes les nuits, ceux-ci venaient lui apporter leur petite récolte de fruits et de légumes qu'elle vendait à la ville, et elle en versait scrupuleusement le produit entre les mains de Francilia. Cette complicité et cet échange de bons procédés durèrent trois mois environ.

Mais, une nuit, la petite métive arriva tout en larmes et annonça à Cora que Constant avait été arrêté le soir par les *gendarmes-bois* (ce sont les agents de police, nègres ou gens de couleur libres, qui ont pour mission spéciale de faire la chasse aux esclaves *marrons* dans les bois). Francilia avait été avertie de cet événement par d'autres nègres qui étaient parvenus à s'échapper. Menacée dans sa propre liberté peut-être, en tout cas privée de son appui naturel, réduite au désespoir, Francilia venait solliciter de Cora deux choses : l'obtention de son pardon de madame Mongenis, la grâce du mulâtre alors enfermé dans la geôle et pour qui se préparait le châtiment des nègres *marrons*, c'est-à-dire le fouet de la main du bourreau et la condamnation à la chaîne des travaux publics.

Le pardon de Francilia ne fut pas difficile à obtenir ; elle le trouva le lendemain matin dans les caresses que lui prodigua sa maîtresse. Et si l'on ne tua pas le veau gras pour fêter le retour de la fille prodigue sous le toit quasi maternel, c'est que c'était là un luxe que ne pouvait plus se permettre la bonne vieille dame.

Quant à Constant, il était entre les mains de la justice ; il eût fallu une intervention plus influente que celle de madame Mongenis, agissant par l'intermédiaire de Cora, pour lui éviter son châtiment. Francilia en conçut un violent chagrin, et de ses lèvres s'échappèrent des paroles de ressentiment et même des menaces.

Quelques mois s'écoulèrent encore de la sorte. Le mo-

ment de la délivrance du mulâtre approchait; il n'était douteux, ni pour Cora ni pour madame Mongenis, que Francilia ne profitât de la mise en liberté du coupable pour s'enfuir de nouveau avec lui. C'était pour la bonne dame un sujet de larmes et d'inquiétudes qui assombrissait ses vieux jours. Elle en éprouvait même un désespoir à fendre le cœur.

Tout à coup madame Mongenis mourut au milieu de douleurs qui avaient tous les symptômes et tous les caractères d'un empoisonnement. A qui attribuer ce crime? — Personne n'eût osé soupçonner Cora, que sa conduite envers madame Mongenis mettait à l'abri de toute accusation. On arrêta Francilia au moment même où elle se disposait à reprendre le chemin, qu'elle connaissait si bien, de ce bois où le mulâtre de son cœur avait déjà fait élection de domicile.

Francilia fournit le texte au plus beau réquisitoire qui ait jamais été prononcé contre l'ingratitude; il n'y avait rien d'étonnant à ce que ses juges, malgré les énergiques protestations de la jeune métive, l'eussent condamnée comme empoisonneuse.

Après que la sentence contre Francilia fut prononcée, une étrange scène se produisit.

Francilia était innocente; l'auteur du crime était Cora, qui se dénonçait elle-même et qui avait attendu pour le faire le dénoûment du drame, dans l'espoir d'un acquittement en faveur de l'accusée.

Cora coupable du crime d'empoisonnement sur madame Mongenis sembla chose impossible à tout le monde. On alliait difficilement un acte aussi odieux au dévouement de la négresse à son ancienne maîtresse. La déclaration que fit Cora à ce sujet est consignée dans les annales judiciaires d'une de nos Antilles. C'est le plus étrange aveu qu'on puisse imaginer.

— Oui, dit-elle, j'ai empoisonné Madame, parce qu'elle était trop bonne pour rester sur cette terre où elle était si malheureuse, où elle avait tant souffert de tant de façons différentes, la pauvre femme! Ce n'est pas que mon dévouement pour elle se fût jamais lassé; j'aurais plutôt succombé à la peine que de renoncer à travailler; mais deux fois madame Mongenis fut très-malade, sans que la mort ait voulu la prendre, bien qu'elle la désirât. Un jour, je l'ai entendue pleurer si fort, en priant Dieu de la rappeler à lui pour la réunir à son fils qui est là-haut, que j'ai cru devoir faire pour elle ce que la mort lui refusait. Aujourd'hui, ma bonne maîtresse est au ciel, où elle est heureuse enfin! Je suis donc contente de mon action.

Cora parla ainsi sans forfanterie, sans cynisme, mais non pas sans cette exaltation qui est le caractère des nègres dans toutes les occasions solennelles. En s'entendant condamner aux travaux forcés, Cora ne dit que ces mots:

— Bienheureuse maîtresse, priez pour moi!...

MADEMOISELLE DE SURGY

MADEMOISELLE DE SURGY

I

Les Antilles ont été de tout temps une gracieuse pépinière où la marine française a choisi ses alliances. Entre autres raisons à cela, c'est, d'une part pour les officiers, l'isolement, l'absence presque complète d'occupation; d'autre part, l'accueil si cordial des habitants, le charme des femmes créoles *, la fortune réelle ou factice de beaucoup d'entre elles. Autant de prétextes plausibles, autant de piéges si l'on veut, aux relations intimes qui s'établissent vite entre le bord et les salons. Et puis, dans ce pays, comme un peu partout, le frétillement des franges d'or d'une épaulette exerce sur les yeux des jeunes filles un empire attrayant. Un autre motif très-puissant pour celles-ci à rechercher ces mariages, c'est la perspective d'un séjour en France. La France est la terre promise des femmes créoles.

* Voir le volume que j'ai publié sous le titre : *les Femmes du Nouveau-Monde.*

Certaines familles ont dans les colonies le monopole de l'hospitalité envers les officiers de marine. C'est même une sorte de privilége qui parfois ne laisse pas que d'exciter l'envie.

En 1835, à l'époque où se passe ce récit, la qualité d'ancien capitaine de frégate donnait au marquis de Surgy des titres particuliers à ouvrir les portes de sa maison aux officiers des bâtiments en station à la Martinique. Le vieux gentilhomme avait une fortune un peu en désarroi; il ne pouvait donc offrir ni bals, ni dîners, ni fêtes qui fussent un attrait à ses hôtes. Son salon pourtant ne désemplissait pas. A vrai dire, le vieux marquis possédait sous son toit mieux que le luxe et l'étalage d'une grande fortune, il y possédait sa fille Églantine.

Mademoiselle de Surgy avait alors dix-sept ans. Jamais créole ne s'était épanouie avec tant de grâces et de charmes de corps et d'esprit. Ce n'était pas précisément la beauté, mais un indicible rayonnement de tous ces piéges féminins auxquels les plus froides natures ne résistent pas. Depuis ses yeux d'un bleu un peu pâle, jusqu'à sa taille cambrée et souple comme un serpent; depuis ses cheveux blonds et fins comme ces fils de la Vierge, dont le regard suit les fantastiques voyages à travers les airs, jusqu'à ses pieds longs ou plutôt petits comme un doigt de la main, tout en cette jeune fille captivait et éblouissait.

Parmi ses nombreux adorateurs, Églantine avait distingué un jeune enseigne du brick *le Trasas*, Léon de Vauclair. Leur mariage venait d'être résolu et fixé au retour de M. de Vauclair, qui dut partir pour la France afin d'aller y chercher le consentement de sa famille. Il s'embarqua sur une frégate et quitta, bien triste, ce rivage qu'il espérait de revoir en plein bonheur.

Le choix de mademoiselle de Surgy avait soulevé bien

des jalousies parmi les jeunes gens de l'aristocratie créole. Un d'eux, M. de Gerbier, appartenant à une des plus anciennes familles de la colonie, avait quelques titres personnels à l'ambitieuse conquête du cœur d'Églantine. Ses espérances, sans l'arrivée du jeune enseigne, auraient pu se réaliser, car la cause du jeune créole était entre bonnes mains.

Dans les familles créoles, tout enfant possédait toujours individuellement un esclave du même âge et du même sexe que lui, et spécialement affecté à son service. Il grandissait avec son maître, et était le compagnon de ses jeux. Rarement il était né ailleurs que dans la maison. Mais il arrivait quelquefois que sur un caprice ou sur une sympathie manifestée, on achetait ce jeune esclave pour lui faire ce sort très-heureux, et tout parfumé de gâteries, de préférences et de caresses. En Europe on donne des poupées et des joujoux aux enfants; en Amérique on leur fait cadeau d'un petit esclave, espèce de poupée d'ailleurs, véritable jouet.

Mademoiselle de Surgy possédait à ce titre une jeune cabresse, fille de sa *gardienne* *, et qui avait été élevée côte à côte avec elle. Manette (ainsi elle se nommait) exerçait sur l'esprit d'Églantine l'influence que ne manquent jamais de prendre ces esclaves privilégiés, suite inévitable de l'intimité grande où ils vivent avec leurs maîtres et maîtresses. Complaisants à l'excès, ils deviennent plus tard les confidents, les complices ou les conseillers de toutes leurs actions. Pas un secret ne leur échappe, et ils se chargent volontiers de toutes les missions délicates. Leur rôle va même au delà de certaines bornes; en cela ils sont souvent un danger.

* La *gardienne* est la femme qui a élevé un enfant, c'est ce qu'en France on appelle une *bonne*.

Pour expliquer complétement la situation de Manette auprès de mademoiselle de Surgy, j'ajouterai qu'elle était la sœur naturelle de M. de Gerbier. Ces faits sont très-communs aux colonies, et ne tirent à aucune espèce de conséquence.

Manette avait donc un intérêt, qui se comprend de soi, à soutenir auprès de sa maîtresse les prétentions du jeune de Gerbier, prétentions que le marquis de Surgy avait d'abord autorisées. La cabresse avait largement usé de son influence pour préparer la réalisation de ce projet qui n'avait, jusque-là, souri que médiocrement au cœur de la jeune fille. Mais Manette avait répondu du succès avec une confiante outrecuidance; elle ne croyait pas mentir.

La nouvelle de l'union arrêtée entre de Vauclair et Églantine, fut un coup de foudre pour M. de Gerbier. Manette, qui s'était aperçue des progrès que faisait le jeune officier dans le cœur de mademoiselle de Surgy, avait essayé de l'en chasser par les sortiléges innocents et absurdes que les nègres emploient toujours si sérieusement dans les difficiles occasions. Afin de s'assurer si elle avait réussi, Manette avait eu recours à un moyen très-usité dans ces pays pour questionner le cœur des femmes.

Profitant du sommeil d'Églantine, la jeune cabresse avait très-délicatement effleuré, trois fois de suite, les lèvres de sa maîtresse avec une paille très-fine. La croyance populaire est que les femmes ont si bien le cœur sur les lèvres, que, en s'éveillant sous l'influence de cette sensation, elles doivent incontestablement prononcer le nom de la personne qui occupe leur pensée.

Le hasard voulut que l'expérience de Manette donnât raison au préjugé. En s'éveillant, Églantine prononça le nom de Léon. La cabresse en conçut une violente colère. Changeant alors de tactique, elle renonça aux sortiléges,

et commença contre de Vauclair un système de dénigrement très-habilement conduit.

Églantine, tout effrayée, se plaignit à son père de l'inquisitoriale pression que Manette cherchait à exercer sur elle. Il en résulta pour la cabresse une correction de quinze coups de cravache d'abord, puis son exil sur une des habitations du marquis.

II

Manette subit son châtiment avec un stoïcisme de mauvais augure pour ceux qui connaissent le caractère des nègres. Les bras croisés, la tête haute, la lèvre dédaigneusement contractée, elle ne poussa pas un cri, ne murmura pas une plainte.

Il est vrai de dire que de ces quinze coups de cravache, deux seulement avaient porté sur la chair : l'un avait atteint l'épaule, l'autre l'avant-bras. Les amples plis de la jupe de Manette avaient garanti son corps. L'intention de M. de Surgy, qui s'était lui-même chargé de cette exécution, avait été bien plutôt d'humilier la jeune cabresse en lui prouvant que sa position exceptionnelle ne la mettait pas à l'abri du châtiment ordinairement infligé à ses semblables.

Manette monta à la chambre d'Églantine qui ignorait ce qui venait de se passer. Elle s'arrêta sur le seuil de la porte, et montrant à la jeune fille l'enflure sanguinolente produite sur son bras et sur son épaule par la cravache :

— Regardez ! *petite mam'zelle,* dit-elle d'un ton sec.

Les esclaves ont l'habitude de graduer les appellations

qu'ils donnent aux divers membres d'une famille. Par exemple les grands parents s'appellent : *grande madame* ou *grand monsieur;* les père et mère : *petite madame* et *monsieur* tout court. Quant aux enfants, dès qu'ils sont parvenus à un certain âge, c'est : *petite mam'zelle* ou *petit monsieur*.

— C'est Monsieur, continua Manette, qui vient de me donner une *volée,* et à cause de vous encore! Mais ce n'est pas tout, ajouta-t-elle, Monsieur va m'envoyer à l'habitation pour travailler à l'atelier.

Et, sans attendre la réponse de sa maîtresse, Manette sortit en secouant la tête d'une façon qui indiquait de sa part quelque résolution énergique et bien arrêtée.

La correction corporelle qu'elle venait de subir irritait moins la jeune cabresse, que son exil à la campagne. Il faut savoir aussi que rien n'est plus humiliant aux yeux d'un esclave de ville que d'être condamné aux travaux de la terre. C'est pour lui une déchéance complète, l'abdication ou plutôt la violation, car il ne prend jamais volontairement ce parti, de toute dignité humaine.

Émue de la situation de Manette, Églantine se leva vivement, et la rappelant :

— Manette, lui cria-t-elle, Manette, viens ici...

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda la cabresse sur un ton arrogant.

— Te reprocher de n'être pas venue me prier de solliciter ton pardon de mon père; il ne t'aurait pas battue.

Manette leva insolemment les épaules et sortit sans répondre un mot à Églantine. Seulement, elle fit claquer ses lèvres d'une façon toute particulière aux nègres, et qui est chez eux le symptôme d'une grosse colère. Mais la cabresse revenant tout à coup sur ses pas :

— Voulez-vous bien, dit-elle à sa maîtresse, me donner un billet pour que j'aille *chercher un maître?*

Les choses se passaient ainsi aux colonies. Quand on voulait vendre un esclave, on lui donnait sur un petit carré de papier l'autorisation *d'aller chercher maître*. Ce billet était signé du propriétaire, qui était toujours libre, lui, de le refuser quand un esclave en réclamait la faveur.

La vente des esclaves ainsi pratiquée, se voilait d'une sorte de pudeur qui, malheureusement, n'avait pas toujours existé aux colonies, et qui n'existe point aux États-Unis, par exemple. Aussi est-ce un des spectacles les plus pénibles auquel on puisse assister que la vue des *boutiques* d'esclaves à la Nouvelle-Orléans.

De véritables boutiques, où des esclaves sont en montre, tout le jour, les uns accroupis ou dormant dans l'intérieur, les autres assis sur des bancs à la porte, le long des trottoirs; femmes, hommes, enfants, pêle-mêle bien entendu. Les plus forts et les plus jolies à l'extérieur, exposés aux regards et servant d'enseigne; ceux-ci les membres tout à fait libres, ceux-là une chaîne aux pieds et aux mains, même le carcan de fer au cou, selon le degré de leur docilité et de leur soumission. Le chaland passe, il est tenté, il entre, examine *la denrée,* marchande, discute le prix, achète, paie, et emmène le sujet. Il y en a dans ces boutiques pour tous les goûts, pour tous les besoins, pour toutes les convoitises, pour toutes les débauches !

Les plus honnêtes gens du monde se font marchands d'esclaves dans ces pays-là, comme ils se feraient épiciers ou confiseurs. Leur considération n'en souffre pas ; c'est une affaire de mœurs. Les choses se pratiquaient de la sorte aux Antilles, au temps de la traite. Une cargaison de nègres arrivait de la côte d'Afrique ; le consignataire en publiait la nouvelle, et chacun allait au magasin de dépôt faire son choix, étudiant ces malheureux jusque

pendant leur sommeil, assistant même à leur repas, car il importait de savoir s'ils avaient tous leurs organes en bon état, s'ils remplissaient toutes leurs fonctions animales, les examinant enfin de la tête aux pieds.

Si au point de vue de la morale et de la dignité humaine l'abolition de cet odieux trafic a été un bienfait; on peut dire également que ça été un grand service rendu à la bourse des colons. Je pourrais citer bien des ruines et bien des ébranlements dans les fortunes coloniales, dus à l'acquisition un peu effrénée de nègres *nouveaux* (comme on appelait les esclaves provenant de la traite). Il était rare que ces malheureux, une fois transportés sur les habitations, et rendus à la liberté de leurs mouvements, ne fussent pas pris immédiatement de nostalgie; bon nombre d'entre eux se pendaient dans la nuit qui suivait leur installation au travail, avec la conviction qu'ils s'en retournaient dans leur patrie.

Je sais un propriétaire qui, sur quatre cents nègres *nouveaux*, achetés un jour, en trouva trois cent quatre-vingt pendus, le lendemain, dans un bois de son habitation. Ces trois cent quatre-vingt suicides lui coûtaient plus d'un demi-million de francs!

Les ventes à l'encan jouissent d'une trop grande faveur aux États-Unis pour que les Américains aient négligé de les pratiquer à l'égard des esclaves. Ce mode, suprême degré de l'humiliation infligée à l'espèce humaine, était depuis longtemps abandonné aux colonies, si ce n'est lorsqu'il s'agissait de très-mauvais sujets, invendables de la main à la main, et dans les cas de vente par jugement et autorité de justice; mais il fleurit aujourd'hui dans tous les États à esclaves de l'Union. Les personnes étrangères à ces mœurs éprouvent une pénible impression à lire, chaque matin, dans les journaux, des avis de l'espèce de ceux-ci que je copie textuellement:

« PARFAIT COCHER, DOMESTIQUE DE MAISON.

« Le..., à midi, il sera vendu à la Bourse de... par X...
« (l'encanteur.)

« Le domestique Pierre, d'environ vingt-quatre ans,
« parfait cocher, excellent domestique de maison, un peu
« cuisinier, domestique de confiance; — *pleinement ga-*
« *ranti.*

« Conditions : au comptant. »

Ou bien encore :

« EXCELLENTE CUISINIÈRE ET BLANCHISSEUSE.

« Le..., à midi, il sera vendu à la Bourse de... par X...
« Mary, négresse âgée d'environ vingt-cinq ans, bonne
« cuisinière, blanchisseuse, repasseuse et domestique de
« maison ; — *garantie des vices et maladies prévus par la*
« *loi!* »

Et de pareils avis sont placés entre des annonces relatives à la vente d'une défroque de mobilier, d'un cheval, d'une cargaison de jambons !

Ces encans d'esclaves se font d'ailleurs sans scandale, sans aucune des péripéties dramatiques dont on a tant parlé dans certains romans. Le nègre mis à l'enchère ne s'en inquiète pas plus que le mulet ou le bœuf vendu quelques minutes avant lui. Parfois, cependant, ces ventes ont donné lieu à quelques scènes émouvantes, auxquelles le public n'a pris aucune part ; deux ou trois personnes tout au plus en savaient le secret. La dernière enchère passait là-dessus, et on n'y pensait plus. Le drame s'achevait obscurément plus tard.

Je raconterai un ou deux de ces épisodes dont j'ai connu les mystères navrants.

Le commerce d'esclaves n'a échappé à aucun des moyens

employés dans le commerce ordinaire des denrées ; il y a donc en plus le colportage. Les marchands d'esclaves partent avec leur troupeau et vont d'habitation en habitation, offrant leur marchandise, vendant ici, achetant là; s'approvisionnant, chemin faisant, selon qu'ils savent les besoins de telle ou telle localité, soit en hommes, soit en femmes, soit en jeunes nègres. Ce commerce a donc sa mercuriale et ses informations précises comme toutes les industries. Le nègre est décidément une marchandise de spéculation aux États-Unis.

III

Je reviens à Manette.

Églantine avait été surprise et attristée que la jeune cabresse lui demandât un billet pour aller chercher un maître.

— Es-tu folle ? lui dit-elle.

— Non, répliqua Manette, je ne suis pas folle. Je veux changer de maître !

— Tu sais bien, répliqua Églantine, que déjà on a voulu t'acheter, et...

— Ah ! oui, M. de Gerbier, interrompit Manette en regardant Églantine qui rougit à ce nom...

— Et, continua la jeune fille, je me suis refusée à te vendre, parce que je compte te *faire cadeau* de ta liberté...

— Quand ? demanda la cabresse.

— Mais le jour de mon mariage.

Un étrange sourire effleura les lèvres de Manette ; ses

narines s'enflèrent, et le blanc de ses yeux s'injecta de jaune.

— Alors, dit-elle, vous ne voulez pas me donner de billet?

— Non, Manette.

— C'est bien, fit la cabresse en fixant sur Églantine un véritable regard de bête fauve.

Au moment où elle allait sortir, mademoiselle de Surgy lui dit :

— Puisque te voilà ici, Manette, tu vas m'habiller.

— Moi? fit la cabresse ; *petite mam'zelle veut badiner* (plaisanter). Depuis quand les *nègres d'habitation* font-ils l'ouvrage des *domestiques?* Je ne suis plus au service de *petite mam'zelle;* je vais faire mon *panier* (mes malles) pour partir.

Manette quitta la chambre d'un pas tranquille. Églantine, tout abasourdie de cette impertinente réponse, se prit à pleurer. Son premier mouvement fut d'aller se plaindre à son père; mais elle sentit que Manette paierait trop chèrement sa faute. Elle préféra se montrer indulgente.

Manette n'avait tant insisté pour obtenir un *billet de maître,* qu'afin de ne pas quitter la ville. Elle ressentait moins l'humiliation de sa condamnation au travail de la campagne et de sa *volée* de coups de cravache, qu'elle n'éprouvait de rage du peu de succès de ses démarches et de ses sorcelleries en faveur de M. de Gerbier. De tout cela Manette voulait tirer vengeance.

Les nègres ont une préférence très-marquée pour les créoles sur les européens; dans une lutte, de quelque nature qu'elle soit, ils formeront toujours des vœux pour les premiers. Qu'un duel ait lieu entre un créole et un européen, ils se livreront aux plus ardentes dévotions et à toutes les fantaisies de leurs superstitions, pour que le sort soit à l'avantage du créole. Survienne une querelle, sans savoir

de quel côté sont les torts, c'est pour le créole qu'ils prendront parti.

Entre M. de Vauclair et M. de Gerbier, Manette ne comprenait donc pas que sa jeune maîtresse eût hésité. Elle comprenait moins encore que ses *remontrances,* ses conseils et ses sortiléges, à cet endroit, eussent été prodigués en pure perte.

Manette, châtiée pour avoir défendu la cause du créole, éprouvait un double ressentissement, avait une double vengeance à tirer. Le seul coupable, à ses yeux, était l'officier de marine, qui devait supporter le poids de la haine qu'elle avait accumulée au fond de son cœur. Elle résolut d'atteindre de Vauclair par tous les moyens possibles, et d'abord de le frapper dans son bonheur le plus cher.

En moins d'une seconde, le souvenir de toutes les bontés dont l'avait comblée sa jeune maîtresse s'effaça de la mémoire de Manette.

L'exil sur l'habitation était donc pour elle une cause de désespoir profond. Sa vengeance allait lui échapper. Elle se retira dans sa chambre, en ferma hermétiquement toutes les ouvertures, et, au milieu des ténèbres, adressa une sorte d'invocation au Diable; le tout sérieusement, et, chose étrange, avec les formules de la plus grande et de la plus sincère piété. Cette invocation n'avait d'autre but que de faire sanctionner, par un pouvoir supérieur, les exécrables résolutions qu'elle avait arrêtées dans son esprit. Après avoir ainsi enivré son imagination, elle se tint pour absoute, à l'avance, par le Démon, le vrai Dieu des nègres dans leurs mauvais jours.

Manette alla trouver un jeune mulâtre, domestique dans la maison, et avec qui elle vivait sur un pied de cordiale entente, tolérée parfaitement par les mœurs coloniales, même sous les yeux des jeunes filles habituées, dès leur

naissance, à considérer les esclaves comme des animaux, la plus sanglante injure qui ait jamais été faite à l'humanité.

La promiscuité chez les nègres est donc tolérée dans l'intérieur des maisons comme un fait sans conséquence et sans influence possible sur les principes et les idées des jeunes filles blanches, aux yeux de qui on ne s'occupe même pas de dérober le spectacle des nègres courant les rues à peine vêtus. Il semble convenu que ces jeunes filles ont toute prête sur les lèvres la réplique de Dorine à Tartufe.

Aussi les nègres profitent-ils de cette extrême indifférence qu'ils inspirent, pour ne se vêtir que le plus strictement possible. Il n'en est pas de même des femmes qui font des miracles d'habileté dans leurs toilettes pour concilier une extrême pudeur avec l'étalage le plus coquet de leurs formes. Ce sentiment de pudeur est tellement instinctif chez elles (plus particulièrement chez les femmes de couleur que chez les négresses), qu'elles ne se mettent jamais nues, même dans le mystère le plus sûr, même dans les ténèbres. Cela est tellement spécial aux femmes et si peu dans l'instinct des hommes, qu'un nègre à qui on reprochait un jour sa nudité, répondit très-naïvement : « Qu'est-ce que cela me fait à moi ? je ne suis pas une négresse. »

Manette fit passer dans l'âme d'Ovide (c'était le nom du mulâtre) tout le venin de sa haine, et l'enflamma de ses projets. Ovide, fasciné par la cabresse, accepta l'héritage qu'elle lui légua, et fit le serment d'accomplir la vengeance qu'elle avait méditée.

Le cœur de Manette fut soulagé par le dévouement et l'obéissance qu'elle rencontra dans son complice; et elle partit sans regret pour l'habitation du marquis de Surgy, située à trois lieues environ du Fort-Royal, sur un des

versants des Pitons, une splendide montagne, aujourd'hui couverte d'une luxuriante végétation, et qui jadis couvait dans ses flancs le feu d'un cratère.

La distance n'avait point interrompu les rapports entre Ovide et Manette. Les nègres ont entre eux une sorte d'affiliation; il s'établit d'un bout à l'autre d'une colonie pour ainsi dire une correspondance qu'on dirait portée par quelque fil électrique invisible. Ils possèdent un langage complet qui se traduit par les signes extérieurs les plus inoffensifs, par l'échange le moins apparent d'un brin d'herbe, par l'envoi de tel ou tel objet. Les variations de l'atmosphère même entrent dans ce mystérieux et lugubre alphabet.

Les diverses révoltes dont les colonies ont été le théâtre, les drames qui se sont accomplis dans le sein des familles ont attesté ce fait, sans jamais en donner la clé.

De loin, comme de près, les relations continuèrent donc de régner entre Manette et Ovide. Leur commune vengeance s'attisait ainsi.

IV

Trois semaines ne s'étaient pas écoulées depuis que M. de Vauclair avait fait voiles pour la France, que la santé d'Églantine devint languissante. Cette belle et fraîche créole commença de s'étioler. Ses joues resplendissantes de bonheur se couvrirent d'une pâleur qui, chaque jour, faisait de formidables progrès. Le sourire éclatant de ses lèvres avait fait place à un sourire triste et mélancolique.

Églantine n'avait aucun symptôme de maladie apparente, et cependant elle portait les traces d'un dépérissement général. Chose étrange, à certains moments, les progrès du mal s'arrêtaient, la santé revenait florissante comme par le passé. La joie et l'espérance rentraient alors dans la famille; les vagues soupçons qui naissaient dans l'âme de M. de Surgy, disparaissaient devant ce soudain retour. Puis, une fois que la confiance était bien rétablie, les mêmes signes extérieurs de décomposition se montraient de nouveau. Églantine questionnée, déclarait ne rien éprouver de contraire à ses impressions habituelles; elle s'étonnait même de se voir et qu'on la crût malade.

M. de Surgy se décida à emmener sa fille sur son habitation. Là sa santé se raffermit si complétement, qu'après un mois de séjour aux Pitons, Églantine revint en ville plus belle, plus souriante, plus éblouissante qu'elle n'avait jamais été.

Hélas! le poison, cette arme dont j'ai dit que les esclaves se servaient avec une astuce merveilleuse, était l'unique cause des poignantes angoisses qu'inspirait l'état de mademoiselle de Surgy. Les nègres, je le répète, appliquaient le poison de toutes manières; soit qu'il dût provoquer une mort violente et instantanée, soit qu'il dût produire diverses maladies très-fréquentes sous le climat des Antilles et qui peuvent avoir une toute autre origine; soit enfin qu'il dût jeter dans la santé ces perturbations profondes et étranges dont mademoiselle de Surgy ressentait les terribles et lents effets. Dans ce cas, le nègre joue avec la vie de sa victime. Il se donne la joie féroce de la conduire au bord de la tombe, puis de l'en arracher soudainement et de diriger les progrès du mal à son gré. C'est par ce moyen qu'il écarte les soupçons, se réservant également des retours de conscience, ou enrayant sa vengeance quand la cause vient par hasard à disparaître.

L'arsenic que le nègre se procure, on ne sait jamais comment, mais toujours en abondance, et qu'il introduit dans les boissons ou dans les mets, des plantes vénéneuses dont il sait le secret mieux que pas un toxicologue, lui servent à appliquer le poison dans les trois conditions que j'ai dites.

Par exemple, s'il s'agit de faire traîner et languir une victime, c'est dans les matelas, c'est dans l'oreiller, dans le traversin que le nègre introduit certaines herbes dont il augmente la dose progressivement. Les émanations de ces herbes produisent ces perturbations dont je parlais; quand le nègre veut arrêter l'effet du mal, il lui suffit de les enlever.

C'est ce procédé dont Ovide, mandataire de Manette, avait usé contre mademoiselle de Surgy. Quant au bien-être tout à fait inattendu que la jeune fille éprouva aux Pitons, sous la main et à la merci de son bourreau, c'était là une tactique habile que Manette avait employée pour écarter jusqu'à l'ombre du soupçon. Puis elle avait renvoyé à Ovide leur proie commune, plus belle et plus radieuse que jamais.

Manette s'était même montrée si sage, si respectueuse, si dévouée à sa maîtresse pendant le séjour aux Pitons, qu'Églantine, quelque temps après son retour au Fort-Royal, avait obtenu de son père la remise de l'exil de la jeune cabresse.

Les six mois qui avaient été prévus comme terme au mariage des deux jeunes gens étaient écoulés, et M. de Vauclair n'était point encore revenu à la Martinique. Pendant ces six mois, la santé d'Églantine avait éprouvé ces alternatives cruelles d'amélioration et d'ébranlement qui mirent sa vie en danger.

La pauvre enfant reprit encore une fois ses merveilleuses couleurs et ses adorables éclats de beauté. Toute

apparence de souffrance avait disparu. Cet état de chose avait sa raison d'être dans le retard qu'éprouvait le retour de M. de Vauclair.

Manette avait espéré que le mariage se trouverait rompu, soit par un oubli du jeune homme, soit par un refus de la part de sa famille. Ce fut une joie bien autrement sérieuse pour la cabresse, quand le bruit vint à circuler que le bâtiment sur lequel M. de Vauclair s'était embarqué pour revenir à la Martinique avait péri dans la traversée. Cette lugubre nouvelle était au moins vraisemblable. Ce bâtiment comptait déjà soixante-dix jours de mer, et d'autres navires partis bien après lui étaient arrivés depuis longtemps. Autant qu'il fut possible, on cacha cette fatale nouvelle à Églantine, qui crut la lire un jour dans les yeux de son père; elle en reçut la confirmation de la bouche même de Manette.

V

Je n'ai pas besoin d'insister sur la douleur de mademoiselle de Surgy. Cette fois, bien plus que le poison, le chagrin exerça sur elle de cruels ravages.

— Cela se passera, disait Manette à M. de Gerbier; cela se passera, le *béké-France* (le blanc de France) finira par être oublié, et c'est vous que *petite mam'zelle* épousera. Le bon Dieu est toujours du côté des créoles, maître.

Manette se berçait orgueilleusement dans ce rêve, lorsqu'une après-midi on signala au large du cap Salomon, que doivent doubler les bâtiments entrant par le sud de l'île

dans la baie du Fort-Royal, la corvette à bord de laquelle était embarqué le jeune enseigne. Au cri de joie que poussa Églantine, Manette répondit par un sourd rugissement.

La maison qu'habitait M. de Surgy était située hors de la ville, dans le voisinage du fort Bourbon, sur une hauteur d'où l'on dominait la rade. Manette debout, à l'extrémité de la savane qui tapissait le devant de la maison, contempla d'un œil fauve la voile blanche qui, glissant au large du cap, traversa la baie pour aller se perdre, dans sa première bordée, derrière la Pointe-des-Nègres. La cabresse, joignant ses mains, fit claquer les phalanges de ses dix doigts dans une contraction nerveuse. C'était chez elle l'explosion d'une rage contenue.

En tournant la tête, elle aperçut Ovide immobile à vingt pas derrière elle, et l'œil collé à une longue vue braquée sur l'horizon.

— Que regardes-tu ainsi? demanda-t-elle au mulâtre.

— La mer qui est calme au large. Le vent est tombé, la corvette ne pourra pas mouiller avant la nuit, répondit Ovide.

Manette n'adressa qu'un regard et qu'un mouvement d'épaules au mulâtre; ils s'étaient compris.

Ovide avait, comme tous les habitants des colonies, l'œil marin. Il avait prévu juste le retard qu'éprouverait la corvette à gagner son mouillage. Une grande heure se passa avant qu'elle pût doubler la Pointe-des-Nègres pour entrer dans la baie et tirer une bordée sur l'Ilet-à-Ramiers. Ses voiles, à peine enflées au vent, battaient le long des mâts; enfin, il était environ huit heures du soir, lorsque, grâce à quelques brises pour ainsi dire égarées dans l'immensité de la rade, le bâtiment put jeter l'ancre à la hauteur de Bellevue.

Vauclair, debout sur la dunette de la corvette, contempla d'abord avec une émotion toute poétique l'imposant

spectacle de cette splendide baie du Fort-Royal. Devant lui, tout au fond de cette immensité, était assise, calme et paisible, la ville dont on apercevait quelques lumières, et que voilait en partie la magnifique savane réputée si grandiose, avec ses arbres centenaires; à l'extrémité gauche de la ville apparaissaient les vieilles murailles du fort Saint-Louis, géant enfoncé dans les flots jusqu'à mi-corps. De l'autre côté, les grandes roches noires qui bordent le rivage jusqu'à la Pointe-des-Nègres, et les arêtes aiguës des récifs entre lesquelles les lames se déchiraient blanches et écumeuses; puis en face l'Ilet-à-Ramiers, véritable nid de soldats en pleine mer; enfin, l'étendue de l'Océan, et, au-dessus, un dôme profond tout diamanté d'étoiles, dont les rayons en se baignant dans les flots, y traçaient ces sillons illuminés que le regard suit comme une voie qui semble conduire au ciel et se perdre dans l'infini.

Le jeune officier sentit battre vivement son cœur, quand, à l'aide de sa longue vue de nuit, il aperçut au pied du fort Bourbon, la maison de M. de Surgy, qui lui parut illuminée comme pour une fête.

— Oh! se dit-il, si mon commandant voulait me permettre de descendre à terre ce soir, comme j'irais les surprendre au milieu de leur joie!

Mais tout à coup il sembla à Vauclair que cette illumination grandissait. Bientôt un nuage épais de fumée s'éleva au-dessus de la maison, puis une lueur rougeâtre et vive se dessina plus nettement, et enfin une gerbe de feu jaillit du toit.

— Un incendie! s'écria l'officier; et, descendant promptement dans la chambre du commandant, il lui expliqua ce qu'il venait de voir. — C'est la maison de M. de Surgy qui est en feu, mon commandant; permettez-moi d'armer un canot et de prendre une corvée d'hommes

avec moi... Tenez, je vois les embarcations se détacher des autres bâtiments...

— Je n'ai pas encore mon ordre de débarquement, répondit le commandant, mais, ma foi! le cas est urgent; allez, mon ami.

Cinq minutes après, une embarcation montée par douze hommes quittait les flancs de la corvette et se dirigeait vers la terre à force de rames et sous le cri répété d'une voix fiévreuse par de Vauclair :

— Pesez sur les avirons, mes enfants!... pesez donc!...

L'enseigne, à la tête de sa corvée, gagna au pas de course le lieu du sinistre. Au moment où il arriva devant la maison que l'incendie avait enveloppée dans ses replis avant même qu'aucun secours ait pu en arrêter la marche, au moment, dis-je, où de Vauclair arriva devant la maison, Églantine apparut à une des croisées, les vêtements et les cheveux brûlés, étendant, au milieu des flammes ses bras mutilés. Derrière la jeune fille, et la retenant par le milieu du corps comme pour l'attirer dans le plus ardent foyer de l'incendie, les spectateurs de cette horrible scène purent apercevoir Manette qui, pareille à une furie, arracha Églantine de la fenêtre et l'entraîna hors de la chambre.

Tous les secours étaient arrivés en même temps et de tous les côtés; mais aux colonies, où la plupart des maisons sont en bois, il est rare qu'on puisse les arracher à un incendie; et, malheureusement, les rapides progrès du feu laissent généralement moins de chance encore de sauver les personnes.

Le jeune enseigne, à la vue d'Églantine, s'était élancé vers la maison. Au moment où il allait se jeter dans le brasier pour appliquer une échelle contre la façade, la maison s'écroula avec un horrible fracas, que domina un cri perçant. Vauclair reconnut la voix de mademoiselle

de Surgy. Avec un courage et une force que lui donnait le désespoir, il écarta les poutres encore enflammées, et fouilla les décombres pour y découvrir le corps d'Églantine. Enfin, il ramena deux cadavres mutilés et à moitié consumés : celui de sa fiancée et celui de Manette.

Vauclair les sépara en s'agenouillant respectueusement devant le corps de mademoiselle de Surgy.

La fuite d'Ovide qui, aux premières lueurs de l'incendie, était *parti marron,* ne laissa pas de doute sur un crime dont l'auteur échappa à la justice humaine.

LES

DOUBLONS DU COMMANDEUR

LES DOUBLONS DU COMMANDEUR

I

On n'a pas été toujours juste en parlant des nègres et de leurs rapports avec les blancs, leurs maîtres. Trop souvent on a oublié d'ajouter que ces maîtres étaient des protecteurs, des pères dans l'acception de tout le dévouement et de tous les sacrifices que ce titre commande. Les uns ont présenté, de parti pris, les nègres ou comme des victimes ou comme des bêtes fauves : tigres ou colombes, on n'admettait pas de milieu ; les autres appliquaient le même procédé dans leurs jugements sur les maîtres : bourreaux ou victimes aussi, voilà comme on les a dépeints.

Rien n'est plus faux, rien n'est plus vrai en même temps que ces appréciations ; c'est-à-dire qu'en écrémant la race des blancs, propriétaires des esclaves, on en a rencontré de cruels et d'implacables ; mais c'est l'exception rare. De même on pourrait citer des nègres dont le poison, l'assassinat, le feu et la ruine étaient le but de la vie, le rêve

des nuits et des jours ; ingrats par instinct, prêts à la vengeance, au lendemain même d'un bienfait. Là encore c'était l'exception.

Je ne veux pas qu'on me puisse reprocher d'être tombé dans les mêmes exagérations coupables. Aussi m'empressé-je de consigner ici qu'aux lugubres drames dont fourmillent les chroniques de l'esclavage, il y a, Dieu merci ! des compensations.

La sanglante révolution de Saint-Domingue qui se dénoua par le massacre des blancs a fourni elle-même d'éclatants exemples de dévouement, de fidélité, de sacrifices personnels de la part des esclaves. Beaucoup d'entre eux ont risqué héroïquement leur vie, et se sont condamnés à passer pour traîtres aux yeux de leurs complices, afin d'arracher leurs maîtres à la mort.

Entre autres épisodes qui se rapportent à cette lugubre épopée, je citerai celui d'une négresse qui déroba sous ses jupes un jeune enfant de huit ans qu'elle avait allaité : tout ce qui restait d'une famille entière massacrée dans la ville des Cayes. Elle garda l'enfant ainsi caché jusqu'à ce que le dernier bourreau fût sorti de la maison ; puis, tout d'une course, elle l'emporta sur l'habitation de son ancien maître, le présenta à l'atelier comme le fils de son bienfaiteur, et le mit sous la sauvegarde des esclaves révoltés.

Armés de coutelas et de fusils, enivrés par le sang déjà répandu à profusion, à la lueur sinistre de l'incendie qui dévorait l'habitation, les nègres refusèrent toute grâce à l'enfant. Ils se disposaient à lui faire payer cher la couleur de sa peau, lorsque la nourrice, sous l'effort d'un courage héroïque, saisit un coutelas, défendit le jeune blanc comme une lionne défend son petit, mais non pas sans avoir reçu plusieurs blessures.

Étonnés de tant de bravoure et de tant d'énergie,

les nègres, impitoyables jusqu'alors, suspendirent cette lutte inégale que la reconnaissance et le dévouement étaient parvenus cependant à égaliser.

— Tu aimes donc bien ce *béké* (blanc)? demanda un des nègres, le meneur de la bande.

— Ingrat, lui répondit la négresse, tu as oublié qu'un jour où tu avais été condamné à recevoir vingt-neuf coups de fouet, ce fut lui qui demanda et obtint ton pardon! Tu as oublié que quand tu as eu, l'année dernière, la main broyée entre les cylindres du moulin à cannes, c'était sa mère, notre bonne maîtresse, qui allait elle-même deux fois par jour à l'hopital te panser et te donner des soins! Tu as oublié que, quand tu t'es marié, c'est la sœur de ce *petit maître* qui a donné à ta femme toutes ses chemises, toutes ses jupes, tous ses madras! Ingrat!

Le nègre demeura comme anéanti devant le souvenir de tous les bienfaits que la nourrice venait d'énumérer à son cœur. Il laissa tomber son coutelas, se jeta aux genoux du jeune enfant, dont il embrassa les mains et les pieds avec respect; puis, se retournant vers la troupe émue aussi:

— Que pas un de vous, s'écria-t-il, ne touche à un cheveu de ce petit *béké*. Maintenant, reprit-il en s'adressant à la négresse, il faut le sauver. Et d'abord va-t'en à ma case dont voici la clé, tu t'y enfermeras avec cet enfant. Quand la nuit sera venue, je te conduirai dans un bois où tu pourras te cacher sûrement; et, tous les jours, j'irai moi-même vous porter votre nourriture.

Il en fut ainsi; le nègre tint parole, et il faisait tous les matins près de deux lieues pour aller visiter son *petit maître* (il continua toujours à l'appeler de ce nom), et son unique préoccupation, de ce moment, fut de trouver l'occasion de lui faire quitter l'île, ainsi qu'à la nourrice.

Pendant une nuit, à deux mois de là, il les embarqua

dans un petit canot conduit par lui seul, et les mena à bord d'un bâtiment anglais qui louvoyait au large. Le nègre solda lui-même au capitaine le prix du passage jusqu'à la Jamaïque, et, en quittant le pont du navire, il pressa le jeune blanc dans ses bras avec une pieuse émotion.

On peut dire que le petit nombre des blancs qui ont échappé au désastre sanglant de Saint-Domingue a dû son salut à des actes pareils à celui que je viens de raconter.

I

Voici un des épisodes de la vie des esclaves qui fait, à coup sûr, le plus d'honneur à la race noire, en même temps qu'il est un témoignage éclatant en faveur des blancs.

Un habitant d'une des communes de la colonie, M. V.., quoique riche en apparence, et possédant deux belles plantations de cannes à sucre et un important atelier d'esclaves sur chacune d'elles, était au contraire, comme le sont beaucoup de propriétaires des Antilles, dans une position embarrassée. Il avait des dettes nombreuses, des engagements considérables auxquels il parvenait à faire face, grâce à une activité surprenante et à des privations cruelles quelquefois.

Il ne s'agissait pas seulement pour lui de satisfaire ses créanciers, mais il avait de plus la charge de quatre cents esclaves qu'il lui fallait nourrir, habiller, soigner en cas de maladie. C'était là un souci qui passait bien avant les soucis de sa propre famille.

Le plus souvent sa table était modestement servie des plats les plus vulgaires; ses filles, jeunes, belles et fraîches

créatures, aimant l'élégance, comme toutes les femmes l'aiment dans ce pays-là; ses filles, dis-je, soucieuses autant que leur père, de l'accomplissement des grands devoirs qui leur incombaient, portaient les robes les plus simples ; pas de bijoux, rien qui pût laisser supposer qu'une *gourde* (pièce de cinq francs) fût employée mal à propos dans cet intérieur modeste.

Ces privations avaient pour but, comme je le disais, de mettre l'habitant en mesure de satisfaire à ses engagements, en ne s'exposant pas à ce que les nègres des deux habitations manquassent de rien.

C'est ce que ne comprendront peut-être pas bien aisément ceux qui n'ont pas assisté à ce drame intime de l'esclavage, qui ne savent pas les liens d'attachement qui ont souvent uni le maître à l'esclave, l'importance que le créole donnait à l'accomplissement de ses devoirs de famille envers ces enfants noirs dont il avait la conduite et la responsabilité. M. V... était arrivé d'ailleurs par ses bons et paternels soins à mériter l'affection de ses esclaves. Il n'en était pas un qui ne sût parfaitement à quoi s'en tenir sur les sacrifices que coûtait à leur maître et à leurs jeunes maîtresses le bien-être qui entourait les ateliers des deux plantations.

Outre la nourriture, le logement, l'habillement et les autres soins matériels qu'il accordait aux esclaves, le propriétaire leur concédait à chacun un coin de terre dont les produits leur appartenaient exclusivement, et ils avaient, pour le cultiver, une demi-journée par semaine (en plus du dimanche). Dans ces *jardins* (ainsi s'appelaient ces terres des esclaves) ceux-ci récoltaient des racines, des légumes, des fruits qu'ils vendaient au marché le dimanche. Autour de sa case, le nègre avait encore un espace clos, où il élevait des animaux domestiques, seconde source assez abondante de produits.

Les esclaves de M. V..., parfaitement édifiés, comme je l'ai dit, sur les privations de la maison du maître, ne manquaient jamais de saisir un prétexte pour envoyer à leurs jeunes maîtresses tantôt un beau panier de fruits, ou bien les plus grasses volailles de leur basse-cour. C'étaient là les préludes touchants d'une reconnaissance et d'un dévouement qui bientôt devaient se manifester d'une façon éclatante.

Le ciel avait béni jusque-là les efforts de M. V... à accomplir noblement sa difficile tâche. Les récoltes avaient été abondantes et lucratives, en sorte que rien n'avait empêché le digne planteur de satisfaire à ses engagements. Mais vint une année de sécheresse affreuse; les cannes à sucre furent brûlées par le soleil, comme si un incendie avait dévasté la terre. D'un seul coup les fruits de tant de travail, d'économie, de privations se trouvaient perdus. C'était un véritable naufrage en vue du port. Il fallut se résigner, recommander son âme à Dieu, et se laisser engloutir dans les flots.

M. V... en appela aux preuves qu'il avait données de sa haute probité. Son noble cœur et sa délicatesse en affaires étaient assez connus pour qu'il trouvât grâce devant ses créanciers, et il obtint de tous, excepté d'un seul, le répit et l'indulgence que la déplorable situation de la colonie faisait un devoir d'accorder chrétiennement. Ni prières, ni promesses ne purent toucher cet impitoyable créancier. Il s'arma de toutes les armes que fournit l'arsenal du Code, et se présenta sur l'habitation de V... pour opérer la saisie à laquelle la loi l'autorisait.

On peut comprendre mieux que je ne le saurais dire ce qu'il y eut de pleurs répandus dans cet intérieur, la veille du jour où l'exécution devait avoir lieu.

Lorsque le soir, l'atelier de celle des habitations sur laquelle vivait V... se réunit devant la maison pour faire en

commun la prière que disait alternativement l'une de leurs jeunes maîtresses, les nègres étaient plus fervents que de coutume, et même quelques-uns d'entre eux essuyèrent des larmes qui leur montèrent aux yeux au moment où, selon l'usage, ils demandèrent à Dieu de protéger leur maître et leurs maîtresses et de répandre sur eux ses bénédictions et ses bienfaits.

Quand l'atelier fut parti, V... rentra dans la maison, et pressant avec effusion ses enfants contre son cœur :

— Dieu, murmura-t-il, aura peut-être pitié de nous d'ici à demain. En tout cas, que sa volonté soit faite! ..

III

Depuis environ deux heures, la maison était close; le plus complet silence régnait à l'intérieur comme à l'extérieur : on n'entendait guère que le pas lent et lourd des nègres veilleurs faisant leur ronde nocturne.

Une jeune négresse nommée Rosillette, qui depuis un moment épiait, l'oreille collée à une fenêtre du rez-de-chaussée, quelque signal convenu, ouvrit tout à coup un pan de la croisée sur le rebord de laquelle s'appuya un nègre d'une quarantaine d'années.

— Est-ce fait, *papa* Jean? demanda vivement la jeune négresse.

— Oui, répondit le nègre, j'ai tout ce qu'il faut.

— Entrez, alors, murmura Rosillette en battant des mains avec joie.

Papa Jean (les nègres donnent ce titre, on sait, à tout nègre ou mulâtre qui exerce de l'autorité ou une certaine influence sur eux); *papa* Jean, dis-je, enfourcha la croisée, introduisit à sa suite un assez volumineux paquet qu'il avait déposé au dehors, puis il s'appuya contre un meuble et attendit.

Pendant ce temps la jeune négresse s'était glissée furtivement et sans bruit jusqu'à la chambre de l'aînée des filles de M. V... Apercevant à travers les fentes de la porte un filet de lumière, Rosillette ne prit pas même la peine de frapper, et entra. Elle trouva sa maîtresse à genoux devant son lit, la tête plongée dans ses deux mains, et priant avec une telle ferveur que l'arrivée même de la négresse ne la troubla pas. Rosillette s'avança vers la jeune fille, et lui tirant le bas de sa robe pour la réveiller de sa prière :

— Mam'zelle Églée, lui dit-elle, venez vite, le *commandeur* de l'habitation est en bas, qui demande à vous parler tout de suite.

A ce mot de *commandeur*, Églée pâlit.

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle, est-il encore arrivé quelque malheur? il faut prévenir mon père.

— Non pas, risposta vivement Rosillette; c'est à mam'-zelle toute seule que *papa* Jean veut parler.

Églée se rendit en tremblant dans la galerie où se trouvait le commandeur.

— Qu'y a-t-il, Jean? s'écria-t-elle. Et avant que le commandeur, plus ému que sa jeune maîtresse, eût pu trouver la force de prononcer un mot, Églée reprit : Quelque empoisonnement, n'est-ce pas? peut-être des *marronnages?* N'est-il pas déjà disparu un nègre depuis ce matin? Ah! un malheur ne vient jamais sans l'autre.

Papa Jean profita de ce que Églée, suffoquée par les sanglots, ne pouvait plus parler, pour prendre la parole.

— *Petite mam'zelle*, dit-il, c'est vrai que souvent un malheur suit un malheur; mais quelquefois aussi un malheur est suivi d'un bonheur.

Églée dressa la tête et écouta.

— Oui, Mam'zelle, c'est comme cela quand un bon maître a de bons esclaves.

— Que veux-tu dire, Jean?

— Demain, Mam'zelle, on doit venir sur l'habitation saisir, n'est-ce pas? Les ateliers des deux babitations le savent, et ils ne veulent pas qu'on fasse ni peine ni mal à *Monsieur*. Vous savez que Jambon est parti depuis ce matin; vous l'avez cru *marron?* Eh bien, il était allé au bourg pour s'informer combien il fallait d'argent à *Monsieur* pour payer. Il est revenu ce soir, il nous a dit la somme: c'est-à-dire cent doublons (8,640 fr.) et cette somme, Mam'zelle, je vous l'apporte au nom des ateliers de notre maître; la voilà en doublons d'Espagne, dans ce sac.

Églée poussa un cri qui fit ouvrir aussitôt toutes les portes de l'intérieur de la maison; de tous côtés on vit accourir des visages inquiets. Jean voulait profiter de ce tumulte pour s'enfuir; mais les deux mains d'Églée s'étaient cramponnées aux poignets du nègre, et retenaient le commandeur avec une force contre laquelle celui-ci n'osait pas lutter, de peur de briser ces beaux doigts blancs qui lui enfonçaient leurs ongles aigus dans les chairs.

— Qu'y a-t-il donc? s'était écrié M. V.... en accourant vers sa fille.

— Il y a.... il y a.... essaya de balbutier Églée; puis, sans pouvoir ajouter un mot de plus, elle tomba évanouie entre les bras de ses deux sœurs.

— Voyons, Jean, vas-tu m'expliquer....

— C'est tout simple, maître; j'ai été chargé d'apporter ceci à Mam'zelle pour vous le remettre; Mam'zelle a été si contente que la joie l'a étouffée. Voilà tout.

— Ces doublons-là?... murmura M. V...; où les as-tu pris, où les as-tu trouvés?

— Nous les avons trouvés, répondit Jean, dans les jardins que vous nous avez donnés, dans les nids des poules et des pintades que nous élevons autour de nos cases.... Nous vous les prêtons, maître; vous nous les rendrez

quand viendra une meilleure récolte, s'il plaît à Dieu!

M. V.... ému jusqu'aux larmes, tendit les deux mains au commandeur qui hésita pendant quelques instants par respect, avant d'y laisser tomber les siennes.

—Ah! vous êtes de braves gens, tous! s'écria l'habitant; et je suis bien noblement récompensé, aujourd'hui, d'avoir compris mes devoirs et de les avoir accomplis.

Les trois filles de M. V.... étaient à genoux, groupées devant un fauteuil.

— Tiens, dit l'habitant en montrant ses enfants au nègre, raconte-leur que tu as vu ces trois anges priant Dieu pour eux!

Mon but, en intercalant ce fait touchant au milieu du sombre récit d'empoisonnements dont on a vu le drame se dérouler plus haut, est de montrer que, à côté des crimes dont on charge la race nègre, on peut citer tout à son honneur de grands et beaux traits de dévouement.

TOBINE

TOBINE

I

A l'époque où se passe ce récit, la Havane n'était point encore cette ville civilisée et policée telle que j'ai eu l'occasion de la dépeindre ailleurs*. Avant l'année 1834, date de sa régénération sous l'énergique administration du général Tacon, la Havane n'avait pas moins de luxe, pas moins d'opulence qu'elle n'en a aujourd'hui ; mais les habitants ne jouissaient pas de ces heureux priviléges avec cette sécurité et cette quiétude qui en doublent le prix. Chacun était réduit à pourvoir à sa sûreté personnelle les armes à la main ; on assassinait, on volait, on enlevait, on insultait les gens dans les rues, comme au milieu d'un bois, aussi bien en plein midi que sous le manteau des ténèbres de la nuit.

La police et la justice, par peur et par impuissance, se trouvaient de complicité dans ces crimes quotidiens et dans ce désordre social, oubliés aujourd'hui, mais qui déshonoraient, alors, l'île entière de Cuba.

* Voir le volume intitulé : *les Femmes du Nouveau-Monde.*

Chose étrange! l'esclavage seul résistait à ce relâchement de toutes lois, de toutes institutions. L'autorité du maître, sa force morale, ses moyens de domination, auxquels les voleurs et les bandits portaient à toute heure de flagrantes atteintes, sous les yeux mêmes des esclaves, ne perdirent rien de leur prestige. Ces violations odieuses ne détruisirent chez ces derniers ni le respect, ni la soumission, ni la crainte du fouet.

Il semblait, en face de cette démoralisation générale, qu'il leur eût été facile de conquérir la liberté. Deux ou trois folles tentatives de rébellion, soufflées par des émissaires anglais, mais promptement réprimées, ne parvinrent pas à ébranler cette formidable omnipotence du maître sur l'esclave. Il en résulta au contraire une récrudescence de sévérité et de coups de fouet qui resserrèrent davantage les liens de la soumission, même en présence des développements incessants du brigandage.

Pour mener à bonne fin la tâche difficile qu'il avait entreprise, le général Tacon pensa tout nettement qu'il fallait emprunter, pour la pacification du pays, quelque chose aux mesures disciplinaires que le propriétaire applique à ses nègres; ce fut par un despotisme énergique et inflexible qu'il parvint à ramener l'ordre et la paix dans cette société aux abois.

Quelques faits sur lesquels nous aurons besoin d'insister dans le cours de ce récit donneront une idée exacte de cette étrange administration, de cette police burlesque, de cette justice boiteuse, de ces mœurs bizarres, au milieu desquelles, jusqu'à l'arrivée de Tacon, se mouvait une population hautaine, fière, aristocratique, et qui, nonobstant les éléments de mort dont elle était entourée, est parvenue à faire de Cuba l'île la plus riche et la plus enviée de tout l'archipel.

II

En 1831, M. André de Laverdant venait d'arriver à Cuba, où il était né et où il possédait, du chef de sa famille, de grandes propriétés dans la province de Santiago. M. de Laverdant père avait fait partie de cette émigration de colons français qui, chassés de Saint-Domingue lors de la sanglante insurrection des nègres, étaient venus chercher un asile dans la partie orientale de Cuba, qu'ils ont enrichie et peuplée de leur travail. M. de Laverdant avait été un des premiers à défricher les forêts immenses que le gouvernement espagnol livra à cette émigration ruinée, mais industrieuse. Il commençait à jouir en paix des fruits de ses peines et de son intelligence, lorsque, au moment de l'invasion de l'Espagne par l'empereur Napoléon, on s'imagina que les colons français réfugiés à Cuba avaient reçu les instructions nécessaires pour soulever la colonie et s'en emparer au profit de la France.

Cette calomnie trouva crédit et eut pour résultat l'expulsion de l'île de tous les anciens colons de Saint-Domingue, à peine remis des violentes émotions qu'ils avaient éprouvées sur le sol de leur pays natal.

M. de Laverdant avait été obligé de quitter Cuba avec sa femme et son fils. Il se rendit en France, où il séjourna quelque temps, et lorsqu'il retourna à Santiago pour reprendre possession de ses biens, que le gouvernement espagnol lui fit restituer en bonne justice, il laissa son fils André à Paris.

Si le vieux gentilhomme était reconnaissant à l'Espagne de son hospitalité, et s'il lui devait sa fortune, il n'avait pu laisser éteindre dans son cœur ce religieux amour de la patrie que les créoles de toutes les îles ont toujours professé avec enthousiasme. Il avait donc désiré qu'André prît du service et portât l'épée, comme il l'eût fait si Saint-Domingue fût restée une île française.

André était entré dans les gardes du corps du roi, le poste que les jeunes créoles recherchaient tous avec le plus d'avidité, et il était brigadier dans une des compagnies de la maison de Charles X au moment où éclata la révolution de 1830. Il avait alors vingt-huit ans. Son premier soin, ce qu'il regarda comme son premier devoir, fut de détacher ses épaulettes de dessus son uniforme et de remettre son épée au fourreau. Il ne prit pas une telle résolution sans regret, car à l'heure du sacrifice, il avait entendu une voix lui crier :

— C'est renoncer bien jeune à de légitimes espérances !

André, une larme dans les yeux, avait répondu à cette voix de l'avenir :

— Qu'importe ! Il le faut.

Et quelques jours après, il s'embarquait au Havre pour la Havane.

A la mort de son père, André s'était trouvé à la tête d'une fortune considérable, citée dans le pays. Sa nais-

sance, sa position d'officier français, sa bravoure, son esprit et sa distinction, exaltés à l'avance par quelques compatriotes qui avaient pu l'apprécier à Paris, étaient pour André des titres à être reçu à bras ouverts par une société, si hospitalière d'ailleurs, même à des gens moins favorisés du sort.

En arrivant à la Havane, M. de Laverdant n'avait vu accourir au-devant de lui que des visages souriants, que des cœurs sympathiques. Au moment où il mit le pied hors du canot qui l'avait apporté du navire à terre, toute la jeune aristocratie du pays lui tendit la main, se disputant l'honneur et la joie de lui offrir asile.

André était fort empêché de ne point faire de jaloux et d'envieux ; il fut tiré de peine par l'arrivée subite d'un personnage qui, après avoir percé la foule, courut tout essoufflé au-devant du jeune officier, et, d'un ton respectueux, lui dit :

— Maître, votre logement est préparé à l'hôtel de l'Amirauté.

— Et qui donc êtes-vous? lui demanda André.

— Le *mayoral* de votre *yngenios* (sucrerie) de *Fitges*.

— Messieurs, dit le jeune officier à ceux qui l'entouraient, mes gens me servent trop bien pour que je leur fasse l'injure, dès le premier jour, de paraître douter de leur zèle. Merci à vous tous, et au revoir, n'est-ce pas? En route donc! continua-t-il en s'adressant au *mayoral*.

— Voici une *volante* qui conduira Votre Excellence à l'hôtel, ajouta le serviteur en désignant une voiture dont le *calesero* (postillon) salua avec respect. Mais, reprit le *mayoral*, comme Votre Excellence ne saurait pas faire manœuvrer ce véhicule dans les rues de la ville, je me chargerai de ce soin.

Et le *mayoral*, refusant obstinément de prendre place à côté de son maître, s'assit les jambes pendantes sur un

des brancards de la voiture; puis il cria au postillon :

— *Segua* (marche)!

La voiture partit au galop du cheval. André ne laissa pas que d'être surpris de la forme du véhicule dans lequel il venait de monter. Ces *volantes* font en effet l'étonnement de tous les étrangers; je demanderai donc au lecteur la permission d'en donner ici une rapide esquisse.

Au premier aspect, rien de plus disgracieux qu'une *volante;* une caisse de cabriolet placée au centre de deux brancards démesurément longs; deux roues énormes dépassant de quelques pouces la capote de la voiture, et rejetées fort à l'arrière; un cheval ou un mulet attelé à l'extrémité des brancards, et paraissant, tout d'abord, traîner autre chose que ce singulier équipage. Entre la caisse de la voiture et le cheval, il existe bien un espace de cinq à six pieds. Ces voitures sont d'ailleurs fort bien suspendues et très-moelleuses. Ce qu'elles ont de remarquable, c'est le luxe de leurs ornements : il suffira de dire qu'une *volante* de bonne maison coûte souvent 4,000 piastres (20,000 francs).

Le marchepied de la voiture est ordinairement en argent massif, en or ou en vermeil; les ressorts de la capote sont de même métal, ainsi que l'enveloppe extérieure des roues. Et partout où il est possible, sur la caisse, sur le cuir, sur les harnais, sur les roues, sur les brancards, d'incruster de l'or, de l'argent ou du vermeil, on y en sème à profusion. Quant au cheval, il est littéralement chamarré, et porte au poitrail un écusson de métal précieux de la largeur de la main, et sur lequel sont gravées les armoiries de la famille.

Ces folles prodigalités s'expliquent par la place d'honneur que les Havanaises donnent à la *volante* dans leur salon, où on les remise entre deux étagères surchargées de chinoiseries.

Le postillon ou *calesero* chargé de conduire cet équipage, attelé généralement d'un seul cheval, est, autant que possible, et presque toujours, un nègre du noir le plus irréprochable. Son costume, d'une richesse assez pittoresque, se compose d'une veste ronde flottante sur les reins, ouverte par devant et brodée de galons d'or sur toutes les coutures; sa tête crépue est ornée d'un chapeau en feutre noir, aux bords relevés, et entouré d'un cordon d'or au bout duquel pendent deux glands. De longues guêtres en cuir noir verni lui descendent du milieu de la cuisse au cou-de-pied, où elles s'échancrent pour laisser voir la peau rivalisant de verni avec le cuir. Le pied est chaussé d'un soulier fin sans talon, auquel est noué un éperon court. Les guêtres, s'ouvrant un peu en entonnoir au-dessus du genou, sont serrées le long de la jambe et fermées sur le côté extérieur par des boucles pareilles au métal dont sont faits les ornements de la voiture et les harnais. Le postillon, ganté de noir, tient à la main un fouet court, au manche richement ciselé.

André passa de l'étonnement à l'admiration, en examinant tous les détails de la luxueuse *volante*, où il se sentait d'autant plus mollement bercé que le sol des rues de la Havane se compose tout simplement d'une couche de fine poussière d'un pied au moins d'épaisseur.

— A qui donc appartient cette *volante?* demanda André à son *mayoral*.

— Mais à vous, Excellence. Je l'ai achetée sur les ordres de votre intendant qui a pensé, avec raison, que Votre Seigneurie ne pouvait pas, dût-elle ne rester que vingt-quatre heures à la Havane, marcher à pied, ou aller en voiture de louage.

— Mon intendant est un homme de précaution, pensa André.

Cette délicatesse ne laissa pas que de donner au jeune

officier une haute idée du luxe de la ville où il venait de faire son entrée.

D'ailleurs, il allait de surprise en surprise, frappé par le spectacle de ces grandioses hôtels aux façades de marbre qui faisaient la haie sur son chemin, par la profusion des monuments, des jardins resplendissants, des boutiques élégantes, des cafés ruisselants d'or. — C'était déjà splendide au temps où André arriva à la Havane; aujourd'hui, cela a doublé en magnificence. — Même pour un homme habitué aux élégants raffinements de la vie de Paris, il y avait de quoi avoir des éblouissements à retrouver tant de luxe à deux mille lieues de la France.

Mais de l'admiration où il était, André passa bien vite à la stupéfaction. Au détour d'une rue, il avait entendu son *mayoral* crier au postillon :

— *A la derecha* (à droite) !

La voiture avait tourné l'angle de la rue, puis avait continué sa route sur le mot de « *segua* » que lui avait lancé aussitôt le *mayoral*, qui bientôt commanda :

— *A la izquierda* (à gauche), *y segua* (et marche) !

Et le postillon avait pris à gauche et avait galopé en avant.

Comme ces différents commandements s'étaient déjà renouvelés plusieurs fois depuis le départ, André se pencha en avant, et demanda à son homme :

— Ah çà ! ce *calesero* ne connaît donc pas les rues de la Havane ?

— Pourquoi cette question, Excellence ?

— A cause des ordres que vous êtes obligé de lui transmettre à tout instant.

— Ce n'est pas une raison, Excellence. Il est possible que ce postillon ne connaisse pas les rues de la ville, cela est même probable; mais les connût-il, qu'il serait indis-

pensable que je lui indiquasse le chemin à prendre, sans quoi il irait toujours tout droit devant lui.

— Alors, reprit André, si le *calesero* conduit sa monture, c'est vous qui menez le *calesero?*

— Exactement, Excellence; mais c'est l'usage ici.

— En sorte que moi qui ne connais point les rues de la Havane...

— Vous courez risque, si vous n'apprenez point à les connaître, de ne jamais savoir où vous irez...

Parvenu enfin devant l'hôtel de l'*Amirauté,* le *mayoral* poussa un vigoureux : *Arrima* (arrête) !

Le postillon ramassa ses guides, et la *volante* fit halte.

L'introducteur d'André le conduisit dans l'appartement qui lui avait été préparé. Après avoir poussé la porte, il se jeta aux genoux du jeune homme en les enlaçant de ses deux bras :

— Maintenant, maître, s'écria-t-il, permettez-moi de vous regarder, de vous contempler, de vous admirer. Comme vous avez grandi, et comme vous voilà beau *à ce jour!* Moi qui vous ai vu tout au plus haut comme un chat dressé sur ses pattes de derrière.

III

Celui qui parlait ainsi était un homme d'une cinquantaine d'années. Son teint cuivré, ses cheveux plats, lisses et grisonnants à peine, ses yeux noirs, vifs et doux en même temps, entourés d'un cercle bistré, ses dents blanches comme du lait, enchâssées dans des gencives plutôt violettes que rouges, étaient les indices certains de son origine indienne.

José, ainsi il se nommait, était en effet un des descendants de la race primitive du pays, dont les débris ramassés dans la plaine de Santiago, au pied des montagnes, occupent le *pueblo* de Caney, — à peine un coin de cette vaste île dont ils furent jadis les possesseurs.

Ces épaves d'une race, détruite aujourd'hui, n'ont jamais connu l'esclavage. Les Indiens ont conservé, après leur dispersion et leur soumission, leurs anciens priviléges. Mais cette liberté qu'ils ont sauvée du naufrage consiste à vivre dans une dégradante fainéantise. Quelques-uns d'entre eux, — et c'est une exception, — ont pris cependant à la civilisation qui les entoure l'amour et le besoin du travail. Ce fut particulièrement au moment de

l'arrivée à Santiago des émigrés de Saint-Domingue, que leur paisible solitude fut troublée par la présence de ces pionniers et de ces défricheurs de forêts. C'est alors aussi qu'ils s'éveillèrent un peu de leur apathie.

M. de Laverdant, le père d'André, en venant reconstituer sa fortune à Cuba, avait fait appel aux bras et à l'intelligence pratique d'une des familles de Caney, dont José était le fils unique. Ces Indiens entrèrent sous le toit hospitalier du vieux colon, non pas à titre d'esclaves, ni même d'engagés, mais dans des postes de confiance.

José avait vu naître André, et il avait reporté sur lui toute l'affection que sa famille avait vouée à l'ancien propriétaire de l'*yngenio* de Fitges. Il avait, au surplus, hérité de son père du titre et des fonctions de *mayoral* de l'habitation de M. de Laverdant, c'est-à-dire d'administrateur secondaire, — ce que dans les autres colonies on appelle l'*économe.* — En apprenant la prochaine arrivée d'André, José s'était rendu à la Havane, avec la permission de l'intendant du jeune officier, afin d'être le premier à le recevoir.

André fut fort ému de revoir ce vieux serviteur; il lui ouvrit les bras et le pressa avec effusion contre son cœur. José fit à son jeune maître les protestations les plus ardentes de dévouement et de respect, et se mit à ses ordres, soit pour attendre le jour où il voudrait se rendre à Santiago, soit pour partir immédiatement.

— Je passerai quelque temps à la Havane, avait répondu Laverdant, et vous demeurerez avec moi, José.

José était resté en effet, et ne voulait pas plus quitter l'ombre d'André qu'un chien ne quitte les talons de son maître. Aussi n'est-ce pas sans un certain regret jaloux qu'il se vit bientôt obligé de rabattre un peu de son rôle de fidélité exagérée.

André, dès le lendemain de son arrivée, avait été en-

traîné dans le tourbillon des plaisirs, des fêtes, du luxe, des chevaux, du jeu, des amours si faciles là-bas, des galanteries également enivrantes à tous les étages. Après une semaine, il se trouvait comme le roi de ce monde raffiné.

André était digne à tous égards de cette royauté. Gentilhomme dans toute l'acception du mot, il s'imposait, de gré ou de force, à tous ceux qui l'approchaient.

Au jeu où, dans ce pays, on risque sur le moindre coup de carte des écuelles pleines de doublons, on citait son insouciance dans la perte et sa froide raison dans le gain; au *paseo* èt au *laméda* (les deux promenades à la mode de la Havane), ses *volantes* étincelaient d'or.

Quand il traversait la ville sur un de ses chevaux, on se mettait aux balcons pour le voir, les senoras en se cachant derrière leurs éventails, les filles de couleur ou les femmes de la bourgeoisie en le regardant effrontément.

Il avait disputé bravement, l'épée à la main, la joie de ramasser une de ces roses que les Havanaises portent perpétuellement dans leurs cheveux, et qui était tombée à ses pieds du haut d'un balcon.

Enfin, il avait pour lui sa beauté, sa grâce, son élégance, son esprit que la renommée doublait; en plus, la jalousie lui faisait un cortége splendide de calomnies et de haines.

On comprend donc qu'André ne fût pas pressé de quitter la Havane pour aller s'enfermer sur son habitation de *Fitges*.

IV

Un jour, André descendait à cheval la longue *caïa de l'Obispo*. En ce moment débouchait par une des rues perpendiculaires (la *caïa de Habana*), une masse de peuple et de soldats suivant le cortége d'un esclave condamné pour vol, et que la justice faisait fouetter par la main du bourreau à tous les carrefours de la ville.

En moins d'une minute, tout ce qu'il y avait de passants dans la rue de l'Obispo, et de valetaille dans les maisons, se rua au pas de course pour prendre place à ce spectacle odieux, en poussant des cris qui n'étaient ni de joie ni de rage, mais qui étaient tout simplement des cris, chaque fois que la lanière de cuir du bourreau, longue à peu près comme l'avant-bras, s'abattait sur l'épaule du condamné, et en faisait jaillir le sang. C'était, à ce qu'il paraît, un spectacle si beau à voir, que la rue populeuse tout à l'heure, se trouva déserte en moins d'une demi-minute.

Mais, effrayé par les cris de la populace poussés en

chœur, le cheval d'André se cabra si rudement qu'il renversa son cavalier, puis s'élança comme un furieux. J'ai dit que la rue était déserte en ce moment; personne donc ne se trouva là pour arrêter le cheval ni pour secourir le cavalier. Mais, en même temps que celui-ci tombait, deux cris partirent simultanément de derrière les jalousies abaissées d'une maison; et bientôt après André, évanoui et le visage couvert de sang, fut relevé et traîné plutôt que porté dans un hôtel dont les portes de marbre se refermèrent promptement.

Trois femmes s'étaient empressées autour de lui pour lui prodiguer leurs soins : l'une d'elles était la marquise Daguilla; l'autre une vieille négresse qui administra aussitôt au blessé des remèdes de sa composition, accompagnés de paroles sacramentelles, et la troisième une jeune mulâtresse nommée Tobine, qui se tenait à genoux, et le visage bouleversé, devant M. de Laverdant.

Quand André eut repris connaissance, il ne restait plus à ses côtés que la vieille négresse. La marquise et Tobine s'étaient enfuies dès que la vie avait paru revenir.

— Je savais bien qu'il n'était pas besoin d'appeler un chirurgien, murmura la négresse en voyant André rouvrir les yeux. Est-ce que jamais un malade a résisté à mes remèdes?

Ce disant, la négresse fit un signe de croix, après avoir trempé le bout de son index dans les gouttes de sang qui rougissait la veste de toile blanche du jeune officier, et en même temps elle remit dans une des poches de sa jupe un chapelet composé de grosses graines, sur lequel étaient peints des signes cabalistiques.

Puis, s'adressant à André :

— Vous voilà sur jambes, Excellence. Vous plaît-il que je fasse avancer une *volante* pour vous reconduire chez vous?

— Merci, répondit André, merci de tes bons soins. Mais, avant tout, il me plaît que tu me fasses connaître à qui je dois adresser ma reconnaissance pour l'hospitalité qui m'a été accordée. Comment se nomme le maître ou la maîtresse de cette maison?

La négresse, à qui la marquise avait donné ses ordres en sortant, répondit :

— Que vous importe, seigneur? Nous avons tous fait notre devoir, ce que le voisin eût fait si l'accident fût arrivé devant son hôtel. Vous ne nous devez aucune reconnaissance pour si peu. Voulez-vous que j'envoie chercher une *volante?*

— C'est inutile, répliqua André. Voici le soir qui vient, je préfère m'en retourner à pied, le grand air me fera du bien.

— A votre aise, Excellence.

André eût voulu profiter, depuis la réponse évasive de la négresse, du temps qu'il était demeuré dans ce salon pour examiner en détail la riche *volante* toute ruisselante d'or qui remisait, comme d'habitude, à côté du canapé, espérant de pouvoir la reconnaître au *paseo*, et d'apprendre ainsi le nom qu'on lui cachait avec une réserve calculée. Mais l'obscurité était venue tout à coup, comme cela arrive sous le climat des Antilles, et d'épaisses ténèbres couvraient tous les objets qui environnaient le jeune officier.

— Eh bien! dit-il à la négresse, reconduis-moi jusqu'à la porte de la rue.

— Volontiers, seigneur.

— Pardieu! avait pensé André, la belle malice de me taire le nom de mon hôte; je vais reconnaître la maison au numéro et à la rue.

Mais la négresse avait ses instructions. Elle ouvrit la porte du salon et dit à André :

— Votre Excellence veut-elle me suivre?

— Marche.

Elle traversa deux salons somptueux à la suite l'un de l'autre, puis deux salles à manger contiguës, puis une galerie ouvrant sur un jardin embaumé d'acacias et d'orangers.

André ne fut pas longtemps à comprendre, par la seule disposition des pièces, que la négresse voulait le dérouter. Il savait bien que ni les salles à manger, ni les galeries à jalousie, dans aucune maison de la Havane, n'ouvrent sur la rue où est l'entrée de l'hôtel. En sentant l'air frais et parfumé du jardin, il avait compté que ce serait là un indice pour lui. Mais il fut encore déçu dans son espoir. La négresse tira une petite barrière conduisant à un jardin voisin, traversa ce jardin en diagonale, mena André à une porte cachée dans la muraille, et lui montra la rue éclairée à peine par quelques réverbères qui se balançaient dans l'air.

— Vous voilà sur votre route, Excellence, lui dit la négresse en lui montrant sa gauche; suivez tout droit et bonne nuit!

— Tiens, voilà pour toi, répondit André en lui glissant dans la main un doublon.

— Merci, seigneur, et Dieu vous garde! murmura la négresse en faisant la révérence. Et elle ferma la porte.

— Diable! se dit André en examinant la longue muraille recouverte de branches que les arbres du jardin rejetaient comme un trop-plein de richesse jusque dans la rue, ce n'est évidemment point par cette porte que je suis entré. Je ne me trouvais pas ici au moment de ma chute, mais bien dans la rue de l'Obispo.

Et comme il sentait la fièvre grelotter dans ses membres :

— Demain, dit-il, je viendrai explorer les lieux, et je

saurai bien à qui je dois mon salut. Ce mystère devient intéressant à approfondir.

Rentré chez lui, André trouva José qui l'attendait fort inquiet. Il raconta son aventure au *mayoral*. L'Indien promit de se mettre en campagne dès le lendemain; mais toutes les informations qu'ils purent prendre à eux deux restèrent sans résultat.

Le mur qu'André avait parfaitement reconnu, appartenait au jardin de l'hôtel du comte de Peñalver; mais Son Excellence était absente de la Havane depuis plus d'un mois; il n'y avait pas un domestique chez lui, la maison était déserte. Les habitations contiguës n'offraient nullement l'aspect riche et somptueux des appartements où avait été reçu le jeune officier. Partout ailleurs, ce n'eût pas été peut-être une raison; mais à la Havane il n'y a pas à s'y tromper : telle façade, tel intérieur. Le luxe est aussi bien dehors que dedans, et plus souvent même dehors que dedans. Venait, beaucoup plus loin, l'hôtel du marquis Daguilla. On interrogea les domestiques, mais personne ne savait ce que signifiaient ces questions; on n'avait donné l'hospitalité à qui que ce soit au monde la veille au soir.

Il est vrai de dire que la discrétion des domestiques auxquels José s'adressa était sincère, attendu qu'au moment où le cortége du nègre fustigé avait traversé la rue, toute la maison était partie à la suite, comme une volée d'oiseaux à qui on ouvre la porte de la cage. Personne donc, sauf les trois femmes que nous avons vues autour du blessé, n'avait soupçonné la présence d'André dans la maison.

A plus forte raison, fut-on autorisé dans les hôtels voisins à nier le fait.

Un moment, André songea à crier si haut son aventure par-dessus tous les toits de la Havane que le mystère,

connu enfin de la ville entière, finirait nécessairement par être dévoilé. Mais il réfléchit qu'il devait y avoir une cause pour que les choses se fussent passées de la sorte, une cause supérieure à toute idée de modestie, si excessive qu'on la pût imaginer. Il se résolut donc à garder le silence et à attendre, au grand regret de José qui commençait à soupirer fort après son retour à l'*yngenio* de Fitges.

V

Quinze jours s'étaient écoulés. André les avait consacrés à disséquer, pour ainsi dire, toutes le riches *volantes* qui, dans l'après-midi, sillonnaient le *paseo* et le *lameda,* cherchant à reconnaître celle qu'il avait à peine eu le temps d'examiner dans le salon de l'hôtel.

Dans aucun des cercles où les femmes se réunissent pour la danse et la musique; ni au théâtre, ni sur les promenades, ni dans les églises, ni sur les balcons arrondis des salons, où les Havanaises passent leurs soirées dans une *butaca* (fauteuil à bascule), et d'où elles jettent des œillades aux passants; nulle part, enfin, André n'avait pu surprendre un geste, un mot, un regard qui eût pu autoriser des soupçons.

Les Havanaises, toujours gracieuses, affables, indulgentes, encouragent volontiers, par ce que nous appellerions en France un manque de retenue, les propos un peu risqués et même les déclarations à brûle-corset. André

essaya de ce moyen; il fut plus cu moins bien accueilli, mais il ne put surprendre aucun indice du mystère qu'il cherchait.

Un matin, André rentra fort triste et fort découragé du cercle de la *Filarmonica,* où toute la noblesse havanaise s'était réunie en un bal par souscriptions, les seuls qui se donnent à la Havane, afin qu'ils soient plus splendides. Il se jeta tout habillé sur son hamac, en disant à José :

— Ma patience est à bout. Je suis un sot, ou bien toutes ces femmes ont un masque impénétrable sur le visage. J'y renonce. Après-demain nous partirons pour le Fitges.

— Que votre volonté soit faite, Excellence, murmura José; mais êtes-vous certain d'avoir bien cherché?

—Tiens! fit André en se soulevant sur son coude, sais-tu donc quelque chose?

— Non, Excellence.

— Regretterais-tu donc à présent de quitter la Havane?

— Moi! s'écria le *mayoral,* à Dieu ne plaise! Mais il me semble...

— Quoi donc?...

— Oh! je ne parle ainsi que parce que je ne voudrais pas que vous prissiez une détermination irréfléchie; à peine à Santiago, vous regretterez d'être parti...

— Ah!

André se contenta de cette exclamation, sourit en voyant José sortir, et, posant la tête sur l'oreiller, il s'endormit pendant quelques heures.

Le soir de ce même jour, il était resté assez tard sur la promenade du *lameda,* respirant l'air de la mer, dont les âcres parfums arrivaient jusqu'à lui mêlés aux fines senteurs des arbres qui ombragent cette belle promenade. Tous les promeneurs étaient rentrés en ville ou avaient

fait arrêter leurs volantes à la porte du théâtre *principal*, situé sur le *lameda.*

Après avoir joui pendant quelques instants de cette délicieuse solitude, André avait repris le chemin de la ville.

Au milieu d'une des rues voisines du port, si agitées le jour et si désertes le soir, il sentit une main lui frapper légèrement sur l'épaule, en même temps qu'une voix murmura bien bas à son oreille :

— Seigneur de Laverdant.

André se retourna vivement et se trouva en face d'une femme gantée de noir et couverte d'une mante qui lui voilait le visage et retombait jusqu'autour de sa taille.

— Vous êtes bien le seigneur André de Laverdant? demanda la femme.

— Parfaitement.

— Le cavalier le plus beau, le plus parfait, le plus accompli de la Havane?

— Vous avez donc un service à me demander pour me flatter ainsi?

— Ne devinez-vous pas plutôt que j'ai une mission à remplir?

— Parlez alors.

— Eh bien! reprit la femme voilée en baissant la voix et après avoir examiné avec précaution autour d'elle, une dame voudrait avoir une conversation secrète avec vous...

— Tout de suite? demanda André.

— Non, demain.

— Demain seulement? Tant pis! Mais où dois-je la rencontrer?

— On vous le dira à l'église San-Francisco, si vous voulez vous y trouver à onze heures du matin.

— Bien.

— Irez-vous?

— Certes.

— Adieu.

La femme voilée se disposait à s'éloigner. André l'arrêta par le pan de sa jupe.

— A l'église San-Francisco, lui dit-il, c'est bien; mais à quel signe reconnaîtrai-je la dame?

— Il n'est pas besoin que vous la reconnaissiez, pourvu qu'elle vous reconnaisse. Seulement, tenez-vous près de la grande porte, à droite du bénitier, et prêtez bien l'oreille aux paroles qui se diront autour de vous.

— J'écouterai. Mais, dites-moi, messager de bonheur, la dame est-elle jeune, au moins?

— Elle a l'âge que peut avoir, avant le lever du soleil, la fleur éclose sous la rosée de la nuit.

— Cela n'est pas très-clair; mais cela promet. Est-elle jolie?

— Il n'y a pas, répondit la femme au voile noir, une seule étoile en ce moment au ciel que l'éclat de ses yeux ne fasse pâlir. Et si vous entendez par les rues une chanson où l'on exalte la beauté, sachez que c'est elle qui l'inspire. On devient poëte en l'adorant. A demain donc!...

— A demain... A propos, son nom?

— Et puis, quoi encore? Ah! vous êtes curieux, seigneur cavalier; seriez-vous indiscret, par hasard?

En achevant ces mots, la femme mystérieuse allait s'enfuir; mais elle s'arrêta subitement et s'enfonça dans l'ombre d'une porte en entraînant André, qui dégaîna le poignard caché dans sa poche. C'était en ce temps-là une précaution indispensable à la Havane.

— Ils m'ont vue, balbutia la pauvre femme toute tremblante.

— Qui? demanda Laverdant.

Sa compagne, sans répondre, allongea la main vers l'extrémité de la rue, et lui montra deux grandes ombres

qui se glissaient furtivement le long de la muraille.

— Ils viennent de ce côté, murmura-t-elle; cachez-moi, et faites qu'ils ne reconnaissent ni vous ni moi.

— Sont-ce des serenos? demanda André en se plaçant devant sa protégée.

— Si c'étaient des serenos, répondit celle-ci, je ne craindrais rien. Voici, ajouta-t-elle en faisant sonner sa poche gauche, de quoi les rendre sourds, muets et aveugles.

André abaissa son sombrero et assura la liberté des mouvements de son bras droit, au bout duquel brillait son poignard nu. Les deux hommes, en s'approchant du point où étaient André et la femme voilée, qui s'était accroupie autant pour dissimuler sa taille que pour se mieux cacher, les deux hommes, dis-je, quittèrent le bord de la muraille et gagnèrent le milieu de la rue.

Ils feignirent de passer inattentifs et les yeux baissés; mais leurs regards obliques avaient essayé de deviner le visage que cachaient les bords rabattus du sombrero. Tout ce qu'ils purent apercevoir, ce fut les éclairs que lançait dans l'obscurité la lame du poignard. Ils hâtèrent le pas et tournèrent le coin de la première rue.

— Vous avez donc bien peur de ces hommes? demanda André.

— J'ai de graves raisons pour cela. Maintenant, séparons-nous; prenez à droite, moi à gauche.

— Ne redoutez-vous plus rien?

— Rien. A demain?

— C'est entendu.

La femme s'échappa en courant, et se perdit bientôt dans l'ombre que les balcons projetaient dans la rue. André s'éloigna après que l'écho des pas de cette mystérieuse messagère eut cessé de résonner dans le silence sonore de la nuit. il gagna lentement sa demeure.

A peine rentré, il entendit passer sous ses croisées une bande de donneurs de sérénades qui murmuraient à voix basse, en se rendant au balcon où ils avaient affaire, le couplet que voici :

Si vous saviez qu'elle est jolie!...
Comme une étoile au front des cieux
Elle brille, et je vous défie
De rencontrer deux plus beaux yeux!

— Par Christophe Colomb ! s'écria André en ouvrant ses jalousies, voilà qui est à merveille! Je gage que ce sont mes nouvelles amours qui passent.

— C'est singulier, murmurait en ce moment un des chanteurs, depuis deux mois les amants ne veulent plus que nous servions en sérénade à leurs maîtresses d'autre chanson que celle-là!

— Sais-tu pourquoi, Pedro? répliqua un autre.

— Par ma foi, non !

— Eh bien! c'est parce que cette chanson a été faite pour la señora Antonia; et comme la señora Antonia est, disent ceux qui la connaissent, la plus ravissante créature de la terre, c'est-à-dire de la Havane, les amants s'imaginent que de chanter à leurs maîtresses cette chanson, cela les fera ressembler à doña Antonia.

— Elle est donc bien belle, Pedro?

— Si elle est belle! exclama le chanteur.

Et il reprit son air en lançant à pleine voix le couplet suivant :

C'est la plus charmante créole,
Par tous les saints du paradis;
La plus fine perle espagnole
Que l'on ait vue en nos pays!

— Bien riposté, Pedro! cria une voix qui tomba dans la rue du haut d'une croisée.

Cette voix était celle d'André.

Le chanteur leva la tête.

— Et vous savez toute la chanson? continua Laverdant.

— Je la chante bien trente fois par nuit, seigneur. Auriez-vous besoin de mes services pour ce soir? Je serai à vos ordres dans une heure.

— Inutile! J'ai seulement besoin de connaître la chanson; voulez-vous me la dire?

En parlant ainsi, André avait jeté dans la rue une bourse pleine.

— Bien volontiers, seigneur, répondit Pedro, qui reprit la chanson au troisième couplet :

Elle est si blanche et diaphane,
Qu'en vérité souvent je crains
Que mon rude baiser ne fane
Le satin de ses douces mains.

— Eh bien! seigneur, qu'en dites-vous? s'écria Pedro en modulant une ritournelle sur sa guitare.

— Je dis que c'est très-bien!

— Faut-il continuer?

— Continue, morbleu!

Pedro reprit ainsi :

A ses genoux, quand je m'incline,
Je suis tremblant comme un enfant;
Esclave de sa voix divine,
Du ciel je rêve en l'écoutant.

Je suis jaloux de tout en elle,
D'un mot, d'un soupir, d'un regard,
Du moindre éclair que sa prunelle
Laisse s'égarer au hasard.

Je me cache quand elle passe,
Tant je suis heureux et troublé;

Et je baise en pleurant la place
Du sol que ses pas ont foulé !

Et toute la bande reprit en chœur le refrain :

Si vous saviez qu'elle est jolie!
Comme une étoile au front des cieux
Elle brille, et je vous défie
De rencontrer deux plus beaux yeux !

— Voilà, seigneur, fit Pedro après sa ritournelle, la ronde d'Antonia, la belle des belles que je ne vous souhaite pas de rencontrer jamais, si vous ne voulez pas, dit-on, perdre le repos... Bonne nuit, seigneur.

— Merci, répondit André.

Les chanteurs nocturnes s'éloignèrent. Laverdant resta longtemps pensif à sa croisée, puis il se coucha en rêvant étoiles, fleurs et sérénades.

VI

Le lendemain, André se rendit à l'église qu'il trouva déserte.

Autant par précaution que par impatience, il avait devancé l'heure du rendez-vous. Il se tint debout à la porte, l'oreille et l'œil attentifs. Plus de vingt femmes, le visage couvert d'une mante ou d'un voile, passèrent sans que rien dans leurs gestes, dans leurs regards, dans leurs paroles fît soupçonner à André celle qu'il attendait. Trois femmes entrèrent quand l'église commençait à s'emplir déjà. En passant devant lui, l'une d'elles laissa tomber ce seul mot :

— Venez !

André frissonna de la tête aux pieds ; il observa la place que les trois femmes allaient occuper, et les y rejoignit. Pendant que deux d'entre elles s'agenouillaient sur les dalles du temple, la troisième déroula un long rosaire, et tout en feignant de l'égrener, elle murmura ces mots, sans même tourner la tête du côté d'André :

— Ce soir, à l'heure de l'oraison, trouvez-vous à la

porte de Tierra, et suivez la personne qui vous abordera en vous présentant un bouquet. Adieu, et sortez de l'église sans témoigner la moindre curiosité de me voir.

André répondit :

— C'est bièn !

Puis il s'éloigna.

Rentré chez lui, et pendant qu'il se livrait à tous les rêves que doit suggérer un bonheur entouré de tant de mystères, José lui remit un pli ; il l'ouvrit, et lut ces seuls mots :

« Tenez-vous sur vos gardes ; il y va de vos jours. »

André tourna et retourna le papier sans pouvoir se rendre compte ni de son origine, ni de son but. Ce charitable avis s'appliquait-il au rendez-vous qu'André venait de recevoir ? Qui, excepté Antonia et probablement la femme de la veille, le savait ? L'esprit d'André flottait indécis.

— J'irai, s'écria-t-il tout à coup ; et à la grâce de Dieu ! Qui t'a remis ce billet ? demanda-t-il à José.

— On ne me l'a pas remis, maître, je l'ai trouvé.

— Trouvé ?.. Et où ?

— Sous le pas de la porte.

— Sous le pas de la porte, dis-tu ?

— Oui, Excellence.

— Tu n'as vu personne de suspect rôder aux alentours de la maison ?

— Personne.

André se promena avec agitation dans le salon ; puis s'adressant au mayoral :

— Je vais sortir à pied, tu m'accompagneras.

Dix minutes après, André traversait la ville par les rues les plus désertes, et gagnait, en longeant les remparts, la Puerta de Tierra. Il s'en fallait cependant de deux grandes heures au moins que celle du rendez-vous fût sonnée.

Au moment où de Laverdant et José franchissaient le seuil de la maison, une jeune mulâtresse d'une éclatante beauté s'était vivement abritée dans l'enfoncement d'une porte voisine, et avait assisté avec inquiétude au départ d'André.

— Le malheureux! le malheureux! avait-elle murmuré en se cachant le visage dans ses deux mains, il va à la mort!

La pauvre fille fut sur le point de s'élancer pour arrêter André, mais le courage lui manqua.

Laverdant ni José n'avaient entendu ce cri de désespoir, et n'avaient même vu la mulâtresse qui, après le départ du jeune officier, s'était agenouillée, en sanglotant, et avait retiré de la pochette de sa jupe une sorte d'amulette qu'elle baisa à plusieurs reprises, en se signant chaque fois.

— Au moins, dit-elle, si j'avais pu lui donner cette amulette!..

Elle se leva, alors, et se prit à courir dans la direction qu'avait prise André.

VII

Arrivé à la Puerta de Tierra, qui ouvre sur un des points du *paseo,* lequel se trouve hors de la ville, Laverdant examina les lieux avec la plus scrupuleuse attention.

A cette époque, le *paseo* n'était point encore tout à fait la promenade ravissante d'aujourd'hui, telle que je l'ai vue, plantée d'arbres et encadrée de jardins embaumés. Un peu sur la droite de la porte de Tierra s'ouvrait, en ce temps-là, un petit chemin étroit, nu et desséché par le soleil, sur un espace de deux cents pas environ. Alors commençait une belle allée d'une double rangée d'arbres projetant des ombres épaisses. A l'entrée de cette allée s'élevait un petit monticule, vrai dôme de verdure un peu renflé vers le milieu. Sur cette excroissance de terre se trouvait une sorte de fourré de jeunes arbres aux branches très-basses et bien garnies de feuilles. A l'extrémité s'étendait une vaste plaine semée de ci de là de quelques maisons..

Quand André eut fini de relever le terrain, il fit signe à José de s'approcher.

— Ce soir, lui dit-il, j'ai un rendez-vous ici.

— Bien, maître.

— Un rendez-vous sur lequel j'ai des doutes.

— Vous avez peur qu'on n'y manque ?

— Non; mais en même temps que ce rendez-vous m'était donné, je recevais la lettre que tu m'as remise et dans laquelle on me conseille de me tenir sur mes gardes. J'ai donc voulu explorer les lieux à l'avance. Tu vas rester ici jusqu'à l'heure où j'y reviendrai; tu examineras attentivement tous ceux qui passeront, guetteront ou se cacheront; et pour le faire avec plus de succès, tu vas toi-même te tenir dans ce fourré de jeunes arbres. Quand je me présenterai, si c'est une femme qui vient au-devant de moi, tu ne bougeras pas; si c'est un homme, tu armeras ton pistolet; s'il y a plus de deux hommes, tu accourras à mon aide. En tout cas, quelle que soit la route que tu me voies prendre, à pied ou en voiture, tu me suivras de loin, le plus adroitement possible, et tu feras sentinelle près de la maison où j'entrerai. A bientôt.

José, qui venait d'allumer une cigarette, s'inclina en lâchant une bouffée de fumée; et avant qu'André eût fait dix pas vers le *paseo* où circulaient encore de nombreux promeneurs, il commença d'examiner les alentours.

— Il y a quelque diablerie là-dessous, dit-il en furetant le petit fourré qui devait lui servir d'observatoire.

L'ayant trouvé complétement inhabité, il poussa une pointe dans l'allée recouverte. Le plus grand silence régnait sous les épais acacias entremêlés de ces lauriers si odorants aux Antilles, et d'orangers en plein parfum. On n'entendait sous cette voûte de verdure que le cri strident des *coucarachas,* dont les ailes sèches produisent pendant leur vol un bruit semblable à celui de deux morceaux de

bois frappés l'un contre l'autre. C'est à peine si l'odeur infecte des *coucarachas* qui se croisaient en tous sens faisait tache au milieu des senteurs exquises répandues sous cette voûte par les arbrisseaux en fleurs.

José, après avoir poussé ses investigations aussi loin que possible, revint au fourré qu'il trouva, comme auparavant, dégarni d'occupant. Il s'y installa de son mieux, en ne perdant pas du regard une seule des issues aboutissant à la porte. Il vit bien passer plusieurs *volantes*, puis des cavaliers, puis des piétons; mais piétons, cavaliers et *volantes* s'éloignèrent. Bientôt il ne vit plus rien.

La nuit, qui vient si vite sous ces climats bénis, qu'on passe du soleil aux ténèbres presque sans transition, apporta son cortége d'étoiles dont chacune, selon l'expression des Cubiens, brille comme une lune. Ils ajoutent, il est vrai, que leur lune resplendit comme le soleil, et que le soleil luit comme un firmament embrasé.

Depuis un moment, il ne se montrait plus ni un passant ni un promeneur, lorsqu'au carillon de neuf heures, que les deux ou trois cents horloges de la ville se renvoyèrent comme l'écho le plus irritant qu'on puisse entendre, une *volante* s'arrêta à l'entrée de l'allée, puis s'en retourna au galop, après qu'une femme en fut descendue. En même temps, André se montrait à la porte de Tierra. Il était à pied et couvert d'un *puncho*, sorte de manteau carré qui, plus l'ampleur, est exactement confectionné comme une chasuble de prêtre. André avait relevé un des coins de ce *puncho*, qui lui cachait le visage. Il s'avança vers le fourré où il savait devoir trouver José, puis s'arrêta à quelques pas; sa main droite caressait la crosse damasquinée d'un pistolet. La femme qui était descendue tout à l'heure de la *volante* se dirigea lentement vers le point où se tenait André. Elle était complétement habillée de noir et encapuchonnée de façon à ne laisser voir aucun

de ses traits. Elle examina tout autour d'elle avec précaution, puis fit mine de passer tranquillement son chemin; mais arrivée à deux pas d'André, elle murmura le nom du jeune officier.

— C'est moi, répondit celui-ci en laissant tomber le pan relevé de son *puncho.*

La femme s'approcha vivement alors de lui, et retirant de dessous sa mante un bouquet :

— Vous comprenez, n'est-ce pas, seigneur?

André prit le bouquet, offrit son bras à la messagère voilée, et entra avec elle sous la voûte de la longue allée. Quand José eut vu son maître à quelque distance, il sortit de sa cachette, se coucha pour ainsi dire à plat-ventre, et le surveilla de loin. Deux ou trois fois la compagne d'André avait retourné la tête, croyant entendre du bruit.

— Que craignez-vous donc? lui demanda celui-ci.

— Je crains qu'on ne nous suive.

— Soyez sans inquiétude. Si quelque téméraire se jetait à travers nos pas, j'ai, pour le recevoir, un bon poignard et deux excellents pistolets.

— Vous vous armez ainsi pour aller au bonheur? murmura la femme d'un air étonné.

— Pourquoi pas, répliqua André. Sait-on jamais où nous mène le bonheur? Mais, dites-moi, reprit-il, vous voilà encapuchonnée au point que je puis dire que je marche à côté d'un mystère...

— Oh! n'allez pas vous méprendre! et il est inutile, seigneur, de me presser ainsi le bras et la main; vous semez en terre stérile. Je ne suis pas le bonheur, je ne suis que le chemin qui y conduit.

André reconnut parfaitement le timbre de voix de la femme qui l'avait arrêté la veille au soir dans la rue.

José les suivait toujours à distance, en rampant dans les herbes comme un véritable serpent. André et sa com-

pagne n'avaient pas échangé une parole depuis environ un quart d'heure, lorsque le jeune homme s'écria tout à coup, impatienté de la durée du chemin :

— Ah çà! mais où me conduisez-vous donc?

— Chez moi.

— Chez vous? Est-ce loin encore?

— Vous ennuyez-vous en ma compagnie?

— Non pas, mais il est permis de trouver la route longue... quand on va au bonheur. Au fait, qui êtes-vous?

— La nourrice de la señora Antonia.

— Antonia! fit André.

> La plus charmante créole,
> Par tous les saints du paradis!...

— Ah! vous savez la sérénade...

— Elle court les rues de la Havane.

Ils tournèrent tout à coup un coude de chemin, et André aperçut à quelques pas devant lui une maison badigeonnée de bleu comme le sont la plupart des maisons de la Havane. Une allée d'orangers y conduisait, et des lauriers en fleurs dessinaient un demi-cercle dans une cour sombre.

— C'est ici! dit la nourrice en ouvrant une petite porte.

Le cœur d'André battait avec violence. Il était tout autant intrigué du mystère que du côté galant de l'aventure. Il suivit la nourrice après s'être assuré que son poignard était bien à sa place et se pistolets faciles à jouer.

José, toujours en se traînant avec précaution, était arrivé jusqu'à quelques pas de la maison dont il vit André et sa compagne franchir la porte.

Il s'assura le moyen d'escalader les fenêtres pour s'introduire dans l'intérieur, au cas où le bruit de quelque lutte

lui indiquerait qu'on avait besoin de son secours. Quand il se fut bien édifié sur ce point, il examina l'extérieur de la maison. Il fut frappé, comme l'avait été André, du morne aspect des murs et de l'obscurité des croisées, toutes hermétiquement closes, et ne laissant pas soupçonner qu'il pût exister le moindre foyer de lumière derrière les jalousies.

José secoua la tête en signe de défiance, se colla comme une cariatide contre un des piliers de la porte de la cour et se donna tout oreilles aux bruits qui pouvaient arriver jusqu'à lui.

Le silence et le calme le plus absolus régnaient autour de la maison.

VIII

André, la main appuyée sur celle de sa mystérieuse introductrice, traversa une sorte de vestibule sonore et sombre comme l'extérieur de la maison. Puis une porte s'ouvrit sur une seconde pièce, où la lumière de deux bougies brillait doucement.

Les premiers regards d'André se dirigèrent vers une glace qui se trouvait en face de lui. Il s'aperçut que ses traits étaient pâles et sérieux. Chez lui, hâtons-nous de le dire, ce n'était pas de la peur, mais l'effet d'une émotion bien naturelle. De crainte que la nourrice ne se méprît sur cette pâleur, André s'empressa de sourire, et lui dit de sa voix la plus rassurée :

— Le chemin du bonheur est comme celui du ciel, paraît-il étroit, escarpé et difficile.

— Quelquefois, répondit la nourrice, en ce pays surtout.

Joséfa (ainsi se nommait-elle) avait raison. Il y avait dans cette observation qu'elle venait de faire, tout un

tableau des mœurs de la vie coloniale. Soit dit sans vouloir porter préjudice à la vertu des femmes du Nouveau-Monde, il faut constater que tout, dans les habitudes de l'existence intérieure et dans les dispositions même des habitations, concourt à raffermir cette vertu, ou du moins à entourer de difficultés presque insurmontables les occasions de défaillance.

D'abord, les appartements sont ouverts de tous les côtés, à tous les vents, à tous les regards. Voulût-on les clore, il resterait encore à l'indiscrétion et à la jalousie assez de moyens d'exercer leur surveillance. Les murailles et les cloisons des maisons d'Europe sont remplacées, aux colonies, par des lames de persiennes à jour; les portes ne sont jamais fermées, en sorte que les nombreux domestiques de chaque maison circulent d'une pièce à l'autre à toute heure; il suffirait que l'entrée fût une seule fois refusée, contre l'habitude, à un d'eux, pour donner l'éveil aux soupçons.

Puis, au nombre de ces domestiques, il faut toujours compter deux ou trois de ces esclaves privilégiés, enfants et adultes, de l'un et de l'autre sexe, ne quittant jamais les talons ou la jupe de leur maîtresse, toujours dans sa chambre dont l'entrée leur est familière, dans son salon même où assis dans un coin, ils assistent à toutes les visites, à toutes les conversations.

On peut dire qu'aux colonies les maisons sont de verre; du haut en bas on voit ce qui s'y passe, on entend ce qui s'y dit. Changer quelque chose à ce despotisme intérieur, ce serait déclarer qu'on veut mal faire; si une servante ou le moindre négrillon trouvait la résistance d'un verrou derrière une porte dont il aurait essayé de tourner la serrure, aussitôt la domesticité entière serait assemblée, l'œil collé aux fentes des persiennes et l'oreille aux écoutes.

Dans ces conditions de vie publique même au fond de leur alcôve, les femmes créoles, non-seulement ne peuvent rencontrer sous leur toit des occasions de faiblesse, mais encore elles sont garanties contre toute conversation compromettante pour leur honneur, part faite, bien entendu, à la liberté des propos qui, dans les colonies espagnoles surtout, sont dans les mœurs du meilleur monde.

Pour qu'une femme puisse enfreindre ces lois de la surveillance domestique, qui laissent aux maris le loisir de dormir sur leurs deux oreilles, comme on dit, il faut qu'elle en arrive à jeter complétement son bonnet par-dessus les balcons, et accepte d'être mise au ban de la société coloniale, société très-guindée en général, au milieu même de l'extrême licence qu'elle affiche quelquefois. Elle aime peu qu'on la fronde, et montre la plus grande antipathie à tous ceux qui paraissent faire fi du qu'en dira-t-on.

Il n'y a pas de pays où l'on soit plus indulgent pour les faiblesses, et même pour les vices, mais sous la condition qu'on n'en fera point parade.

Il reste aux femmes une ressource suprême, dangereuse, mais qui leur fait rarement défaut, pour échapper, quand elles en ont la pensée, aux scrupules de l'intérieur domestique. Cette ressource est la protection coupable de leur nourrice, ou de l'esclave favorite, élevée avec elles, dans leur intimité, comblée de leurs bienfaits, et plus esclave encore par le dévouement et par l'affection que par la loi. Toute défaillance de vertu, aux colonies, s'est toujours accomplie derrière un de ces deux manteaux.

Il faut avoir vécu dans la société coloniale pour bien comprendre que ces deux êtres, nourrice et esclave, n'agissent ainsi ni par corruption ni par intérêt, mais par dévouement. En aidant une femme à se perdre, elles croient

sérieusement la sauver du scandale que provoquerait toute autre ligne de conduite.

C'est ainsi que Joséfa avait été amenée à se faire la messagère complaisante de la marquise Antonia Daguilla auprès d'André de Laverdant, et à prêter son *estancia* (petite habitation), qu'elle tenait de la munificence de sa maîtresse, pour leur première entrevue. Le lecteur voudra bien comprendre que nous dépeignons ici des mœurs exceptionnelles, et que nous devons étudier la société coloniale sous toutes ses faces. Et d'ailleurs, je me hâte de le dire, la marquise Daguilla n'avait d'autre but et d'autre arrière-pensée, du moins ne se l'avouait-elle pas, que d'accueillir en secret un homme à qui la jalousie excessive du marquis ne lui permettait pas d'ouvrir les salons du riche hôtel de la caïa de l'Obispo. Elle ne péchait encore que par curiosité.

La marquise Daguilla, en effet, vivait en recluse à la Havane : promenades, bals à la *Filarmonica,* concerts, spectacles, tout lui était refusé; et, pour le monde si brillant de la Havane, Antonia était une perle perdue, enfouie dans le luxe splendide d'un hôtel dont les portes de marbre ne s'étaient jamais ouvertes devant un homme.

Les maris, à la Havane, sont également sujets à ces deux extrêmes : ils accordent à leurs femmes une liberté excessive ou les condamnent, au nom de la jalousie, aux rigueurs de la solitude.

Joséfa laissa André dans la pièce où nous les avons vus tout à l'heure, et entra dans un appartement voisin; par la porte, une vive lumière s'échappa. C'était une sorte de salon proprement, mais modestement meublé. On s'apercevait cependant qu'il avait été décoré à la hâte et évidemment pour la circonstance. Une belle natte de jonc fin couvrait le plancher, et dans le milieu était suspendu un

hamac en écorce d'arbre et orné de plumes aux plus splendides couleurs.

Dans ce hamac légèrement balancé était arrondie une jeune femme rêveuse, regardant s'envoler en spirales bleues la fumée d'une cigarette dont ses lèvres lançaient la fumée au ciel. En entendant entrer Joséfa, la jeune femme sauta vivement à bas du hamac, et jeta dans un petit *brasero,* placé sur un meuble à côté d'elle, la cigarette à moitié consumée.

— Nourrice, est-il venu? demanda-t-elle à Joséfa.

— Il est là, répondit celle-ci.

— Introduis-le; et, en disant cela, Antonia chercha un refuge pour sa nonchalance et pour sa grâce créoles dans une *butaca.*

Joséfa appela André et se tint debout devant la porte, qu'elle referma soigneusement.

Antonia, à l'arrivée d'André, se leva rouge de pudeur et d'émotion.

— Approchez, seigneur cavalier, dit-elle; puis elle se rassit, et ajouta en s'adressant à Joséfa :

— Reste avec nous, nourrice.

André plus respectueux et plus craintif qu'il ne s'était promis de l'être, s'avança jusque devant Antonia, dont il baisa respectueusement la main, et prit place dans la *butaca* que Joséfa lui présenta. Les plus hardis conquérants de cœurs eussent éprouvé, en présence de la marquise, les mêmes sentiments qui dominaient André.

Antonia avait, en effet, une beauté qui imposait, chose rare chez les Havanaises, douées plutôt de ce que nous appellerions ici le minois chiffonné, avec des airs provoquants. Son regard inspirait l'obéissance. Dans tout son aspect, il y avait quelque chose d'impérieux; les grâces capiteuses de la femme ne se découvraient en elle qu'à la seconde épreuve.

Comme toutes les Espagnoles de ces pays, elle était de taille moyenne. Elle avait le teint mat, mais la vie circulait sous cette blanche épiderme avec un sang riche et généreux. Ses yeux étaient une double fournaise; elle les avait aussi grands que sa bouche, qui était des plus mignonnes. Ses pieds étaient petits; ses mains plus petites encore, je crois; le bras rond, mais musculeux, les épaules grasses et arrondies. Et puis tout cela était animé par un je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue, pas même dans celle de l'amour, un je ne sais quoi qui fait que l'on reste hébété devant une pareille femme, et que l'on se jette à ses genoux.

C'est le moyen qu'André trouva le plus éloquent pour dire à Antonia :

— Je vous trouve belle comme un rêve. On m'avait promis un ange, je trouve une femme, ce qui vaut bien mieux.

Le silence d'André menaçait de devenir embarrassant pour Antonia. Il le sentit. Et au bout de quelques instants, quand il fut revenu à lui :

— Madame, lui dit-il, que puis-je faire pour mériter toutes les bontés dont vous m'honorez ?

Antonia parut faire un effort, et, d'une voix évidemment troublée par l'émotion :

— J'ai su, seigneur cavalier, répondit-elle, que vous aviez manifesté le désir de me remercier de l'hospitalité que je vous ai offerte dans mon hôtel le jour où vous fûtes blessé.

— C'était vous! s'écria André en l'enveloppant du regard.

—Moi-même! Et comme il ne m'était point possible de vous voir à la Havane, j'ai obtenu de ma bonne nourrice qu'elle me prêtât sa maison pour accepter vos remerciements d'une action si simple.

André prit avec passion l'une des mains d'Antonia et la porta à ses lèvres.

— Tenez, seigneur cavalier, dit la marquise en détachant l'unique rose qui s'épanouissait resplendissante au milieu de son épaisse chevelure noire, gardez ceci en souvenir de moi et de ce jour....

Les Havanaises, comme toutes les Espagnoles de l'Amérique d'ailleurs, attachent un prix extrême au don de cette fleur qu'elles portent dans leurs cheveux.

Je me souviens qu'un de mes amis avait rendu, en France, de très-sérieux services au général Rosas, le dictateur de Buenos-Ayres. Un officier de notre marine, dînant un jour chez le général, eut occasion de parler de cet ami et de ses services. Manuelita, la fille du dictateur, détacha la rose qui était plantée dans ses bandeaux, et se retournant vers l'officier :

— Vous partez demain pour la France; à votre arrivée, remettez cette fleur à M. X..., et dites-lui combien je lui suis reconnaissante de son dévouement à mon père.

La conversation entre André et Antonia, quoique se ressentant bien un peu de l'excentricité de leur rencontre, se maintint cependant dans les limites de la plus irréprochable convenance; elle fut ce qu'elle eût été dans le salon même de l'hôtel de la caïa de l'Obispo.

— Et quand vous reverrai-je, Madame? demanda André prêt à quitter Antonia sur l'ordre donné par la nourrice.

— Joséfa vous le dira demain à l'église, où vous vous rendrez à neuf heures.

Ils se séparèrent.

André suivit Joséfa, qui ferma les portes avec précaution. Arrivée à celle qui donnait sur la cour, elle l'entr'ouvrit avec un soin extrême, et après avoir passé la tête au dehors pour regarder et écouter, elle dit à voix basse :

— Venez, Excellence.

Elle conduisit le jeune homme pendant quelques pas, et lui indiqua la route qu'il fallait prendre pour gagner l'allée sombre de la puerta de Tierra. En tournant l'angle du mur qui encadrait la cour de la maison, André aperçut dans les ténèbres un homme qui se dissimulait au point qu'on eût dit qu'il voulait disparaître dans l'épaisseur des pierres.

C'était José. André le reconnut parfaitement. La vieille nourrice laissa Laverdant pour rentrer dans sa case.

L'Indien rejoignit son maître.

IX

En arrivant devant la porte, Joséfa poussa un cri de surprise et recula de cinq pas. Elle venait d'apercevoir assise sur l'une des marches une femme, la tête penchée dans ses deux mains, dans l'attitude de la prière, de la méditation ou de la douleur. Au cri de Joséfa, cette femme se leva, et balbutia d'une voix bien douce, mais toute tremblante :

— Tu ne me reconnais pas, nourrice?

— Qui êtes-vous? murmura Joséfa à qui le trouble et l'émotion retiraient tout sentiment de perception.

— Mais je suis Tobine.

A ce nom Joséfa se calma, et se rapprochant de la jeune esclave :

— Et que fais-tu ici, chère enfant?

— Je viens te demander l'hospitalité pour cette nuit.

— L'hospitalité? fit Joséfa.

— Oui; après avoir frappé trois fois à ta porte, je m'étais assise, désespérée. Tu étais donc dehors ?

— Oui... J'étais allé jusqu'à la Croix du Pêcheur dire ma prière en pèlerinage, balbutia Joséfa; mais y a-t-il longtemps que tu es ici ?

— A peine cinq minutes.

Joséfa respira. Elle craignait que Tobine ne fût arrivée avant le départ d'André, et qu'elle ne l'eût vu peut-être sortir.

— Pauvre enfant, reprit la nourrice, mais comment se fait-il que tu viennes me demander l'hospitalité? T'es-tu donc sauvée de la maison du marquis ? T'a-t-on battue ? Que t'est-il arrivé, enfin ?

— Rien de tout cela nourrice; seulement j'ai à causer avec toi. Ne veux-tu pas que nous entrions ?

— Certainement si, répondit Joséfa, en affectant de cette rencontre une joie qu'elle ne ressentait pas. Elle ouvrit la porte; les deux femmes entrèrent. Joséfa s'arrêta dans la première chambre où il y avait de la lumière, et regardant aussitôt Tobine :

— Bon Dieu du ciel ! qu'as-tu donc? s'écria-t-elle. Tu es froide comme la pierre d'un tombeau. Tes yeux sont noyés de larmes; es-tu malade ?

— Oui, répondit Tobine, et bien malade.

— Où souffres-tu ? demanda Joséfa, devenue tendre et tout à fait sérieusement prévenante.

— Là ! fit la jeune mulâtresse en portant la main à son cœur. J'aime, ma bonne Joséfa, j'aime !

Et en disant ces mots, elle se laissa tomber sur une chaise, tout émue et palpitante.

— Tu aimes donc sans espoir d'être aimée, que tu souffres ainsi ?...

— Sans espoir ! répondit Tobine en cachant sa tête dans le sein de sa nourrice.

— Pauvre enfant ! murmura Joséfa. Voyons, chère petite, continua-t-elle, tu es belle comme pas une fille

de couleur ne l'est, à coup sûr, dans toute la Havane, et tu ne peux pas aimer sans espoir qu'on t'aime... Qui donc est celui pour qui ton cœur *a chanté ?*

— Je ne puis pas le nommer, répondit Tobine en frissonnant.

— C'est une Excellence?

Tobine se contenta de faire un signe de tête.

Certes, il n'est pas rare aux colonies de voir des filles de couleur amoureuses de jeunes blancs, et il n'est pas extraordinaire qu'il découle de là un drame ou une émotion. Les femmes de la caste de Tobine sont la proie habituelle des riches et des élégants de la race blanche. Libres, elles se donnent à qui veut les prendre; esclaves, elles deviennent l'objet d'un marché traité de gré à gré, souvent entre le propriétaire et l'amant lui-même, sans que la morale coloniale y trouve à redire.

Mais il s'est présenté des cas où, selon les habitudes de l'enfance, et l'espèce d'éducation qu'elles ont recueillies au contact de leurs maîtresses, certaines jeunes filles esclaves, surtout dans la position de favorite qu'avait occupée Tobine, puisent des idées élevées et honnêtes. Celles-là ont trouvé un frein à leurs passions; la prostitution luxueuse de leurs compagnes les a épouvantées, elles ont fait quelquefois des rêves chastes ou ambitieux. Elles n'ont ressenti de l'amour que les atteintes honnêtes, et de l'homme qui a fait *chanter* leur cœur, selon l'expression havanaise de Joséfa, elles font un dieu pour leur âme, un mari pour leur cœur. Si cet homme est un blanc, une *Excellence,* le rêve, pour des filles comme Tobine, devient un cauchemar affreux, peuplé de haine, de vengeance et de malédiction. Qui haïssent-elles le plus alors, de l'amant impossible ou de leur rivale? Elles l'ignorent elles-mêmes; mais elles haïssent et elles sont disposées à se venger en aveugles; il leur faut une proie au moins; c'est le comble

du bonheur et de l'ivresse quand leurs griffes et leurs dents peuvent déchirer à la fois deux victimes.

C'est la règle générale que nous venons de poser ; elle a eu ses exceptions. De nobles élans, des résignations admirables, des dévouements profonds sont sortis de ces passions tumultueuses.

Tobine avait été la compagne d'enfance d'Antonia ; elle avait été donnée à la jeune fille blanche comme un jouet pour la distraire. De plus, elles étaient sœurs de lait; et le vieille Joséfa était la source où elles avaient puisé un mutuel attachement qui les avait liées l'une à l'autre comme deux sœurs du même sang, part faite à l'abjection de l'esclave, aux droits du maître et à la différence de couleur.

En écoutant le commencement de la confidence de Tobine, Joséfa avait senti un grand trouble lui passer dans l'esprit, et un froid mortel lui saisir le cœur. Elle se raffermit un peu cependant, et s'adressant à Tobine :

— Eh bien ! lui dit-elle, tu voulais me consulter, parle ; quel conseil te puis-je donner ?

— Écoute, nourrice, cet homme que je ne puis nommer : noble, beau, jeune, brave, je l'aimai... en le voyant. Je ne savais et je ne voulais pas savoir s'il aimait personne, et s'il était aimé d'aucune femme. J'avais donc le mystère et l'incertitude qui me laissaient heureuse. Mais un jour, j'étais aux côtés d'une femme, belle comme il est beau, lui, noble comme il est noble, jeune comme il est jeune, et je sentis, aux regards, à la pâleur, au tremblement de cette femme, qu'elle aimait, comme moi, le même homme. Je pouvais l'espionner, je l'espionnai, et je sus...

— Malheureuse ! s'écria Joséfa, l'homme que tu aimes, c'est...

— Tais-toi, nourrice ! fit Tobine en appliquant sa main

sur la bouche de Joséfa; tais-toi, maîtresse pourrait entendre...

— Antonia? murmura Joséfa stupéfaite.

— Oui, maîtresse, reprit l'esclave à voix basse, car elle est ici, je le sais; car ce soir, elle a reçu M. de Laverdant, pendant que moi je pleurais à la porte, de rage et de jalousie.

— Bon Dieu du ciel! s'écria la nourrice en se laissant tomber sur un siége, nous sommes perdues!

— Et pourquoi? répliqua Tobine. Parce que je sais que madame a, ce soir, donné un rendez-vous à M. André, parce que je sais qu'il est venu ici, parce que je l'ai vu sortir tout à l'heure accompagné par toi! Perdues? oui, vous le seriez toutes les deux, si c'était une autre que moi qui fût en possession de ce terrible secret; oui, si Madame n'était ma sœur de lait, si je ne la chérissais pas comme si la même mère nous eût donné le jour à toutes les deux. Et pourquoi veux-tu donc que ce soit Tobine qui vous perde!... Je vous sauverai plutôt s'il le faut...

A ces mots, la porte de la pièce voisine s'ouvrit, et Antonia parut, pâle et émue. Tobine, involontairement, fit un bond en arrière. Ce n'est jamais impunément qu'une femme se trouve en face d'une rivale heureuse. Antonia s'avança vers la jeune mulâtresse et, lui prenant les deux mains, elle oublia sa dignité de femme blanche et de maîtresse jusqu'à l'embrasser. Puis, après un moment de silence, elle lui dit :

— J'ai tout entendu, Tobine; tu m'aimes, tu m'es dévouée, n'est-ce pas? Oh! tu garderas bien au fond de ton cœur ce fatal secret.

— Il mourra avec moi, maîtresse, répondit la mulâtresse; mais, au nom du ciel! s'écria-t-elle en tombant aux genoux d'Antonia, dites-moi si vous l'aimez réellement.

Le silence d'Antonia, commandé par la pudeur et par la dignité, répondit pour elle.

— Eh bien! si vous l'aimez, continua Tobine, ne le revoyez plus jamais, M. Daguilla sait tout.

— Ciel! s'écrièrent en même temps Joséfa et la marquise.

— Et vous n'ignorez pas, reprit Tobine, que le marquis tuerait M. André. Et s'il ne vous a pas surpris ici ce soir, c'est à moi que vous le devez.

— A toi?

— Oui, à moi. Vous souvient-il, Madame, d'un jour où, quelque temps après la chute que fit M. de Laverdant en face de l'hôtel, vous le regardiez passer à cheval dans la rue? Vous avez laissé échapper, en l'apercevant, un cri qui vous a trahie à mon cœur. Le marquis était près de vous; il vous a entendue aussi, il a surpris également votre émotion, et son front s'est assombri de colère et de soupçons. Depuis ce moment il a épié tous vos pas et tous ceux de nourrice, toutes vos émotions, toutes vos distractions, tous vos soupirs. Je faisais comme lui.... Mais le marquis avait à son service deux catalans nommés Isturitz et Algedro. Ils appartiennent à la bande des brigands qui campent dans les bois de San-Marcos. Oh! je les connais bien, car l'un d'eux m'a offert, une fois, vingt onces d'or pour l'accompagner. Hier, ils ont surpris nourrice arrêtant le seigneur André dans la rue; et ce matin, pendant que vous étiez à l'église San-Francisco, j'ai vu ces deux hommes entrer dans l'hôtel par le jardin. Je me suis glissée jusqu'à la porte de l'appartement du marquis, et j'ai bien entendu qu'il était question de la rencontre d'hier au soir. Je m'éloignai rapidement pour faire parvenir un avis secret à M. André, qui n'en a pas tenu compte. Le marquis me fit ensuite appeler, et menaça de me faire donner cinquante coups de fouet par le comman-

deur d'une de ses habitations, si je ne lui dévoilais pas ce que je savais de la rencontre d'hier entre Joséfa et M. de Laverdant. Je lui jurai que j'ignorais tout. Quelques instants après, il me chargea, sous menace d'être fouettée en pleine rue par le bourreau, de m'assurer si vous sortiriez ce soir, et de lui dire où vous iriez. Je feignis d'accepter cette odieuse mission ; je lui ai menti en lui persuadant que vous étiez allée à votre *estancia* de Santa-Bonaventura pour y faire provision de fleurs et de fruits.

Antonia, blanche comme un lis, les lèvres violettes, les yeux noyés dans les larmes, avait écouté avec terreur ce récit de Tobine.

— Tu savais donc, s'écria-t-elle, que je venais ici ?

— Oui, répondit la mulâtresse. En voyant M. André sortir, je l'ai suivi de loin, je l'ai vu se diriger vers la porte de Tierra ; je n'ai pas douté alors que vous ne vinssiez chez nourrice. Oh ! Madame, continua Tobine en se jetant aux genoux de sa maîtresse, si vous l'aimez, ne le revoyez plus jamais ; je vous dis que vous le ferez assassiner.

Tobine était belle en suppliant ainsi Antonia qui hésitait à promettre ce que lui demandait la jeune esclave. Joséfa fut obligée d'intervenir, et obtint qu'au moins on laisserait écouler quelques jours avant de revoir André, de manière à dérouter les soupçons du marquis.

— Écrivez-lui cela ! s'écria Tobine à moitié triomphante, car elle s'était arrêtée à cet espoir que huit jours pourraient amener l'oubli de la part de l'un ou de l'autre.

— Lui écrire cela ! répéta Antonia, mais...

— Voulez-vous donc le faire mourir ? s'écria la mulâtresse avec une éloquence persuasive devant laquelle Antonia parut ébranlée.

— Et qui lui remettra ce billet ? demanda-t-elle.

— Moi, répondit la jeune esclave.

Antonia jeta un regard ardent sur Tobine. Elle la

trouva si éclatante de beauté que la jalousie lui mordit le cœur.

— Non, se dit-elle, je ne lui écrirai pas; non, Tobine ne lui apportera pas cet adieu de huit jours qui serait peut-être éternel... car elle l'aime, car elle est belle, car elle pourra l'approcher... Enfin, c'est ma rivale...

Et en même temps il lui vint à l'esprit que tout ce récit de la mulâtresse pouvait bien être une machination de jalousie, et que le marquis ne savait rien. Elle fut sur le point de déchirer le billet et de s'en remettre aux hasards de l'aventure.

— Comédie pour comédie, pensa-t-elle; je vais lui donner ce billet, car en le lui refusant elle pourrait me trahir. Mais Joséfa se chargera d'en détruire l'effet.

Elle tendit la lettre à Tobine qui la cacha soigneusement dans le corsage de sa robe; elle l'eût enfermée volontiers dans son cœur pour la conserver intacte. Ce billet c'était plus que la vie, c'était l'espérance, c'était l'amour d'André qu'on venait de lui rendre. Elle le croyait du moins, la pauvre enfant.

— Mais, fit-elle tout à coup, les serenos peuvent m'arrêter et me conduire à la geôle. Il faut que Madame me donne un permis de circulation.

— Voici ce qui vaut mieux qu'un permis, répliqua la marquise en tendant sa bourse à Tobine. Les serenos pourraient prétendre ne savoir pas lire; mais ils savent toujours distinguer un doublon d'une piastre.

— Merci ! s'écria Tobine, en s'élançant à travers les ténèbres.

X

Quand la jeune mulâtresse fut sortie, Antonia commença à craindre de lui avoir marqué une trop grande confiance. Elle communiqua ses doutes à Joséfa, qui, peu à peu, se laissa persuader aussi; comme la nourrice n'avait rien tant à cœur que d'obéir aux volontés et aux caprices de la marquise, elle finit par lui promettre d'aller le lendemain à l'église, et, au cas où André ne s'y serait pas rendu, de pénétrer jusque chez lui pour l'engager à venir le soir, ainsi que cela avait été convenu, à un rendez-vous qu'on lui désignerait.

Antonia était rentrée à son hôtel en compagnie de la nourrice, chargées toutes deux de fleurs et de provisions de fruits. Au bruit qu'elles avaient fait, le marquis s'était

rendu dans l'appartement de sa femme, et de crainte qu'elle ne prît soupçon de son visage soucieux, il s'était arrangé, pour l'interroger sur sa sortie du soir, le front le plus paternel et le regard le plus caressant du monde. A ses questions, Antonia répondit simplement qu'elle était allée d'abord à l'église, de là en pèlerinage à la Croix du Pêcheur, et enfin qu'elle s'était reposée chez sa nourrice, dont elle avait dévalisé le jardin et le potager, ajoutait-elle en souriant. Le marquis Daguilla ne fit pas la moindre objection. Quand il fut sorti :

— Tu vois bien, nourrice, dit Antonia à Joséfa, qu'il ne se doute de rien... Lui, le plus jaloux des maris, aurait-il gardé ce calme et ce sourire?.. Tu iras demain à l'église, et diras à André que je l'attends le soir.

— Chez moi? demanda la nourrice.

— Non ; à la *Magnificencia.*

La Magnificencia était un magnifique jardin, un parc de fleurs, pour mieux dire, que la marquise possédait à quelque distance de la Havane, et où son mari lui permettait d'aller respirer l'air plutôt que sur le *paseo.*

A peine M. Daguilla eut-il quitté sa femme que Isturitz pénétrait secrètement jusqu'à lui; après un échange de quelques mots grassement payés, le marquis congédia le bandit en lui recommandant bonne surveillance. Le lendemain, Daguilla entra de grand matin chez Antonia.

— Je viens de recevoir, lui dit-il, un message de ma sucrerie de la *Felicitade;* mon mayoral m'annonce que le feu a dévoré trois pièces de cannes ; il importe donc que je me rende immédiatement à *Felicitade.* Vous serez raisonnable pendant mon absence, Antonia, et vous penserez à moi, n'est-ce pas? Nourrice, continua-t-il en s'adressant à Joséfa, je vous la recommande bien.

— Tu vois, s'écria la marquise quand son mari fut parti, tu vois qu'il ne sait rien. Tobine était sotte ou folle...

mais, reprit-elle tout à coup, où est Tobine? Je ne l'ai point vue depuis hier au soir...

— Les serenos l'auront arrêtée, je le crains, répondit Joséfa; en sortant de l'église, je passerai à la geôle pour la faire mettre en liberté.

Ces arrestations d'esclaves après la tombée du jour sont si fréquentes aux colonies, que les maîtres ne s'en inquiètent pas beaucoup. Dans la situation où se trouvait Antonia, l'absence de Tobine aurait pu lui donner des terreurs que le calme et la tranquillité du marquis ne lui permirent pas d'avoir même un moment.

André se rendit à l'église, l'âme toute préoccupée du bonheur nouveau qui l'attendait. Nous dirons tout à l'heure comment le billet d'Antonia ne lui était point parvenu, et comment il allait plein de confiance et de joie à ce rendez-vous. Joséfa entra dans l'église peu de temps après André, et ne fut pas médiocrement surprise de l'y trouver. Elle n'y comptait que peu. Elle attribua sa présence à cette foi qui pousse les amants à douter d'un malheur ou d'un contre-temps jusqu'au moment où il n'y a plus d'espoir à conserver.

Arrivée au milieu de la nef, elle s'agenouilla et feignit de prier. Mais en se retournant, elle laissa tomber distinctement ces mots qu'André recueillit :

— Ce soir, à sept heures, promenez-vous sur le chemin qui mène au *Moro* *. Vous verrez passer un nègre sur un cheval blanc, vous le suivrez de loin.

André se retira sans avoir pris garde, non plus que Joséfa, à deux femmes qui, pieusement agenouillées à ses côtés, avaient affecté de ne point se déranger de leurs prières, mais n'avaient pas perdu une syllabe de ce qui venait d'être dit. Elles se regardèrent en échangeant un coup

* Forteresse qui garde l'entrée du port de la Havane.

d'œil d'intelligence, continuèrent un moment encore à défiler leur chapelet, puis sortirent l'une après l'autre pour écarter tout soupçon.

Le soir, André qui n'avait plus ni doutes ni craintes sur les rendez-vous qu'il avait tout d'abord suspectés, arriva à l'heure exacte; et seul cette fois. Il ne tarda pas à voir un nègre monté sur un cheval blanc traverser le chemin, puis tourner le *Moro* et s'enfoncer dans une allée à droite. André le suivit en réglant l'allure de son cheval sur celui de son guide anonyme.

Pendant qu'André court les champs par des sentiers détournés, revenons sur nos pas.

XI

Tout d'abord, expliquons au lecteur comment le marquis Daguilla, un des plus riches propriétaires de Cuba, et qui tenait la tête de la société de la colonie, se trouvait en relations aussi intimes avec les deux bandits que nous avons vus agir sous ses ordres.

A cette époque de confusion où était plongée l'île, rien n'était plus commun que ces étranges alliances qui mettaient le comble à la désorganisation du pays. Le sentiment de la conservation personnelle les engendrait; l'impuissance et la faiblesse de l'autorité et de l'administration les encourageaient.

Les bandes de voleurs vivant au milieu des bois autour des plus riches plantations de cannes à sucre, de café et de tabac étaient intéressées à n'être point inquiétées; elles y parvenaient en menaçant d'incendie et d'assassinat les propriétaires, incapables de se défendre eux-mêmes, et impuissants à obtenir aucun secours efficace de la police

et du gouvernement de la colonie. Leur sauvegarde était donc dans l'impunité qu'ils garantissaient à ces voleurs bien connus, et même dans des subventions qu'ils leur payaient annuellement soit en argent, soit en vivres. A ces conditions, leurs propriétés étaient respectées. Un habitant se serait-il avisé de dénoncer un crime ou un délit dont il était victime? d'abord il n'eût obtenu justice qu'à moitié, et le plus souvent pas du tout. Il devenait, de ce moment, le point de mire de tous les bandits; le feu dévorait ses plantations, et sa poitrine était exposée au poignard des assassins. Le plus court et le plus simple était donc de subir ces traités dont j'ai parlé. Dans ce cas, les voleurs se mettaient corps et âme, à supposer qu'ils en eussent une, au service de ces soudoyeurs obligés d'attentats à la loi sociale.

Le marquis Daguilla, comme tous les autres riches planteurs, avait été obligé d'en passer par ces dures et honteuses nécessités. Algedro et Isturitz étaient à la fois les gardiens criminels de ses biens, et des serviteurs tout prêts à l'aider, moyennant un prix stipulé à l'avance, dans tous ses projets, quels qu'ils fussent. Ils avaient assez d'audace et assez d'alliés, même parmi les gens de la police havanaise, pour parcourir sans crainte les rues de la ville, à toute heure du jour ou de la nuit, et pour réussir, dans toute entreprise où l'administration elle-même n'aurait pas osé s'engager sous promesse d'un succès.

Voilà à quelles extrémités l'insuffisance des gouvernements de Cuba, à cette époque, avait réduit la société de cette île!

Revenons à Tobine.

En sortant de chez Joséfa, elle s'était prise à courir de toute la vitesse de ses jambes. Elle avait eu le bonheur d'échapper aux serenos. Préoccupés sans doute de toute autre chose que de leur service, ils n'avaient pas vu ou

avaient négligé de rencontrer la jeune mulâtresse, qui se dirigea vers la maison d'André. Cette pensée que lui avait inspirée son amour, lui fut fatale.

Au détour d'une rue, à cent pas à peine de son but, Tobine aperçut deux grandes ombres qui marchaient lentement vers elle. Ces deux ombres se cachèrent dans le renfoncement d'une porte. Tobine hésita d'abord, puis se décida à avancer. Il lui semblait que si près d'André, elle ne devait craindre aucun danger. Elle s'élança comme pour prendre sa course; mais au même instant deux hommes la saisirent, chacun par un bras.

— Isturitz! Algedro! s'écria-t-elle.

— Oui, nous-mêmes, coquine, suppôt de Satan!

— Eh bien! que me voulez-vous? demanda l'esclave qui, en face du péril, avait fait un effort pour reprendre son sang-froid.

— Tu as indignement trompé le marquis Daguilla, dit l'un des deux. Tu vas nous suivre pour que justice soit faite de ton infâme mensonge.

— D'où viens-tu? demanda Isturitz.

— Où cours-tu? riposta Algedro.

— Où est allée la marquise ce soir?

— Ce n'est pas à Santa-Bonaventura, comme tu l'avais dit au marquis.

— Parle; voyons, veux-tu répondre?

A chacune de ces questions et de ces exclamations qui se succédaient avec la rapidité de l'éclair, Tobine ne répondait pas un mot, tout en faisant des efforts inutiles pour échapper à la double étreinte de ses ennemis. Mais leurs doigts robustes avaient marqué un bracelet de sang autour de chacun des bras nus de la jeune fille.

Tout entière à la lutte qu'elle soutenait, la mulâtresse ne s'était pas aperçue que le billet était près de s'échapper de son sein.

Algedro, voyant le bout de papier, allongea une de ses mains et saisit la lettre.

— Infâme, s'écria Tobine.

— Voilà le mot de l'énigme, murmura Isturitz.

Tobine, sentant que tout était perdu, commença d'appeler au secours. Les deux bandits lui serrèrent alors la bouche avec un mouchoir, puis lui lièrent les mains et les jambes avec des cordes. Les cris de la jeune mulâtresse, si vite étouffés qu'ils furent, avaient été entendus néanmoins par deux serenos qui passaient au bout de la rue. Ils accoururent comme des corbeaux qu'attire l'odeur de la proie. Isturitz ne fut pas effrayé de la présence de ces deux défenseurs de l'ordre nocturne :

— N'aie pas peur, dit-il à Algèdro, le marquis n'a pas limité nos dépenses.

En arrivant, les deux serenos firent mine tout d'abord de mettre la main sur les bandits ; puis, après avoir regardé avec précaution autour d'eux et aux croisées des maisons dont aucune ne s'ouvrait, l'un d'eux se pencha vers Isturitz, et lui dit tout bas :

— Eh bien ! compère, que fais-tu donc là?

— Une bonne prise, compère.

— Aurons-nous notre part?

— La voici, répondit Isturitz en remettant aux serenos une poignée de doublons.

— Merci, répliquèrent ceux-ci ; mais dépêchez, et allez-vous-en séparément.

— Un mot de passe jusqu'aux portes, demanda Algedro, pour celui de nous qui va être obligé de transporter cette mauricaude blanchie jusqu'à la case de la Pedrina, ta bien-aimée femme.

Un des serenos lui parla bas à l'oreille.

— Très-bien ! riposta Algedro en chargeant sur ses épaules Tobine, garrottée et déjà évanouie de peur.

Isturitz, nanti du billet trouvé sur l'esclave, s'était rendu le soir même chez le marquis où nous l'avons vu entrer. C'est ainsi que M. Daguilla se trouva averti du rendez-vous donné à l'église et du contre-ordre consigné dans la lettre. La lettre interceptée, le rendez-vous aurait donc lieu. Il feignit alors ce départ subit et obligé pour son habitation de la *Felicitade.*

De leur côté, Isturitz et Algedro eurent pour mission de s'assurer de la conversation qui aurait lieu à l'église entre André et la nourrice. Ils avaient, à cet effet, gagné deux femmes fort habiles et souvent employées par les maris de la Havane à cette sorte de police. Ces deux femmes étaient celles que nous avons signalées comme se trouvant agenouillées près de Joséfa au moment où celle-ci indiqua le chemin du *Moro* comme lieu de rendez-vous; leur oreille, exercée à ce métier, n'avait pas perdu une syllabe des paroles échangées.

XII

Nous avons laissé André suivant le nègre, qui n'avait pas détourné la tête une seule fois. Au bout d'une heure environ de marche, il se trouva devant une grille fermant un délicieux jardin. Le nègre n'y prit pas garde, et continua toujours sa route. Laverdant, après un rapide coup d'œil jeté à travers la grille, allait rendre la main à son cheval, lorsque par-dessus un petit mur, une voix de femme déjà familière à l'oreille d'André lui jeta ces mots :

— Halte ! seigneur ; c'est ici.

En même temps, la porte de fer glissa doucement sur ses gonds, André entra et se trouva en face de Joséfa.

— Attachez votre cheval à cet arbre, au fond de ce fourré, seigneur, et venez, murmura la nourrice.

Le jeune officier la suivit, et entra dans un éclatant salon qu'on eût pu prendre pour un jardin, tant il était richement paré de fleurs. Antonia était mollement ar-

rondie dans un hamac, dont le balancement mettait en mouvement un large éventail attaché au-dessus et destiné à chasser les moustiques et les *maringouins* que la brise du soir et l'éclat des lumières amenaient par flots dans la pièce. Ordinairement cette charge de chasser les *maringouins* et les mouches, soit quand leur maîtresse est couchée, soit même pendant les repas, revient d'habitude à un, deux ou trois jeunes esclaves armés soit d'éventails, soit de longues branches d'arbres odorants qu'ils agitent au-dessus de la tête de la dormeuse ou des convives. Par un raffinement de luxe et d'indolence, on est arrivé dans ces pays à adapter aux hamacs et aux *butacas* des éventails qui se meuvent comme je l'ai dit, par le simple balancement imprimé au meuble ou au lit suspendu.

En voyant entrer André, Antonia descendit de son hamac et tendit la main au jeune officier. A peine Laverdant avait-il murmuré à l'oreille de la marquise un de ces compliments qui sont d'autant plus charmants pour les Espagnoles, qu'ils paraissent plus emphatiques, qu'un bruit de pas précipités se fit entendre sur le sable des allées du jardin. Antonia se dressa pâle et frissonnante. Joséfa n'eut pas le temps d'entr'ouvrir la jalousie d'une croisée pour regarder au dehors, que la porte du salon volait en éclats et donnait passage à deux hommes qui entrèrent avec la violence d'un ouragan. L'un d'eux se précipita sur André; avant que celui-ci eût pu reconnaître son agresseur ni faire un mouvement pour se défendre, il recevait en pleine poitrine un coup de poignard. Saisissant entre ses bras Antonia évanouie, l'assassin l'emporta, comme il eût fait d'un enfant, jusqu'à cent pas de la maison, et la déposa sur les coussins d'une *volante*.

— Evanouie, Excellence, voilà tout, murmura le bandit en s'adressant au faux *calesero*.

— Et l'autre ?

— Il est en train de rendre l'âme, vraisemblablement.

— C'est bien !

Le bandit s'éloigna en courant vers la maison ; et le postillon, contemplant un instant la jeune femme évanouie :

— Misérable ! murmura-t-il avec rage.

Puis abaissant le rideau de soie qui ferme toujours le devant de la *volante*, il se mit en selle, et prit au galop la route de la Havane.

Rentré dans le pavillon de la Magnificencia, le bandit qui avait emporté Antonia, et qui n'était autre qu'Isturitz, dit à son camarade :

— En route, Algedro, et vivement.

— Attends un peu, répondit le camarade, qui en ce moment vidait les poches d'André. Je suis à toi maintenant, ajouta-t-il en se relevant.

— Et la vieille ? murmura Isturitz en montrant Joséfa qui s'était cachée dans un coin de l'appartement, plus morte que vive.

— Pitié ! cria la nourrice. Pitié ! je ne dirai rien !... je vous le jure par le corps du Christ !

— Tiens ! dit Algedro, depuis la mort de Christine nous n'avons plus de camarera. Joséfa fera notre affaire.

— C'est une idée ! exclama Isturitz.

Les deux bandits garrottèrent la nourrice, lui mirent un bâillon, et Algedro la prit à côté de lui, à cheval.

— Et moi, dit Isturitz, je me chargerai de la Tobine, que nous ramasserons en passant. Allons, la campagne a été bonne. Deux mille piastres reçues de la main du marquis...

— Plus une vieille pour garder la maison, ajouta Algedro.

— Plus une jeune pour l'égayer, reprit Isturitz.

— Sans compter les petits profits intermédiaires.

— C'est bien payer la vie d'un homme ! Il n'y a que les maris jaloux pour avoir la bourse à ce point généreuse...

Les deux bandits enfoncèrent l'éperon dans les flancs de leurs montures, et partirent au galop, se dirigeant du côté des bois de los Marcos et de los Guinos.

XIII

Le marquis Daguilla avait pris, pour rentrer à la Havane et gagner son hôtel, les rues les plus désertes. Bien que le guide d'André lui eût fait faire de longs détours pour le conduire à la *Magnificencia*, ce pavillon de plaisance n'était guère à plus d'un mille de la ville. Il ne fallut donc pas beaucoup de temps à la volante conduite par le marquis pour arriver au terme de sa course. Antonia venait à peine de reprendre ses sens, et elle commençait d'entr'ouvrir le rideau de soie qui fermait la voiture au moment où le cheval s'arrêta devant la petite porte du jardin par laquelle Joséfa avait fait sortir André le soir de sa chute.

En se posant sur le marchepied pour descendre de la *volante*, Antonia vit devant elle son mari. Le souvenir de la scène horrible à laquelle elle venait d'assister se représenta devant elle. Elle s'accrocha aux brancards de la voiture pour ne pas tomber, et d'une voix défaillante :

— Où suis-je ? demanda-t-elle.

— Chez vous, Madame.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la pauvre femme en se cachant le visage dans les deux mains.

Daguilla saisit Antonia dans ses bras au moment où les forces allaient lui manquer, traversa le jardin et déposa ce fardeau presque inanimé sur un lit ; puis il se retira froidement sans prononcer un mot, ni de colère, ni de reproche, ni de pitié.

Au moment où le marquis sortit de la chambre, une femme se dressa dans un des coins les plus obscurs de la pièce, et se traîna jusqu'au bord du lit. Antonia sentit alors un baiser et des larmes brûler sa main. Elle releva péniblement la tête :

— Tobine !

— Oui, moi, maîtresse... Mais qu'arrive-t-il ? que se passe-t-il ?

— Tobine ! répéta Antonia avec une énergie fébrile. Mais qu'es-tu donc devenue depuis hier au soir ? Est-ce toi qui m'a trahie ?..

— Vous trahir, maîtresse ! s'écria la jeune mulâtresse en tombant à genoux. Mais il est donc survenu un malheur ?

— En doutes-tu ? Eh bien ! va à la Magnificencia, tu verras... et s'il n'est pas mort...

— Jésus-Maria ! fit la mulâtresse en se relevant vivement ; c'est donc ainsi que vous l'aimiez !

Et sans écouter Antonia, qui balbutiait encore quelques paroles, elle partit comme une flèche, insouciante des nouveaux dangers d'une course nocturne à travers les rues de la ville. En passant devant l'appartement du marquis, elle aperçut un filet de lumière sous la porte, et entendit que son maître marchait à grands pas dans la pièce. Elle se glissa furtivement le long de la cloison, et gagna

le jardin par où la fuite lui paraissait le plus facile à exécuter.

Tobine trouva entr'ouverte la petite porte que le marquis, dans sa précipitation, avait négligé de fermer en arrivant. Une fois dehors, la jeune mulâtresse se prit à courir; soit bonheur, soit adresse, elle parvint à déjouer la surveillance des serenos. Ceux qui paraissaient à leur poste, ou dormaient réellement, ou faisaient semblant de dormir sur le pas d'une porte. Ces sommeils complaisants et grassement payés souvent, autorisaient tous les scandales, tous les crimes, tous les désordres dont la Havane était le théâtre chaque nuit.

Tobine avait donc traversé sans difficulté la ville, et avait gagné la route de la Magnificencia, où elle arriva tout d'une haleine. A une certaine distance, elle aperçut à travers les feuilles des arbres du parc la lueur tremblotante de la lumière discrète qui avait été allumée dans le salon du pavillon pour illuminer une soirée de bonheur, et qui n'avait éclairé qu'un crime. Puis Tobine entendit le hennissement triste d'un cheval qui, de temps en temps, troublait le silence de la nuit.

La grille du parc était ouverte; Tobine entra, et courut droit au salon. En y arrivant, elle se sentit prête à défaillir à la vue du sang qui couvrait la natte, et dans lequel trempaient ses pieds nus, comme le sont presque toujours ceux des esclaves, et déchirés par la course qu'elle venait de faire. Son énergie la soutint, et elle chercha du regard le cadavre d'André. Le salon était vide; elle saisit le flambeau qui brûlait sur un meuble, et le promena autour de la pièce; rien. Elle éprouva un éblouissement et une défaillance de cœur, résultant du reflet que renvoyait ce miroir de sang étendu par terre, et de l'odeur nauséabonde qui lui montait au cerveau. Tobine fut obligée de s'asseoir un moment sur un siége bas, à deux pas

du lieu où le jeune officier avait été frappé. Elle crut que sa raison allait lui échapper.

— L'ont-ils emporté? murmura-t-elle, ou bien n'était-il pas mort et aura-t-il pu s'enfuir ?

Tobine, les mains, le visage, les vêtements inondés de sang, se leva comme mue par un ressort invisible. Elle prit le flambeau et recommença ses investigations. Elle s'aperçut alors que les meubles tout autour d'elle étaient couverts de taches et remarqua que les murailles portaient les empreintes de doigts qui y avaient cherché, dans un suprême effort, un appui désespéré. Elle vit ensuite une longue traînée de sang du point où elle était jusqu'à la porte ouvrant sur le jardin; tout près de cette porte un siége sur lequel elle s'était assise en entrant.

— Il a fui, murmura-t-elle, et il s'est reposé là.

La mulâtresse bondit jusqu'au jardin, dont le sable était humide. En même temps, elle entendit au fond d'une allée à gauche le hennissement du cheval. Elle courut à cet appel intelligent, et vit André étendu à terre à la renverse, évanoui, un pied engagé dans un des étriers, et tenant entre ses doigts crispés les brides passées par dessus les oreilles du cheval. Au moment où elle arriva, la pauvre bête poussa de nouveau un formidable hennissement, et flaira de ses naseaux déjà rouges de sang le visage pâle du jeune officier.

Tobine laissa échapper un cri affreux, en même temps que le flambeau tomba de ses mains. Elle se précipita sur André, dégagea son pied de l'étrier, et agenouillée devant ce corps inerte, elle le couvrit de baisers en lui palpant le cœur pour s'assurer s'il restait encore un souffle à ce cadavre.

Cette scène se passa dans un désespoir muet; plus une larme dans les yeux de la jeune esclave, plus un cri sur ses lèvres. Elle se contenta plusieurs fois de murmurer le

nom d'André, en collant son oreille contre sa bouche pour surprendre une réponse. A quelque pas de là gazouillaient les cascades d'une fontaine. Tobine y courut, emplit ses deux mains d'eau fraîche qu'elle vint jeter sur le visage du jeune homme; mais après cinq ou six courses pareilles, elle pensa qu'il était plus simple de porter à la source le corps de ce malheureux. Elle le saisit par les épaules, et le traîna avec peine jusqu'aux bords de la fontaine, où elle lui lava le visage. Au bout de quelques instants, il lui sembla que ses membres raidis s'assouplissaient un peu, puis la respiration revint, et sur les lèvres blêmes d'André, un « merci » à peine articulé tremblota pour ainsi dire.

— Il vit encore! s'écria Tobine avec une joie et une expression dont Dieu seul, en ce moment, put voir et comprendre l'énergie passionnée.

Soulevant dans ses bras la tête d'André, elle lui dit :

— Maître, avez-vous la force de parler?

André tourna les yeux mourants vers la jeune mulâtresse, mais sans reconnaître, dans la profonde obscurité qui enveloppait cette scène, la personne à qui il s'adressait :

— Est-ce vous, Antonia?.. murmura-t-il. Qu'est-il donc arrivé? Votre honneur est perdu... Dieu, que je vais rejoindre, m'est témoin que j'aurais voulu le racheter au prix de ma vie. Fuyez...

Il fit un mouvement comme pour se dresser sur son séant, puis tout à coup :

— J'étouffe, dit-il, j'étouffe...

Tobine entendit un dernier râle inarticulé expirer dans la poitrine d'André, qui retomba mort.

La mulâtresse resta insensible, la tête appuyée contre celle du jeune homme. Superstitieuse et craintive comme le sont tous les gens de sa race, Tobine, une fois réveillée

de son stupide abattement, eut peur de se trouver seule au milieu de la nuit, en face de ce cadavre.

Elle se leva tout à coup et alla à l'autre extrémité du jardin s'agenouiller sous une tonnelle de jasmins, et se prit à prier Dieu. Peu à peu le sentiment du danger lui vint. Sa pensée ne s'était pas encore arrêtée sur la gravité de sa position. Si on venait à la surprendre en tête-à-tête avec ce cadavre, couverte de sang comme elle l'était en ce moment, dans ce désordre de vêtements et de visage, que répondrait-elle ? Elle ne connaissait aucun détail du crime ; elle ne savait pas quelle main avait frappé André, bien qu'elle soupçonnât la cause et l'auteur ou tout au moins l'instigateur du meurtre. Elle serait donc obligée de dire ce qu'elle savait du rendez-vous donné à M. de Laverdant par Antonia, de dénoncer M. le marquis Daguilla ? Mais qui le prouverait, bien que le pavillon de la marquise fût le théâtre du crime?

Tobine se voyait donc perdue. Il ne lui restait qu'un moyen, c'était de fuir, de s'en *aller marron* dans les bois.

Le cheval d'André était là ; elle pouvait s'en servir, et avant le lever du jour, se trouver hors d'atteinte. Elle prit énergiquement cette résolution, et se dirigea vers le point où était attaché le pauvre cheval qui hennissait toujours de temps en temps. Mais le noble animal, libre, s'était rapproché du cadavre de son maître le flairant toujours de ses naseaux, et frappant la terre du sabot.

Tobine marcha du côté où l'appelaient ces deux bruits, sans trop avoir la conscience de la direction qu'elle prenait. Son pied heurta le cadavre d'André ; elle poussa un cri et s'accrocha des doigts à la crinière du cheval qui, effrayé, bondit dans l'allée et galopa vers la grille qu'il franchit.

Une fois dans la campagne, il aspira l'air à pleins na-

seaux et prit le mors aux dents vers la ville, attiré par l'instinct et le flair de son écurie.

Tobine voyait ainsi s'échapper le moyen sur lequel elle avait compté pour fuir. Dans le premier moment, elle ne s'était pas bien expliqué la présence du corps d'André à côté du cheval, et s'était imaginé qu'il avait pu marcher ou se traîner jusque-là ; mais le bruit de la petite cascade lui fit bientôt comprendre que c'était le cheval qui était venu retrouver son maître.

Ce fait bien simple en soi changea toute la direction des pensées de l'esclave. Elle y vit comme une sorte de leçon et d'avertissement.

— J'allais l'abandonner, murmura-t-elle, quand ce pauvre animal restait là ! l'aimait-il donc plus que je l'aimais, moi !

Elle s'assit par terre, à côté d'André, et, à travers la nuit, elle cherchait à lire sur ses traits. Les mêmes réflexions qui avaient traversé l'imagination de Tobine, sous le tonnelle, lui revinrent ; cette fois, elles envahirent autant son cœur que son esprit. L'imminence du danger ne lui échappa point ; mais aussi elle se rappela une des paroles qu'avec le dernier souffle M. de Laverdant avait prononcées.

—Il a dit qu'il aurait donné sa vie pour sauver l'honneur perdu de ma maîtresse, se répéta Tobine. Puis-je faire moins que lui ? A présent que le voilà mort, je veux bien mourir aussi ! Et que ma mort serve à quelque chose, à sauver ma bonne maîtresse.

Tobine, après avoir pour ainsi dire assuré cette généreuse pensée dans sa conscience, se leva avec résolution, traîna le corps d'André jusque dans le salon du pavillon où elle s'agenouilla dans un coin pour pleurer et prier.

XIV

On n'a pas oublié que Tobine avait été arrêtée pendant la nuit précédente, puis transportée, par Algedro, dans la maison d'un des serenos, complice aveugle et complaisant des coups nocturnes des deux bandits. Il est donc utile que nous expliquions comment Tobine s'était trouvée dans la chambre de madame Daguilla, au moment où le marquis déposa sur le lit sa femme à moitié évanouie.

La jeune mulâtresse avait été confiée avec force recommandations à la femme du sereno, recéleuse ordinaire des objets volés, bien apte par conséquent à conserver une esclave que l'on pouvait, à la rigueur, considérer comme une proie d'une certaine valeur. Tobine, dans la grave situation où elle se trouvait, n'avait été préoccupée que d'une chose : la disparition du billet qu'elle s'était chargée de remettre à André. Peu lui importait le reste; ni son emprisonnement qui ne pouvait être, dans sa pensée, que momentané, ni les conséquences de son absence de la maison du maître ne l'inquiétaient.

Mais il était évident que M. de Laverdant, non instruit du danger, irait à l'église le lendemain matin, accepterait tout rendez-vous qui lui serait donné et tomberait dans quelque piége abominable. Nous savons que Tobine avait prévu juste. Son idée fixe, une fois enfermée dans la maison du sereno, fut d'en sortir à temps pour prévenir André.

Les recommandations d'Algedro à la femme du sereno avaient été si précises et si sévères, que la mulâtresse avait été immédiatement emprisonnée sous clé.

De toute la nuit, et quelque tentative qu'elle fît pour cela, il lui fut impossible d'entrevoir la possibilité d'une évasion. Mais il lui restait la journée du lendemain tout entière; et tant que l'heure favorable au rendez-vous ne serait point passée, Tobine conservait l'espoir de rendre à l'homme qu'elle aimait d'un amour si dévoué et si mystérieux ce service de lui sauver la vie. Elle patienta donc, parlementa dès le matin avec la femme du sereno, lui offrit de l'or, lui jura par la sainte Vierge qu'elle ne dévoilerait à qui que ce soit au monde ni le rapt dont elle avait été victime, ni le lieu où on l'avait retenue prisonnière. La geôlière fut sourde aux prières, insensible aux tentations.

A mesure que le jour avançait, les inquiétudes de la pauvre fille augmentaient, et lorsque le soleil commença de descendre sur l'horizon, Tobine se sentit prise de terreurs véritables. Il ne lui restait plus qu'à en appeler aux énergiques résolutions que donne le désespoir. Peu lui importaient les moyens, pourvu qu'elle réussît à s'évader, et à arriver à temps pour empêcher de bien plus grands malheurs que ceux qu'elle méditait.

Le soir venu, Tobine contint sa joie, une joie immodérée pourtant, lorsque la femme du sereno lui apporta de la lumière avec son souper. Dès qu'elle se trouva seule, Tobine approcha sa lumière de la couchette de toile et de

bois blanc qui meublait la chambre où elle était enfermée, et ouvrant en même temps la croisée dont elle avait mesuré la hauteur du sol, elle y noua le drap de son lit, et poussa avec terreur le cri : « Au feu ! au feu ! »

En même temps, la lueur rougeâtre de l'incendie éclaira la petite maisonnette. Au premier cri, la femme du sereno était accourue et avait ouvert précipitamment la porte de la chambre. Elle y entra au moment où Tobine, accrochée au drap, se laissait glisser jusqu'à terre et prenait la fuite.

Tobine s'était rendue tout d'abord à l'hôtel de M. de Laverdant, où elle avait appris qu'André était parti, ainsi que José qu'elle ne put pas prévenir. Elle courut, alors, à l'hôtel Daguilla : la marquise était sortie. Quant au marquis, il était à la sucrerie de la *Felicitade*, lui répondit le seul domestique qui fût resté. Il était trop tard ! le malheur allait donc s'accomplir. En quel lieu? C'est ce que Tobine ne pouvait pas deviner. Elle alla se cacher dans la chambre de sa maîtresse, comptant les heures et les minutes, écoutant tous les bruits du dehors et de l'intérieur. Enfin, lorsqu'elle entendit monter l'escalier, elle s'était blottie derrière un meuble. Nous avons assisté à la scène qui se passa entre elle et sa maîtresse, et on sait le reste.

Revenons aux événements qui suivirent.

José fut inquiet de voir la nuit s'avancer sans que son maître rentrât. Il n'y avait pas eu de réunion ce soir-là à la *Filarmonica*, ni à aucun des cercles de la ville; il n'y avait point eu de bal ni de fête dans aucune des maisons principales de la Havane où André avait accoutumé d'aller. Et, d'ailleurs, il prévenait toujours son fidèle mayoral lorsqu'il devait passer la nuit en réunion, au jeu ou au

cercle. José était donc aux aguets, tantôt le corps penché par une des croisées de la maison, étudiant la rue par ses deux bouts, tantôt se mettant de faction sur le seuil de la porte, l'oreille et les yeux tournés dans toutes les directions.

L'aube commençait à poindre; des milliers de petites charrettes traînées à bras ou par un mulet, et qui sont le premier signe du réveil de la ville, sillonnaient déjà les rues, allant porter aux marchés leurs provisions de fleurs et de fruits.

Des centaines de nègres, enveloppés dans des couvertures, dont ils ont soin de s'affubler en toutes saisons pour se garantir de la fraîcheur matinale, se dirigeaient vers les différents points du port, où leurs travaux les appelaient. Les rouges lueurs du soleil incendiaient déjà tout le dôme du ciel, ce qui arrive sous ce beau climat bien avant même que l'astre ne soit monté du fond de la mer à l'horizon; la Havane *était en vie*, comme on dit dans ces pays.

José, de plus en plus agité, regardait passer charrettes de fruits, mulets et nègres, écoutait tous ces bruits et s'étonnait toujours que son maître n'arrivât point! Enfin, il entendit dans la rue voisine des cris, et par-dessus ces cris les hennissements et le galop d'un cheval; et moins d'une minute après, il vit le cheval d'André, bondissant au milieu de cent ou cent cinquante personnes qui essayaient de l'arrêter, se diriger vers la maison devant laquelle il se cabra en montrant ses naseaux couverts de sang caillé, les deux genoux de devant couronnés, ses sangles brisées et ses brides pendantes et en morceaux.

— Dieu du ciel! s'écria José, en s'élançant à la tête de l'animal, il est arrivé un malheur ou un crime!

Il questionna les nègres; les seuls renseignements que quelques-uns purent lui donner, c'est que depuis une

demi-heure le cheval, sans cavalier, et dans l'état où il était, galopait par les rues de la ville; mais personne ne sut dire d'où il venait.

En même temps, les crieurs de la ville annonçaient l'évasion de l'esclave Tobine, mulâtresse de dix-sept ans, appartenant à Son Excellence le marquis Daguilla, et disparue de la maison de son maître depuis deux jours. On promettait une récompense de cinquante piastres à qui la ramènerait ou dénoncerait son refuge.

Les crieurs et les hennissements du cheval d'André passèrent au même instant sous les fenêtres de l'hôtel Daguilla; et ce double écho du crime de la nuit y pénétra par la porte béante pour frapper en même temps l'oreille de la marquise et celle du marquis debout, en ce moment, à côté du lit de sa femme.

M. Daguilla pâlit, et Antonia, se dressant, blanche comme une morte, sur son coude, dit à son mari :

— Mais Tobine était ici hier au soir, Monsieur, je l'ai vue, je lui ai parlé...

— Mais elle n'y était pas avant-hier, Madame, répondit le marquis; et si elle n'est point dans la maison à cette heure, c'est qu'elle sera allée porter de votre part un message tardif ou un baiser d'adieu au cadavre de cet homme.

Antonia retomba sur son lit en versant des larmes.

Pendant que tout cela se passait en ville, les nègres des environs de la Magnificencia, voyant la grille ouverte de si grand matin, et le terrain labouré par les pieds des chevaux, s'étonnèrent un peu, mais n'y prirent pas trop garde d'abord. Puis quelques autres, plus curieux, franchirent timidement la grille pour cueillir quelques fleurs, s'enfuyant aussitôt. Une petite négresse de sept ou huit ans, hardie comme on l'est à son âge, pénétra plus avant, et revint en courant, disant qu'elle avait vu du sang dans les allées du jardin.

Chacune de ces découvertes s'en allait à la ville prenant des proportions de plus en plus exagérées, et qu'on ne savait pas si près de la vérité. Enfin, du jardin on entra dans le salon du pavillon, où l'on trouva le cadavre d'André, et Tobine dans ce désordre que nous avons décrit plus haut.

Les premiers qui firent cette découverte hideuse s'enfuirent à toutes jambes et tinrent bouche close; car telle était l'organisation bizarre de la justice de l'île de Cuba à cette époque, que les témoins appelés à déposer d'un crime étaient plus maltraités souvent que le criminel lui-même.

Il était arrivé même qu'un assassin, un voleur, un faussaire, fût acquitté, et que les témoins en fussent pour leurs frais, qu'ils payaient quelquefois de leur fortune d'abord, et plus tard de leur vie. La justice avait peur des complices mystérieux de l'accusé, et se mettait à l'abri par l'acquittement de crimes avérés, en laissant la responsabilité de l'accusation peser tout entière sur les témoins et sur les révélateurs.

C'était donc à qui se garderait de dénoncer un crime, ou de l'attester, les preuves devenant nulles pour la justice devant des menaces anonymes.

On comprend pourquoi les premiers qui découvrirent l'horrible spectacle qu'offrait le salon de la Magnificencia, se tinrent sur la réserve; mais tant de monde entra et sortit de ce pavillon qu'à la fin la nouvelle du crime arriva à la ville, sans qu'on pût dire de qui on la tenait.

Aux premiers mots qui en furent prononcés devant José, le malheureux Indien poussa un cri de douleur, et conduisant lui-même l'alguazil-mayor, qui ne s'en souciait guère à vrai dire, il se rendit à la Magnificencia.

XV

Tobine n'avait pas prononcé une parole et n'avait pas essayé de fuir devant les premiers individus qui pénétrèrent dans le pavillon. Elle conserva la même attitude devant l'espèce de police et de justice, qui venait constater le crime et accuser la seule personne trouvée dans l'état où était la jeune esclave, à côté du cadavre d'André de Laverdant.

Les cris de douleur et le désespoir de José, les embrassements passionnés qu'il prodigua à son jeune maître purent seuls émouvoir Tobine, et lui arrachèrent des larmes.

L'alguazil-mayor posa trois questions à l'esclave, et auxquelles il tremblait de voir la mulâtresse répondre de façon à engager la justice dans le dédale d'un procès compliqué.

— Es-tu l'auteur de ce crime ? Qui t'a poussée à le commettre? As-tu des complices ?

A la première, comme à la seconde, comme à la troisième question, Tobine ne répondit rien.

L'alguazil-mayor était ravi.

— Tu avoues donc? demanda-t-il.

L'esclave resta muette; mais se penchant vers José elle lui glissa ces mots :

— Je vais mourir; ainsi, quoi qu'il arrive il est inutile que vous parliez à personne du rendez-vous de la Puerta de Tierra.

Puis cela dit, elle se prit à sangloter, et suivit le cortége qui l'emmena à la prison de la ville, au milieu des huées et des anathèmes de la populace.

Le marquis Daguilla ne fut appelé au procès que pour constater l'identité de son esclave. Il ne put se défendre d'une profonde émotion en voyant devant lui Tobine, calme et résignée, attendant la mort et décidée à la subir, sans qu'il comprît bien exactement quels étaient les motifs et le sentiment qui excitaient la jeune mulâtresse à affronter son sort avec tant de soumission.

Aussi jusqu'au dernier moment craignait-il que par un retour soudain, Tobine ne se démentît et n'avouât qu'elle avait pu être la messagère et la complice du déshonneur de la marquise, mais non pas l'auteur de l'assassinat de M. de Laverdant.

Mais cette idée que l'honneur d'Antonia et de son nom à lui était attaché à une révélation de la pauvre esclave, allégeait le poids dont sa conscience souffrait, et il avait hâte d'apprendre le dénoûment de ce drame, que la

justice elle-même était heureuse de voir finir, sans autre complication, par l'exécution d'une esclave.

Il faut, pour bien comprendre le sentiment qu'éprouvait le marquis Daguilla, et le laver du caractère qu'il aurait dans le monde européen, il faut, dis-je, se transporter dans ce milieu de la société coloniale où l'esclave compte pour si peu de chose, que sa vie ne pèse pas dans le plateau de la balance, quand dans l'autre plateau se trouvent le nom, l'honneur, le blason d'une famille. Ce n'est point par cruauté, par oubli des devoirs religieux, par mépris des droits de l'humanité que le blanc pense et agit ainsi. C'est la faute, c'est le résultat de l'esclavage.

Le meilleur et le plus doux des maîtres envers ses esclaves a été élevé à en faire ce peu de cas, que la vie d'un nègre innocent peut bien au besoin être sacrifiée pour sauver une famille blanche d'une souillure.

Je le répète, ce ne sont pas les propriétaires d'esclaves qu'il faut en accuser, comme on l'a fait à tort, c'est l'esclavage lui-même qui a forcément dégradé une portion de l'espèce humaine.

Il résulte de cette situation anormale deux sentiments qui se manifestent tout naturellement, et avec une égale énergie, chez l'esclave : ou le sentiment de la vengeance sans merci, ou le sentiment d'un devoir qui, inspiré par une soumission entée sur la conscience de l'infériorité, est poussé jusqu'à l'exaltation, jusqu'à l'abnégation la plus sublime. Tobine venait d'en fournir un exemple à l'appui duquel on pourrait citer des milliers de faits semblables et authentiques.

La jeune mulâtresse fut condamnée à être pendue et préalablement fouettée à tous les carrefours de la ville.

La veille de son exécution, Tobine demanda à voir la marquise Daguilla et à lui parler. Ce fut là pour le marquis un sujet d'émotion et de terreur. Antonia se rendit pendant la nuit à la prison. En la voyant entrer, Tobine se jeta à ses genoux, qu'elle baisa avec respect.

— Ah ! maîtresse, s'écria-t-elle, je vous disais bien que votre amour le tuerait ! Le mien, au contraire, me donne la force de mourir avec lui et de vous sauver. Ne me plaignez pas, maîtresse, je serais morte tout de même : du chagrin de sa mort à lui, et de votre honte à vous. Ainsi, je ne change rien à ma destinée; seulement ce qui me fend le cœur à l'avance, c'est d'être fouettée dans la rue par le bourreau, moi qui n'ai jamais reçu une *tape* de mes maîtres. Demandez donc à Monsieur qu'il obtienne ma grâce des coups de fouet.

C'est en effet là l'humiliation la plus grande pour un esclave soumis pour la première fois à un châtiment corporel, que de le recevoir de la main du bourreau.

Tobine raconta ensuite tous les détails de l'horrible nuit qu'elle avait passée à la Magnificencia; puis, au moment où Antonia allait se retirer :

— Maîtresse, dit la jeune mulâtresse que la marquise tenait alors pressée dans ses bras, faites dire des messes pour le repos de mon âme; moi je prierai pour vous là-haut.

En rentrant à son hôtel, Antonia tomba évanouie aux pieds de son mari.

Le lendemain, Tobine, graciée de la flagellation, fut pendue dans l'enceinte de la prison.

Il demeura accrédité dans le public que la jeune mulâtresse avait, avec les piéges de sa beauté, attiré M. de Laverdant dans le pavillon de la Magnificencia, pour l'y assassiner et le voler des sommes considérables et des bijoux nombreux qu'il portait toujours sur lui.

L'absence de Tobine de la maison de son maître, pendant deux jours consécutifs, absence constatée par la proclamation dont elle avait été l'objet, et certifiée par tous les domestiques de la maison, comme aussi tous les faits qui emplirent ces deux journées, ne laissèrent pas de doute sur l'exactitude de cette version.

LE CODE NOIR

LE CODE NOIR



I

Tous les drames que présente la vie des esclaves dans le Nouveau-Monde ; tous les sentiments que peut inspirer ce spectacle de l'omnipotence d'un côté et de la soumission absolue de l'autre ; toutes les émotions, toutes les accusations, toutes les injustices, toutes les pitiés, tous les abus de pouvoirs, toutes les générosités, toutes les révoltes, tous les crimes, toutes les larmes, se résument dans la loi qu'on a appelée le *Code noir*.

Dénomination terrible et lugubre qui épouvante l'imagination beaucoup plus que de raison ! Il semble que derrière chaque page de ce code se cache le bourreau, que chacun de ses articles enseigne un supplice nouveau, que chaque mot met aux mains du maître un instrument de torture ! Et pourtant le Code noir n'est qu'une loi protectrice, protectrice pour l'esclave et pour le maître à la fois.

L'esclavage étant donné, le *Code noir* a dû exister ; ce n'est pas le *Code noir* qu'il faut condamner, mais

l'esclavage. Les abolitionistes ont beaucoup déclamé contre le Code noir, sans trop savoir ce qu'ils disaient. Ils ont bataillé contre un mot, et rien de plus.

Le Code noir n'a accordé aucun pouvoir extraordinaire au maître sur l'esclave, c'est la société qu'il a armée de toutes les rigueurs pénales contre le nègre coupable de crimes que la conscience humaine, la philosophie et la religion excusent et légitiment à distance des époques, des mœurs et loin du milieu social où règne la loi. Le *Code noir*, au contraire, impose des devoirs au maître, définit et limite ses pouvoirs, ses droits. Ce n'est pas contre le Code noir que l'esclave se révolte, c'est contre l'esclavage. L'esclavage a rabaissé une race humaine, l'a dégradée, asservie; la loi a pris le nègre en cet état, et l'a couvert de son bouclier protecteur, en prévenant les abus, mais en le tenant toujours dans une condition inférieure au blanc; l'esclavage a fait le nègre la propriété du blanc, propriété intelligente, active, susceptible conséquemment de toutes les passions; passions d'homme libre d'abord, puis passions d'esclave. Sans une loi également protectrice, le maître pouvait commettre autant de crimes sur la personne de l'esclave que l'esclave sur la personne du maître.

Tous les pays à esclaves ont eu leur *Code noir*, soit qu'il ait été une loi unique, soit qu'il ait été la réunion de toutes les ordonnances, ou règlements spéciaux concernant l'esclavage. Partout ce *Code noir* a été le même, ou du moins le même esprit l'a inspiré; à peu de chose près, aux États-Unis, dans l'Amérique méridionale, aux Antilles, ce sont toujours les mêmes obligations réciproques, la même omnipotence d'un côté, la même soumission, les mêmes humiliations, la même dégradation de l'autre; partout le nègre est l'esclave et le blanc est le maître; partout l'esclavage porte à ses rameaux des fruits amers.

Il est bon que le lecteur prenne une idée de ces *codes noirs;* il aura ainsi la clé de bien des faits que j'ai consignés dans le cours de ce volume, et de quelques traits qu'il me reste à rapporter de la vie des esclaves.

J'emprunte au *Code noir* d'un des États à esclaves de l'Union américaine, ses principales dispositions.

II

Le *Code noir* garantit aux esclaves la jouissance du dimanche; toutefois, le maître peut les faire travailler ce jour-là, moyennant une indemnité de quatre schillings. Cette disposition du *code* n'est applicable ni aux domestiques de maison, ni aux cochers, ni aux esclaves employés dans les hopitaux, ni à ceux qui portent des légumes au marché.

Le *Code noir* assure à l'esclave un baril de maïs par mois, une pinte de sel, une chemise et une paire de pantalons de coton, pour l'été; une chemise de flanelle, une paire de pantalons de laine, une casaque pour l'hiver, et une pièce de terre à cultiver. Les esclaves infirmes, âgés et aveugles, doivent être habillés, nourris et soignés aux frais du maître, sous peine pour celui-ci d'une amende de vingt-cinq dollars pour chaque infraction à cette disposition de la loi.

Le maître ne peut pas se débarrasser de la charge d'en-

tretenir les esclaves en leur accordant un jour pour travailler à leur propre compte.

Les enfants au-dessous de dix ans ne peuvent être vendus sans leur mère.

Il est interdit aux esclaves de rien posséder, ni de rien vendre, d'avoir des armes ou de chasser sans la permission du maître; ils ne peuvent ni se porter parties, ni témoigner dans aucun procès civil ou criminel.

Tout esclave rencontré à cheval sans la permission de son maître, peut être arrêté, et puni de vingt-cinq coups de fouet.

Nul ne peut frapper un esclave au service d'un autre maître, sous peine d'une amende de vingt-cinq dollars; néanmoins toute personne rencontrant un esclave, hors de la circonscription de la plantation de son maître, est autorisée à l'arrêter, à le punir, et même à le tuer en cas de résistance.

Toute personne a droit de faire feu sur un esclave *marron*, ou sur un esclave qui, sommé de s'arrêter, s'y serait refusé.

Quiconque est blessé par un esclave *marron*, en cherchant à se saisir de lui, reçoit une indemnité de l'État, et en cas de mort l'indemnité est allouée à ses héritiers.

Tout propriétaire d'esclave *marron* a le droit de le rechercher ou de le faire rechercher par le ministère de *personnes blanches*, même sur les plantations des autres planteurs, sans la permission de ces derniers, excepté dans l'intérieur des maisons ou dans tout autre lieu fermant à clé.

Le maître qui maltraite ses esclaves ou qui leur refuse la nourriture et l'habillement, est traduit sur la déclaration d'une ou de plusieurs personnes, devant la justice de paix, et condamné à une amende de vingt-cinq dollars par chaque délit.

Les gens de couleur libres qui manquent de respect à un blanc, qui prétendent à traiter d'égal à égal avec lui, qui l'insultent ou le frappent, sont punis de la peine de l'emprisonnement selon le degré de l'offense.

L'esclave accusé d'un crime est jugé dans les trois jours qui suivent son accusation, par un tribunal composé de trois ou cinq personnes libres; ni le propriétaire de l'esclave, ni aucun de ses parents jusqu'au quatrième degré ne peut faire partie de ce tribunal.

Tout homme de couleur, libre ou esclave, est puni de la peine capitale pour le crime d'incendie, d'empoisonnement, d'assassinat ou de viol sur une femme blanche.

Tout homme de couleur libre qui aide à l'évasion d'un esclave, est condamné à deux années de travaux forcés, et à payer la valeur de l'esclave; s'il ne peut satisfaire à cette dernière peine, la première est doublée.

L'esclave qui blesse volontairement son maître, sa maîtresse ou leurs enfants, est puni de la peine de mort.

Pour un esclave condamné à mort, le maître reçoit de l'État une indemnité de 300 dollars. (1,500 fr.)

Le maître qui favoriserait l'évasion d'un de ses esclaves arrêté pour crime, est passible d'une amende de 200 dollars; si le crime peut entraîner la peine capitale, l'amende est élevée à 1,000 dollars.

L'esclave convaincu d'avoir frappé pour la troisième fois une personne blanche, est puni de la peine de mort.

Le maître accusé de sévir contre ses esclaves avec barbarie, est passible d'une amende de 200 à 300 dollars.

L'esclave qui dénonce un complot ou une insurrection, est récompensé par l'octroi de sa liberté.

Aucun esclave ne peut être affranchi avant l'âge de

trente ans, et encore faut-il qu'il se soit toujours bien conduit, qu'il n'ait jamais été condamné pour *marronnage*, vol, ou aucun autre crime pendant les quatre années qui précèdent son émancipation. Est exempt de ces conditions, l'esclave qui a sauvé la vie à son maître, à sa maîtresse ou à quelqu'un de leurs enfants.

Y a-t-il dans les dispositions de cette loi, si terrible par son nom, autre chose que ce que j'ai indiqué ? Protection réciproque, obligations sérieuses d'une part, soumission absolue de l'autre ; humiliation, dégradation, suprématie de la race blanche libre sur la race noire esclave.

J'ai dit que partout ce code était le même, moins les détails : j'en citerai un qui met le comble à l'abaissement de l'esclave devant le blanc ; c'est une ancienne ordonnance qui, aux colonies, interdisait aux nègres de porter des souliers. Plus tard, quand cette ordonnance fut rapportée ou tomba en désuétude, le nègre s'était si bien accoutumé à ne plus porter de chaussures, que dans ses jours de grande toilette, il mettait ses souliers dans sa poche.

III

La protection assurée à l'esclave par le *Code noir* est tellement la loi générale et a si bien pénétré au plus profond du cœur de la race blanche, que toute infraction aux obligations imposées aux maîtres soulève facilement l'indignation publique. Pour rendre justice au bon esprit des propriétaires d'esclaves, j'ai, dans le cours de ce livre, rappelé que la loi n'avait jamais épargné les mauvais maîtres, et que la vindicte populaire les avait forcés à prendre la fuite.

Voici un fait à l'appui :

En 1837, vivait à la Nouvelle-Orléans une femme qui occupait le premier rang dans la société créole; la plus grande estime l'entourait, elle et sa famille. L'aventure qui l'a précipitée du haut de la considération dont elle jouissait, a fait assez de bruit et de scandale pour que je n'aie pas besoin de taire le nom de cette dame : elle s'appelait madame Lalaurie.

Un incendie se déclare chez elle, un soir. Au milieu du désordre de ce grave accident, et alors qu'on désespère, malgré tous les efforts, de se rendre maître du feu, le bruit se répand qu'un bâtiment où les flammes commencent à atteindre renferme des esclaves. Il s'agit de leur porter secours. M. Canonge, juge de la cour criminelle, et que son zèle de citoyen a appelé sur le lieu du sinistre, réclame de madame Lalaurie les clés de ce bâtiment; celle-ci se trouble, hésite, balbutie de mauvaises raisons, assure qu'on se trompe, qu'aucun esclave n'est enfermé dans ce bâtiment. Le juge insiste, madame Lalaurie refuse obstinément de remettre les clés. Un soupçon trop bien justifié traverse l'esprit de M. Canonge qui, aidé de quelques personnes, enfonce les portes du bâtiment. Un horrible spectacle s'offre à sa vue. Sept esclaves sont là, dans une pièce obscure et privée d'air, couchés sur la terre, le carcan au cou, des chaînes aux pieds et aux mains, — sept cadavres encore vivants, lacérés de coups, les épaules sanglantes, les membres tuméfiés, le corps dévoré par la vermine. L'un de ces malheureux déclara qu'il subissait ces tortures depuis cinq mois, et qu'il avait vu mourir à ses côtés plus d'un de ses camarades.

Dès que madame Lalaurie vit que ses crimes étaient découverts, elle songea à prendre la fuite. Chose étrange, inexplicable! Ce furent ses autres esclaves eux-mêmes qui aidèrent son évasion, pendant que la populace parcourait avec terreur cette ténébreuse maison, cherchant l'auteur de ces crimes pour les lui faire expier.

Madame Lalaurie parvint à gagner New-York où son mari et son jeune fils la rejoignirent. Elle s'embarqua pour la France sous un faux nom; mais pendant la traversée, un des passagers ayant soupçonné la vérité, questionna l'enfant qui dévoila naïvement le nom de sa mère. De ce moment aucun des passagers ni des hommes de l'é-

quipage n'adressa plus la parole à cette malheureuse.

Un fait à peu près analogue se passa à la Martinique en 1820 ou 1822; il eut les mêmes résultats pour l'auteur de forfaits semblables à ceux dont madame Lalaurie se rendit coupable : comme elle, il fut obligé de quitter la colonie, en emportant la haine et l'indignation publiques.

De pareils attentats sont des exceptions ; et les châtiments qu'ils ont provoqués permettent de douter que tous les crimes de même nature imputés aux blancs dans les pays à esclaves, soient restés impunis.

Aussi dois-je faire mes réserves en rapportant ici quelques-uns de ces drames qui empruntent au moins leur vraisemblance à certains articles de ce Code noir que j'ai rappelé plus haut. Je ne nie pas les crimes, ils sont possibles, je conteste l'impunité et surtout l'indifférence publique en présence d'infamies qui s'abriteraient derrière un texte de loi dont l'élasticité serait exagérée.

IV

Les États du nord et de l'est de l'Union sont, je l'ai dit, un foyer de propagande contre l'esclavage du Sud. Les journaux américains au service de la cause de l'émancipation remplissent merveilleusement leur rôle et leur mission. Ils se donnent bien de garde, par exemple, d'importuner le public par des discussions philosophiques et par l'exposition de doctrines dont leurs lecteurs sont déjà imprégnés. Ils sont plus habiles, et en tout cas ils ont eu dans le roman de madame Beecher Stowe, si admirable en quelques parties, un modèle de polémique ; c'est par le drame qu'ils font des prosélytes, par le récit habilement arrangé de faits, faux le plus souvent, mais appropriés à la vie douloureuse des esclaves, en présentant toujours un côté vraisemblable. A vrai dire le roman de madame Beecher Stowe est une reproduction adroite et ingénieuse d'une multitude de petites histoires disséminées dans les journaux américains. On sait le

succès prodigieux du livre célèbre auquel je fais allusion, livre où, pour les besoins d'une cause toute gagnée devant le cœur, mais perdue devant les intérêts des propriétaires, l'auteur a faussé le caractère du nègre, imaginé des cruautés impossibles, exagéré et méconnu les rapports entre maîtres et esclaves.

Voici un de ces drames épouvantables dont je parlais tout à l'heure, et qui m'a été raconté par un abolitionniste, tel ou à peu près qu'il l'avait lu dans un journal américain.

Je ne saurais dire si le journal en question s'est inspiré de quelques passages du roman de madame Stowe, ou bien si cette dernière a connu le fait qu'elle a développé et habilement arrangé.

La scène se passe dans la Pensylvanie, à Wilkesbarre.

Un matin, l'adjoint au marshall, nommé Roscoe, escortés de trois chasseurs d'esclaves virginiens, se présentèrent dans un hôtel de la petite ville, et s'attablèrent fort paisiblement pour déjeuner. Le service était fait par un jeune mulâtre nommé Bill, qu'ils savaient être un esclave fugitif de la Louisiane.

Ce Bill était un grand et beau jeune homme à figure intelligente; il avait si peu de sang africain dans les veines qu'on l'eût pris au premier abord pour un blanc; c'est à quoi il s'était fié pour assurer sa fuite et pour se croire en parfaite sécurité à Wilkesbarre. Bill à qui ses hôtes ne paraissaient nullement suspects, causait familièrement avec eux, lorsqu'il se sentit tout à coup frappé par derrière, et vigoureusement saisi par le cou.

Déjà son poignet droit était pris dans les menottes, lorsque, par un effort désespéré, il parvint, après une lutte terrible, à se débarrasser de ses adversaires. Malgré le peu de chances que présentait au pauvre mulâtre une lutte si inégale, il réussit à s'échapper de la pièce où on avait vainement tenté de l'enfermer.

Il sortit de la maison couvert de sang. A quelques pas de l'hôtel, se trouvait la rivière ; Bill s'y jeta, en disant à quelques personnes qui cherchaient à l'en empêcher :

— Laissez-moi ! laissez-moi, j'aime mieux me noyer que tomber vivant entre les mains de mon ancien maître.

Ses adversaires, qui le suivaient de près, lui envoyèrent à deux reprises une volée de coups de carabine; mais heureusement aucune des balles n'atteignit le hardi nageur. Les chasseurs d'esclaves, passant ensuite un pont, allèrent attendre leur proie de l'autre côté de la rivière, et, au moment où le fugitif s'apprêtait à sortir de l'eau, ils le couchèrent en joue en lui ordonnant de se rendre.

— Non ! s'écria Bill, j'aime mieux mourir !

Cette réponse, dite d'une voix énergique, fut accueillie par une nouvelle décharge, et cette fois une des balles frappa le malheureux fugitif à la tête. Il bondit au-dessus des eaux, le visage couvert de sang, et malgré sa douleur il trouva dans son désespoir des forces nouvelles pour tenter d'échapper à ses ennemis.

Cette scène avait attiré une foule considérable de spectateurs sur les bords de la rivière. La vue de ce malheureux tout ensanglanté avait échauffé les têtes et les cœurs; quelques personnes, s'approchant des chasseurs d'esclaves, leur reprochèrent avec indignation leur conduite. Ceux-ci jugèrent prudent de se retirer à quelque distance pour se consulter sur ce qu'ils avaient à faire.

Bill, ne les voyant plus, les crut partis ; et, comme il ne se sentait pas assez de force pour rester plus longtemps dans l'eau, il s'approcha du rivage. Quand on l'eût aidé à mettre pied à terre, il était si épuisé qu'il perdit bientôt connaissance. Pendant quelques instants on le crut mort.

— Eh bien ! notre campagne est finie, s'écria un des chasseurs d'esclaves, un nègre mort ne vaut plus rien pour le Sud.

Le pauvre Bill ayant ensuite, contre toute attente, donné de nouveaux signes de vie, un homme de couleur nommé Rex, le prenant par le bras, se disposait à l'amener chez lui, lorsque les Virginiens, avisés de la résurrection du mulâtre fugitif, revinrent le pistolet au point, menaçant de tuer quiconque tenterait de leur dérober leur proie.

Cette menace écarta la foule, et Bill se vit prêt à tomber entre les mains de ses ennemis. Quoique sérieusement blessé, à peine remis de son émotion, à bout de ses forces, le malheureux n'hésita pas à se jeter de nouveau dans la rivière, et il chercha un refuge dans les petites îles boisées qui flottaient comme des corbeilles à l'ancre sur ces eaux rougies du sang d'un homme dont le crime était de courir après sa liberté.

Les cinq chasseurs d'esclaves, que la résistance de Bill exaspérait, apportaient à cette conquête du fugitif l'âpre énergie de la difficulté vaincue. Disséminés sur les deux rives, le fusil à l'épaule, l'œil aux aguets, ils cherchaient à apercevoir à travers les broussailles des petites îles le refuge de l'esclave.

L'un deux s'apprêtait à détacher du bord un canot pour explorer le fleuve, lorsque Bill, se montrant à l'extrémité de l'île où il s'était blotti, lui cria avec l'exaltation du désespoir :

— Viens, si tu l'oses ! mais je jure que nous trouverons tous les deux la mort au fond de la rivière.

Cette scène émouvante durait depuis deux heures environ ; la foule s'était de nouveau amassée ; un frémissement d'indignation courut parmi les témoins de cette horrible chasse à l'homme ; le courage revint aux plus timides. La justice de Wilkesbarre, jusqu'alors insensible devant cette monstrueuse tragédie que son impassibilité semblait encourager, intervint, et le juge Collin somma les chasseurs de se retirer.

L'énergique attitude du magistrat ranima la foule qui proféra des cris de mort. Le marshall et ses trois acolytes furent obligés de battre en retraite; le pauvre Bill, mettant à profit ce tumulte, se laissa paisiblement emporter par le courant de la rivière, et alla toucher terre à un mille plus loin; là il reçut des secours, et pendant la nuit on le fit partir pour le Canada, où il trouva enfin la liberté.

LA TRAITE DES NÈGRES

LA TRAITE DES NÈGRES

I

On a beaucoup parlé contre la traite des nègres; on a assimilé ce trafic à la piraterie. Ce n'était pas assez, on l'a condamné comme un crime de lèse-humanité ; soit!

Je ne combattrai aucune des formules dont on s'est servi pour flétrir ce commerce répugnant, et pourtant je n'ose pas dire ici que, au point de vue même de cette morale, de cette religion, de cette philosophie invoquées tour à tour ou simultanément pour condamner la traite des nègres, ce commerce a rendu à l'humanité et à la civilisation des services que l'esclavage, crime odieux, plus que la condition de l'esclave elle-même, a empêché d'apprécier.

Je paraîtrais mentir à mes propres sentiments et aux généreux élans de cœur de mes lecteurs, si j'insistais sur ce point et si je développais ici une théorie qu'on flétrirait sans qu'il me fût ni permis ni possible de me justifier ; d'autant plus que cette doctrine a servi d'argument à tous les défenseurs de l'esclavage.

Je poserai seulement cette question : était-il plus humain de laisser des nègres, prisonniers par le sort de la guerre ou par le rapt, croupir dans un esclavage barbare, que de les conduire par l'expatriation au spectacle d'une civilisation à laquelle on a eu le tort de ne pas assez les initier.

Esclavage pour esclavage, le second était plus humain, plus rationnel que le premier.

La traite a eu le tort de n'être pas une œuvre d'apostolat, au lieu d'être un commerce; elle eût été alors, même avec des rigueurs égales, considérée comme un des bienfaits de l'humanité.

J'en appelle à ces paroles d'un missionnaire des premières époques de l'établissement des Européens dans les colonies, et de l'esclavage :

« De quoy nous pouvons dire, » écrivait ce missionnaire en parlant des nègres, « que leur servitude est le prin-
« cipe de leur bonheur et que leur disgrâce est cause de
« leur salut, puisque la foy qu'ils embrassent dans les
« isles, les met en estat de connaître Dieu, de l'aymer et
« de le servir. »

Telle qu'elle a été pratiquée, la traite, je me hâte de le dire, est une monstruosité devant laquelle l'esprit du siècle se soulève, même dans les pays à esclaves.

Comment se faisait ce commerce? On peut raconter de tristes et de terribles choses sur ce sujet; tous ces drames se résument dans le récit suivant que je trouve dans un journal américain, et que je traduis à peu près littéralement :

II

En ce moment (1), dit l'*Evangelist,* journal de Californie, se trouve à la prison des Tombes un homme déclaré coupable par le jury d'avoir pris part à cet infâme commerce, justement assimilé par nos lois au crime de piraterie. Si M. Smith, en sa qualité d'étranger, proteste contre le droit que les tribunaux américains se sont arrogé en le jugeant, il ne conteste cependant pas la vérité des faits qui ont donné lieu à son procès. Voici le résumé d'une conversation que vient d'avoir avec lui un de ses amis :

— C'est de New-York, dit le capitaine Smith, que partent la plupart des navires américains qui vont à la côte d'Afrique chercher des nègres, pour les transporter ensuite à Cuba et au Brésil. Il en part aussi des autres ports ; Philadelphie en expédie en moyenne quatre ou cinq par an, et Baltimore un ou deux. En 1853, New-

(1) Ce récit date de deux années environ.

York en a envoyé trente-cinq au mois. Une fois la cargaison débarquée, on détruit ordinairement le navire, afin de faire disparaître la preuve du voyage.

— Mais au moment du départ comment vous y prenez-vous pour ne pas éveiller de soupçons ?

— Nous faisons nos préparatifs avec le moins de bruit possible et ne demandons nos papiers de départ qu'au dernier moment. C'est à la sortie du port que nous courons les plus grands dangers, non pas que nous ayons peur d'une visite, cela n'aboutirait à rien, mais le nombre des marins de l'équipage étant toujours de beaucoup supérieur à celui exigé pour la manœuvre du navire, nous appréhendons sans cesse que l'attention des autorités ne se porte de ce côté-là.

— Mais à la côte d'Afrique, comment vous débarrassez-vous des croisières anglaises ?

— Quand nous sommes à vide, nous nous en inquiétons fort peu. MM. les officiers anglais viennent à bord, et comme nous voguons sous pavillon américain, ils n'ont pas le droit de procéder à une visite ; nous montrons nos papiers et tout est dit. Ces messieurs qui ne laissent pas de soupçonner la vérité, grognent, murmurent et puis s'en vont.

— Mais si vous êtes chargés, comment faites-vous ?

— Cela est un peu plus difficile, mais nous avons encore plus d'un moyen de sortir d'affaire. Dès l'arrivée du croiseur, nous faisons descendre dans la cale tous nos nègres. Nous fermons les écoutilles, et quand on vient à bord, nous montrons nos papiers ; si les nègres se tiennent tranquilles, tout va bien ; mais comme les officiers soupçonnent la vérité, ils restent parfois à bord une heure ou deux, alors les noirs qui étouffent font du bruit et on est pris.

— Et vous êtes punis ?

— Pas toujours; nous réussissons encore à nous sauver.

Du moment que nous prétendons être citoyens américains, il faut nous conduire devant un tribunal américain. Or, plutôt que de faire ce voyage, les croiseurs préfèrent recevoir de nos mains la prime de une livre sterling par nègre capturé et nous laisser partir.

— N'avez-vous jamais été pris ?

— Une seule fois ; nous étions en pleine mer, loin des côtes, le temps était des plus calmes et des plus lourds ; il n'y avait pas moyen d'échapper. Du moment que le croiseur anglais fut en vue, j'avisai aux moyens de pouvoir sortir éventuellement d'embarras. Je jetai à la mer toute ma provision d'eau sauf une barrique. Ce que j'avais prévu se réalisa. Par un motif ou par un autre, le commandant de la corvette ne nous prit pas avec lui, et plaça sur notre bord une vingtaine d'hommes sous les ordres d'un lieutenant qui était chargé de nous conduire je ne sais plus où. Forcé de toucher à la côte pour prendre de l'eau, le lieutenant, qui naviguait pour la première fois dans ces parages, fut obligé de me prendre pour pilote. — « N'essayez pas de nous échapper, me dit-il, en me remettant la direction du gouvernail, car je vous brûlerai la cervelle. »

Je me dirigeai sur un point de la côte où se trouvent un grand nombre de comptoirs de négriers. Dès qu'on vit mon navire, qui était parfaitement connu, la mer se couvrit d'embarcations ; sur les injonctions du lieutenant, toutes se retirèrent. Mais j'avais eu le temps de faire savoir en espagnol, à plusieurs personnes que je reconnus, qui j'étais et à qui on avait affaire. Aussi, dès la tombée de la nuit, les nègres, revenant en force, nous reprirent. Quant à notre équipage anglais, après l'avoir pourvu d'une très-bonne embarcation, munie de tout ce qu'il fallait pour prendre la mer, nous lui signifiâmes de s'éloigner au plus vite.

— Combien portiez-vous de nègres par voyage ?

— A mon dernier voyage, j'en avais 664, j'allais au Brésil ; si j'eusse chargé pour Cuba, j'en aurais pris 800.

— Comment les traitiez-vous ?

— Pendant les premiers jours, pour établir notre autorité, nous sommes sévères avec eux ; mais au bout d'une semaine ou deux, notre rigueur se relâche. Pendant la nuit, les noirs, pour dormir, se mettent sur le côté ; s'ils se couchaient sur le dos, on n'aurait pas assez de place à leur donner.

— En meurt-il beaucoup ?

— Assez pour notre perte. Le matin, la première chose dont on s'occupe, c'est de visiter la cargaison et de jeter à la mer les morts et ceux qui sont dans un état désespéré.

— Vos bénéfices sont-ils grands ?

— Lors de mon dernier voyage à Cuba, mes frais montaient à 13,000 dollars, et ma cargaison en valait 220,000. A notre arrivée, nous tombâmes entre les mains des agents du capitaine général Pezuela. Celui-là a plus fait pour la compression de la traite que tous ses prédécesseurs ensemble. S'il fût resté plus longtemps à Cuba, je n'aurais pas répondu de ses jours. De temps immémorial, le domicile particulier des planteurs était chose sacrée, on se gardait bien d'y pénétrer ; mais Pezuela ne respectait rien : il envoyait saisir les nègres récemment débarqués partout où il croyait savoir qu'on les avait cachés.

— Enfin vous voilà pris à tout jamais.

— Hélas, oui ! c'est mon second qui m'a trahi. Cet homme n'a pas de cœur. Certaines rides de son visage eussent dû de prime abord exciter ma défiance. Avant de prendre un homme avec lui, un négrier doit en deviner le caractère rien qu'à sa figure et à son tempérament. Une fois en mer, un capitaine n'est maître de son navire qu'autant qu'il a à lui seul plus de nerf et de vigueur que

tout son équipage. Il ne faut plus compter sur l'appui des lois, mais sur sa seule force personnelle. Mon coquin de second m'a joué un tour pour lequel j'aurais dû le tuer. Nous nous trouvions entre la Martinique et Saint-Domingue, lorsque tout à coup nous nous vîmes en présence d'un steamer anglais. Mon second, qui un moment pensa comme moi que c'était un navire de guerre, nous fit virer de bord. En un clin d'œil, j'aperçus le danger de cette manœuvre qui pouvait engager le steamer à nous donner la chasse, et je fis reprendre au navire sa position première. Grâce à mon audace, nous sortîmes encore une fois d'embarras.

— N'êtes-vous pas las d'une semblable vie?

— Pendant mon dernier voyage, j'ai songé plus d'une fois à renoncer pour toujours à la mer. Je voulais vendre mon navire, me retirer dans mon pays, y prendre femme et faire souche d'honnêtes gens. Mais me débarrasser de mon navire n'était pas chose facile. Pendant que j'en étais là, l'autorité à eu vent de mes opérations et en a arrêté le cours.

Ici l'écumeur de mer qui paraissait très-agité et ne cessait de tourner rapidement autour de son étroite cellule, s'arrêta tout à coup. Après un moment de silence, il reprit :

— Qu'on me donne un navire équipé à ma fantaisie, monté par une vingtaine de gaillards de mon choix, et...

— Et, quoi ?

— Et je recommencerai !

FIN.

TABLE

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

CATALOGUE GÉNÉRAL

DE

HENRY PAYOT

LIBRAIRIE EUROPÉENNE

ET

AMÉRICAINE

CABINET DE LECTURE

PAPETERIE, GRAVURES, JOURNAUX

Commissionnaire pour la France et les États-Unis

SAN FRANCISCO

HENRY PAYOT, LIBRAIRE ÉDITEUR

184. RUE WASHINGTON, 184.

1860

ROMANS

HISTOIRES ET VOYAGES ILLUSTRÉS

Auteurs classés par ordre alphabétique

ANQUETIL

Histoire de France.......... 4 25
Histoire de France. — Paris, Firmin Didot. 6 vol. in-8, rel. 4 75

AINSWORTH

Le bandit de Londres...... » 62

ALBOISE ET MAQUET

Les prisons de l'Europe..... 2 50

MADAME ANCELOT

Gabrielle.................... » 50
La Nièce du banquier........ » 37

ANTOMARCHI

Batailles de Napoléon........ 1 25

ANNA-MARIE

La Science funeste........... » 25
L'Ame exillée............... » 25
La Famille Cazotte .... » 37

JACQUES ARAGO

Pujol, chef de Miquelets...... » 75
Le Duc d'Almeida (inédit).... » 50
D'un pôle à l'autre (2 brochures 1 »
Chasses aux bêtes féroces.... » 50
Voyages autour du monde.— Souvenirs d'un aveugle..... 1 75

ARIOSTE

Roland furieux.............. 1 25

MARIE AYCARD

William Vernon .... » 37
Le Comte de Horn .... » 50
La Saurel.................... » 37
Mademoiselle Potain......... » 37
M. et Madame Saintot........ » 25
Mademoiselle de Linant...... 1 »
Marie Mercier .... » 75

BESCHERELLE AINÉ

L'INSTRUCTION

POPULARISÉE PAR L'ILLUSTRATION.

L'Art de briller en société.... » 75
Mythologie illustrée (1re part.) » 50
— (2e part.) » 50

BESCHERELLE AINÉ (SUITE)

Monuments élevés à la gloire militaire.................. » 75
Les grands Guerriers des Croisades................... » 25
Histoire des ballons......... » 25
Les jeux des différents âges.. » 37
Les Beaux-Arts illustrés..... » 37
Histoire de l'Armée.......... » 50
La Mythologie grecque et romaine.................... » 50
Les Marins illustres.......... » 62

BALZAC

PARENTS PAUVRES. — Cousine Bette...... » 75
— Cousin Pons. » 50

L'Interdiction.............
Secrets de la princesse de Cadignan.................
Le Colonel Chabert......... } » 37

Une ténébreuse affaire......
Pierre Grassou.............
Sarrasine..................
Esquisse d'homme d'affaires. } » 50

La Recherche de l'absolu....
Un Episode sous la Terreur. } » 37

Splendeurs et Misères des Courtisanes..............
La Messe de l'Athée.......
Jésus-Christ en Flandres... } » 75

Les Employés.............
Gobseck................. } » 50

LES RIVALITÉS.— La Vieille Fille » 25
— Le Cabinet de Antiques. » 25
Le Lys de la Vallée.......... » 50

Une Fille d'Eve...........
Mme Firmiani............. } » 25

Le Père Goriot............
Z. Marcas................ } » 50

César Birotteau............. » 50

HISTOIRE DES TREIZE.— Ferragus............
— La Duchesse de Langeais
— La Fille aux yeux d'or. } » 62

La Maison Nucingen ....
Les Comédiens sans le savoir
Étude de Femme............ } » 25

BALZAC (SUITE)

Un Prince de la Bohême....
L'envers de l'Histoire contemporaine.............. » 25

Eugénie Grandet...........
Le Chef-d'œuvre inconnu... » 37

Ursule Mirouet.............
La Fausse Maîtresse........ » 50

Les Célibataires.— Pierrette. — Curé de Tours. » 37

Un Ménage de Garçon........ » 50

L'Illustre Gaudissart........
La Muse du Département....
La Paix du Ménage.........
Une Passion dans le Désert.. » 50

La Physiologie du Mariage...
Autre Étude de Femme..... » 62

Les Deux Poëtes............. » 25

Un Grand homme de province
La Femme abandonnée...... » 62

Ève et David..............
Facino Cane............... » 37

Albert Savarus............
Le Réquisitionnaire.........
Le Message................ » 25

Le Martyr calviniste........ » 37

Les Ruggieri..............
Melmoth réconcilié.......... » 25

Séraphita..................
Le Bal de Sceaux .... » 37

La Peau de Chagrin.........
El Verdugo................ » 50

Louis Lambert.............
L'Elixir de longue vie...... » 25

Massimilla Doni............
Gambara.................. » 25

L'Enfant maudit............
Les Proscrits.............. » 25

La Femme de trente ans....
La Grande Bretèche........ » 37

Béatrix ....
La Grenadière.............. » 62

La Vendetta..............
Une double famille......... » 25

Le Médecin de campagne....
Adieux .... » 50

Curé de village............
La Bourse .... » 50

Les Chouans............... » 62

Mémoires de deux jeunes mariées..................
La Maison du Chat qui pelote » 50

Un Début dans la vie.......
Maître Cornélius........... » 37

Le Contrat de mariage........ » 25

Modeste Mignon.............. » 50

Paris marié................ » 12

La Dern. Incarn. de Vautrin.
L'Auberge rouge............ » 37

Honorine ....
Les Marana. .... » 37

Le Théâtre de Balzac, comprenant: Mercadet.—La Marâtre. — Paméla Girand. — Les Ressources de Quinota. —Vautrin .... » 87

BALZAC (SUITE)

ŒUVRES DE JEUNESSE.

L'Héritière de Birague....... » 50
Jean-Louis................ » 50
La Dernière Fée............ » 37
Le Vicaire des Ardennes..... » 50
L'Israélite................ » 62
Argow le Pirate............ » 50
Jane la Pâle.............. » 50
Le Centenaire .... » 50
Don Gigadas............... » 50
L'Excommunié.............. » 50

BARESTE

La Marquise de Brinvilliers... » 12

AMÉDÉE DE BAST

Une Maîtresse de Charles II.
La Galère de M. de Vivonne.
Les Trois Bossus...........
La Femme du Pacha de Jérusalem.................. » 50

Malfilâtre .... » 62

ROGER DE BEAUVOIR

Madame Denis .... » 50

Mme BEECHER STOWE

La Case du père Tom........ » 87
Fleur de Mai.............. » 25

BEAUMARCHAIS

Théâtre de Beaumarchais..... » 37

BERQUIN

Œuvres choisies............ » 37

ÉLIE BERTHET

Richard le Fauconier........ » 50
La Belle Drapière........... » 50
La Ferme de l'Oseraie........ » 50
Le Colporteur.—Hareng...... » 37
La Croix de l'Affût. — Le Fils de l'Usurier.............. » 37
Les Missionn. du Paraguay... » 37

Le Pacte de Famine........
La Mine d'Or............. » 50

Maison murée.............. » 25
L'Étang de Précigny......... » 75
Justine.................. » 37

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Paul et Virginie............ » 12

BOILEAU

Œuvres illustrées .... » 50

BOITARD

Le Jardin des Plantes......... 3 »

BOCCACE

Les Contes de Boccace....... 1 25

LOUIS BOIVIN

Louise le Modèle (inédit)..... » 37

L. BONAPARTE

La Tribu indienne.......... } » 37

P. BONAPARTE

La Rose de Castro.......... }

BOURDIER

Mémoires de Barnum........ » 75
Le Capitaine Canot (tr. nouv.). » 75
Les Chercheurs d'Or. Id.... » 62

BRIFFAULT ET BALZAC

Paris à table............... } » 37
Paris dans l'eau .... }
Paris marié .... }

BRILLAT SAVARIN

Physiologie du Goût......... » 62

ALPHONSE BROT

Ainsi soit-il................ » 25
Priez pour elle.............. » 37
Seule au monde............ » 62
Carl Sand.................. » 37
Le Médecin du cœur......... » 37
Le Bourreau du Roi......... » 25

DE BUSSY

Saint Vincent de Paul........ » 50

CASTILLE

Les Oiseaux de Proie........ » 50
L'Ascalante .... » 62
Le Markgrave des Claires..... » 37
Le Contrebandier........... » 25
Les Compagnons de la Mort.. » 50
La Chasse aux chimères...... » 25

GODEFROY CAVAIGNAC

Une Tuerie de Cosaques ..... » 12

CAZOTTE

Le Diable amoureux......... } » 37

BENJAMIN CONSTANT

Adolphe... .... }

CHAMPFLEURY

Les Confessions de Sylvius.. } » 37
Les Comédiens de province.. }

CHASSIN

Le Petit Manteau bleu....... » 25

CLÉRY

Journal de Cléry. Captivité de Louis XVI................. » 25

LOUISE COLET

La Jeunesse de Mirabeau..... » 25
Folles et Saintes .... » 37
Madame Hoffmann Tanska.... » 37
Madame Duchâtelet .... » 25

CERVANTES

Don Quichotte.............. 1 75

CHATEAUBRIAND

Les Martyrs 1 25
Les Natchez................ 1 »
Le Dernier Abencerage....... » 12
Itinéraire de Paris à Jérusal. 1 75
Voyages en Italie et en Amérique .... » 87
Génie du Christianisme...... 2 25
Les Quatre Stuarts........... » 37
René .... » 12
Atala .... » 25
Mélanges historiques......... » 62
Etudes historiques........... 1 62
Analyse raisonnée de l'Histoire de France................ 1 »
Mélanges politiques.......... 1 75
Opinions et discours 1 75
Révolutions anciennes 1 12
Printemps d'un Proscrit...... » 25
Paradis perdu.............. 1 62
Essai sur la Littérature angl.. » 87
Vie de Chateaubriand........ 1 »

CORNEILLE

Œuvres illustrées 1 50

CHALLAMEL

Histoire de Napoléon......... » 75
— de la Révolution..... » 75
— de Paris .... » 75
— de France.......... » 75

COOPER

Le Dernier des Mohicans..... » 50
Les Pionniers.............. » 37
Le Corsaire Rouge........... » 50
Fleur des Bois.............. » 50
L'Espion.................. » 50
La Vie d'un Matelot.......... » 12
Le Pilote .... » 50
Sur Mer et sur Terre......... » 50
Lucie Hardinge.......... .... » 50
Le Robinson américain ...... » 50
L'Ontario .... » 50
Christophe Colomb.......... » 62
L'Écumeur de Mer.......... » 50
Le Bravo .... » 50
Œil de Faucon............. » 50
Précaution................ » 37
Le Bourreau de Berne........ » 50
Le Colon d'Amérique........ » 50
La Prairie................. » 50
Lionel Lincoln.............. » 50
Le Paquebot américain...... » 50
Ève Effingham.............. » 50

COOPER (SUITE)

Feu Follet........................ » 50
Le Camp des Païens.......... » 50
Les Deux Amiraux............ » 50
Les Lions de Mer............. » 50
Satanstoé....................... » 50
Le Porte-Chaînes............. » 62
Ravensnest .... » 50
Les Mœurs du Jour........... » 50
Monikins......................... » 37

MADAME COTTIN

Elisabeth ....
Claire d'Albe................. } » 37

PAUL LOUIS COURIER

Daphnis et Chloé............ » 12

COMTESSE DASH

Le Jeu de la Reine........ .. » 37
L'Écran.......................... » 25

EUGÈNE D'AURIAC

D'Artagnan le Mousquetaire.. » 62

A. DE LAVERGNE

La Circassienne................ » 37

DESBAROLLES

Les Deux Artistes en Espagne. » 62

CHARLES DESLYS

Les Bottes vernies de Cendrillon........................ » 12

ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉ PAR MM. DUFOUR ET MULAT.

Louis XIV et son Siècle.—Cette magnifique édition est illustrée de près de 180 gravures tirées dans le texte et à part. Prix, broché...... 3 »
La Régence et Louis XV.—Cette belle édition, illust. de 100 grav. dans le texte et tirées à part, est complète en 2 vol. Prix, broché :..... 3 75
Les Trois Mousquetaires. — Ce bel ouvrage, illust. de 200 grav., a été publié en 8 part.; il est complet en 2 volumes. Prix, broché :... 3 75
Vingt ans après. — Ce bel ouvrage, illustré de 300 grav., a été publié en 12 part.; il est complet en 3 beaux vol. Prix, broché :... 4 50
Le Vicomte de Bragelonne.— Ce bel ouvrage, illust. de 125 grav., a été publié en 6 part.; il est complet en 1 beau vol. Prix, broché :.. 3 »
Comte de Monte Christo. — Ce bel ouvr., illust. de 500 grav., a été publié en 24 part. ; il est complet en 6 vol. Prix, broché :..... 10 »

ALEXANDRE DUMAS (SUITE)

Le Chevalier de Maison-Rouge.— Ce bel ouvr., illust. de 75 grav., a été publié en 4 part. Prix, broc.: 2 »
La Reine Margot.—Cet ouvr., illust. de 200 grav., a été publié en 8 part.; il est compl. en 2 v. Prix br.: 3 75
Le Chevalier d'Harmental.—Cet ouv., illust. de 200 gr., a été publié en 8 part.; il est complet en 2 vol. Prix, broché :.............. 3 75
Quinze Jours au Sinaï.—Cet ouvrage, illust. de 100 gr., a été publié en 4 part.; il est comp. en 1 volume. Prix, broché :.............. 2 »
Impressions de Voyage (Suisse).—Cet ouv., illust. de 300 gr., a été publié en 12 part.; il est compl. en 3 vol. Prix, broché :.............. 4 50
Blanche de Beaulieu. — Un Bal masqué, suivi du Cocher de Cabriolet. —Bernard.—Cherubino et Celestini —Histoire d'un Mort, racontée par lui-même. — Une Ame à naître.— La Main du sire de Giac. — Don Martin de Freytas.
Ces neuf ouvrages, réunis en un joli volume illustré de 75 magnifiques gravures. Prix, broché :.... 2 »

Les Mille et Un Fantômes (en 5 parties).— Pascal Bruno (en 2 part.).
Ces deux ouvrages, réunis en un beau volume illustré de 75 magnifiques gravures. Prix, broché :.... 2 »

Pauline de Meulien (en 2 parties. — Lyderic.—Jacques Ier et Jacques II.
Ces trois ouvrages, réunis en beau volume illustré de 75 magnifiques gravures. Prix, broché :.... 2 »

Les Frères Corses (en 2 parties). — Othon l'Archer (en 2 part.)—Murat.
Ces trois ouvrages, réunis en un beau volume illustré de 75 magnifiques gravures. Prix, broché :.... 2 »

La Femme au Collier de Velours (en 3 part.).— Le Capitaine Marion,— La Junon,—Le Kent (épis. de mer)
Ces quatre ouvrages, réunis en un vol. illustré de 75 grav. Pr., br.: 2 »

Comtesse de Charny (non ill.). 2 50
El Salteador................. » 28
Les Mariages du Père Olifus (en 3 p.) —Les Médicis (en 2 parties)
Ces deux ouvrages, réunis en un vol. illustré de 75 gr. Pr., br.:.. 2 »
L'Histoire de la Peinture.— Léonard de Vinci.—Masaccio de S.-Giovani. —Le Pérugin.—Jean Belin.—Luca Cranach.—Albert Durer.—Fra Bartolomeo. — André de Montegna.—

ALEXANDRE DUMAS (SUITE)

Pinturiccio.—Baldassare Péruzzi. —Giorgione. — Quentin Metzis.— Les Deux Étudiants de Bologne. —Dom Bernardo de Zuniga
Ces huit ouvrages, réunis en un vol. ill. de 75 gravures. Pr., br.: 2 »

Une Vie artiste (en 3 part.).—Chronique de Charlemagne.— Praxède. —Pierre le Cruel.
Ces quatre ouvrages, réunis en un vol. ill. de 75 gravures. Pr., br.; 2 »

La Fille du Régent. — Ce bel ouvr., ill. de 75 gr. et publié en 4 part., se vend aussi en 1 vol. Pr., br. 2 »
Dame de Monsoreau.— Ce bel ouv., ill. de 225 gr. et publié en 12 part., se vend aussi en 3 vol. Pr., b. 4 50
Quarante-Cinq. — Ce bel ouv., ill. de 225 grav. et publié en 12 part., se vend aussi en 3 vol. Pr., br. 4 50
Le Trou de l'Enfer.—Ce bel ouv., ill. de 75 gr., se vend aussi en 1 beau vol. (publié en 5 part.) P., br. 2 »
Les Crimes célèbres.— La Marquise de Brinvillers.—Karl Sand.—Murat.—La Comtesse de Saint-Géran. —Les Cenci (1re série)........ » 50
Marie Stuart (2e série)........ » 37
Les Borgia.— La Marquise de Gange (3e série).......... » 50
Massacres du Midi. — Urbain Grandier (4e série)......... » 62
Jeanne de Naples. — Vaninka (5e série)................. » 37

ALEXANDRE DEVRED

La Famille Perlin............ » 37
Train de Misère.............. » 37

DANTE

Divine Comédie, traduction de Sébastien Rhéal.
(1re série) L'Enfer........... 1 »
(2e —) Id............. 1 »
(3e —) Le Purgatoire..... 1 »
(4e —) Le Paradis........ 1 »
Le tout broché en 1 volume.

DANIEL DE FOÉ

Robinson Crusoé.............. » 75

Mme DE MONTOLIEU

Robinson suisse.............. 1 12

DUCREST

Mémoires de l'Impératrice Joséphine, 2 part. br. en 1 v. 1 25
Mémoires de Mme de Genlis, 2 part. br. en 1 vol......... 1 25
Mémoires contemporains, 2 p. brochées en 1 volume...... 1 25

MÉMOIRES

Mémoires de la Belle Gabrielle, 2 part. br. en 1 volume.... 1 25
Mémoires du Cardinal Dubois, 2 part. br. en 1 volume..... 1 25
Mémoires de Mme du Barri, 4 part. br. en 1 volume.... 2 50
Mémoires du Duc de Richelieu, 4 part. br. en 1 volume..... 2 50

ALBERT DE MONTÉMONT

(Histoire des Voyages).

OCÉANIE

Bougainville................ » 37
La Pérouse.—Marion......... » 50
Dumont-Durville.—Baudin.. } Freycinet.—Duperry........ } » 87
Cook (1re partie)............ » 87
— (2e partie)............ » 87

AMÉRIQUE

Christophe Colomb.......... » 50
Fernand Cortez............ } Pizarre.—Cabral........... } Humboldt.................. } » 37
Basil Hall.................. » 50
Miss Trolloppe et Ross....... » 50
Parry.—Franklin............. » 50
Bullock..................... » 37
Watterton, etc............... » 37
Head.—Walsh................ » 37

CHARLES DICKENS

Les Voleurs de Londres...... » 50
Le Grillon du Foyer........ } La Bataille de la Vie....... } » 50
Nicolas Nickleby............ » 87
Marchand d'Antiquités....... » 62

DIDEROT

Le Neveu de Rameau....... } Les Deux Amis de Bourbonne } » 37

CHARLES DIDIER

Rome souterraine........... » 62
Thécla..................... » 37

PAUL DE COUDER

La Tour de Nesle............ » 87

VICTOR DUCANGE

Agathe, ou le Petit Vieillard de Calais................. » 37
Albert...................... » 37
Léonide, ou la Vieille de Suresnes................. » 62
Le Médecin confesseur....... » 87
Les Trois Filles de la Veuve. » 75

DUCOR

Aventures d'un Marin de la Garde..................... 1

DUCOURNEAU

Latude...................... » 12

DUCRAY-DUMINIL

Les 50 Francs de Jeannette.. » 37

PIERRE DUPONT

Jeunes études littéraires en prose et en vers........... » 87

MAD. DE DURAS

Ourika et Edouard, suivis d'une notice sur Mme de Duras.. } » 37

FIÉVÉE

La Dot de Suzette.......... } » 37

ADÈLE ESQUIROS

Un Vieux Bas Bleu......... } » 37

ALPHONSE ESQUIROS

Charlotte Corday .... } » 37
Conf. d'un Curé de village... » 37
Les Martyrs de la Liberté.... 2 50
Les Montagnards............. 1 »

ÉVERARD

La Femme chez les Mormons. » 62

OCTAVE FÉRÉ

L'Abbaye de Saint-André..... » 37

FILLIAS

Suède et Norwége .... 1 »

PAUL FÉVAL

Le Loup blanc............... » 50
La Fontaine aux Perles...... » 50
Alizia Pauli................ » 62
La Quittance de Minuit...... » 62
La Fille des Rois........... » 62
Le Banquier de Cire......... » 25
Les Fanfarons du Roi........ » 62
Les Belles de Nuit.......... 1 62
Le Bandit de Londres........ » 25
Un Drôle de Corps........... » 37
La Créole................... » 37
Le Capitaine Spartacus...... » 25
Le Fils du Diable........... 2 75
Beau Démon.................. » 62
Les Mystères de Londres..... 2 75
Le Volontaire............... » 62
Fée des Grèves.............. » 75
La Pécheresse............... » 87
Les Amours de Paris....... 1 75

FABULISTES

Œuvres diverses .... » 37

FLORIAN

Les Fables de Florian....... » 25

FELLENS

Histoire de Louis-Napoléon.. 1 50

FÉNÉLON

Télémaque................... » 75

GALLAND

Les Mille et une Nuits...... 2 25

BENJAMIN GASTINEAU

Le Règne de Satan......... } » 62
Comment finissent les Pauvres } » 62
L'Orpheline de Waterloo.... } » 62
La France en Afrique........ » 75

GENOUX

Mémoires d'un Enfant de la Savoie..................... » 37
Histoire de la Savoie........ » 87

GAVARNY, ETC.

Le Diable à Paris, publié en 4 parties. — L'ouv. complet, ill. par Gavarni, Andrieux, etc. 2 »

GRANDVILLE

Les Animaux peints par eux-mêmes.—Ce magnifique ouv. ill. par Grandville, est comp. en 20 livraisons. Prix, br.: 2 »

GEOFFROY-CHATEAU

Napoléon Ier, conquérant du Monde. .... » 75

ÉMILE DE GIRARDIN

Émile...................... » 25

GŒTHE

Werther.................... } » 50
Faust...................... } » 50

GOLDSMITH

Le Vicaire de Wakefield..... » 37

EMMANUEL GONZALÈS

Les Frères de la Côte........ » 50
Le Briseur d'Images......... » 25
La Belle Novice............. » 75
Mémoires d'un Ange.......... » 62
Maîtresse d'un Vendéen...... » 62

AMÉDÉE GRÉHAN

La France maritime, 4 volumes contenant chacun 50 livrais. avec grav. sur acier. Prix:. 12 »

LÉON GOZLAN

Les Deux Berceaux.......... » 87

VICTOR HUGO

Notre-Dame de Paris......... 1 50
Han d'Islande............... 1 »
Bug-Jargal.................. » 37
Le Dernier Jour d'un Condamné } » 37
Claude Gueux................ } » 37
Lucrèce Borgia.............. » 25
Marion Delorme.............. » 37
Marie Tudor................. } » 37
Esmeralda .... } » 37
Ruy Blas.................... » 37
Hernani..................... » 37
Le Roi s'amuse.............. » 37
Les Burgraves............... » 37
Angelo...................... » 37

VICTOR HUGO (SUITE)

Les Orientales................ » 37
Les Voix intérieures......... } » 62
Les Rayons et les Ombres... }
Odes et Ballades............. » 87
Les Feuilles d'Automne.—Les Chants du Crépuscule...... » 62
Cromwell..................... 1 »
Littérature et Philosophie mêlées...................... » 75
Le Rhin (1re partie).......... » 75
— (2e partie)......... » 75

HOFFMANN

Contes fantastiques.......... » 62
Contes nocturnes............ » 62
L'Elixir du Diable........... » 62
Les Frères Seraplon......... » 62
Contes mystérieux........... » 62

HOFFMANN (ÉD. VIALAT)

Contes...................... 1 25

HILDRETH

L'Esclave blanc............. » 62

ARSÈNE HOUSSAYE

Aventures galantes de Margot }

JULES SANDEAU } » 37

Mademoiselle de Kerouare.. }

HAWTHORNE

La Lettre rouge A (inédit) ... » 62

MISTRISS INCHBALD

Simple Histoire .... » 37

BIBLIOPHILE JACOB

La Danse macabre........... » 37
Le Roi des Ribauts.......... » 87
Les Deux Fous............... » 25
Un Divorce.................. » 37
La Servante de Rabelais.... }
Une Chasse sous Louis IX. . } » 25
La Peste.................. }
Le Marchand du Havre...... } » 25
L'Éruption du Vésuve...... }
Les Ecoliers sous Louis XII. }
Les Morts cordeliers........ } » 25
Mort de Jean Goujon .... }
La Dette de Jeu ou le Massacre de la Saint-Barthélemy ... }
L'Estrapade................ } » 25
La Barbe .... }
Un Clou chasse l'autre...... }
Le Chevalier de Chaville..... » 25
Les Aventures du grand Balzac. » 37
La Marquise de Châtillard.... » 62
Vertu et Tempérament....... » 62
La Sœur du Maugrabin....... » 37
La Folle d'Orléans.......... » 62
Les Haines à mort.......... } » 25
Les Sorts.................. }

1.

BIBLIOPHILE JACOB (SUITE)

Le Comte de Chatay......... » 25
Un Duel sans témoins....... » 25
La Chambre des Poisons..... » 62
Le Singe.................. » 50
Une Aventure de Racine..... » 25
La C*** de Choiseul-Prasiin.. » 50
Pignerol.................. » 62
Le Ghetto................. » 50
Un Valet d'autrefois......... » 25
Une Nuit dans les Bois...... » 37
Le Bon Vieux Temps......... » 37
Les Francs Taupins.......... » 87
Une Femme malheureuse(1re p.) » 50
— — (2e p.) » 50
Les Quatre Termes.......... » 25

JULES JANIN

L'Ane mort et la Femme guillotinée.................... » 37

KINKELL ET A. DELVAL

Aventures d'un Verluisant.... » 37

HENRY DE KOCK

Les Amoureux de Pierrefonds (inédit) .... » 62
Les Deux Mères............. » 27

PAUL DE KOCK

Monsieur Dupont............ » 50
Mon Voisin Raymond........ » 62
La Femme, le Mari et l'Amant. » 62
L'Enfant de ma Femme....... » 25
Georgette.................. » 50
Le Barbier de Paris.......... » 62
Madeleine.................. » 50
Le Cocu.................... » 62
Un Bon Enfant.............. » 50
L'Homme à marier.......... » 25
Gustave le Mauvais Sujet.... } » 50
Edmond et sa Cousine...... }
André le Savoyard........... » 75
La Pucelle de Belleville...... » 62
Un Tourlourou .... » 62
La Maison blanche.......... » 75
Frère Jacques.............. » 62
Zizine..................... » 62
Ni jamais ni toujours........ » 50
Sœur Anne................. » 75
Un Jeune Homme charmant.. » 62
Jean...................... » 62
Contes et chansons......... » 50
Une Fête aux environs de Paris » 12
La Laitière de Montfermeil... » 75
L'Homme de la Nature....... » 62
Moustache................. » 62
Nouvelles.................. » 37
La Jolie Fille du Faubourg... » 62
L'Amoureux transi........... » 62
L'Homme aux Trois Culottes. » 50
Sans cravatte............... » 75
L'Amant de la Lune.......... 2 »
Ce Monsieur................ » 62

PAUL DE KOCK (SUITE)

La Famille Gogo	1 »
Carotin	» 62
Mon Ami Piffard	» 25
L'Amour qui passe et l'Amour qui vient	» 37
Taquinet le Bossu	» 37
Cerisette	1 »
Gaillarde	1 »

ALPHONSE KARR

Clotilde / Rose et Jean	» 50
La Famille Alain	» 50
Feu Bressier	» 62
Vendredi soir	» 25
Einerley	» 37
Une Vérité par semaine	» 25
Geneviève	» 50
Une Heure trop tard	» 50
Le Chemin le plus court	» 50
Fa Dièze / Hortense	» 50
Un Homme fort en thème	» 50

MAD. DE KRUDNER

Valérie	» 37

LA FONTAINE

Les Fables illustrées par Cham	» 50
Les Contes	» 75

LAS CASES

Mémorial de Sainte-Hélène	2 »

LA BÉDOLIÈRE

Le Dernier Robinson	» 12
Gerty, ou l'Allumeur de réverbères	» 75
Les Hommes célèbres (Béranger)	» 12

P. LACHAMBAUDIE

Fables publiées en six part. à	2 50

H. LACRETELLE

Le Dernier Roi	» 37

JULES LACROIX

La Peine du Talion	» 37

J. LAFITE

Le Docteur Rouge	» 50

LESNE DALOIN

Les Rois de France d'après Anquetil	» 75
Les Rois de France, 1 v. in-12	1 25

LEYNADIER

Le Donjon de Vincennes	» 37
Le Masque de Fer	» 25
Les Maréchaux de l'Empire	» 62
L'Histoire de la Bastille	» 75

LÉON PLÊE

Abd-el-Kader	» 62

LESAGE

Le Diable boiteux / Gil Blas / La Vengeance trompée par l'Amour / Une Journée des Parques / Les Béquilles du Diable boiteux	1 50

LAMOTHE FOUQUÉ

Ondine

X. DE MAISTRE

Voyage autour de ma chambre.

(Ondine ; Voyage autour de ma chambre : » 37)

SAVINIEN LAPOINTE

Les Amours d'uu Hercule (inéd.)	» 50
Daniel le Vagabond (inéd.)	» 50

PAUL DE LASCAUX

Les Chalets de la Salpêtrière	» 37

JULES LECOMTE

Bras de Fer	» 50

LEMOYNE

La Patrie en danger	» 12

LÉO LESPÈS

Les Esprits de l'âtre	» 12

LEWIS

Le Moine	» 50

AUGUSTE LUCHET

Thadéus le Ressuscité	» 75
Frère et Sœur	» 62
Le Bagne de Brest	» 37
Souvenirs de Fontainebleau	» 25
Les Deux Marguerite	» 25

LOUIS LURINE

Le Talisman du cœur	» 12

MARCO SAINT-HILAIRE

Histoire populaire de Napoléon	2 »
Le Guérillas	» 75
Les Mémoires d'un page de la cour impériale	» 50

CAPITAINE MARRYAT

Pierre Simple	» 50
Japhet	» 50
Jacob fidèle	» 50
Ratlin le Marin	» 50
Le Vieux Commodore	» 50
Le Pacha	» 50
L'Aspirant de Marine	» 50
Le Vaisseau Fantôme	» 50
Le Chien Diable	» 50
Le Pirate	» 50
Pauvre Jack	» 50

MICHEL MASSON

Les Contes de l'Atelier (1re p.) » 62
Id. (2e p.) » 62
Une Couronne d'épines....... » 75

MASSON ET BRUCKER

Le Maçon.................... » 75

LE CAPITAINE MAINE-REID

Les Chasseurs de chevelures.. » 75
Les Tirailleurs au Mexique... » 62
Le Désert................... » 50
Chasseurs de bisons......... » 62
Forêts vierges.............. » 50
Baie d'Hudson............... » 62
Enfant des Bois............. » 37
Chef Blanc.................. » 50

ANTONY MÉRAY

L'Amoureux de Rimini (*inédit*) » 37

MÉRY

Héva........................ » 37
La Pêche au Lion............ » 37
Un Amour de Séminaire....... » 37
Raphaël et la Fornarina...... » 37
Le Dernier Fantôme.......... » 50
L'Ame transmise............. » 25
La Floride.................. » 75
Voisins et Voisines......... » 25
La Comtesse Hortensia....... » 62
La Guerre du Nizam (1re part.) » 62
Id. (2e part.) » 50
Le Bonnet vert.............. » 75
Un Amour dans l'avenir...... » 50

EUGÈNE DE MIRECOURT

Masaniello.................. » 50
Le Lieutenant de la Minerve.. » 37
André le Sorcier............ » 37
La Dernière Marquise........ » 62
Sortir d'un rêve............ » 87
Confessions de Marion Delorme, précédées d'un Coup d'œil sur le règne de Louis XIII, par Méry. Paris, G. Havard, 2 vol. gr. in-8, illustrées par Beaucé, etc............. 4 50

MICHIELS

La Traite des Nègres........ » 50

MANZONI

Les Fiancés................. 1 50

MOLÉ-GENTILHOMME

Jeanne de Naples............ » 37

HÉGÉSIPPE MOREAU

Le Myosotis................. » 37

PAUL DE MUSSET

Le Bracelet................. » 25
Lauzun...................... » 50

MOLIÈRE

OEuvres complètes........... 2 »
Hist. de la Vie et des Ouvrages de Molière, par TASCHEREAU. » 50

A. DE MUSSET, ETC.

Voyage où il vous plaira, 1 volume illustré.............. 2 »

CHARLES NODIER

Contes choisis (1re partie).... » 37
Id. (2e partie)..... » 37

NORVINS

Histoire de Napoléon........ 2 50

EUGÈNE NUS

La Puritaine et l'Homme des bois (*inédit*)............. » 37

O'MEARA, ETC.

Suite du Mémorial........... 2 »
Napoléon de l'exil.......... 1 25

PERRAULT

Les Contes de Perrault...... » 50

Mme D'AULNOY

Les Contes de Mme d'Aulnoy.. » 50

Mme LE PRINCE DE BEAUMONT

Le cabinet des Fées......... » 62

PONSON DU TERRAIL

Dragonne et Mignonne........ » 50

L'ABBÉ PRÉVOST

Manon Lescaut.............. }
Suite de Manon Lescaut..... } » 37

PERCEVAL

Jeune Cadet................. 1 »

PERCY-B. SAINT-JOHN

Le Robinson du Nord......... » 62
Le Château de Joyeuse....... 1 12

MAXIMILIEN PERRIN

La Famille Tricot........... » 50
Le Prêtre et la Danseuse..... » 37
La Permission de 10 heures.. » 50
Mauvaises Têtes............. » 50

PIGAULT-LEBRUN

Angélique et Jeanneton...... » 25
La Folie espagnole.......... » 50
Monsieur Botte.............. » 50
Le Garçon sans souci........ » 37
L'Officieux................. » 37
Netusko..................... » 12
Jérôme...................... » 50
Monsieur Martin............. » 37
Théodore.................... » 12
Adèle d'Abligny............. » 12
L'Égoïsme................... » 37
Contes à mon petit-fils...... » 37
Les Barons de Felsheim...... » 50

PIGAULT LEBRUN (SUITE)

L'Homme à projets..........	» 62
Fanchette et Honorine........	» 62
Mon Oncle Thomas...........	» 62
Monsieur de Kinglin.........	» 12
Famille Luceval..............	» 62
Macédoine....................	» 50
Adélaïde de Méran...........	» 50
La Mouche....................	» 62
Vie et Aventures de Pigault..	» 25

RABELAIS

OEuvres complètes, publiées en 7 parties. Le tout broché en un volume..............	3 50

RACINE

OEuvres illustrées...........	1 50

ANNE RADCLIFFE

Les Mystères d'Udolphe......	» 62

RÉTIF DE LA BRETONNIÈRE

Monsieur Rétif...............	» 25

BÉNÉDICT RÉVOIL

Les Aztecs..................	» 37

REGNARD

OEuvres illustrées...........	1 25
Voyages.....................	» 37

J. J. ROUSSEAU

La Nouvelle Héloïse..........	1 25
Mes Confessions.............	1 25
Emile........................	1 25

CHARLES ROWCROFT

L'Emigrant..................	» 62

AUGUSTE RICARD

Le Viveur....................	» 50
Le Carême de ma tante.......	» 37
La Sage-Femme..............	» 50
La Grisette..................	» 50
Le Marchand de coco........	» 62
Le Portier...................	» 50
Les Etrennes de mon oncle...	» 25
Le cocher de fiacre.........	» 50
La Vivandière...............	» 37
L'Ouvreuse de loges.........	» 50
Le Chauffeur................	» 37
La Diligence................	» 50
Le Forçat libéré............	» 50
Aînée et Cadette............	» 50
Ni l'une ni l'autre..........	» 50
Celui qu'on aime............	» 50
Maison à cinq étages........	» 50
Comme on gâte sa vie.......	» 50
La Chaussée d'Antin.........	» 50

RICHARDSON

Clarisse Harlowe............	1 75

CLÉMENCE ROBERT

Jeanne la Folle..............	» 37
Le Mont-Saint-Michel........	» 75
Le Saltimbanque.............	» 87
La Nièce du Banquier, par Mme Ancelot...............	» 37
Les Quatre Sergents de la Rochelle....................	» 50
Les Mendiants de Paris (1re p.)	» 62
Les Mendiants de Paris (2e p.)	» 62
Louise de Lorraine...........	» 37

A. ROMIEU

Le Mousse...................	» 25

FRÉDÉRIC SOULIÉ

Les Deux Cadavres...........	» 62
Le Vicomte de Béziers.......	» 62
Le Comte de Toulouse.......	» 62
Sathaniel....................	» 62
Les Mémoires du Diable......	2 »
Le Magnétiseur..............	» 62
La Comtesse de Monrion. — 1re partie, la Lionne.......	» 62
2e partie, Julie..............	» 75
Le Conseiller d'état..........	» 62
Le Lion Amoureux...........	» 25
Eulalie Pontois..............	» 25
Le Bananier.................	» 37
Marguerite..................	» 50
Un Malheur complet..........	» 25
Diane de Chivry.............	» 25
Les Quatre Sœurs............	» 62
Au jour le jour..............	» 50
Huit Jours au Château.......	» 62
Confessions générales........	1 50
Saturnin Fichet..............	1 50
Les Prétendus...............	» 37

SAUVIGNY

Les Amours de Pierre le Long	» 12

SCARRON

Le Roman comique..........	» 62

GEORGE SAND

La Mare au Diable. — André.	» 75
Mauprat.....................	» 75
Le Compagnon du tour de France.....................	1 »
Metella......................	» 12
La Petite Fadette...........	» 37
Le Péché de M. Antoine......	1 »
Pauline......................	» 25
Valentine....................	» 75
François le Champy..........	» 37
Les Mosaïstes...............	» 37
Indiana.....................	» 75
Les Mississipiens............	» 25
Jeanne......................	» 87
Le Meunier d'Angibault......	» 87
Teverino....................	» 37
Horace......................	» 87
Leone Leoni.................	» 37

GEORGE SAND (SUITE)

Lucrezia Floriani	1	»
Le Château des Désertes	1	»
Lavinia	1	»
Isidora	»	50
Jacques	»	75
Kourroglou	»	25
Piccinino	1	12
La Dernière Aldini	»	50
Simon	»	37
Le Secrétaire intime	»	50
Lélia	1	12
L'Uscoque	»	50
Jean Ziska. — Mattéa. — La Vallée noire. — Visite aux Catacombes	»	50
Gabriel	»	37
Consuelo (1re partie).	»	75
Id. (2me partie).	»	75
Id. (3me partie).	»	75
Procope le Grand	»	12
La Comt. de Rudolstadt (1re p.)	»	75
Id. (2me p.)	»	75
Le Voyage à Majorque	»	37
Spiridion	»	62

X. B. SAINTINE

Picciola	»	50

DE SAINT-FÉLIX

Régine	»	37
La Duchesse de Bourgogne	»	37
Les Officiers du Roi	»	75
Le Dernier Colonel	»	37

SAINT-MAURICE

Gilbert	»	50

LEMAISTRE DE SACY

La Sainte Bible	4	»
L'Ancien Testament séparé	3	25
Le Nouveau Testament séparé.	1	25

GERMAIN SARRUT

Continuation de l'Histoire de France	2	75

EUGÈNE SUE

Atar-Gull	»	37
La Salamandre	»	50
Le Marquis de Létorière	»	25
Arthur	»	75
Thérèse Dunoyer	»	50
Deux Histoires	»	62
Latréaumont	»	62
Comédies sociales	»	37
Jean Cavalier	»	75
La Coucaratcha	»	62
Le Commandeur de Malte	»	62
Le Juif errant	2	»
Paula Monti	»	50
Plik et Plok	»	37

EUGÈNE SUE (SUITE)

Les Mystères de Paris	2	50
Deleytar	»	25
Mathilde	2	»
Le Morne au Diable	»	62
La Vigie de Koat-Ven	»	75
LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.		
L'Orgueil (1re partie)	»	62
— (2e partie)	»	50
L'Envie	»	62
La Colère	»	37
La Luxure	»	37
La Paresse	»	25
L'Avarice	»	37
La Gourmandise	»	25
La Marquise d'Alfi	»	37
La Bonne Aventure (1re partie).	»	50
— (2e partie).	»	50
Jean Bart et Louis XIV. — Drames maritimes du dix-septième siècle. Magnifique édition illustrée de 125 belles gravures dans le texte et hors de texte. Prix, broché :	3	50
La Famille Jouffroy. 1 vol.	2	»
Les Misères des enfants trouvées. 1 vol.	2	75

SWIFT

Les Voyages de Gulliver	»	50

CHANOINE SCHMID

Contes choisis	»	37

SCHILLER

Jessica la Juive	»	12

FR. DE SÉZANNE

Rouget de l'Isle et la Marseillaise	»	12

SILVIO PELLICO

Mes prisons	»	37

SOLO ROBINSON

Mystères de New-York	»	50

JOHN SHERER

Les Chercheurs d'or	»	62

ÉMILE SOUVESTRE

Riche et Pauvre	»	37
La Maison isolée	»	50

Mlle DE STAEL

Corinne	»	75

STENDHAL

Le Rouge et le Noir	»	87
La Chartreuse de Parme	»	87
Physiologie de l'Amour	»	50
L'Abbesse de Castro	»	25

STÉPHENS

Luxe et Misère............... » 87

STERNE

Le Voyage sentimental....... » 12

Mme DE TENCIN

Les malheurs de l'Amour....
Le Siége de Calais.......... } » 37

LE TASSE

La Jérusalem délivrée........ » 50

TOUCHARD-LAFOSSE

Les Chroniques de l'Œil-de-Bœuf. 1er volume publié en 4 parties. Prix broché...... 2 50
2e vol. Prix Broché........ 2 50

TRESSAN

Gérard de Nevers............
Don Ursino de Navarin......
Histoire du petit Jehan de Saintre.................. } » 50

VIENNET

La Tour de Montlhéry........ » 50

VOLTAIRE

Candide...................... » 37
Zadig, ou la Destinée......... » 37
Charles XII................... » 37

VILLAUMÉ

Histoire de la Révolution.... 2 »

***

Journal des Voyages et des Voyageurs. 3 vol. in-4, illust. 5 50

MÉLANIE WALDOR

L'Ecuyer Dauberon.......... » 37

WALTER SCOTT

Ivanhoé.................... » 75
La Fiancée de Lammermoor.. » 62
Les Puritains................ » 62
Rob-Roy..................... » 75
Waverley.................... » 75
Quentin Duward............. 1 »
La Dame du Lac............. 1 »
Le Major Dalgetti........... » 37
L'Antiquaire................. » 75
Le Monastère................ » 75
L'Abbé...................... 1 »
La Prison du comté d'Edimbourg..................... 1 »
Gromwell............... .... » 87
Le Pirate................... » 75
Le Château dè Kenilworth... 1 »
Richard Cœur-de-Lion....... » 62
Péveril du Pic............... 1 »
La Jolie Fille de Perth....... » 87
Guy Mannering.............. » 75
Le Nain noir................ 1 »
Le Château dangereux....... 1 »
Le comte Robert de Paris.... » 62
Aventures de Nigel.......... » 75
Redgauntlet................. » 75
Les Eaux de Saint-Ronan...
La Veuve des Montagnes.... } » 37
Les Fiancées de Powys-Land. » 37
Le duc de Bourgogne........ » 87
Chronique de la Canongate... » 37
La Fille du Chirurgien....... » 50
Le Miroir de ma Tante Marguerite..................... » 50
Rokeby...................... » 37
Harold...................... » 37
Le Dernier Ménestrel........ » 50
La Maison d'Aspen.......... » 50
Histoire d'Ecosse............ » 75

ANTONIO WATRIPON

Les Etudiants de Paris....... » 37

PIERRE ZACCONE

Les Ouvriers de l'Avenir, suivis de Yaumi, par P. Féval. » 37
Eric le mendiant............ » 50

---

30 Binettes illustrées.. » 50

Les Contemporains, par E. de Mirecourt. 100 vol.................... 15 »

Tous les Journaux hebdomadaires illustrés à 2 dollars le volume.

BIBLIOTHÈQUE POUR TOUS

ILLUSTRÉE

ROMANS, HISTOIRE, VOYAGES, LITTÉRATURE, SCIENCES, ETC.

Chaque ouvrage complet 25 cents



L'Italien, par Annne Radcliffe.
Les Parvenus, par Paul Féval.
Les Chercheurs d'or, par E. Gonzalès.
La Chasse aux Millions, par C. H. Deslys.
La Lionne, par Fréderic Soulié.
La Fontaine Sainte-Catherine, par Ducray-Duminil.
Les Souterrains de saint denis, par Clémence Robert.
Les Mémoires du diable, par Frédéric Soulié.
Le Bachelier de Salamanque, par Lesage.
La Révolte de l'Inde, par A. bonneau et R. Hyenne.
Julie, par Frédéric Soulié.
Calomnie, par Hipp. Bonnellier.
La Baronne trépassée, par Ponson de Terrail.
Les Enfants de la nuit, par Bolwer.
La Fée des Grèves, par Paul Féval.
Le Maître d'Ecole et Eulalie Pontois, par Frédéric Soulié-
Le Magnétiseur, par Fréd. Soulié.
La Lingère, par M. Alp. Signol.
Le Lion Amoureux et Diane et Louise, par Fréd. Soulié.
Le Viyeur, par Auguste Richard.
Julia ou Les Souterrains du chateau de mazzini, par Anne Radcliffe.
Les Quatre Soeurs, par Fréd. Soulié.
La Chemise sanglante, par Barginet (de Grenoble).
Isabelle Farnèse, par Augustin Challamel.
Le comte de Toulouse, par Fréd. Soulié.
Le Vaurien, par Augustin Lafontaine.
Le Cocher de Fiacre, par Aug. Richard.
Les Lettres persanes, par Montesquieu.
Le vicomte de Béziers, par F. Soulié.
Rolland Pied-de-Fer, par Paul Féval.
Agathe ou Le Petit Vieillard de Calais, Thérèse ou L'Orpheline de Genève, par Victor Ducange.
L'Écolier de Cluny ou La Tour de Nesle, par Roger de Beauvoir.
Les Caractères, par La Bruyère.
L'Orphelin du Temple, par P. Zaccone.
La Misère, par Clémence Robert.
Les Ames mortes, par Nicolas Gogol (traduction du russe, par Eugène Moreau.
Le Roi de Rapaces, par G. de La Landelle.
Le Pirate Noir, par Ch. Expilly.
L'Histoire de l'Inquisition, par Léonard Gallois.
Assassinat de M. Péchard.
Malvina, par Mme Cottin.
Huit Jours au Chateau, par Fréd. Soulié.
Atala, Réné, Le Dernier Abencérage, par Châteaubriand.
La Fiancée de la Mort, par Ch. Deslys.
Le Garde d'honneur, par Roger de Beauvoir.
L'Héritage d'une centenaire, (les coulisses du monde), par le vicomte Ponson Duterrail.
Sathaniel, par Frédéric Soulié.
Le vieux Paris, par Pierre Zaccone.
Gaston de Kerbrie, par Ponson Duterrail.
La Vipère noire, par Octave Féré.
Berthe l'Amoureuse, par Henri de Kock.
L'Élève de Saint-Cyr, par Ch. de St-Maurice.
Le chateau de Walstein, par Frédéric Soulié.
Lorettes et Gentilshommes, par Henri de Kock.

MUSÉE LITTÉRAIRE

DU SIÈCLE

Choix des meilleurs ouvrages des auteurs modernes



ALEXANDRE DUMAS

Les Trois Mousquetaires.....	» 87
Vingt Ans après.............	1 25
Le Vicomte de Bragelonne...	2 50
Le Comte de Monte-Cristo...	2 50
Le Chevalier de Maison-Rouge.	» 62
La Reine Margot............	» 87
Ascanio....................	» 75
La Dame de Monsoreau......	1 50
Amaury.....................	» 50
Les Frères corses...........	» 25
Les Quarante-Cinq..........	1 50
Les deux Diane.............	1 25
Le Maître d'armes..........	» 50
Le Bâtard de Mauléon.......	1 25
La Guerre des femmes.......	» 87
Les Mémoires d'un Médecin. (Balsamo)................	2 50
Georges....................	» 50
Une Fille du régent..........	» 62
Cécile......................	» 37
Impressions de voyage.	
Suisse....................	1 25
Midi de la France.........	» 62
Une Année à Florence.....	» 50
Le Corricolo..............	» 87
La Villa Palmieri..........	» 50
Le Spéronare..............	» 75
Le Capitaine Aréna........	» 50
Les Bords du Rhin.........	» 62
Quinze Jours au Sinaï.....	» 50
De Paris à Cadix..........	» 87
Le Véloce.................	» 87
Fernande..................	» 50
Sylvandire.................	» 50
Le Chevalier d'Harmental....	» 75
Isabel de Bavière..........	» 62
Acté.......................	» 37
Gaule et France............	» 37
Le Collier de la reine.......	1 50
La Tulipe noire.............	» 37
La Colombe. — Murat.......	» 25
Ange Pitou.................	1 »
Pascal Bruno...............	» 25

ALEXANDRE DUMAS

Othon l'archer..............	» 25
Pauline.....................	» 25
Souvenirs d'Antony..........	» 37
Nouvelles...................	» 25
Le Capitaine Paul...........	» 25
Gabrielle Lambert...........	» 37
Olympe de Clèves...........	1 75
Les Mille et un fantômes.....	» 37
Les Mariages du père Olifus.	» 37
Jeanne la Pucelle...........	» 50
Conscience..................	» 75
Le Pasteur d'Ashbourn......	1 50
La Femme au collier de velours.	» 37
Le Testament de M. Chauvelin.	» 37
La comtesse de Salisbury....	» 87
Catherine Blum.............	» 37

FRÉDÉRIC SOULIÉ

Le Lion amoureux...........	» 12
Le Veau d'or...............	1 75

EUGÈNE SUE

Les Sept Péchés Capitaux....	2 50
L'Orgueil..................	» 87
L'Envie....................	» 50
La Colère..................	» 37
La Luxure..................	» 37
La Paresse.................	» 25
L'Avarice..................	» 25
La Gourmandise............	» 25
Les Enfants de l'amour......	» 50
La Bonne Aventure..........	» 87

LÉON GOZLAN

Les Nuits du Père Lachaise..	» 62
Le Médecin du Pecq.........	» 75

CHARLES DE BERNARD

La Femme de 40 ans........	» 12
Un Acte de vertu et la Peine du Talion................	» 25
L'Anneau d'argent...........	» 12

ALPHONSE KARR

Sous les tilleuls............	» 50
Fort en thème..............	» 37

PAUL FÉVAL

Les Mystères de Londres..... 1 50
Le Bossu.................. ... 1 50

MÉRY

Héva........................ » 25
La Floride.................. » 37

EUGÈNE SCRIBE

Carlo Broschi............... » 25
La Maîtresse anonyme....... » 12
Judith, ou la Loge d'Opéra... » 12
Proverbes.................. » 12

ALBÉRIC SECOND

La Jeunesse dorée........... » 37

MUSÉE CONTEMPORAIN

A. DE LAMARTINE

Graziella.................... » 25
L'enfance................... » 25
La Jeunesse................. » 25
Geneviève, histoire d'une servante..................... » 37
La Vie de Famille.......... » 25
Régina...................... » 25
Histoire et Poésie.......... » 25

ALEX. DUMAS FILS

La Dame aux Camélias ...... » 75
Le Prix de Pigeons.......... » 25
Césarine.................... » 25
Un Paquet de Lettres........ » 25

CH. DE BERNARD

Le Gendre................... » 25
La Cinquantaine............. » 25
Une aventure de Magistrat.... » 25
L'Innocence d'un Forçat..... » 12

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

Marguerite ou Deux Amours. » 50

THÉOPHILE GAUTIER

Constantinople .... » 75

FRÉDÉRIC SOULIÉ

Les Mémoires du Diable..... 1 25
Confessions générales....... 1 »
Les quatres sœurs........... » 25
Les deux Cadavres.......... » 37
Eulalie Pontois.............. » 12
Marguerite.................. » 25
Le Maître d'Ecole........... » 12
Le Bananier................. » 25

EUGÈNE SUE

Gilbert et Gilberte........... 1 50
Le Diable médecin.......... 1 50
La Femme séparée de corps et de biens.............. » 50
La Grande Dame.......... » 25
La Lorette................. » 12
La Femme de Lettres....... » 50
La Belle Fille............. » 25
Les Mémoires d'un mari...... » 87

CHAMPFLEURY

Les grands Hommes du ruisseau........................ » 25

JULES SANDEAU

Sacs et Parchemins.......... » 50

HENRY MURGER

Scènes de la vie de Bohème.. » 87
Madame Olympe............. » 25
Le Souper des Funérailles... » 25
Les Amours d'Olivier........ » 12
Le Bonhomme Jadis......... » 12
Le Manchon de Francine..... » 12
La Maîtresse aux mains rouges. » 25

MÉRY

Le Bonheur d'un Millionnaire. » 25
Un Acte de Désespoir........ » 25
Le Château d'Udolphe........ » 25
Simple histoire.............. » 37
Les Nuits sinistres.......... » 25
Les Nuits anglaises.......... » 50
Les Nuits italiennes.......... » 50

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

CHOIX DE PIÈCES

Jouées sur tous les théâtres de Paris.

75 cents le volume de 350 à 400 pages

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES
CONTEMPORAINS

Format grand-in-18 (Charpentier), imprimé sur beau papier satiné contenant la matière de 2 ou 3 volumes in-octavo.

A. DE LAMARTINE	vol.
Les Confidences	1
Nouvelles Confidences	1
Toussaint Louverture	1

GEORGE SAND

Histoire de ma vie	10
Mauprat	1
Valentine	1
Indiana	1
Jeanne	1
La Mare au Diable	1
La Petite Fadette	1
François le Champi	1
Tevrino.—Léone Léoni	1
Consuelo	3
La Comtesse de Rudolstadt	2
André	1
Horace	1
Jacques	1
Lettres d'un Voyageur	1
Lelia.—Metella.–Melchior.–Cora.	2
Lucrezia Floriani.— Lavinia	1
Le Péché de M. Antoine	2
Le Piccinino	2
Le Meunier d'Angibault	1
Simon	1
La Dernière Aldini	1
Le Secrétaire intime	1

GÉRARD DE NERVAL

La Bohème galante	1
Le Marquis de Fayolle	1
Les Filles du Feu	1

THÉOPHILE GAUTHIER

Les Beaux-Arts en Europe	2
Constantinople	1
L'Art moderne	1
Les Grotesques	1

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

Le Vicomte de Launay (seule édition complète)	4
Marguerite	1
Nouvelles	1
M. le Marquis de Pontanges	1
Poésies complètes	1
Contes d'une Vieille Fille à ses Neveux	1

EUGÈNE SCRIBE	vol.
Théâtre (ouvrage complet)	20
Comédies	3
Opéras	2
Opéras-Comiques	5
Comédies-Vaudevilles	10
Nouvelles	1
Historiettes et Proverbes	1
Piquillo Alliaga	3

LE DOCTEUR LOUIS VÉRON

Mémoires d'un Bourgeois de Paris.	5
Cinq cent mille francs de rente	1

ARNOULD FRÉMY

Les Maîtresses parisiennes 1re p.	1
— — 2e partie.	1
Les Confessions d'un Bohémien	1

HENRY MURGER

Le Dernier Rendez-vous	1
Le Pays Latin	1
Scènes de Campagne	1
Les Buveurs d'eau	1
Les Vacances de Camille	1
Le Roman de toutes les femmes.	1
Propos de ville et Propos de théâtre	1
Scènes de la Vie de Jeunesse	1
Scènes de la Vie de Bohème	1
Le Sabot Rouge	1

Mme BEECHER STOVE

Traduction E. Forcade.

Souvenirs heureux	3

ALPHONSE KARR

Les Femmes	1
Encore les Femmes	1
Agathe et Cécile	1
Promenades hors de mon Jardin.	1
Sous les Tilleuls	1
Les Fleurs	1
Sous les Orangers	1
Voyage autour de mon Jardin	1
Une Poignée de Vérités	1
La Pénélope normande	1
Menus Propos	1
Les Soirées de Sainte-Adresse	1
Trois Cents Pages	1
Les Guêpes	

LOUIS REYBAUD vol.

Le Dernier des Commis-Voyageurs 1
Le Coq du Clocher............. 1
L'industrie en Europe.......... 1
Jérome Paturot.-Position sociale. 1
Jérome Paturot.— République... 1
Ce qu'on peut voir dans une rue. 1
La Comtesse de Mauléon........ 1
La Vie à rebours............... 1

PAUL MEURICE

Scènes du Foyer (la Famille Aubry) 1
Les Tyrans de Village.......... 1

J. AUTRAN

Millianah (épisode des guerres d'Afrique)................... 1

CHARLES DE BERNARD

Le Nœud gordien............... 1
Un Homme sérieux............. 1
Gerfaut........................ 1
Les Ailes d'Icare.............. 1
Le Gentilhomme campagnard.... 2
Un Beau-Père.................. 2
Le Paravent.................... 1
La Peau du Lion et la Chasse aux Amants...................... 1
L'Écueil....................... 1

ALEX. DUMAS FILS

Aventures de Quatre Femmes.... 1
La Vie à vingt ans............. 1
Antonine....................... 1
La Dame aux Camélias......... 1
La Boîte d'Argent.............. 1
Diane de Lys.................. 1
Le Roman d'une Femme........ 1
La Dame aux Perles........... 1
Trois Hommes forts............ 1
Le Docteur Servans............ 1
Le Régent Mustel.............. 1

ÉMILE AUGIER

Poésies complètes.............. 1

GUSTAVE FLAUBERT

Madame Bovary................ 2

F. PONSARD

Études antiques................ 1

JULES LECOMTE

Le Poignard de Cristal......... 1

X. MARMIER

Au Bord de la Néva............ 1
Les Drames intimes............ 1

FRANCIS WEY

Les Anglais chez eux........... 1

PAUL DE MUSSET

La Bavolette................... 1
Puylaurens.................... 1

EUGÈNE FROMENTIN vol.

Un Été dans le Sahara......... 1

E. TEXIER

Amour et Finance.............. 1

PAUL FÉVAL

Le Tueur de Tigres............ 1
Les Dernières Fées............ 1
Le Jeu de la Mort............. 2
La Reine des Épées............ 1
Blancheflenr.................. 1
Le Capitaine Simon............ 1

ACHIM D'ARNIM

Traduction Th. Gautier fils.

Contes bizarres................ 1

LE GÉNÉRAL DAUMAS

Le Grand Désert............... 1
Les Chevaux du Sahara......... 1

H. BLAZE DE BURY

Musiciens contemporains....... 1

LÉON GOZLAN

Les Châteaux de France........ 2
Le Notaire de Chantilly........ 1
Les Emotions de Polydore Marasquin........................ 1
Le Dragon rouge............... 1
Le Médecin du Pecq............ 1
Histoire de 130 Femmes........ 1
Les Nuits du Père-Lachaise..... 1
La Famille Lambert............ 1
La Dernière Sœur grise........ 1

HOFFMANN

Traduction Champfleury.

Contes posthumes.............. 1

ARSÈNE HOUSSAYE

Les Femmes comme elles sont... 1
L'Amour comme il est.......... 1

AMÉDÉE ACHARD

La Robe de Nessus............. 1
Belle-Rose..................... 1
Les Petits-Fils de Lovelace..... 1
La Chasse royale.............. 2

ÉMILE SOUVESTRE

Un Philosophe sous les toits..... 1
Confessions d'un Ouvrier....... 1
Au Coin du Feu................ 1
Scènes de la Vie intime........ 1
Chroniques de la Mer.......... 1
Les Clairières................. 1
Scènes de la Chouannerie....... 1
Dans la Prairie................ 1
Les Derniers Paysans........... 1
En Quarantaine................ 1
Sur la Pelouse................. 1
Les Soirées de Meudon......... 1
Souvenirs d'un Vieillard, la dernière étape................. 1

ÉMILE SOUVESTRE vol.

Scènes et Récits des Alpes...... 1
Les Anges du Foyer............ 1
L'Échelle de Femmes........... 1
La Goutte d'Eau............... 1
Sous les Filets................ 1
Le Foyer breton............... 2
Contes et Nouvelles............ 1
Les Derniers Bretons........... 2
Les Réprouvés et les Élus....... 2
Les Péchés de Jeunesse......... 1
Riche et Pauvre................ 1
En Famille.................... 1
Pierre et Jean................. 1
Deux Misères.................. 1

F. HUGONNET

Souvenirs d'un Chef de Bureau arabe....................... 1

CH. DICKENS

Traduction Amédée Pichot.

Le Neveu de ma Tante.......... 2
Contes de Noël................ 1

ÉMILE CARREY

L'Amazone.-8 Jours sous l'Équat. 1
— Les Métis de la Savane. 1
— Les Révoltés du Para.. 1
Récits de la Kabylie............ 1
Scènes de la Vie en Algérie..... 1
Histoires et Mœurs kabyles...... 1

XAVIER AUBRYET

La Femme de 25 ans......... 1

FRANÇOIS VICTOR HUGO

Traducteur.

Sonnets de Shakespeare......... 1
Le Faust anglais de Marlowe 1

JULES DE LA MADELÈNE

Les Ames en peine............. 1

B. H. RÉVOIL

Traducteur.

Les Harems du Nouveau-monde. 1

FÉLIX MORNAND

La Vie arabe.................. 1
Bernerette.................... 1

EDGARD POE

Traduction Charles Baudelaire.

Histoires extraordinaires........ 1
Nouvelles Histoires extraordin... 1
Aventures d'Arthur Gordon Pym. 1

AUGUSTE VAQUERIE

Profils et Grimaces............. 1

CHARLES DE LA ROUNAT

La Comédie de l'Amour......... 1

MAX RADIGUET

Souvenirs de l'Amérique espagn. 1

A. DE PONTMARTIN vol.

Contes et Nouvelles............. 1
Mémoires d'un Notaire.......... 1
La Fin du Procès............... 1
Contes d'un Planteur de choux.. 1
Pourquoi je reste à la campagne. 1
Le Fond de la Coupe........... 1

CHARLES NODIER

Traducteur.

Le Vicaire de Wakefield......... 1

THÉOPHILE LAVALLÉE

Histoire de Paris............... 2

LE DOCTEUR FÉLIX MÉNARD

Journal d'une Dame anglaise. — De Delhi à Cawnpore. — Pages de l'insurrection indoue....... 1
Un Drame dans les Mers boréales. 1

ADOLPHE ADAM

Souvenirs d'un Musicien 1
Derniers Souvenirs d'un Musicien. 1

HENRI CONSCIENCE

Traduction Léon Wocquier.

Scènes de la Vie flamande.... .. 2
Le Fléau du Village............ 1
Le Démon de l'Argent........... 1
La Mère Job.................. 1
Heures du Soir................ 1
Veillées flamandes............. 1
L'Orpheline................... 1
La Guerre des Paysans.......... 1

GUSTAVE D'ALAUX

L'Empereur Soulouque et son Empire..................... 1

CUVILLIER FLEURY

Voyages et Voyageurs........... 1

XAVIER EYMA

Les Peaux-Noires.............. 1
Les Femmes du Nouveau-Monde. 1

OCTAVE DIDIER

Madame Georges............... 1
Une Fille de Roi 1

HILDEBRAND

Traduction Léon Wocquier.

Scènes de la Vie hollandaise.... 1
La Chambre obscure............ 1

CHAMPFLEURY

Les Premiers beaux jours 1
Aventures de Mlle Mariette...... 1
Le Réalisme................... 1
Les Excentriques............... 1
Les Souffrances du Professeur Delteil...................... 1
Les Bourgeois de Molinchart.... 1
Chien-Caillou................. 1
L'Usurier Blaizot.............. 1
Souvenirs des Funambules...... 1

ALF. DE MUSSET, DE BALZAC, G. SAND vol.

Le Tiroir du Diable............. 1
Paris et les Parisiens....... ... 1
Les Parisiennes à Paris......... 1

OSCAR DE VALLÉE

Avocat-général à la Cour impériale de Paris.

Les Manieurs d'Argent, Études historiques et morales. 1720-1857 (5e édit.)................ 1

DE STENDAL (H. BEYLE)

De l'Amour 1
Le Rouge et le Noir............. 1
La Chartreuse de Parme......... 1
Promenades dans Rome......... 2

ÉMILE CARLEN

Traduction Marie Souvestre

Deux Jeunes Femmes........... 1

FRÉDÉRIC SOULIÉ

Les Mémoires du Diable......... 2
Confession générale............. 2
Les Deux Cadavres.............. 1
Les Quatre Sœurs 1
Au Jour le Jour.................. 1
Marguerite.—Le Maître d'École.. 1
Le Bananier.—Eulalie Pontois... 1
Huit Jours au Château 1
Si Jeunesse savait, Si Vieil. pouv. 2
Le Port de Creteil 1
Le Conseiller d'État............. 1
Un Malheur complet........... 1
Le Magnétiseur 1
La Lionne....................... 1
La Comtesse de Monrion........ 1
Les Drames inconnus........... 4
La Maison n°3 de la rue de Provence 1
Aventures d'un Cadet de Famille. 1
Les Amours de Victor Bonsenne. 1
Olivier Duhamel................ 1
Les Forgerons.................. 1
Un Été à Meudon............... 1
Le Château des Pyrénées 2

CHARLES HUGO

La Chaise de Paille............. 1
Le Cochon de Saint Antoine 1

FÉLICIEN MALLEFILLE

Le Capitaine La Rose........... 1
Marcel......................... 1
Mémoires de Don Juan.......... 2
Monsieur Corbeau 1

LOUIS DE CARNÉ

Un Drame sous la Terreur....... 1

PAUL DE MOLÈNES

Mémoires d'un Gentilhomme du siècle dernier................ 1
Caractères et Récits du temps.... 1
Chroniques contemporaines...... 1
Histoires intimes................ 1

A. DE BERNARD

Le Portrait de la Marquise...... 1

ALBÉRIC SECOND vol.

A quoi tient l'amour............ 1

ROGER DE BEAUVOIR

Le Chevalier de Saint-Georges.. 1
Aventurières et Courtisanes.... 1
Histoires cavalières 1

AMÉDÉE PICHOT

Les Poëtes amoureux........... 1

MAX VALREY

Marthe de Monbrun............. 1

JULES DE SAINT-FÉLIX

Scènes de la vie de Gentilhomme. 1

VALOIS DE FORVILLE

Le Marquis de Pazaval.......... 1

MAX BUCHON

En Province..................... 1

LOUIS ULBACH

Les Secrets du Diable........... 1

VICTOR DELAPRADE

Psyché.......................... 1

LA COMTESSE DASH

Les Bals masqués............... 1
Le Jeu de la Reine 1
La Chaîne d'Or.................. 1
Le Fruit défendu................ 1

AMÉDÉE ACHARD

Parisiennes et Provinciales...... 1
Brunes et Blondes............... 1
Les Dernières Marquises 1
Les Femmes honnêtes 1

THÉODORE DE BANVILLE

Odes funambulesques........... 1

A. DE BRÉHAT

Scènes de la vie contemporaine.. 1

Mme CAROLINE BERTON

Le Bonheur impossible.......... 1

NADAR

Quand j'étais Étudiant........... 1
Le Miroir aux Alouettes......... 1

JULES SANDEAU

Sacs et Parchemins............. 1

MÉRY

Les Nuits anglaises............. 1
Une Histoire de Famille......... 1
Salons et Souterrains de Paris... 1
André Chénier 1
Les Nuits italiennes............ 1

CÉLESTE DE CHABRILLAN

Les Voleurs d'Or............... 1
La Sapho 1

MARC FOURNIER

Le Monde et la Comédie 1

ÉDOUARD PLOUVIER

Les Dernières Amours.......... 1

CHARLES BARBARA

Histoires émouvantes........... 1

LOUIS BOUILHET

Mélænis, conte romain.......... 1

LIVRES D'AGRICULTURE

Agriculteur (L') praticien, par V.-P. Rey. In-12.......... 1 25

Arbres fruitiers (Taille raisonnée des), suivie de la Description des greffes les plus usitées, par J.-A. Hardy, 4e édit. 1 vol. in-8, figures dans le texte.......... 3 »

Bêtes à cornes (Guide de l'Eleveur de), par Villeroy, 3e édit. 1 vol. in-18.......... » 75

Bon Jardinier (Le) pour 1860, par Poiteau, Vilmorin, Decaisne, Neumann, Pepin. 1 vol. in-12.......... 4 »

Arbres et leur culture (Semis et plantation des), par Duramel du Monceau. in-vol. in-4, fig. (D'occasion.).......... 5 »

Culture potagère (Nouv. Traité de), par Joigneaux, 1 vol. in-18. 1 25

Botaniste (Petit Manuel du) et de l'Herboriste, accompagné de planches explicatives et suivi de quelques principes de médecine, de pharmacie et d'économie domestique, par L. F., F. M. et P. M. 2e éd. 1 vol. in-12.......... » 50

Economie rurale, considérée dans ses rapports avec la chimie, la physique et la météorologie, par J.-N. Boussingault. 2 vol. in-8, 2e édit.......... 6 »

Engraissement (Observations et conseils pratiques sur l') des veaux, des vaches et des bœufs, par Favre d'Evire, 1824, in-8.......... » 50

Fleurs (Instructions pour les semis de) de pleine terre, avec l'indication de leur couleur, époque de floraison, culture, etc., par Vilmorin-Andrieux. 2e édit. In-16.......... » 50

Géologie appliquée aux arts et à l'agriculture, par d'Orbigny et Gente. 1 vol. in-8.......... 3 50

Greffe (Traité complet de la), contenant la descriptions de 135 espèces de Greffes, par Louis Noisette. 1 vol. in-12, avec 6 planches.. » 75

Horticulture (Cours élémentaires d'), théorique et pratique par J.-B. Verlot, 2 broch. in-18.......... » 75

Jardinage (Manuel pratique de), par Courtois-Gérard, 5e édition. 1 vol. in-12.......... 1 50

Jardin potager (L'Ecole du), qui comprend la description exacte de toutes les plantes potagères, les qualités de terre, les situations et les climats qui leur sont propres, etc., etc.; la manière de dresser et conduire les couches, et d'élever des champignons en toutes saisons, etc., par de Combles. 2 vol. in-12 reliés (Rare).......... 3 50

Jardinage (La pratique du), par Roger Schabol. 2 vol. in-12 rel. (Rare et recherché.).......... 3 »

Jardinage (La théorie du), par l'abbé Roger Schabol. 2 vol. in-12 reliés. (Rare et recherché.).......... 1 50

Maison rustique du XIXe siècle, publié sous la direction de MM. Bailly, Bixio et Malepeyre. 5 vol. gr. in-8, ornés de 2,500 gr. 20 »

Maison rustique française (La), encyclopédie des campagnes. 2 vol. in-8.......... 2 75

Poules (De l'éducation des), **Dindes**, **Oies**, et **Canards**, par F. L. Alexis Espanet. 1 vol. in-18.......... » 75

Poules bonnes pondeuses (Les) reconnues au moyen de signes certains, et indications pratiques pour faire des poulets et des volailles grasses, par L. Prange, vétérinaire. 1 vol. in-12.......... 1 »

Pisciculture (Traité de). Multiplication artificielle des poissons, par Koltz. 1 vol. in-18, orné de 27 figures.......... » 75

Vigne (Traité sur la nature et sur la culture de la), sur le vin, la façon de le faire, et la manière de le bien gouverner, à l'usage des différents vignobles du royaume de France, par Bidet, revu par Duhamel du Monceau. 2e édit. 1759, 2 vol. in-12 reliés. Planches.......... 3 50

OUVRAGES DIVERS

Aventures de Télémaque, anglais et français. 2 vol. in-12......... 3 50
— Le même, français et espagnol.............................. 3 50
Aventures de Télémaque, in-12.................................. » 50
Aventures de Robinson Crusoé, traduites de l'anglais. 2 vol. in-12 1 »
Arithmétique de Bézout, 1 vol. in-8 .... » 50
Arithmétique décimale (Abrégé d'), à l'usage des Écoles primaires,suivie d'un précis historique sur les nouvelles mesures, 1 vol. in-12, cartonné.. » 50
Alphabets divers, in-12, fig., couv. imp., la pièce................ » 25
Alphabet illustré de 80 vignettes et lettres ornées, cartonné. Tours, Mame et Cie.. » 50
Abécédaire français et anglais ou premier livre de lecture, destiné aux enfants qui apprennent à prononcer, orné de 250 vignettes..... 2 »
Académie des jeux (Nouvelle), revue, corrigée et acceptée par toutes les Académses de Paris, avec les décisions des joueurs les plus célèbres et sur les règles des jeux, leurs combinaisons et les coups les plus difficiles, 1 vol. in-12.................................. 1 »
Art (l') de se faire aimer de son mari, à l'usage des demoiselles à marier, par Eugène Pradel, 1 vol. in-12.......................... » 50
Baudrimont. Traité de chimie générale et expérimentale, 2 vol. in-18, fig.. 4 »
Becquerel. Traité de physique dans ses rapports avec la chimie et les sciences naturelles, 2 vol. et Atlas............................ 6 »
— Traité complet du magnétisme, 1 vol. in-8 avec 18 pl............. 4 »
Beudant. Minéralogie et géologie, 1 vol. in-12, fig................ 3 50
— Traité de minéralogie, 2 vol. in-8, fig........................... 6 »
Brard. Minéralogie appliquée aux arts. Paris, 1821, 3 vol. in-8, fig. 8 »
— Traité des pierres précieuses, des porphyres, granits, marbres, albâtres, etc. Paris, 1808, 2 vol. in-8, fig........................ 4 50
— Nouveaux éléments de minéralogie, 3e édit. corrigée par Guillet, 1838, 1 vol. in-8, pl.. 3 50
Brochant. Traité de minéralogie. Paris, an IX, 2 vol. in-8, tableaux 7 »
Code Napoléon, 1 gros vol. in-18, rel.............................. 1 25
Chansons joyeuses et populaires (Trésor des), anciennes et modernes, recueilli des plus célèbres auteurs chansonniers, 1 joli vol. in-22, imprimé sur beau papier glacé............................ » 75
Chansons de Béranger, 1 vol. in-32, rel........................... 2 50
Chansons (dernières) de Béranger, imprimées à San Francisco... 1 50
Confiseur moderne (le), ou l'Art du Confiseur, du Distillateur, du Raffineur de sucre, du Parfumeur et du Limonadier, etc., par Machel, confiseur-distillateur, 1 fort vol. in-8.............................. 3 »
Clé des songes (la) ou l'Art cabalistique d'interpréter les songes, visions, apparitions, etc., par Ebbark, 1 vol......................... 1 »
Cuisinier français moderne (le Parfait), par M. H. de Bresseville, 1 vol. in-12... » 50
Cuisinier royal (le Nouveau), ou Traité complet de l'art culinaire, d'après MM. Carême, Brillat-Savarin, 1 vol. in-8, demi-rel......... 3 »
Cuisinier impérial (le) (ex-Cuisinier royal), par Viart, Fouret et Delan. 25e édition, augmentée de 200 articles nouveaux, par Bernardi. 1 vol. in-8, demi reliure.. 3 »
La Cuisinière de la campagne et de la ville, 300 fig., 1 vol. in-12.. 3 »
Cuisinière Bourgeoise et économique (Nouveau manuel de la). 1 vol. in-12, demie-reliure.................................... 2 50
Cartomancie (la) ancienne et nouvelle, ou Traité complet de l'art de tirer les cartes égyptiennes et françaises. 1 vol. in-12.......... 1 50

Don Quichotte de la Manche, (Histoire de), trad. sur le texte original par Filleau de Saint-Martin, Nouvelle édition ornée de 8 gravure. 1 vol. in-8 .... 1 50
Duport. De la production des métaux précieux au Mexique. Paris, 1843. 1 vol. in-8. Atlas 4 50
Fables de La Fontaine, illustrée de gravures sur bois, par Gavarni, Vattier, J.-C. de Merville, E. Bataille. Paris, Lecou. 1 vol. in-12 .... 1 25
Fables de Florian, suivies du poëme de Ruth et de Tobie. Nouvelle édit., 1 vol. in-18 .... » 75
Fin des Mystères de Paris, par Adolphe Boucher, orné de dix dessins, d'après Th. Fragonard. 1 vol. in-8 .... 1 50
Géographie (Nouvelle) de Gronzat. Edition entièrement refondue, mise au niveau des connaissances géographiques actuelles. 1 vol. in-12, couv. impr. et cartes .... » 75
Géométrie pratique (abrégé de), appliquée au dessin linéaire, au toisé et au lever des plans; suivi des principes de l'architecture et de la perspective, et orné de 400 gravures en taille-douce, par F.-P.-B. 1 vol. in-12 .... 1 50
Geuss. Théorie de l'art du mineur. 1 vol. in-8. Fig. 3 50
Géographie de Malte Brun. 6 gros vol. in-8, avec atlas, demi-reliure .... 15 »
Guide en affaires (le nouveau). Recueil complet de formules d'actes sous seing privé en matière civile et commerciale. 1 vol. in-12 .... » 75
Gil-Blas de Santillane (Histoire de), par Lesage. 1 vol. Nouvelle édition, ornée de gravure 1 50
Gulliver (Voyage de) dans l'île de Lilliput, à Brodingnac, pays des géants, etc. par J. Swift. 1 vol. orné de gravures 1 50
Hauy. Traité de Minéralogie. Paris, 1822. 4 vol. in-8. Atlas .... 12 »
— Traité de cristallographie. Paris, 1822. 1 vol. in-8. Atlas .... 6 »
— Traité des pierres précieusess. Paris. 1817. 1 vol. in-8. Fig. 3 50
Histoire des Naufrages, contenant ceux de La Pérouse et de la Méduse, et autres naufrages célèbres, suivie d'une Notice sur la navigation dangereuse de M. Dumont d'Urville, dans les mers australes, par M. Leblanc. 1 vol. in-8 .... 1 50
Histoire populaire de Napoléon Ier, suivie des Anecdotes impériales, par un ancien officier de la garde. 1 vol. in-8, orné de grav. 1 50
Histoire de la Révolution française, par Thiers, 10 vol. in-8 .... 18 »
Histoire du Consulat et de l'Empire, par Thiers, 16 vol. in-8 .... 30 »
Histoire de la maladie et de la santé, par Raspail, (nouvelle édition) 3 vol. grand in-8 .... 2 »
Jars. Voyages métallurgiques, ou Recherches sur les mines d'or, d'argent, de plomb, de cuivre. 3 vol. in-4. Fig. .... 10 »
Lettres provinciales, par Blaise Pascal. 2 vol. in-18 .... » 75
Langage (Le) emblématique des Fleurs, d'après leurs propriétés naturelles 1 50
Méthode d'Ecriture théorique et pratique suivant les cinq genres, par E.-A. Sergent .... » 50
Mille et un Jours, contes persans, turcs et chinois, traduits par Petit de Lacroix, Carbonne, Caylus, etc. 1 vol. Nouvelle édition, ornée de belles gravures 1 50
Mille et une Nuits, contes arabes, traduits par Galland. 1 vol. orné de grav 1 50
Molière (Œuvres complètes de Jean-Baptiste Poquelin de). 1 vol. orné de grav 1 50
Mémoires de la Mort, par Carle Ledhuy. 4 vol .... 3 »
Ministre (le) de Wakefield, par Goldsmith. 2 vol. in-32 .... » 75
Manuel annuaire de Santé, ou Médecine et pharmacie domestiques, par F.-V. Raspail, 1 vol. in-12 .... 1 50
Tous les Manuels Roret. Demi-reliure à .... 2 »
Mille (les) **et un romans**. 52 gros vol. in-8. Demi-reliure, (Occasion), le vol 1 50
Livres de Médecine, (grand assortiment).

—Nouvelles manipulations chimiques, ou Laboratoire chimique de l'étudiant. Paris, 1858, in-8. Fig. 3 50
Paul et Virginie, suivi de la Chaumière Indienne, du Café de Surate, du Voyage de Coudrus, extraits des études de la Nature, etc., par Bernardin de Saint-Pierre. Nouvelle édition, ornée de gravures. 1 vol. in-8 .... 1 50
Payen. Traité de chimie industrtelle. Paris, 1858. 2 vol. in 8. Fig. 6 »
Patissier (le) national et universel, par Belon. 1 vol. in-8 .... 1 50
Racine (Œuvre de J.). 1 vol. Nouvelle édition, orné du portrait de l'auteur 1 50
Robinson Crusoé (Aventures de). 1 vol. Nouvelle édition, traduite de l'anglais de Daniel de Foë, ornée de gravures .... » 75
Rose (H.). Traité pratique d'analyse chimique, trad. de l'allemand par Jourdan, et suivi de notes par Péligot. 1858. 2 vol. gr. in-8. Fig. 15 »
Rozet. Traité élémentaire de géologie. 2 vol. in-8. Atlas .... 7 »
Thénard. Traité de chimie théorique et pratique, 6e édit. Paris, 1835. 5 vol. in-8. Atlas .... 15 »
Sorciers (Histoire curieuse et pittoresque des) devins, magiciens, astrologues, voyants, revenants, âmes en peine, vampire, spectres, fantômes, apparitions, visions, gnones, lutins, esprits malins, sorts jetés, exorcismes, etc., etc 1 50
Secrétaire universel (le Nouveau), ou le Code épistolaire par P. C. 10e édition, revue corrigée et augmentée. 1 vol. in-12 .... 1 50
Secrétaire général (le Nouveau). 1 gros vol. in-18 .... 1 »
Secrétaire général moderne (le Parfait). Ouvrage entièrement neuf, à l'usage des deux sexes et de toutes les classes de la société, par Deplasan, professeur. 1 vol. in-18 .... » 75
Siècle de Louis XIV et de Louis XV. Paris, Dupont. 6 vol. in-18. 2 25
Siége de La Rochelle (le), par Mme de Genlis. 1 vol. in-18 .... » 75
Tenue de livres (Principes élémentaires), à l'usage des écoles, par M. Félix. 2e édition. Brochures in-8 .... » 75
Voleurs (les). Physiologie de leurs mœurs et de leur langage, ouvrage qui dévoile les ruses de tous les fripons, et destiné à devenir le vade-mecum de tous les honnêtes gens, par E.-F. Vidocq, ex-chef de la police de sûreté. 2 vol. in-18 .... 1 75
Voyage de Gulliver dans l'île de Lilliput à Brobdingnac, pays des Géants, etc., orné de gravures. gr. in-8 .... 1 50
—Edition Parmentier, 4 vol. in-18, avec 8 jolies gravures sur acier .. 1 50
Voyage en Amérique, par M. le vicomte de Châteaubriand. Paris, Société reproductive de bons livres. 1 vol. gr. in-8, papier de Chine 1 50
Voyage autour du monde par le capitaine Dumont Durville. 2 gros vol, in-8. Fig. et cartes .... 15 »

BROCHURES

A un dollar et demi la douzaine



ALADIN, ou la Lampe merveilleuse, 1 v.
ALEXIS, ou la Maisonnette dans les bois, par Ducray-Duminil, 2 vol.
CALEMBOURS (Nouveau Magasin de), Feu roulant d'amphigouris, quolibets, jeux de mots, pointes, etc. 1 v.
CAPTIVITÉ de Camille dans un souterrain, 1 vol.
CARILLONNEUR (le Petit), par Ducray-Duminil, 3 vol.
CARTOMANCIE (la Grande), ou l'Art de faire les cartes, 1 vol.
CARTOUCHE (Hist. de) et de plusieurs autres voleurs célèbres, 1 vol.
CINQUANTE FRANCS de Jeannette, par Ducray-Duminil, 3 vol.
CLEF DES SONGES (la) Rêves, visions, 1 v.
COELINA, ou l'Enfant du mystère, par Ducray-Dnminil, 3 vol.
COLLET (Hist. de) et de plusieurs autres voleurs célèbres, 1 vol.
CONTES DES FÉES, par Perrault, 1 v.
— par Ducray-Duminil, 1 vol.
— par Mme Daulnay, 1 vol.
— par Mme Leprince de Beaumont, 1 vol.
CONTEUR DE GAUDRIOLES (le), par Valentin Furet, 1 vol.
CORBEILLE DE FLEURS (la Grande), Recueil de compliments en prose et en vers, etc., 1 vol.
ÉCHOS DE LA GAITÉ FRANÇAISE (les), Recueil de Chansons, Chansonnettes, Romances anciennes et modernes, 1 vol.
ESCAMOTEUR, (le Petit), 1 vol.
ESTELLE ET NÉMORIN, pastorale, par M. de Florian, 1 vol.
GUILLAUME TELL, par Florian, 1 vol.
GULLIVER (Voyage de) dans l'Ile de Lilliput, à Brobdingnac, pays des Géants, 1 vol.
HÉLOÏSE ET ABEILARD, Lettres et épîtres, 2 vol.
HIPPOLYTE (Histoire d'), comte de Douglas, par Ducray-Duminil, 3 v.
JARDIN D'AMOUR, (le Nouveau), 1 vol.
JEAN BART (Histoire de), 1 vol.
MARIA ou l'Enfant de l'Infortune, par Ducray-Duminil, 3 vol.
MYSTÈRE et Catrastrophe sanglante au XIVe siècle, avec un précis et des gravures archéologiques et historiques, 1 vol.
NAUFRAGES (Histoire des) qui ont désolé la marine française, par Ebbark, lieutenant de vaisseau, 1 v.
ORACLE des Dames (le Nouvel et infaillible), 1 vol.
ORACLE des Dames (le Grand et seul véritable), 1 vol.
PASSE-TEMPS LYRIQUE (le), chansonnier nouveau, 1 vol.
PAUL ET VIRGINIE, suivi de la Chaumière indienne, par Bernardin de Saint-Pierre, 2 vol.
PAUL, ou la Ferme abandonnée, par Ducray-Duminil, 4 vol.
PETITS ORPHELINS du Hameau (les), par Ducray-Duminil, 4 vol.
PHYSICIEN (le Petit), 1 vol.
QUATRE FILS AYMON (Histoire des) par Huon de Villeneuve, 2 vol.
REFRAINS JOYEUX (les), chansons nouvelles, 1 vol.
SECRÉTAIRE FRANÇAIS, 1 vol.
SECRÉTAIRE DES AMANTS, 1 vol.
SORCIER (le Petit), 1 vol.
SOIRÉES de la Chaumière, par Ducray-Duminil, 3 vol.
TOURS DE CARTES, recueil complet des plus jolis tours que l'on puisse faire avec les cartes, 1 vol.
TRENTE ANS, ou la Vie d'un joueur, par Ebbark, 1 vol.
VICTOR ou l'Enfant de la forêt, par Ducray-Duminil, 3 vol.
VIDOCQ (Histoire de), 2 vol.

DIALOGUES

ET

GUIDES DE LA CONVERSATION

A L'USAGE

DES VOYAGEURS ET DES ÉTUDIANTS

Français-Anglais, 1 vol. in-32, nouvelle édition, 1854	1	
Français-Italien, 1 vol. in-32	1	
Français-Anglais-Italien, 1 vol. in-16	1	50
Français-Anglais-Allemand, 1 vol. in-16	1	50
Français-Allemand, 1 vol. in-32, nouvelle édition, 1854	1	
Français-Espagnol, 1 vol. in-32	1	
Français-Portugais, 1 vol. in-32	1	
Français-Anglais-Allemand-Italien, 1 vol. in-32	1	75
English and French, 1 vol. in-32, new edition, 1854	1	
English and Italian, 1 vol. in-32	1	
English and German, 1 vol. in-32	1	
English and Spanish, 1 vol. in-32, new edition, 1854	1	
English-French-German-Italian, 1 vol. in-32	1	75
Deutsch und English, 1 vol. in-32	1	
Deutsch und Franzœsisch, 1 vol. in-32	1	
Deutsch und Italianisch, 1 vol. in-32	1	
Deutsch Franzœsisch-Englisch-Italianisch, 1 vol	1	75
Espanol-Francés, 1 vol. in-32	1	
English, German, French, Italian, spanish and portuguese, (4 langues), relié à l'anglaise	2	50
Français-Anglais-Allemand-Italien-Espagnol-Portugais (6 langues), relié à l'anglaise	2	50
Espanol-Inglés, 1 vol. in-32	1	
Espanol-Italiano, 1 vol. in-32	1	
Espanol-Francés-Inglés-Italiano, 1 vol. in-32	1	75
Portugais-Français, 1 vol. in-32	1	
Portugais-Anglais, 1 vol. in-32	1	
Anglais-Portugais, 1 vol. in-32	1	
Le Guide Français-Anglais, avec la prononciation de l'anglais *figurée pour les Français*, 1 vol. in-16	1	50
Guide Anglais-Français, avec la prononciation du français *figurée pour les Anglais*	1	50
GUIDE to english and french conversation with the prononciation of the French for use of the Englishmen	1	50

GRAMMAIRES

Grammaire générale, ou résumé de toutes les grammaires françaises, par Napoléon Landais. Paris, Didier. 1 vol. in-4............ 4 »

Grammaire française (nouvelle), par MM. Noël et Chapsal. 1 vol. in-12, cartonné.. » 75

Grammaire française de Lhomond (éléments de la), revus et complétés.. » 50

Sadler. Grammaire anglaise, 1 vol. demi-reliure................. 1 50

Siret. Éléments de la langue anglaise; nouvelle édition, mise au courant de la science, par M. J. Grant, membre de l'université de Cambridge. 1 vol. in-8, cart..................................... 1 50

Vergani. Grammaire anglaise, simplifiée et réduite à vingt et une leçons, dont chacune contient des règles très-claires et tres-pratiques, et un thème assez étendu pour en faire l'application, augmentée d'une table des verbes avec les prépositions qui les suivent, ouvrage revu en 1856 par le professeur Muirson. 1 vol. in-18, cartonné. 1 50

Levizac's French grammar, new edition, à l'usage des Anglais qui apprennent le français. 1 vol. in-12............................ 2 50

Ollendorff. Toutes ses grammaires avec les clés, à................ 3 50

Sobrino. Nouvelle grammaire espagnole, à l'usage des Français. 34e édition, entièrement refondue, considérablement améliorée et suivie d'un cours de thèmes, d'un choix de versions et d'un traité de versification espagnole, par M. Aubouin, 1849. 1 gros vol. in-12. 3 »

Martinez. Le Nouveau Sobrino, ou grammaire espagnole en 23 leçons, treizième édition, 1842. 1 vol. in-8............................ 3 »

Chantreau. Arta de hablar bien francès. 1 vol. in-8............... 2 »

La Grammaire allemande, enseignée par la pratique, ou morceaux choisis expliqués et analysés de manière à familiariser progressivement les élèves avec les règles et les usages de la langue. 1 vol. in-8.. 2 »

Peretti. Grammaire italienne, composée d'après les meilleurs auteurs; nouvelle édition refondue et considérablement augmentée par Ballin. 1 vol. in-8 .... 2 50

Vergani. Grammaire italienne, simplifiée et réduite à vingt leçons, avec des thèmes, des dialogues et un petit recueil de traits d'histoire en italien, à l'usage des commençants; nouvelle édition corrigée et augmentée par Piranesi. 1 vol. in-12.................................. 1 50

New and complete italian grammar, calculated for the attainmen, for the italian tongue, in its greatest purity and perfection. 1 vol. in-12, br., new edition, revised and augmented by Ronna. Paris, 1842... 2 50

Gramatica de la lengua castellana por la Academia espanola, nueva edicion, aumentada con el prontuario de ortografia de la misma. 1 tomo en 12o.. 2 50

Gramatica de la lengua inglesa, por Urcullu, reducida á 22 lecciones, nueva edicion. 1 tomo en 12o............................ 2 50

Robertson. Méthode pour apprendre la langue anglaise. 3 vol. in-8, demi-reliure .... 8 »

Gramatica (Compendio de la) castellana de D. Vicente Salvá para uso de las escuelas. 1 tomo en 12o................................ 1 »

DICTIONNAIRES

Dictionnaire historique, ou Biographie universelle des hommes qui se sont fait un nom par leur génie, leurs talents, leurs vertus, leurs erreurs ou leurs crimes, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, par F.-X. de Feller, revu par M. Henrion. 4 vol. gr. in-8, reliés .... 15 »

Dictionnaire général et grammatical des Dictionnaires français, extrait et complément de tous les dictionnaires anciens et modernes les plus célèbres, par Napoléon Landais. Nouv. édit. Paris, 1857. 2 forts vol. in-4 .... 15 »

— Le complément. 1 fort vol. in-4, relié 7 50

Dictionnaire (Petit) des Dictionnaires. 1 vol. in-18 (ouvrage entièrement neuf). Extrait du grand Dictionnaire de Napoléon Landais, par M. D. Chésurolles, relié percaline 1 50

Dictionnaire classique de la langue française, contenant tous les mots du Dictionnaire de l'Académie et un grand nombre qui ne s'y trouvent pas, Nouv. édit., 1857. 1 vol. in-8, demi-reliure 1 75

Dictionnaire manuel de la langue française suivi d'un sommaire des principales difficultés grammaticales, par P. Poitevin. 1 vol. in-18.

— En percaline 1 50

Spiers. Dictionnaire général Anglais-Français. 2 vol. gr. in-8 .... 8 »

Nugent. Nouveau Dictionnaire Anglais-Français et Français-Anglais, 41e édit., revue par Tibbens et Nimmo. Paris, 1853. 2 tomes en 1 gros vol. in-18, relié en basane .... 2 »

Tibbens. Dictionnaire Français-Anglais et Anglais-Français, [Édit. Diamant. Paris, 1853. 2 tomes in-32, pap. vél 1 75

Boyer. Dictionnaire Anglais-Français et Français-Anglais, avec la prononciation figurée de l'anglais, à l'usage des Français, et du français à l'usage des Anglais. 1 vol. .... 3 »

Diccionario (nuevo) de la lengua castellana, que comprende la última edicion integra, muy mejorada y rectificada, del publicado por la Academia espanola, 1 tomo en 4o de 1600 páginas .... 12 »

Diccionario razonado de Legislacion y Jurisprudencia, por Escriche, tercera edicion. 3 tomos en folio .... 50 »

Diccionario abreviado de la lengua castellana, por la real Academia espanola. Paris, 1838. 1 gros vol. in-12, relié .... 4 »

Français-Anglais, Anglais-Français, avec la prononciation figurée, par L. Smith. 1 vol. in-32, relié .... 2 »

Français-Allemand, Allemand-Français, abrégé du Dictionnaire de Schuster, par Adler-Mesnard. 1 vol. in-32, relié .... 2 »

Français-Italien, Italien-Français, abrégé du Dictionnaire classique, par Ronna. 1 vol. in-32, relié .... 2 »

Français-Espagnol, Espagnol-Français, par D. E. Orrit fils, précédé d'un précis de grammaire, par D. E. Ochoa. 1 v. in-32, rel. 2 »

Dictionnaire français, par Raymond (édition Diamant), augmenté de 20,000 mots environ de plus qu'aucun Dictionnaire de ce format, etc. Douzième édition. 1 vol. in-32, relié .... 1 »

Flugel's Dictionary of the german and English Languages, abridged: in two part, 1 german. New Ed 1856, in-18 .... 3 50

Surenne french and English pronouncing, Dictionary. 1 v. in-8, bound. 4 »

Dictionnaire des arts et manufactures, 2 édit. 1855. 4 part. in-8. fig. 25 »

Webster. Dictionary. 1 vol. in-4. bound .... 12 »

Walker's. Pronouncing Dictionary (Dictionnaire de prononciation) and expositor of the English language. London. 1 vol. in-8 .... 3 »

Newman and Barettl's. Pocket Dictionary of the Spanish and English languages. 2 parties en 1 gros vol. in-18 .... 3 50

PAROISSIENS

ET

LIVRES DE PIÉTÉ



ANGE CONDUCTEUR (l') dans la dévotion chrétienne, très-belle édition, caractère gros-romain, 1 fort vol. in-12	1	50
AME PÉNITENTE, ou le Nouveau pensez-y bien	»	75
CANTIQUES DE St-SULPICE, in-18	1	25
BON ANGE GARDIEN (le), in-18	»	75
FORMULAIRE DE PRIÈRES, orné de fig., in-12	1	50
HEURES FRANÇAISES, gros caractère, in-18 (basane commune)	1	»
IMITATION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST, par Gonnelieu, in-12, reliure ordi-naire	»	75
INSTRUCTIONS POUR LA PREMIÈRE COMMUNION, par M. l'abbé Regnault, in-18	»	75
IMITATION DE LA SAINTE VIERGE, in-32 (cartonage bradel)	»	75
JOURNÉE DU CHRÉTIEN (la), sanctifiée par la prière et la méditation, in-24	»	75
MOIS DE MARIE (le nouveau) ou Prières et Méditations, par A. Bréant, in-18	1	25
PAROISSIEN ROMAIN, dit *perle*, très complet, contenant les offices de de l'Église, en latin et en français, 1 volume grand in-32, contenant 640 pages	1	75
PAROISSIEN ROMAIN, en latin et en français, contenant l'Office des Dimanches et Fêtes, augmenté de l'Office de la Semaine Sainte, du Commun des Saints et du Chemin de la Croix; caractère petit-romain, grand in-32.		
Basane gaufrée, genre anglais	1	25
— filets sur plat	1	50
— doré sur tranche, plaq. ou chag	2	50
— velour, fermoir	4	50
PAROISSIEN ROMAIN, en latin et en français, 1 gros volume in-18, augmenté de la Semaine Sainte, du Commun des Saints et du Chemin de la Croix (reliure basane, filets sur plat)	1	50
TESTAMENT (nouveau) de N.-S. J.-C., traduction d'Amelotte, in-12.	»	75
VIE DES SAINTS, pour tous les jours de l'année, gros caractère, figures, in-12	1	25

CATALOGO

DE

LIBROS ESPANOLES MODERNOS

Amigo (el) **dé los Ninos** aumentado con várias fábulas, 1 tomo en 18° con laminas........ 1 »
Amistades (las) **peligrosas**. 2 tomos en 18° con láminas........ 2 »
Angel Pitou. 2 tomos en 12° con muchas láminas........ 2 75
Anticuario (el). Novela de Walter-Scott. 5 tomos en 18°........ 3 75
Bernardin de Saint-Pierre. Pablo y Virginia. Paris, 1 vol. in-18, fig........ 1 25
Bello. Derecho de gentes. 1 tomo eu 8°........ 3 »
Biblia (la) **de las familias catolicas**, dispuerta para uso de los simples fieles. 2 tomos en 8° con 60 láminas........ 16 »
Bossu. Novisimo tratado de Medicina para uso de los médicos práticos. 1 tomo en 8°........ 4 »
Bravo (el). Novena veneciana de Fenimore Cooper. Nueva traduccion con aclaraciones y notas históricas. 4 tomos en 32°........ 4 »
Castillo (el) **del Diablo**, por E. Sue. 1 tomo en 12°........ 2 »
Calderon de la Barca. — **Las Comedias completas**, cotejadas con las mejores editiones, hasta ahora publicadas por Juan Jorge Keil, Leipsique, 1828, 4 gros vol. grand in-8 à deux colonnes, avec un bean portrait........ 16 »
Calderon de la Barca.—Teatro escogido, por don Eugenio de Ochoa. 1 vol. in-8 à deux colonnes........ 6 »
Campe.—El nuevo Robinson, traducido por Yriarte, 3 v. in-18.. 6 »
Cartas de Heloisa y Abelardo, con la vida. Madrid, 1 vol. in-18. 1 25
Caballero (el) **de la Casa Roja**. 2 tomos en 18°........ 2 50
Cabana (la) **del Tio Tom**. 1 tomo en 12°........ 1 50
Camino del cielo. Consideraciones sobre las máximas eternas y sobre los misterios de la Pasion de Cristo N. S. Nueva edicion con el Mes de Marìa del Ilmo. Sr. J. M. Saporiti. 1 tomo en 18° con laminas. 1 50
Canto del ultimo Trovador, con curiosas notas, por sir Walter-Scott. 1 tomo en 18°........ 1 50
Catecismo de la doctrina cristiana, por el P. Ripalda. 1 tomo en 18° con lám. Média Pasta........ » 50
Cartas sobre la educacion del bello sexo, por una señora americana. 1 tomo en 18°........ 1 50
Cartas a Amira sobrè la Mitologia, por Demoustier. Traduccion en prosa y verso por Castillo. 3 tomos en 18°........ 3 »
Casares. Tratado elemental de Quìmica. 2 tomos en 8°........ 4 50
Coleccion de los mas célebres romances antiguos españoles, históricos y caballerescos, publicada por Depping, y ahora considerablemente enmendada por D. Vicente Salvá 2 tomos en 12°........ 4 »
Collar (el) **de la Reina**. 2 tomos en 12° con muchas láminas........ 4 »
Caton de S. Casiano y Doctrina cristiana para enseñar a leer á los niños. 1 tomo en 12°. Cartones........ » 50
Catecismo de la doctrina cristiana, por el P. Astete. 1 tomo en 18°. Média........ » 50
Centellas. Práctica de visitar á los enfermos y ayudar á bien morir. 1 tomo en 18° con lám........ 1 50
Comenterio (el) **de la Magdalena**, ó la muerte de Luis XVI, por D. Vicente Salvá. 4 tomos en 18° con 4 láminas........ 4 50
Conquista (la) **del Peru**. Novela histórica original, por D. Pablo de Avecilla. 1 tomo en 4° con grabadas intercalados en el texto........ 2 »
Cornelia Bororquia, ó la victima de la Inquisicion. 1823, 1 vol. in-18, fig........ 1 25

Chateaubriand. Atala y René. — **Bernardin de Saint-Pierre**. Cabaña Indiana y el Café de Surate. Paris, 1 vol. in-18..... 1 75
Cervantes. Novelas ejemplares. 4 tomos en 18°.................. 4 »
— **La Galatea, el viaje al Parnaso**, y obras dramáticas, 1841 en 8°.. 4 25
— **Los Trabajos de Persiles y Sigismunda**, 1842, 2 tomos en 1 vol. en 8°.. 4 25
— **Don Quijote**, con la vida de Cervantes por Navarrete, completo en un tomo en 8°, gravure, portrait de Cervantes et fac-simile...... 3 50
— **Don Quijote**, con la vida de Cervantes, la Analisis del Quijote y las notas criticas y curiosas de Pellicer. Paris, 7 gros vol. in-18... 6 »
— **Don Quijote**, 6 vol. in-32, pap. vél.......................... 4 »
— El mismo. Paris, Lefevre, 1838. 4 vol. gr. in-32, pap. vélin....... 4 »
Despertador eucaristico, y dulce convite para que las almas frecuenten la sagrada communnion y asistan con fruto al santo sacrificio de la misa. Nueva edicion muy aumentada. 1 tomo en 18°...... 1 50
Devocionario (novísimo), que comprende cuantas oraciones forman el mas completo ejercicio cotidiano para la mañana, durante el dia y la noche, segun el Misal romano. 1 tomo en 18° con láminas.. 2 50
Ejercicio (nuevo) **Cotidiano** con oraciones, 1836, 1 v. in-24. 14 gr. 2 50
Escriche. Manual del abogado americano. 1 tomo en-12°.......... 3 50
Fenelon. Aventuras de Telemaco. 1 vol. in-12 br................ 2 »
Geografia universal, antigua y moderna, por M. A. Letronne...... 4 50
Geografia (nueva) **universal**, ordenada y extendida considerablemente en la parte de America, por **J. M.** Royo, etc., etc. 1 tomo en 12° con mapas.. 2 50
Gritos del infierno para despertar al mundo, por el Dr. D. José Boneta. 1 tomo en 12°............................ 1 50
Gil Blas de Santillana, por el padre Isla, completo en un tomo. 1 vol. in-18, nouvelle édition, 1856. format anglais................ 3 »
Gonzalo de Cordova, ó Conquista de Granada. Nueva edic. In-18. 2 50
Historia (Compendio de la) **de Espana**, por Escosura, continuada hasta el dia. 1 tomo en 12°.................................. 2 50
Historia de Inglaterra. 1 tomo en 4° con muchas láminas..... 4 »
Imitacion de la Sma. Vírgen. 1 tomo en 18° con láminas......... 1 50
Iriarte. Fábulas literarias, cotejadas con el borrador original. Nueva edicion. 1 tomo en 18°.. 1 25
Instruccion de la juventad en la piedad cristiana. 2 tomos en 18°.. 2 50
Ivanhoe o el Cruzado, por Walter-Scott. 5 tomos en 32....... 4 »
Kempis. Imitacion de Cristo, con láminas. Burdeos, 1839, 1 v. fig. 2 75
— El mismo. Paris, 1851, 1 vol. in-32, con láminas finas............ 3 50
Ligorio. Práctica del amor á Jesucristo. Nueva y bonita ed. 1 t. en 18°. 1 50
Ligorio. Almor del alma. 1 tomo en 32° con láminas.............. 1 50
Luis XIV y su siglo. 1 tomo en 4° con láminas................. 3 50
Litigande (el) **instruido**, ó el derecho puesto al alcance de todos por D. J. Sala. 1 tomo en 18°.................................. 2 »
Libro segundo de los ninos. 1 tomo en 18°................... » 50
Libro tercero de los ninos. 1 tomo en 18°..................... » 50
Lavalle. Oraciones y meditaciones para asistir al santo sacrificio de la misa, y para recibir los santos sacramentos de la Penitencia y sagrado Comunion. 1 tomo en 18° con láminas finas.. .... 2 »
Misterios de Paris, por E. Sue. 1 tomo en 4° con muchas lám.. 6 »
Monte-Cristo (el conde de). 1 tomo en 4° con muchas lám. finas.. 10 »
Melguizo. Flores de Mayo ó Mes de Maria. 1 tomo en 8° con lám... 3 »
Novios (los), historia milanesa. 4 tomos en 12..................... 4 »
Mil y una Noches (las). Cuentos arabes traducidos del texto árabe genuino por Gustavo Weil, Nueva edicion, ilustrada con profusion de láminas de los mejores artistas. 2 tomos en 4°.................. 10 »
Manual del cocinero, repostero, etc. 1 tomo en 18° con lám... 2 50
Memorias del Diablo, por F. Soulié. 2 tom. en 4° con láminas. 6 »
Mosqueteros (los tres). 1 tomo en 4° con láminas............... 6 »

Museo de las Familias. 4 tomos en 4º.................... 12 »
Noches de Sancta Maria Magdalena. 1 tomo en 18º...... 1 50
Marmontel. — Belisario. Burdeos, 1 vol. in-18, relié........ 2 »
Official Aventuro. Novela original de Walter-Scott. 2 t. en 12º.. 3 »
Pigault-Lebrun. — El citador. 1816. 1 vol. in-18......... 2 50
Poesias escogidas de Herrera, Rioja, los Argensolas y Villegas. Madrid, in-18, relié.. 2 50
Quintin Durward, por Walter-Scott. 5 tomos en 32º............ 4 »
Ramillete de divinas flores, escogidas en el delicioso jardin de la Iglesia para recreo del cristiano lector. Nueva edicion aumentada con el **Quinario de la Pasion** y la **Novena del Santisimo Sacramento**, y adornada con láminas finas. 1 t. en 18º. 2 »
Redguntlet, por Walter-Scott. 5 tomos en 32º.................. 4 »
Robinson (el nuovo), por Campe. 1 tomo en 12º................. 2 50
Rob-Roy, par Walter-Scott, 5 tomos en 18º.................... 4 »
Roberto, conde de Paris, por Walter-Scott. 4 tomos en 32º........ 4 »
Ordinario (doble) **de la santa misa** en latin y castellano, y várias oraciones para unirse con el sacerdote, etc. 1 tomo en 32º con muchas láminas.. 2 »
Retorica epistolar, seguida del arte nuevo de escribir todo género de cartas misivas y familiares por Marqués y Espejo. 1 t. en 12º. 2 50
Silabario enciclopédico, ó el niño instruido en la religion, artes y ciencas, y en la vida moral y civil. 1 tomo en 12º. Cartones....... » 50
Silabario para aprender á leer. 12º rústica....................... » 25
Solis. Conquista de Méjico. 1 tomo en 8º con retratos.............. 4 »
Semana santa (Oficio de la) y octava de Pascua, por D. Luis Montfort. Bonita edicion en 1 tomo en 18º con láminas............... 2 50
Teneduria de libros en partida simple y doble. Nueva edicion. 1 tomo en 12º.. 2 50
Tesoro de los romanceros y cancioneros españoles, históricos, caballerescos, moriscos y otros. 1 tomo en 8º.................... 3 75
Telemaco (Aventuras de) en francés y español. 2 tomos en 12º.... 4 »
Trilby ó el Duende de Argail por Cárlos Nodier, y Blanca é Isabel, ó las dos Amigas. 1 tomo en 18º con láminas.................... 2 »
Tapia. Febrero novísimamente redactado, con las variaciones ocurridas en la Legislacion hasta el dia. 10 tomos en 8º............... 30 »
Vallejo. Aritmética de niños. 1 tomo en 18º con láminas........... 1 »
Viaje alrededor del mundo, por Arago. Nueva edicion, con muchas láminas intercaladas en el texto. 1 tomo en 4º............ 10 »
Volney. — Meditacion sobre las ruinas. 1 vol. in-12....... 4 »
Voltaire. — Novelas, traducidas por Marcheua. Burdeos, 1322, 3 vol. in-12 .... 12 »
Vattel. Derecño de gentes o principios de la ley natural, aplicados a la conduéta y á los uegocios de las naciones y de los sobreranos. 2 tomos en 12º.. 8 »
Veinte anos despues. 1 tomo en 4º con láminas............... 8 »

COLLECTION ITALIENNE

Format in-32, papier grand-raisin vélin, publiée par M. Lefèvre.

Alfieri. Tragédie celte, contenant 9 pièces. 1 vol.................. 2 »
Ariosto (L). Orlando furioso 3 vol. avec notes de Buttura........... 4 75
Dante. Divina commedia. Nouvelle édition, avec notes explicatives, par M. Brunetti. 1 vol.. 2 »
Goldoni. Comédie scelte. 1 vol.................................. 2 »
Manzoni. I promessi sposi, suivi des hymnes. 1 vol.........a..... 2 75
Metastazio. Drammi scelti. 1 vol................................ 2 »
Pellico (S.). Opere scelte, cioé: le mie Prigioni; dei Doveri degli Uomini; Francesca de Rimini: Eufemio di Messina; Tommasso Moro, tragédie; Novelle in versi. 1 vol............................ 2 »
Petrarca. Le Rime. 1 vol., avec notes de Buttura.................. 2 »
Tasso (T.). Gerusalemme liberata. 1 vol. Nouvelle edit., augmentée d'une Notice sur la vie du Tasse, par Brunetti. 1 vol............... 2 »

Grande quantité de livres italiens non portés sur ce catalogue.

PAPETERIE

ET

FOURNITURES DE BUREAU



Papiers à lettre de 1 à 6 dollars la rame.

Papier écolier (format cloche) la rame................	2	
Dito (Pot satiné)..... :.................	2	50
Papier couronne pour les bouquets..................	3	75

Papiers à dessin, assortis, — Papier en rouleaux pour plans, — Papiers de couleurs, — Papiers marbrés, — Papiers gauffrés, — Papiers maroquinés, — Papiers Annonay, — Papiers dorés, — Papiers à affiches, — Papiers d'impression, — Et en général tous les papiers en usage dans le commerce.

— PAPIERS SERPENTE POUR FLEURS. —

Albums, — Ardoises en porcelaine et autres, — Bristol pour daguerréotype, — Boîtes de couleurs, — Boîtes de mathématiques, — Buvards, — Brochures reglées, — Carnets anglais, — Cartes à jouer (françaises, américaines et espagnols), — Cartes lisses, — Carton pâte, — Colle à bouche, — Carlets, — Crayons Conté, — Crayons Faber, — Copie de lettres sans colle, — Cartons d'écoliers, — Cartons de dessin, — Copy-books, — Enveloppes en tous genres et de tous formats, — Encre bleue, verte, rouge, noire et carmin, — Encre de chine, — Estampes, — Fusin, — Gomme à effacer, — Grattoirs, — Porfefeuilles, — Porte-crayons, — Mine de plomb, — Pastels, — Plumes métalliques, — Plumes d'oie, — Porte-plumes.



GRAVURES

ESTAMPES

IMAGES, TABLEAUX, ENCADREMENT

RELIURE

CARTES GÉOGRAPHIQUES



Grand assortiment d'Études aux deux crayons, fond noir, — Collection historique et religieuse, coloriée, — Sujets de genre, — Sujets d'albums, — Oiseaux, — Batailles, — Marine et Combats, — Grandes études variées, — Études de la figure, — Étude du genre, — Fleurs et Bouquets, — Études pour le paysage, — Études d'animaux, — Cours d'architecture, — Cours de dessin, — Ornements, — Photographies, — Stéréoscopes, — Cartes géographiques, — Cartes de l'Amérique du Nord, — Cartes de l'Amérique du Sud, — Cartes de l'Amérique centrale, — Cartes du Chili, — Cartes du Pérou, — Carte de la Bolivie, — Carte de l'Europe, — Carte de l'Asie, — Carte de l'Afrique, — Carte de l'Amérique, — Carte de l'Océanie, — Mappe-Monde, — Planisphère, — Nouvelle carte de la Californie, très-complète, — Vues diverses de la Californie et plan de San Francisco sur papier à lettres.

IMAGES DE PARIS, METZ ET ÉPINAL.



MODÈLES D'ÉCRITURE

Albums de caricature, — Papiers peints, comiques, etc., etc.





Eyma. Peaux Noires. 16935.

